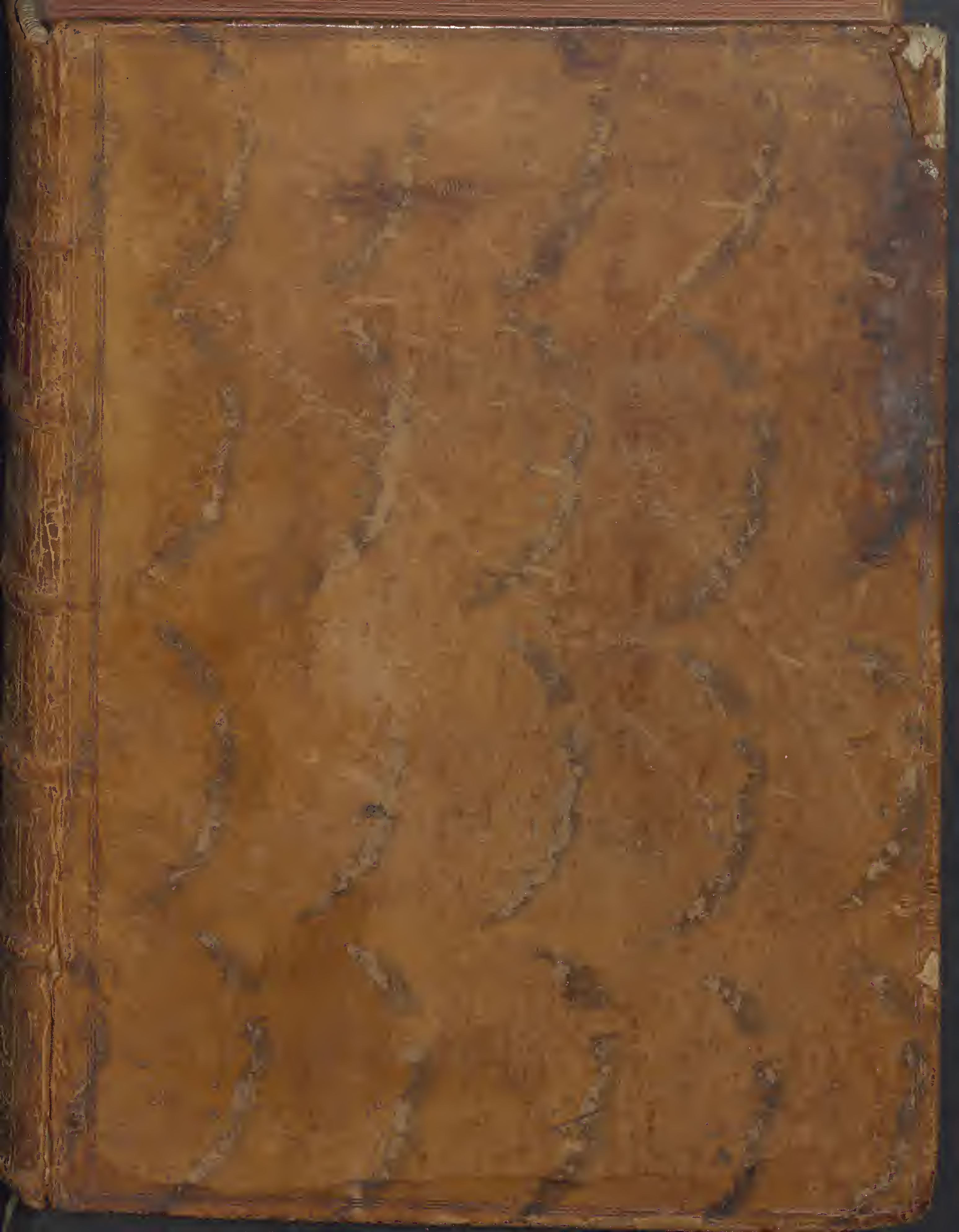






De Boldo.

# HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES OVIPARES ET DES SERPENS.

TOME PREMIER.

# HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES OVIPARES ET DES SERPENS.

*PAR M. LE COMTE* DE LA CEPEDE,

GARDE du Cabinet du Roi ; des Académies & Sociétés Royales de Dijon, Lyon, Bordeaux, Toulouſe, Metz, Rome, Stockolm, Heſſe-Hombourg, Heſſe-Caſſel, Munich, &c.

## TOME PREMIER.





*A PARIS,*

HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXXVIII.

*SOUS LE PRIVILEGE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES.*

# AVERTISSEMENT.

M. le Comte de Buffon travaillant, dans ce moment, à l'Hiſtoire des Cétacées, ainſi qu'à compléter celle des Quadrupèdes Vivipares & des Oiſeaux, deſirant de voir terminer l'Hiſtoire Naturelle générale & particulière, & ſa ſanté ne lui permettant pas de s'occuper de tous les détails de cet Ouvrage immenſe dont ſon génie a conçu le vaſte enſemble d'une manière ſi ſublime, & exécuté les principales parties avec tant de gloire, il a bien voulu me charger de travailler à l'Hiſtoire Naturelle des Quadrupèdes Ovipares & des Serpens, que je publie aujourd'hui.





# EXTRAIT DES REGISTRES

## DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES,

Du 25 Juillet 1787.

Nous avons été nommés Commiſſaires, M. Fougeroux, M. Brouſſonnet, & moi, par l'Académie, pour lui faire le rapport d'un Ouvrage, qui a pour titre: *Hiſtoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares*, par M. le Comte de la Cepède.

L'Auteur préſente, à la tête de ſon Ouvrage, une table méthodique de tous les Quadrupèdes ovipares dont il traite : il a choiſi pour la compoſer des caractères ſaillans, que les changemens de température, ou divers accidens, ne peuvent faire varier, qui ſe trouvent dans le mâle, comme dans la femelle, dans les jeunes animaux, comme dans les adultes, & qu'il a reconnus en examinant & en comparant attentivement un grand nombre d'individus de différentes eſpèces de Quadrupèdes ovipares, & les deſcriptions d'un grand nombre d'Auteurs.

M. le Comte de la Cepède a diviſé l'ordre entier

des Quadrupèdes ovipares en deux grandes *classes* ; il a placé dans la première tous les Quadrupèdes ovipares qui ont une queue, & dans la seconde ceux qui n'en ont point.

Il a établi deux genres dans la première classe, celui des Tortues, & celui des Lézards, qui diffèrent l'un de l'autre, en ce que les premiers ont le corps couvert d'une carapace osseuse & solide, que l'on ne trouve sur aucun des seconds.

Le genre des Tortues renfermant des espèces dont la conformation & les habitudes présentent des différences très-sensibles, & M. le Comte de la Cepède, donnant la description de plusieurs espèces nouvelles de ces animaux, il a cru devoir partager ce genre en deux divisions, pour lesquelles il a assigné des caractères constans, aisés à saisir, & d'après lesquels on pourra distinguer les espèces d'une division d'avec celles d'une autre, même en ne voyant que le carapace & le plastron.

Dans la première division, qui comprend les tortues marines, sont placées six espèces, dont deux n'avoient encore été que légèrement indiquées par les Voyageurs, M. de la Cepède a cru devoir les appeller l'*Écaille-verte*, & la *Nasicorne*. Dans la seconde division, sont les Tortues d'eau douce & de terre, au nombre de dix-huit espèces, dont quatre étoient encore inconnues, & ont été

nommées par l'Auteur, la *Jaune*, la *Chagrinée*, la *Rousſâtre*, & la *Noirâtre*.

Le genre des Lézards étant beaucoup plus nombreux que celui des Tortues, & leur conformation, ainſi que leurs habitudes, préſentant plus de différences, l'Auteur a cru devoir former huit diviſions dans ce genre. La première, comprend le Crocodile, proprement dit, le Crocodile noir, le Gavial, ou Crocodile du Gange, qui étoit à peine connu, & dont M. de la Cepède montre les rapports de grandeur & de conformation avec les autres Crocodiles, ainſi que huit autres eſpèces de Lézards. La ſeconde diviſion renferme l'Iguane, le Baſilic, & trois autres eſpèces. Dans la troiſième diviſion, ſont rangés le *Lézard gris*, le *Lézard vert*, & ſix autres eſpèces de Lézards. Dans la quatrième, l'on trouve le Caméléon, & vingt autres eſpèces, dont deux n'étoient point connues des Naturaliſtes. M. de la Cepède leur a conſervé les noms de Mabouya & de Roquet, qu'on leur a donnés en Amérique. L'Auteur a placé dans la cinquième diviſion trois eſpèces de Lézards, dont une étoit encore inconnue, & a été appellée, par M. de la Cepède, *Lézard à tête plate*. La ſixième diviſion comprend le Seps & le Chalcide. L'Auteur a cru devoir donner ce dernier nom à un Lézard remarquable par ſa conformation, & qui n'avoit été décrit, ni même

ni même indiqué par aucun Naturaliſte. Dans la ſeptième diviſion eſt placé le Dragon ; & enfin les Salamandres, au nombre de ſix, forment la huitième diviſion. M. de la Cepède fait connoître deux eſpèces de ces Salamandres, dont perſonne n'avoit encore parlé.

M. de la Cepède paſſe enſuite à la ſeconde claſſe des Quadrupèdes ovipares, c'eſt-à-dire, à ceux qui n'ont point de queue. Il les diviſe en trois genres, pour leſquels il aſſigne des caractères extérieurs, faciles à reconnoître, conſtans, & qu'il a trouvés en comparant attentivement la conformation de ces animaux avec ce qu'il a pu connoître de la différence de leurs habitudes.

Le premier genre, uniquement composé des Grenouilles, en contient douze eſpèces : le ſecond genre, qui comprend la Raine-verte d'Europe, & toutes les autres Raines, préſente ſept eſpèces ; & dans le troiſième genre, qui termine l'hiſtoire des Quadrupèdes ovipares, ſont placées quatorze eſpèces de crapauds.

L'Auteur ne s'eſt pas contenté d'avoir obſervé plu-ſieurs Quadrupèdes ovipares vivans, & d'avoir examiné avec ſoin pluſieurs individus de la plupart des eſpèces dont il traite ; il a recueilli les principales obſervations des divers Auteurs qui ont parlé des Quadrupèdes ovipares ; il a d'ailleurs fait uſage d'un grand nombre de notes manuſcrites, qui lui ont été communiquées par

plusieurs Naturalistes de divers pays, & dont la plupart avoient voyagé dans les contrées où les Quadrupèdes ovipares sont le plus communs.

M. le Comte de la Cepède fait connoître près de vingt espèces, dont aucun Auteur n'avoit fait mention, ou qui n'avoient été ni classées, ni comparées avec soin. Il présente en tout la description de cent-treize espèces de Quadrupèdes ovipares.

Mais il paroît s'être attaché principalement à simplifier la science, & à diminuer le nombre des espèces arbitraires que l'on avoit admises; il a cherché avec soin l'influence du climat, de l'âge, du sexe & de la saison sur les diverses espèces, pour ne regarder que comme des variétés les individus dont les différences ne sont pas assez grandes, ou assez permanentes, pour constituer une espèce; & il est tel article où l'Auteur a rapporté à la même espèce cinq ou six individus, considérés par certains Naturalistes comme autant d'espèces distinctes.

Chaque article comprend la liste, non-seulement des noms vulgaires attribués à l'animal dans les divers pays, & par les différens Voyageurs, mais encore des noms méthodiques qui lui ont été donnés par les Naturalistes.

On trouve, dans l'Ouvrage de M. de la Cepède, la mesure & les proportions des diverses parties du corps,

pour un grand nombre de Quadrupèdes ovipares. Il a tâché, de plus, de joindre à la deſcription de chaque eſpèce, l'hiſtoire de ſes habitudes; il traite de l'endroit où on la trouve, du tems de l'accouplement, de celui de la ponte, du nombre & de la forme des œufs, de la durée de l'accroiſſement, de la longueur de la vie, de la manière de ſe nourrir, de ſe défendre, &c.; & pour faire mieux connoître les Quadrupèdes ovipares, il montre les rapports de forme & d'habitudes que les diverſes eſpèces ont les unes avec les autres, & même avec des animaux d'ordres plus ou moins différens. Mais, pour éviter les répétitions, il ne traite d'une manière étendue que des principales eſpèces de chaque diviſion, & il ne parle que des différences que les autres préſentent.

Ce qui concerne chaque genre eſt précédé de l'expoſition des traits généraux qui le caractériſent, & l'Ouvrage commence par un Diſcours, où la conformation extérieure, les principaux points de la conformation intérieure, & les habitudes communes à tous les Quadrupèdes ovipares, ſont préſentés & comparés avec ceux des autres animaux : c'eſt le réſultat général des obſervations faites ou recueillies par M. de la Cepède, & le tableau de leurs rapports.

A la ſuite de l'hiſtoire des Quadrupèdes ovipares, M. de la Cepède donne la deſcription de deux animaux,

qu'il nomme *Reptiles* bipèdes, qui n'ont en effet que deux jambes, au lieu de quatre, & que l'Auteur croit devoir placer entre les Quadrupèdes ovipares & les Serpens, dont il se propose de présenter incessamment l'histoire à l'Académie. Le premier de ces deux animaux n'a encore été indiqué par aucun Auteur; on l'a envoyé du Mexique; le second a été décrit par M. Pallas. M. de la Cepède fait voir qu'on ne peut pas regarder ces animaux comme des monstres, puisqu'ils sont en très-grand nombre dans les pays où on les trouve. D'ailleurs l'Auteur, en comparant la conformation du Reptile bipède, qu'il a reçu du Mexique, avec celle des Lézards & des Serpens, montre qu'il diffère, par la forme de sa queue, ainsi que par l'arrangement & la figure de ses écailles, de tous les lézards, & particulièrement du *Seps* & du *Chalcide*, avec lesquels il a le plus de rapports; & par conséquent il ne croit pas devoir le regarder comme un monstre par défaut, ou comme un lézard qui auroit perdu deux de ses jambes. Il ne croit pas non plus devoir le considérer comme un monstre par excès, ou comme un Serpent, qui, par une sorte de monstruosité, seroit né avec deux jambes, parce que les jambes du Bipède du Mexique, ses pieds, ses doigts, les écailles qui les recouvrent, ses ongles, &c. présentent la symmétrie la plus régulière, & parce que ce Bipède diffère de tous les Serpens connus par l'arrange-

ment de ſes écailles. M. Pallas a auſſi prouvé que le Bipède, dont il a donné la deſcriprion dans les Mémoires de Péterſbourg, ne pouvoit être regardé, ni comme un Lézard, ni comme un Serpent monſtrueux.

M. le Comte de la Cepède fait voir, dans l'article où il traite des Bipèdes, qu'excepté celui que M. Pallas a décrit, & celui qu'il a reçu du Mexique, tous les Reptiles bipèdes, mentionnés juſqu'à préſent par les Naturaliſtes, ne ſont que des larves de Salamandres, ou de Lézards, tels que le *Seps* & le *Chalcide*, nés monſtrueux, ou privés de deux pattes par quelqu'accident.

L'Auteur a joint à ſon Ouvrage, le deſſin des principales eſpèces de chaque diviſion, & ſur-tout de celles qui ne ſont pas encore connues, ou qui ne le ſont qu'imparfaitement.

Quant à l'exiſtence des Reptiles bipèdes, nous ne porterons aucun Jugement à ce ſujet. Nous croyons que, pour admettre ces animaux comme des eſpèces conſtantes, il faudroit avoir des obſervations & des preuves plus multipliées.

L'Ouvrage de M. le Comte de la Cepède, nous a paru fait avec autant de ſoin que d'intelligence. Il y a de la clarté & de la préciſion dans les deſcriptions; les caractères des claſſes, des genres & des eſpèces, ſont bien contraſtés : la partie hiſtorique, eſt faite avec diſcerne-

ment. L'Auteur n'a pas négligé de rendre ſon ſtyle agréable, pour donner quelqu'attrait à des détails faſti-dieux, & ſouvent dégoûtans, par la nature de leur objet.

Nous penſons que cette Hiſtoire Naturelle des Quadrupèdes ovipares mérite d'être approuvée par l'Académie, & imprimée ſous ſon Privilége.

Fait au Louvre, le 25 Juillet 1787, D'AUBENTON, FOUGEROUX DE BONDAROY, BROUSSONNET.

Je certifie le préſent Extrait conforme à l'original, & au jugement de l'Académie. A Paris, le 29 Juillet 1787.

*Signé*, Le Marquis DE CONDORCET.

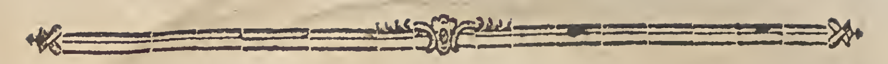




# TABLE DES ARTICLES

*Contenus dans ce Volume.*

*Explication*



# Explication de quelques Planches de ce Volume.

## LA TORTUE FRANCHE.

*Planche première, page 54.*

Le dessein a été fait d'après une très-jeune Tortue, très-bien conservée, à laquelle on a supposé une longueur de six pieds, pour donner une idée de la grandeur de l'animal adulte dont la tête est moins grosse en proportion du corps que dans la figure, & dont le disque présente communément une ou deux écailles de plus que celui des très-jeunes Tortues.

## LA TORTUE ROUSSATRE.

*Planche douzième, page 173.*

La Tortue est représentée sans queue, parce que cette partie n'avoit pas été conservée dans l'individu que nous avons fait dessiner.

## L'AMÉIVA.

*Planche 21, page 328.*

On a représenté à part le dessous de la tête & d'une partie du corps, pour montrer le défaut de grandes écailles au-dessous du cou.

## LE SPUTATEUR.

*Planche 28, page 429.*

On peut voir dans cette Planche, la figure du Lézard envoyé de Saint-Eustache avec le Sputateur, & que nous regardons comme une variété de cette espèce.

## LE GECKO.

*Planche 29, page 413.*

On a représenté à part & de grandeur de nature (dans le format *in*-4.°) le dessous des cuisses, de l'origine de la queue & des pieds, ainsi que la partie antérieure de la langue.

## LA TETE-PLATE.

*Planche 30, page 425.*

On a représenté de grandeur de nature (dans le format *in*-4.°) un des pieds de devant du Lézard dont on a montré aussi la tête de face.

## LE SEPS.

*Planche 31, page 433.*

On a dessiné de grandeur de nature (dans le format *in*-4.°) un tronçon de Seps vu par-dessus pour montrer la disposition des couleurs que présente le dos.

# ERRATA.

PAGE 17, *ligne* 19, ses vapeurs; *lisez*, ces vapeurs.

*Page* 30, *ligne* 1 *de la note*, M. de Tourchy; *lisez*, M. de Touchy.

*Page* 80, *dernière ligne*, des grandes; *lisez*, de grandes.

*Page* 88, *ligne* 5, immenses cétacées; *lisez*, énormes cétacées.

*Page* 92, *ligne* 5, trop de précaution; *lisez*, trop de précautions.

*Page* 99, *ligne* 3, se jetter; *lisez*, se jeter.

*Page* 106, *ligne* 13, recherchées; *lisez*, recherchés.

*Page* 132, *ligne* 1 *de la note*, glanures de l'histoire naturelle; *lisez*, glanures d'histoire naturelle.

*Page* 138, *ligne* 12, tané; *lisez*, tanné.

*Page* 146, *ligne* 4, celle; *lisez*, la Tortue.

*Page* 178, *ligne* 12, les Fouettes-queue; *lisez*, les Fouette-queues.

*Page* 179, *ligne* 13, garnis; *lisez*, garni.

*Page* 184, *ligne* 4, des crocodiles que; *lisez*, des crocodiles, que.

*Page* 185, *ligne* 8, à celle; *lisez*, à celles.

*Page* 189, *ligne* 22 *de la note*, tom. 43; *lisez*, tab. 43.

*Page* 198, *ligne* 11, les doigts; *lisez*, les trois doigts.

*Page* 220, *ligne* 15, ressemblent; *lisez*, rassemblent.

*Page* 227, *ligne* 23, nombre; *lisez*, nombre?

*Page* 237, *ligne* 20, étendu; *lisez*, étendus.

*Page* 253, *ligne* 12, formant; *lisez*, forment.

*Page* 271, *ligne* 1, à Cayenne; *lisez*, de Cayenne.

*Page* 273, *ligne* 11, au-dessus; *lisez*, au-dessous.

*Page* 301, *ligne* 7, est par; *lisez*, & par.

*Page* 318, *ligne* 3, Gobes-mouches; *lisez*, Gobe-mouches.

*Page* 322, *ligne* 25 *de la note*, nous en sommes; *lisez*, nous nous en sommes.

*Page* 328, *ligne* 9 *de la note*, caudi; *lisez*, cauda.

*Page* 351, *ligne* 13, revêtue n'est point; *lisez*, n'est point revêtue.

*Page* 356, *ligne* 16, molasse; *lisez*, mollasse.

*Page* 417, *ligne* 15, prêtes à; *lisez*, près de.

*Page* 421, *ligne* 6, de Geckotte *lisez*, de Geckottes.

*Page* 472, *ligne* 14, distinguer; *lisez*, admettre.

*Page* 493, *ligne* 15, le Quatre-raies; *lisez*, la Quatre-raies.

*Page* 593, *ligne* 11, & à l'aide; *lisez*, à l'aide.

HISTOIRE



# HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES OVIPARES.

## DISCOURS

*Sur la nature des Quadrupèdes ovipares.*

LORSQU'ON JETTE LES YEUX ſur le nombre immenſe des êtres organiſés & vivans qui peuplent & animent le globe, les premiers objets qui attirent les regards, ſont les diverſes eſpèces des Quadrupèdes vivipares, & des oiſeaux, dont les formes, les qualités & les mœurs ont été repréſentées par le Génie dans un ouvrage im-

mortel ; parmi les ſeconds objets qui arrêtent l'attention, ſe trouvent les Quadrupèdes ovipares, qui approchent de très-près des plus nobles & des premiers des animaux, par leur organiſation, le nombre de leurs ſens, la chaleur qui les pénètre, & les habitudes auxquelles ils ſont ſoumis. Leur nom ſeul, en indiquant que leurs petits viennent d'un œuf, déſigne la propriété remarquable qui les diſtingue des vivipares : ils diffèrent d'ailleurs de ces derniers, en ce qu'ils n'ont pas de mamelles; en ce qu'au lieu d'être couverts de poil, ils ſont revêtus d'une croûte oſſeuſe, de plaques dures, d'écailles aigues, de tubercules plus ou moins ſaillans, ou d'une peau nue & enduite d'une liqueur viſqueuſe. Au lieu d'étendre leurs pattes comme les vivipares, ils les plient & les écartent de manière à être très-peu élevés au-deſſus de la terre, ſur laquelle ils paroiſſent devoir plutôt *ramper* que *marcher*. C'eſt ce qui les a fait comprendre ſous la dénomination générale de *reptiles*, que nous ne leur donnerons cependant pas, & qui ne doit appartenir qu'aux ſerpens & aux animaux qui, preſqu'entièrement dépourvus de pieds, ne changent de place qu'en appliquant leur corps même à la terre *(a)*.

---

(*a*) Voyez à ce ſujet l'excellent Ouvrage ſur les Quadrupèdes ovipares & ſur les ſerpens, compoſé par M. d'Aubenton, & dont ce grand Naturaliſte a enrichi l'Encyclopédie méthodique. Nous ſaiſiſſons, avec empreſſement, cette première occaſion de lui témoigner publiquement

Leurs espèces ne sont pas à beaucoup près en aussi grand nombre que celles des autres Quadrupèdes. Nous en connoissons à la vérité cent treize; mais MM. le Comte de Buffon & d'Aubenton ont donné l'histoire & la description de plus de trois cens Quadrupèdes vivipares. Il est cependant difficile de les compter toutes, & plus difficile encore de ne compter que celles qui existent réellement. Il n'est peut-être en effet aucune classe d'animaux à laquelle les Voyageurs aient fait moins d'attention qu'à celles des Quadrupèdes ovipares: c'est ordinairement d'après des rapports vagues, ou un coup-d'œil rapide, qu'ils se sont permis de leur imposer des noms mal conçus: n'ayant presque jamais eu recours à des informations sûres, ils ont le plus souvent donné le même nom à divers objets, & divers noms aux mêmes animaux: & combien de fables absurdes n'ont pas été accréditées touchant ces Quadrupèdes, parce qu'on les a vus presque toujours de loin, parce qu'on ne les a communément recherchés que pour des propriétés chimériques ou exagérées, parce qu'ils présentent des qualités peu ordinaires, & parce que tous les objets rares ou éloignés passent aisément sous l'empire de l'imagination qui les embellit ou les dénature *(b)*!

---

notre reconnoissance, pour les secours que nous avons trouvés dans ses lumières & dans son amitié.

(*b*) On trouvera particulièrement dans *Conrad Gesner, de Quadrup.*

Les Voyageurs ont-ils toujours reconnu, d'ailleurs, les caractères particuliers & les traits principaux de chaque espèce, & n'ont-ils pas, le plus souvent, négligé de réunir à une description exacte de la forme, l'énumération des qualités & l'histoire des habitudes?

Lors donc que nous avons voulu répandre quelque jour sur l'Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares, il ne nous a pas suffi d'examiner avec attention & de décrire avec soin un grand nombre d'espèces de ces Quadrupèdes, qui font partie de la collection du Cabinet du Roi, ou que l'on a bien voulu nous procurer, & dont plusieurs sont encore inconnues aux Naturalistes; ce n'a pas été assez de recueillir ensuite presque toutes les observations qui ont été publiées sur ces animaux jusqu'à nos jours, & d'y joindre les observations particulières que l'on nous a communiquées, ou que nous avons été à portée de faire nous-mêmes sur des individus vivans; nous avons dû encore examiner les rapports de ces observations, avec la conformation de ces divers Quadrupèdes, avec leurs propriétés bien reconnues, avec l'influence du climat, & sur-tout avec les grandes loix physiques, que la Nature ne révoque jamais: ce n'est que d'après cette comparaison que nous avons pu décider de la vérité de plusieurs de ces faits,

---

*ovip.* l'énumération de toutes les propriétés vraies ou absurdes attribuées à ces animaux.

& déterminer s'il falloit les regarder comme des résultats constans de l'organisation d'une espèce entière, ou comme des produits passagers d'un instinct individuel, perfectionné ou affoibli par des causes accidentelles.

Mais, avant de nous occuper en détail des faits particuliers aux diverses espèces, considérons sous les mêmes points de vue tous les Quadrupèdes ovipares; représentons-nous ces climats favorisés du soleil, où les plus grands de ces animaux sont animés par toute la chaleur de l'atmosphère, qui leur est nécessaire. Jetons les yeux sur l'antique Egypte, périodiquement arrosée par les eaux d'un fleuve immense, dont les rivages couverts au loin d'un limon humide, présentent un séjour si analogue aux habitudes & à la nature de ces Quadrupèdes : ses arbres, ses forêts, ses monumens, tout, jusqu'à ses orgueilleuses pyramides, nous en montreront quelques espèces. Parcourons les côtes brûlantes de l'Afrique, les bords ardens du Sénégal, de la Gambie; les rivages noyés du nouveau monde, ces solitudes profondes, où les Quadrupèdes ovipares jouissent de la chaleur, de l'humidité & de la paix; voyons ces belles contrées de l'Orient, que la Nature paroît avoir enrichies de toutes ses productions; n'oublions aucune des Isles baignées par les eaux chaudes des mers voisines de la zone torride; appellons, par la pensée, tous les Quadrupèdes ovipares qui en peuplent les diverses plages,

& réuniſſons-les autour de nous pour les mieux connoître en les comparant.

Obſervons d'abord les diverſes eſpèces de tortues, comme plus ſemblables aux vivipares par leur organiſation interne; conſidérons celles qui habitent les bords des mers, celles qui préfèrent les eaux douces, & celles qui demeurent au milieu des bois ſur les terres élevées; voyons enſuite les énormes crocodiles qui peuplent les eaux des grands fleuves, & qui paroiſſent comme des géans démeſurés à la tête des diverſes légions de lézards; jetons les yeux ſur les différentes eſpèces de ces animaux, qui réuniſſent tant de nuances dans leurs couleurs, à tant de diverſités dans leurs organes, & qui préſentent tous les degrés de la grandeur depuis une longueur de quelques pouces, juſqu'à celle de vingt-cinq ou trente pieds; portons enfin nos regards ſur des eſpèces plus petites; conſidérons les Quadrupèdes ovipares, que la Nature paroît avoir confinés dans la fange des marais, afin d'imprimer par-tout l'image du mouvement & de la vie: malgré la diverſité de leur conformation, tous ces Quadrupèdes ſe reſſemblent entre eux, & diffèrent de tous les autres animaux par des caractères & des qualités remarquables: examinons ces caractères diſtinctifs, & voyons d'abord quel degré de vie & d'activité a été departi à ces Quadrupèdes.

Les animaux diffèrent des végétaux, & ſur-tout de la matière brute, en proportion du nombre &

de l'activité des ſens dont ils ont été pourvus, & qui, en les rendant plus ou moins ſenſibles aux impreſſions des objets extérieurs, les font communiquer avec ces mêmes objets d'une manière plus ou moins intime. Pour déterminer la place qu'occupent les Quadrupèdes ovipares dans la chaîne immenſe des êtres, connoiſſons donc le nombre & la force de leurs ſens. Ils ont tous reçu celui de la vue. Le plus grand nombre de ces animaux ont même des yeux aſſez ſaillans & aſſez gros relativement au volume de leur corps. Habitant la plupart les rivages des mers, & les bords des fleuves de la zone torride, où le ſoleil n'eſt preſque jamais voilé par les nuages, & où les rayons lumineux ſont réfléchis par les lames d'eau & le ſable des rives, il faut que leurs yeux ſoient aſſez forts pour n'être pas altérés & bientôt détruits par les flots de lumière qui les inondent. L'organe de la vue doit donc être aſſez actif dans les Quadrupèdes ovipares : on obſerve en effet qu'ils apperçoivent les objets de très-loin; d'ailleurs nous remarquerons, dans les yeux de pluſieurs de ces animaux, une conformation particulière, qui annonce un organe délicat & ſenſible : ils ont preſque tous, les yeux garnis d'une membrane clignotante, comme ceux des oiſeaux; & la plupart de ces animaux, tels que les crocodiles, & les autres lézards, jouiſſent, ainſi que les chats, de la faculté de contracter & de dilater leur prunelle de manière à recevoir la

quantité de lumière qui leur eſt néceſſaire, ou à empêcher celle qui leur ſeroit nuiſible d'entrer dans leurs yeux *(c)*. Par-là, ils diſtinguent les objets au milieu de l'obſcurité des nuits, & lorſque le ſoleil le plus brillant répand ſes rayons : leur organe eſt très-exercé, & d'autant plus délicat qu'il n'eſt jamais ébloui par une clarté trop vive.

Si nous trouvions dans chacun des ſens des Quadrupèdes ovipares, la même force que dans celui de la vue, nous pourrions attribuer à ces animaux une grande ſenſibilité ; mais celui de l'ouïe doit être plus foible dans ces Quadrupèdes que dans les vivipares & dans les oiſeaux. En effet, leur oreille intérieure n'eſt pas compoſée de toutes les parties qui ſervent à la perception des ſons dans les animaux les mieux organiſés *(d)* ; & l'on ne peut pas dire que la ſimplicité de cet organe eſt compenſée par ſa ſenſibilité, puiſqu'il eſt en général peu étendu & peu développé. D'ailleurs cette délicateſſe pourroit-elle ſuppléer au défaut des conques extérieures qui ramaſſent les rayons ſonores, comme les miroirs ardens réuniſſent les rayons lumineux, & qui augmentent par-là le nombre de ceux

(*c*) Voyez l'Hiſtoire naturelle & la deſcription du chat, par MM. le Comte de Buffon & d'Aubenton.

(*d*) Voyez dans les Mémoires de l'Académie, de 1778, celui de M. Vicq-d'Azyr ſur l'organe de l'ouïe des animaux.

qui

qui parviennent jufqu'au véritable fiège de l'ouïe *(e)* ? Les Quadrupèdes ovipares n'ont reçu à la place de ces conques que de petites ouvertures, qui ne peuvent donner entrée qu'à un très-petit nombre de rayons fonores. On peut donc imaginer que l'organe de l'ouïe eft moins actif dans ces Quadrupèdes que dans les vivipares : d'ailleurs la plupart de ces animaux font prefque toujours muets, ou ne font entendre que des fons rauques, défagréables & confus ; il eft donc à préfumer qu'ils ne reçoivent pas d'impreffions bien nettes des divers corps fonores ; car l'habitude d'entendre diftinctement, donne bientôt celle de s'exprimer de même *(f)*.

On ne doit pas non plus regarder leur odorat comme très-fin. Les animaux dans lefquels il eft le plus fort, ont en général le plus de peine à fupporter les odeurs très-vives ; & lorfqu'ils demeurent trop long-tems

(*e*) Voyez Mufchenbroëck. *Effais de phyfique.*

(*f*) On objectera peut-être que dans le plus grand nombre de ces animaux, l'organe de la voix n'eft point compofé des parties qui paroiffent les plus néceffaires pour former des fons, & qu'il fe refufe entièrement à des tons diftincts & à une forte de langage nettement prononcé ; mais c'eft une preuve de plus de la foibleffe de leur ouïe ; quelque fenfible qu'elle pût être par elle-même, elle fe reffentiroit de l'imperfection de l'organe de leur voix. *Voyez à ce fujet un Mémoire de M. Vicq-d'Azyr fur la voix des animaux, inféré dans ceux de l'Académie de 1779.*

exposés aux impressions de ces odeurs exaltées, leur organe s'endurcit, pour ainsi dire, & perd de sa sensibilité. Or le plus grand nombre de Quadrupèdes ovipares vivent au milieu de l'odeur infecte des rivages vaseux, & des marais remplis de corps organisés en putréfaction; quelques-uns de ces Quadrupèdes répandent même une odeur, qui devient très-forte lorsqu'ils sont rassemblés en troupes. Le siège de l'odorat est aussi très-peu apparent dans ces animaux, excepté dans le crocodile; leurs narines sont très-peu ouvertes; cependant, comme elles sont les parties extérieures les plus sensibles de ces animaux, & comme les nerfs qui y aboutissent sont d'une grandeur extraordinaire dans plusieurs de ces Quadrupèdes *(g)*, nous regardons l'odorat comme le second de leurs sens. Celui du goût doit en effet être bien plus foible dans ces animaux: il est en raison de la sensibilité de l'organe, qui en est le siège; & nous verrons dans les détails relatifs aux divers Quadrupèdes ovipares, qu'en général leur langue est petite ou enduite d'une humeur visqueuse, & conformée de manière à ne transmettre que difficilement les impressions des corps savoureux.

A l'égard du toucher, on doit le regarder comme bien obtus dans ces animaux. Presque tous recouverts

---

(g) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, art. de la Tortue de terre de Coromandel.*



d'écailles dures, enveloppés dans une couverture osseuse, ou cachés sous des boucliers solides, ils doivent recevoir bien peu d'impressions distinctes par le toucher. Plusieurs ont les doigts réunis de manière à ne pouvoir être appliqués qu'avec peine à la surface des corps, & si quelques lézards ont des doigts très-longs & très-séparés les uns des autres, le dessous même de ces doigts est le plus souvent garni d'écailles assez épaisses pour ôter presque toute sensibilité à cette partie.

Les Quadrupèdes ovipares présentent donc, à la vérité, un aussi grand nombre de sens, que les animaux les mieux conformés. Mais, à l'exception de celui de la vue, tous leurs sens sont si foibles, en comparaison de ceux des vivipares, qu'ils doivent recevoir un bien plus petit nombre de sensations, communiquer moins souvent & moins parfaitement avec les objets extérieurs, être intérieurement émus avec moins de force & de fréquence; & c'est ce qui produit cette froideur d'affections, cette espèce d'apathie, cet instinct confus, ces intentions peu décidées, que l'on remarque souvent dans plusieurs de ces animaux.

La foiblesse de leurs sens suffit peut-être pour modifier leur organisation intérieure, pour y modérer la rapidité des mouvemens, pour y ralentir le cours des humeurs, pour y diminuer la force des frottemens, & par conséquent pour faire décroître cette chaleur interne, qui, née du mouvement & de la vie, les

entretient à ſon tour; peut-être au contraire cette foibleſſe de leurs ſens eſt-elle un effet du peu de chaleur qui anime ces animaux : quoi qu'il en ſoit, leur ſang eſt moins chaud que celui des vivipares : on n'a pas encore fait, à la vérité, d'obſervations exactes ſur la chaleur naturelle des crocodiles, des grandes tortues, & des autres Quadrupèdes ovipares des pays éloignés; le degré de cette chaleur doit d'ailleurs varier ſuivant les eſpèces, puiſqu'elles ſubſiſtent à différentes latitudes; mais on eſt bien aſſuré qu'elle eſt dans tous les Quadrupèdes ovipares inférieure de beaucoup à celle des autres Quadrupèdes, & ſur-tout à celle des oiſeaux; ſans cela ils ne tomberoient point dans un état de torpeur à un degré de froid qui n'engourdit ni les oiſeaux, ni les vivipares. Leur ſang eſt d'ailleurs bien moins abondant *(h)*. Il peut circuler long-tems ſans paſſer par les poumons, puiſqu'on a vu une tortue vivre pendant quatre

---

(*h*) Haſſelquiſt, qui a diſſéqué un crocodile au Caire en 1751, rapporte que le ſang *fleuri* & appauvri, ne coula pas en grande quantité de la grande artère, lorſqu'elle fut coupée. D'ailleurs, continue ce Voyageur naturaliſte, « les vaiſſeaux des poumons, ceux des muſcles, » & les autres vaiſſeaux étoient preſque vides de ſang. La quantité de » ce fluide n'eſt donc pas en proportion auſſi grande dans le croco- » dile, que dans les Quadrupèdes : il en eſt de même dans tous les » Amphibies. » (Haſſelquiſt comprend tous les Quadrupèdes ovipares ſous cette dénomination.) *Voyage en Paleſtine de Frédéric Haſſelquiſt de l'Académie des Sciences de Stockolm, p. 346.*

jours, quoique ses poumons fussent ouverts & coupés en plusieurs endroits, & qu'on eût lié l'artère qui va du cœur à cet organe. Ces poumons paroissent d'ailleurs ne recevoir jamais d'autre sang que celui qui est nécessaire à leur nourriture *(i)*. Aussi celui des Quadrupèdes ovipares étant moins souvent animé, renouvellé, revivifié, pour ainsi dire, par l'air atmosphérique qui pénètre dans les poumons, il est plus épais; il ne reçoit & ne communique que des mouvemens plus lents, & souvent presque insensibles; & il y a long-tems qu'on a reconnu que le sang ne coule pas aussi vîte dans certains Quadrupèdes ovipares, & par exemple dans les grenouilles, que dans les autres Quadrupèdes & dans les oiseaux. Les causes internes se réunissent donc aux causes externes pour diminuer l'activité intérieure des Quadrupèdes ovipares.

Si l'on considère d'ailleurs leur charpente osseuse, on verra qu'elle est plus simple que celle des vivipares; plusieurs familles de ces animaux, tels que la plupart des salamandres, les grenouilles, les crapauds & les raines, sont dépourvues de côtes; les tortues ont, à la vérité, huit vertèbres du cou; mais, excepté les crocodiles qui en ont sept, presque tous les lézards n'en ont jamais au-dessus de quatre, & tous les Qua-

---

(*i*) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, art. de la Tortue de Coromandel.*

drupèdes ovipares ſans queue en ſont privés, tandis que parmi les oiſeaux on en compte toujours au moins onze, & que l'on en trouve ſept dans toutes les eſpèces des Quadrupèdes vivipares *(k)*. Leur conduit inteſtinal eſt bien moins long, bien plus uniforme dans ſa groſſeur, bien moins replié ſur lui-même; leurs excrémens, tant liquides que ſolides, aboutiſſent à une eſpèce de cloaque commun *(l)*; & il eſt aſſez remarquable de trouver dans ces Quadrupèdes ce nouveau rapport, non-ſeulement avec les caſtors, qui paſſent une très-grande partie de leur vie dans l'eau, mais encore avec les oiſeaux qui s'élancent dans les airs & s'élèvent juſqu'au-deſſus des nuées.

Le cœur eſt petit dans tous les Quadrupèdes ovipares, & n'a qu'un ſeul ventricule, tandis que dans l'homme, dans les Quadrupèdes vivipares, dans les cétacées & dans les oiſeaux, il eſt formé de deux. Leur cerveau eſt très-peu étendu, en comparaiſon de celui des vivipares: leurs mouvemens d'inſpiration & d'expiration, bien loin d'être fréquens & réguliers, ſont ſouvent ſuſpendus pendant très-long-tems, & par des

---

(*k*) Les obſervations que j'ai faites à ce ſujet ſur les ſquelettes de Quadrupèdes ovipares, du Cabinet du Roi, s'accordent avec celles que M. Camper a bien voulu me communiquer par une lettre que ce célèbre Anatomiſte m'a écrite le 29 Août 1786.

(*l*) Les lézards, les grenouilles, les crapauds, ni les raines, n'ont point de veſſie proprement dite.

intervalles très-inégaux *(m)*. Si l'on obſerve donc les divers principes de leur mouvement vital, on trouvera une plus grande ſimplicité, tant dans ces premiers moteurs, que dans les effets qu'ils font naître : on verra les différens reſſorts moins multipliés *(n)* ; on remarquera même, à certains égards, moins de dépendance entre les différentes parties : auſſi l'action des unes ſur les autres eſt-elle moindre ; les communications ſont-elles moins parfaites ; les mouvemens plus lents ; les frottemens moins forts. Et voilà un bien grand nombre de cauſes pour rendre ces machines plus uniformes & moins ſujettes à ſe déranger, c'eſt-à-dire, pour qu'il ſoit plus difficile d'arrêter dans ces animaux le mouvement vital, dont le principe répandu, en quelque ſorte, dans un eſpace plus étendu, ne peut être détruit que lorſqu'il eſt attaqué dans pluſieurs points à-la-fois.

Cette organiſation particulière des Quadrupèdes ovi-

---

(*m*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, art. de la Tortue de terre de Coromandel.*

(*n*) « Dans pluſieurs Quadrupèdes ovipares, il paroît qu'il manque quelques parties dans les organes deſtinés aux ſécrétions, & que ces « dernières doivent y être opérées d'une manière plus ſimple. » *Obſervations anatomiques de Gérard Blaſius, page 65. Voyez d'ailleurs les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, articles de la Tortue de terre, du Crocodile, du Caméléon, du Tokai (Gecko), & de la Salamandre.*

pares, doit encore être comptée parmi les caufes de leur peu de fenfibilité; & cette efpèce de froideur de tempérament n'eft-elle pas augmentée par le rapport de leur fubftance avec l'eau? Non-feulement, en effet, ils recherchent la lumière active du foleil, par défaut de chaleur intérieure, mais encore ils fe plaifent au milieu des terreins fangeux & d'une humidité chaude par analogie de nature. Bien loin de leur être contraire, cette humidité, aidée de la chaleur, fert à leur développement; elle ajoute à leur volume, en s'introduifant dans leur organifation, & en devenant portion de leur fubftance; & ce qui prouve que cette humeur aqueufe, dont ils font pénétrés, n'eft pas une vaine bouffiffure, un gonflement nuifible, & une caufe de dépériffement plutôt que d'un accroiffement véritable; c'eft que bien loin de perdre quelqu'une de leurs propriétés, lorfque leur fubftance eft, pour ainfi dire, imbibée de l'humidité abondante dans laquelle ils font plongés, la faculté de fe reproduire paroît s'accroître dans ces animaux à mefure qu'ils font remplis de cette humidité chaude, fi analogue à la nature de leurs corps.

Cette convenance de leur nature avec l'humidité, montre combien leur mouvement vital tient, pour ainfi dire, à plufieurs refforts affez indépendans les uns des autres : en effet, cette furabondance d'eau eft avantageufe aux êtres dans lefquels les mouvemens intérieurs peuvent être ralentis fans être arrêtés, dans lefquels la

molleffe

mollesse des substances peut diminuer sans inconvénient la communication des forces, & dont les divers membres ont plus besoin de parties grossières & de molécules qui occupent une place, que de principes actifs & de portions délicatement organisées. Elle cause, au contraire, le dépérissement des êtres pleinement doués de vie, qui existent par une grande rapidité des mouvemens intérieurs, par une grande élasticité des diverses parties, par une communication prompte de toutes les impressions, & qui ont moins besoin, en quelque sorte, d'être nourris que mis en mouvement, d'être remplis que d'être animés. Voilà pourquoi les espèces des animaux les plus nobles dégénèrent bientôt sur ces rivages nouveaux, où d'immenses forêts arrêtent & condensent les vapeurs de l'air, où des amas énormes de plantes basses & rampantes retiennent sur une vase bourbeuse une humidité que les vents ne peuvent dissiper, & où le soleil n'élève par sa chaleur une partie de ses vapeurs humides, que pour en imprégner davantage l'atmosphère, la répandre au loin, & en multiplier les pernicieux effets. Les insectes, au contraire, craignent si peu l'humidité, que c'est précisément sur les bords fangeux, à peine abandonnés par la mer & toujours plongés dans des flots de vapeurs & de brouillards épais, qu'ils acquièrent le plus grand volume, & sont parés des couleurs les plus vives.

Mais, quoique les Quadrupèdes ovipares paroissent

être peu favorisés à certains égards, ils sont cependant bien supérieurs à de grands ordres d'animaux; & nous devons les considérer avec d'autant plus d'attention, que leur nature, pour ainsi dire, mi-partie entre celle des plus hautes & des plus basses classes des êtres vivans & organisés, montre les relations d'un grand nombre de faits importans qui ne paroissoient pas analogues, & dont on pourra entrevoir la cause, par cela seul qu'on rapprochera ces faits, & qu'on découvrira les rapports qui les lient.

Le séjour de tous ces Quadrupèdes n'est pas fixé au milieu des eaux. Plusieurs de ces animaux préfèrent les terreins secs & élevés; d'autres habitent dans des creux de rochers; ceux-ci vivent au milieu des bois & grimpent avec vîtesse jusqu'à l'extrémité des branches les plus hautes : mais presque tous nagent & plongent avec facilité, & c'est en partie ce qui les a fait comprendre par plusieurs Naturalistes sous la dénomination générale d'*amphibies*. Il n'est cependant aucun de ces Quadrupèdes qui n'ait besoin de venir de tems en tems à la surface de l'eau, dans laquelle il aime à se tenir plongé. Tous les animaux qui ont du sang doivent respirer l'air de l'atmosphère, & si les poissons peuvent demeurer très-long-tems au fond des mers & des rivières, c'est qu'ils ont un organe particulier qui sépare de l'eau tout l'air qu'elle peut contenir, & le fait parvenir jusques à leurs vaisseaux sanguins. Les Quadrupèdes ovipares sont donc forcés de

refpirer de tems en tems; l'air pénètre ainfi jufques dans leurs poumons; il parvient jufqu'à leur fang; il le revivifie, quoique moins fréquemment que celui des Quadrupèdes vivipares, ainfi que nous l'avons dit; il diminue la trop grande épaiffeur de ce fluide & entretient fa circulation. Les Quadrupèdes ovipares périffent donc faute d'air, lorfqu'ils demeurent trop de tems fous l'eau; ce n'eft que dans leur état de torpeur qu'ils paroiffent pouvoir fe paffer pendant très-long-tems de refpirer, une grande fluidité n'étant pas néceffaire pour le foible mouvement que leur fang doit conferver pendant leur engourdiffement.

Les Quadrupèdes ovipares, moins fenfibles que les autres, moins animés par des paffions vives, moins agités au-dedans, moins agiffans à l'extérieur, font en général beaucoup plus à l'abri des dangers; ils s'y expofent moins, parce qu'ils ont moins d'appétits violens; & d'ailleurs les accidens font pour eux moins à craindre. Ils peuvent être privés de parties affez confidérables, telles que leur queue & leurs pattes, fans cependant perdre la vie *(o)*; quelques-uns d'eux les recou-

---

(*o*) *Pline*, *Livre II*, *Chap. III.* —Voyez auffi l'article des Salamandres à queue plate.

L'on conferve au Cabinet du Roi un grand lézard, de l'efpèce appellée *Dragonne*, auquel il manque une patte; il paroît qu'il l'avoit perdue par quelqu'accident, lorfqu'il étoit déja affez gros; car la cicatrice

vrent *(p)*, ſur-tout lorſque la chaleur de l'atmoſphère en favoriſe la reproduction ; & ce qui paroîtra plus ſurprenant à ceux qui ne jugent que d'après ce qu'ils ont communément ſous les yeux, il eſt des Quadrupèdes ovipares qui peuvent ſe mouvoir long-tems après qu'on leur a enlevé la partie de leur corps qui paroît la plus néceſſaire à la vie ; les tortues vivent pluſieurs jours après qu'on leur a coupé la tête *(q)* ; les grenouilles ne meurent pas tout de ſuite, quoiqu'on leur ait arraché le cœur ; &, dès le tems d'Ariſtote, on ſavoit que quelques momens après qu'on avoit diſſéqué un caméléon, ſon cœur palpitoit encore *(r)*. Ce grand phénomène ne ſuffiroit-il pas pour démontrer combien les différentes parties des Quadrupèdes ovipares dépendent peu les unes des autres ? Il prouve non-ſeulement que leur ſyſtême nerveux n'eſt pas auſſi lié que

---

qui s'eſt formée eſt conſidérable. C'eſt M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, & correſpondant du Cabinet du Roi, qui l'a envoyé. Il a rencontré, dans l'Amérique méridionale, un lézard d'une autre eſpèce, & n'ayant également que trois pattes. Il en fait mention dans un recueil d'obſervations nouvelles & très-intéreſſantes, qu'il ſe propoſe de publier ſur l'Hiſtoire naturelle de l'Amérique méridionale.

(*p*) Voyez deux Mémoires de M. Bonnet, publiés dans le Journal de Phyſique, l'un en Novembre 1777, & l'autre en Janvier 1779.

(*q*) Voyez l'article de la Tortue, appellée la Grecque.

(*r*) *Conrad Geſner, Hiſt. des animaux, Liv. II. des Quadrup. ovip. p. 5, édit. de 1554.*

celui des autres Quadrupèdes, puiſqu'on peut ſéparer les nerfs de la tête de ceux qui prennent racine dans la moëlle épinière, ſans que l'animal meure tout de ſuite, ni même paroiſſe beaucoup ſouffrir dans les premiers momens; mais ne démontre-t-il pas encore que leurs vaiſſeaux ſanguins ne communiquent pas entre eux autant que ceux des autres Quadrupèdes, puiſque ſans cela tout le ſang s'échapperoit par les endroits où les artères auroient été coupées; & l'animal reſteroit ſans mouvement & ſans vie? Ceci s'accorde très-bien avec la lenteur & la froideur du ſang des Quadrupèdes ovipares; & il ne faut pas être étonné que non-ſeulement ils ne perdent pas la vie au moment que leur tête eſt ſéparée de leur corps, mais encore qu'ils vivent pluſieurs jours ſans l'organe qui leur eſt néceſſaire pour prendre leurs alimens. Ils peuvent ſe paſſer de manger pendant un tems très-long; on a vu même des tortues & des crocodiles demeurer plus d'un an privés de toute nourriture *(s)*. La plupart de ces animaux ſont revêtus d'écailles ou d'enveloppes oſſeuſes, qui ne laiſſent paſſer la tranſpiration que dans un petit nombre de points: ayant d'ailleurs le ſang plus froid, ils perdent moins de leur ſubſtance, & par conſéquent ils doivent moins la réparer. Animés par une moindre chaleur, ils n'é-

---

(*s*) Voyez les articles particuliers de leur hiſtoire.

prouvent pas cette grande deſſication, qui devient une ſoif ardente dans certains animaux; ils n'ont pas beſoin de rafraîchir, par une boiſſon très-abondante, des vaiſſeaux intérieurs, qui ne ſont jamais trop échauffés. Pline, & les Anciens, avoient reconnu que les animaux qui ne ſuent point, & qui ne poſſèdent pas une grande chaleur intérieure, mangent très-peu. En effet, la perte des forces n'eſt-elle pas toujours proportionnée aux réſiſtances? les réſiſtances ne le ſont-elles pas aux frottemens; les frottemens à la rapidité des mouvemens; & cette rapidité ne l'eſt-elle pas toujours à la chaleur intérieure?

Mais ſi les Quadrupèdes ovipares réſiſtent avec facilité à des coups qui ne portent que ſur certains points de leur corps, à des chocs locaux, à des léſions particulières, ils ſuccombent bientôt aux efforts des cauſes extérieures, énergiques & conſtantes qui les attaquent dans tout leur enſemble; ils ne peuvent point leur oppoſer des forces intérieures aſſez actives : & comme la cauſe la plus contraire à une foible chaleur interne, eſt un froid extérieur plus ou moins rigoureux, il n'eſt pas ſurprenant que les Quadrupèdes ovipares ne puiſſent réſiſter aux effets d'une atmoſphère plutôt froide que tempérée. Voilà pourquoi on ne rencontre la plupart des tortues de mer, les crocodiles, & les autres grandes eſpèces de Quadrupèdes ovipares, que près des zones torrides, ou du moins à des latitudes peu élevées, tant

dans l'ancien que dans le nouveau Continent ; & non-ſeulement ces grandes eſpèces ſont confinées aux environs de la zone torride, mais encore à meſure que les individus & les variétés d'une même eſpèce habitent un pays plus éloigné de l'équateur, plus élevé ou plus humide, & par conſéquent plus froid, leurs dimenſions ſont beaucoup plus petites *(t)*. Les crocodiles des contrées les plus chaudes l'emportent ſur les autres par leur grandeur & par leur nombre ; & ſi ceux qui vivent très-près de la ligne, ſont quelquefois moins grands que ceux que l'on trouve à des latitudes plus élevées, comme on le remarque en Amérique, c'eſt qu'ils ſont dans des pays plus peuplés, où on leur fait une guerre plus cruelle, & où ils ne trouvent ni la paix ni la nourriture, ſans leſquelles ils ne peuvent parvenir à leur entier accroiſſement.

La chaleur de l'atmoſphère eſt même ſi néceſſaire aux Quadrupèdes ovipares, que lorſque le retour des ſaiſons réduit les pays voiſins des zones torrides, à la froide température des contrées beaucoup plus élevées en latitude, les Quadrupèdes ovipares perdent leur activité ; leurs ſens s'émouſſent ; la chaleur de leur ſang diminue ; leurs forces s'affoibliſſent ; ils s'empreſſent de gagner

(*t*) Les plus gros crocodiles, & le plus grand nombre de ces animaux, habitent la zone torride. *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, volume 2, page 63.*

des retraites obſcures, des antres dans les rochers, des trous dans la vaſe, ou des abris dans les joncs & les autres végétaux qui bordent les grands fleuves. Ils cherchent à y jouir d'une température moins froide, & ày conſerver, pendant quelques momens, un reſte de chaleur prêt à leur échapper. Mais le froid croiſſant toujours, & gagnant de proche en proche, ſe fait bientôt ſentir dans leurs retraites, qu'ils paroiſſent choiſir au milieu de bois écartés, ou ſur des bords inacceſſibles, pour ſe dérober aux recherches & à la voracité de leurs ennemis pendant le tems de leur ſopeur, où ils ne leur offriroient qu'une maſſe ſans défenſe & un appas ſans danger. Ils s'endorment d'un ſommeil profond; ils tombent dans un état de mort apparente; & cette torpeur eſt ſi grande, qu'ils ne peuvent être réveillés par aucun bruit, par aucune ſecouſſe, ni même par des bleſſures : ils paſſent inertement la ſaiſon de l'hiver dans cette eſpèce d'inſenſibilité abſolue où ils ne conſervent de l'animal que la forme, & ſeulement aſſez de mouvement intérieur pour éviter la décompoſition à laquelle ſont ſoumiſes toutes les ſubſtances organiſées réduites à un repos abſolu. Ils ne donnent que quelques foibles marques du mouvement qui reſte encore à leur ſang, mais qui eſt d'autant plus lent, que ſouvent il n'eſt animé par aucune expiration ni inſpiration. Ce qui le prouve, c'eſt qu'on trouve preſque toujours les Quadrupèdes ovipares engourdis dans la vaſe

vafe, & cachés dans des creux le long des rivages où les eaux les gagnent & les furmontent fouvent, où ils font par conféquent beaucoup de tems fans pouvoir refpirer, & où ils reviennent cependant à la vie dès que la chaleur du printems fe fait de nouveau reffentir.

Les Quadrupèdes ovipares ne font pas les feuls animaux qui s'engourdiffent pendant l'hiver aux latitudes un peu élevées : les ferpens, les cruftacées, font également fujets à s'engourdir ; des animaux bien plus parfaits tombent auffi dans une torpeur annuelle, tels que les marmottes, les loirs, les chauves-fouris, les hériffons, &c. Mais ces derniers animaux ne doivent pas éprouver une fopeur auffi profonde. Plus fenfibles que les Quadrupèdes ovipares, que les ferpens & les cruftacées, ils doivent conferver plus de vie intérieure ; quelqu'engourdis qu'ils foient, ils ne ceffent de refpirer, & cette action, quoiqu'affoiblie, n'augmente-t-elle pas toujours leurs mouvemens intérieurs ?

Si, pendant l'hiver, il furvient un peu de chaleur, les Quadrupèdes ovipares font plus ou moins tirés de leur état de fopeur *(u)* ; & voilà pourquoi des Voyageurs, qui pendant des journées douces de l'hiver ont

---

(*u*) *Obfervations fur le crocodile de la Louifiane, par M. de la Coudrenière. Journal de Phyfique 1782.*

rencontré dans certains pays des crocodiles, & d'autres Quadrupèdes ovipares, doués de presque toute leur activité ordinaire, ont assuré, quoiqu'à tort, qu'ils ne s'y engourdissoient point. Ils peuvent aussi être préservés quelquefois de cet engourdissement annuel par la nature de leurs alimens. Une nourriture plus échauffante & plus substantielle augmente la force de leurs solides, la quantité de leur sang, l'activité de leurs humeurs, & leur donne ainsi assez de chaleur interne pour compenser le défaut de chaleur extérieure. Il arrive souvent que les Quadrupèdes ovipares sont dans cet état de mort apparente pendant près de six mois, & même davantage : ce long tems n'empêche pas que leurs facultés suspendues ne reprennent leur activité. Nous verrons dans l'histoire des salamandres aquatiques qu'on a quelquefois trouvé de ces animaux engourdis dans des morceaux de glace tirés des glacières pendant l'été, & dans lesquels ils étoient enfermés depuis plusieurs mois; lorsque la glace étoit fondue, & que les salamandres étoient pénétrées d'une douce chaleur, elles revenoient à la vie.

Mais, comme tout a un terme dans la nature, si le froid devenoit trop rigoureux ou duroit trop long-tems, les Quadrupèdes ovipares engourdis périroient : la machine animale ne peut en effet conserver qu'un certain tems les mouvemens intérieurs qui lui ont été communiqués. Non-seulement une nouvelle nourriture

doit réparer la perte de la ſubſtance qui ſe diſſipe ; mais ne faut-il pas encore que le mouvement intérieur ſoit renouvellé, pour ainſi dire, par des ſecouſſes extérieures, & que des ſenſations nouvelles remontent tous les reſſorts ?

La maſſe totale du corps des Quadrupèdes ovipares ne perd aucune partie très-ſenſible de ſubſtance pendant leur longue torpeur *(v)* : mais les portions les plus

(*v*) « Le 7 Octobre 1651, M. le Chevalier Georges Ent peſa exactement une tortue terreſtre, avant qu'elle ne ſe cachât ſous terre. Son poids « étoit de quatre livres trois onces & trois drachmes. Le 8 Octobre « 1652, ayant tiré la tortue de la terre où elle s'étoit enfouie la veille, « il trouva qu'elle peſoit quatre livres ſix onces & une drachme. Le « 16. Mars 1653, la tortue ſortit d'elle-même de ſa retraite : elle « peſoit alors quatre livres quatre onces. Le 4 Octobre 1653, la tor- « tue, qui avoit été quelques jours ſans manger, fut retirée du trou « où elle s'étoit enterrée ; ſon poids étoit de quatre livres cinq onces. « Les yeux, qu'elle avoit eus long-tems fermés, étoient dans ce mo- « ment ouverts & fort humides. Le 18 Mars 1654, la tortue ſortit « de ſon trou, & miſe dans la balance, peſoit quatre livres quatre « onces & deux drachmes. Le 6 Octobre 1654, étant ſur le point d'hi- « verner, elle peſoit quatre livres neuf onces & trois drachmes. Le der- « nier Février 1655, jour auquel la tortue avoit abandonné ſa retraite, « ſon poids étoit de quatre livres ſept onces & ſix drachmes. Ainſi, « elle avoit perdu de ſon ancien poids une once & cinq drachmes. Le « 2 Octobre 1655, la tortue, avant de ſe retirer dans ſon trou pour « y paſſer l'hiver, peſoit quatre livres neuf onces. Elle avoit déja paſſé « un peu de tems ſans prendre de nourriture. Le 25 Mars 1656, la « tortue, au ſortir de ſon trou, peſoit quatre livres ſept onces & deux «

extérieures, plus ſoumiſes à l'action deſſéchante du froid, & plus éloignées du centre du foible mouvement interne qui reſte alors aux Quadrupèdes ovipares, ſubiſſent une ſorte d'altération dans la plupart de ces animaux. Lorſque cette couverture la plus extérieure de ces Quadrupèdes n'eſt pas une partie oſſeuſe & très-ſolide, comme dans les tortues & dans les crocodiles, elle ſe deſſèche, perd ſon organiſation, ne peut plus être unie avec le reſte du corps organiſé, & ne participe plus ni à ſes mouvemens internes, ni à ſa nourriture. Lors donc que le printems redonne le mouvement aux Quadrupèdes ovipares, la première peau, ſoit nue, ſoit garnie d'écailles, ne fait plus partie en quelque ſorte du corps animé; elle n'eſt plus pour ce corps qu'une ſubſtance étrangère; elle eſt repouſſée, pour ainſi dire, par des mouvemens intérieurs qu'elle ne partage plus. La nourriture qui en entretenoit la ſubſtance ſe porte cependant comme à l'ordinaire vers la

» drachmes. Le 30 Septembre 1656, la tortue, ſur le point de ſe » retirer dans la terre, peſoit quatre livres douze onces & quatre » drachmes. Enfin, le 5 Mars 1657, la tortue, de retour ſur la terre, » peſoit quatre livres onze onces & deux drachmes & demie. On peut » juger, par ces obſervations, combien cet animal, ainſi que tous ceux » qui ſe cachent ſous terre, pour ſe garantir des froids de l'hiver, » perdent peu de leur ſubſtance par la tranſpiration, pendant un jeûne » abſolu de pluſieurs mois. » (*Collection académique, Tome VII, pages* 120 & 121.

ſurface du corps; mais au lieu de réparer une peau qui n'a preſque plus de communication avec l'intérieur, elle en forme une nouvelle qui ne ceſſe de s'accroître au-deſſous de l'ancienne. Tous ces efforts détachent peu-à-peu cette vieille peau du corps de l'animal, achèvent d'ôter toute liaiſon entre les parties intérieures & cette peau altérée, qui, de plus en plus privée de toute réparation, devient plus ſoumiſe aux cauſes étrangères qui tendent à la décompoſer. Attaquée ainſi des deux côtés, elle cède, ſe fend; & l'animal revêtu d'une peau nouvelle ſort de cette eſpèce de fourreau, qui n'étoit plus pour lui qu'un corps embarraſſant.

C'eſt ainſi que le dépouillement annuel des Quadrupèdes ovipares nous paroît devoir s'opérer; mais il n'eſt pas ſeulement produit par l'engourdiſſement. Ils quittent également leur première peau dans les pays où une température plus chaude les garantit du ſommeil de l'hiver. Quelques-uns la quittent auſſi pluſieurs fois pendant l'été des contrées tempérées; le même effet eſt produit par des cauſes oppoſées; la chaleur de l'atmoſphère équivaut au froid & au défaut de mouvement; elle deſſèche également la peau, en dérange le tiſſu, & en détruit l'organiſation *(x)*.

(*x*) La note ſuivante m'a été communiquée par M. de Touchy, Ecuyer, de la Société royale des Sciences de Montpellier, &c. elle eſt extraite d'un ouvrage que ce Naturaliſte ſe propoſe de publier, & qui ſera intitulé : *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des fonctions de l'éco-*

Des animaux d'ordres très-différens des Quadrupèdes ovipares éprouvent auſſi chaque année, & même à pluſieurs époques, une eſpèce de dépouillement : ils perdent quelques-unes de leurs parties extérieures ; on peut particulièrement le remarquer dans les ſerpens,

---

*nomie animale des oiſeaux.* « Je pris, le 4 Mai 1785, dit M. de Tourchy, un lézard vert à taches jaunes & bleuâtres, & de dix pouces » de long : je le mis vivant dans une bouteille couverte d'une toile » à jour, & poſée ſur une table de marbre dans une ſalle fraîche au » rez-de-chauſſée ; ce lézard vécut deux mois dans cette eſpèce de » priſon, ſans prendre aucune nourriture. Les premiers jours, il fit » des efforts pour en ſortir, mais il fut aſſez tranquille le reſte du » tems. Vers le quarante-cinquième jour, je m'apperçus qu'il ſe diſ» poſoit à changer de peau, & ſucceſſivement je vis cette peau ſe » ſécher, ſe racornir, ſe détacher par parties fanées & décolorées, » pendant que la nouvelle peau qui ſe découvroit avoit une belle » couleur verte avec des taches bien nettes. Il mourut le ſoixante» troiſième jour, ſans avoir achevé de muer, la vieille peau étant en» core attachée ſur la tête, les pattes & la queue. Pendant le tems » de la mue, & celui qui le précéda, il ne fut jamais dans un état » de torpeur ; il marchoit dans ſa bouteille, lorſqu'on la prenoit dans » les mains, & même ſans cela & de lui-même ; je lui vis quelquefois » les yeux fermés ; mais il les rouvroit bientôt, & avec vivacité. Il » étoit à demi-arrondi dans cette bouteille, dont le cul un peu relevé » devoit ajouter à la gêne de ſa poſition. Il avoit certainement mué » avant d'être pris, comme font tous les lézards & les ſerpens, lorſque » la chaleur du printems les fait ſortir de leurs retraites. La fraîcheur » de ſes couleurs & la délicateſſe de ſa peau me l'avoient prouvé lorſ» que je le pris. »

dans certains animaux à poils, & dans les oiſeaux; les inſectes & les végétaux ne ſont-ils pas ſujets auſſi à une ſorte de mue? Dans quelques êtres qu'on remarque ces grands changemens, on doit les rapporter à la même cauſe générale. Il faut toujours les attribuer au défaut d'équilibre entre les mouvemens intérieurs & les cauſes externes: lorſque ces dernières ſont ſupérieures, elles altèrent & dépouillent; & lorſque le principe vital l'emporte, il répare & renouvelle. Mais cet équilibre peut être rompu de mille & mille manières, & les effets qui en réſultent ſont diverſifiés ſuivant la nature des êtres organiſés qui les éprouvent.

Il en eſt donc de cette propriété de ſe dépouiller, ainſi que de toutes les autres propriétés & de toutes les formes que la Nature diſtribue aux différentes eſpèces, & combine de toutes les manières, comme ſi elle vouloit en tout épuiſer toutes les modifications. C'eſt ſouvent parce que nos connoiſſances ſont bornées, que l'imagination la plus bizarre nous paroît allier des qualités & des formes qui ne doivent pas ſe trouver enſemble. En étudiant avec ſoin la Nature, non-ſeulement dans ſes grandes productions, mais encore dans cette foule immenſe de petits êtres, où il ſemble que la diverſité des figures extérieures ou internes, & par conſéquent celle des habitudes ont pu être plus facilement imprimées à des maſſes moins conſidérables, l'on trouveroit des êtres naturels, dont les produits de l'i-

magination ne feroient fouvent que des copies. Il y aura cependant toujours une grande différence entre les originaux & ces copies plus ou moins fidèles : l'imagination, en affemblant des formes & des qualités difparates, ne prépare pas à cette réunion extraordinaire; elle n'emploie pas cette dégradation fucceffive de nuances diverfifiées à l'infini qui peuvent rapprocher les objets les plus éloignés, & qui en décelant la vraie puiffance créatrice, font le fceau dont la Nature marque fes ouvrages durables, & les diftingue des productions paffagères de la vaine imagination.

Lorfque les Quadrupèdes ovipares quittent leurs vieilles couvertures, leur nouvelle peau eft fouvent encore affez molle pour les rendre plus fenfibles au choc des objets extérieurs : auffi font-ils plus timides, plus réfervés, pour ainfi dire, dans leur démarche, & fe tiennent-ils cachés autant qu'ils le peuvent, jufqu'à que cette nouvelle peau ait été fortifiée par de nouveaux fucs nourriciers & endurcie par les impreffions de l'atmofphère.

Les habitudes des Quadrupèdes ovipares font en général affez douces : leur caractère eft fans férocité ; fi quelques-uns d'eux, comme les crocodiles, détruifent beaucoup, c'eft parce qu'ils ont une grande maffe à entretenir *(y)*; mais ce n'eft que dans les articles particuliers de

(y) Voyez particulièrement l'Hiftoire des Crocodiles.

de cette Hiſtoire que nous pourrons montrer comment ces mœurs générales & communes à tous les Quadrupèdes ovipares, ſont plus ou moins diverſifiées dans chaque eſpèce, par leur organiſation particulière, & par les circonſtances de leur vie. Nous verrons, par exemple, les uns ſe nourrir de poiſſons, les autres donner la chaſſe de préférence aux animaux qui rampent ſur la terre, aux petits Quadrupèdes, aux oiſeaux même qu'ils peuvent atteindre ſur les branches des arbres; ceux-ci ſe nourrir uniquement des inſectes qui bourdonnent dans l'atmoſphère; ceux-là ne vivre que d'herbe, & ne choiſir que les plantes parfumées, tant la Nature ſait varier les moyens de ſubſiſtance dans toutes les claſſes, & tant elle les a toutes liées par un grand nombre de rapports. La chaîne preſque infinie des êtres, au lieu de ſe prolonger d'un ſeul côté, & de ne ſuivre, pour ainſi dire, qu'une ligne droite, revient donc ſans ceſſe ſur elle-même, s'étend dans tous les ſens, s'élève, s'abaiſſe, ſe replie, & par les différens contours qu'elle décrit, les diverſes ſinuoſités qu'elle forme, les divers endroits où elle ſe réunit, ne repréſente-t-elle pas une ſorte de ſolide, dont toutes les parties s'enlacent & ſe lient étroitement, où rien ne pourroit être diviſé ſans détruire l'enſemble, où l'on ne reconnoît ni premier ni dernier chaînon, & où même l'on n'entrevoit pas comment la Nature a pu former ce tiſſu auſſi immenſe que merveilleux?

Les Quadrupèdes ovipares ſont ſouvent réunis en grandes troupes; l'on ne doit cependant pas dire qu'ils forment une vraie ſociété. Qu'eſt-ce en effet qui réſulte de leur attroupement? aucun ouvrage, aucune chaſſe, aucune guerre, qui paroiſſent concertés. Ils ne conſtruiſent jamais d'aſyle; &, lorſqu'ils en choiſiſſent ſur des rivages, dans des rochers, dans le creux des arbres, &c. ce n'eſt point une habitation commode qu'ils préparent pour un certain nombre d'individus réunis, & qu'ils tâchent d'approprier à leurs différens beſoins; mais c'eſt une retraite purement individuelle, où ils ne veulent que ſe cacher, à laquelle ils ne changent rien, & qu'ils adoptent également, ſoit qu'elle ne ſuffiſe que pour un ſeul animal, ou ſoit qu'elle ait aſſez d'étendue pour receler pluſieurs de ces Quadrupèdes.

Si quelques-uns chaſſent ou pêchent enſemble, c'eſt qu'ils ſont également attirés par le même appât; s'ils attaquent à-la-fois, c'eſt parce qu'ils ont la même proie à leur portée; s'ils ſe défendent en commun, c'eſt parce qu'ils ſont attaqués en même-tems; & ſi quelqu'un d'eux a jamais pu ſauver la troupe entière, en l'avertiſſant par ſes cris de quelqu'embûche, ce n'eſt point, comme on l'a dit des ſinges & de quelques autres Quadrupèdes, parce qu'ils avoient été, pour ainſi dire, chargés du ſoin de veiller à la ſûreté commune, mais ſeulement par un effet de la crainte que l'on retrouve dans preſque tous les animaux, & qui les rend

ſans ceſſe attentifs à leur conſervation individuelle.

Quoique les Quadrupèdes ovipares paroiſſent moins ſenſibles que les autres Quadrupèdes, ils n'en éprouvent pas moins, au retour du printems, le ſentiment impérieux de l'amour, qui, dans la plupart des animaux, donne tant de force aux plus foibles, tant d'activité aux plus lents, tant de courage aux plus lâches. Malgré le ſilence habituel de pluſieurs de ces Quadrupèdes, ils ont preſque tous des ſons particuliers pour exprimer leurs deſirs. Le mâle appelle ſa femelle par un cri expreſſif, auquel elle répond par un accent ſemblable. L'amour n'eſt peut-être pour eux qu'une flamme légère, qu'ils ne reſſentent jamais très-vivement, comme ſi les humeurs, dont leur corps abonde, les garantiſſoient de cette chaleur intérieure & productrice, qu'on a comparée avec plus de raiſon qu'on ne le penſe à un véritable feu, & qui eſt de même amortie ou tempérée par tout ce qui tient au froid élément de l'eau. Il ſemble cependant que la Nature a voulu ſuppléer dans le plus grand nombre de ces Quadrupèdes, à l'activité intérieure qui leur manque, par une conformation des plus propres aux jouiſſances de l'amour. Les parties ſexuelles des mâles ſont toujours renfermées dans l'intérieur de leur corps juſqu'au moment où ils s'accouplent avec leurs femelles *(z)*; la chaleur interne, qui ne ceſſe de péné-

(z) C'eſt par l'anus que les mâles des lézards & des tortues ſont

tier les organes destinés à perpétuer leur espèce, doit ajouter à la vivacité des sensations qu'ils éprouvent ; & d'ailleurs ce n'est pas pendant des instans très-courts, comme la plupart des animaux, que les tortues marines, & plusieurs autres Quadrupèdes ovipares, communiquent & reçoivent la flamme qu'ils peuvent ressentir : c'est pendant plusieurs jours que dure l'union intime du mâle & de la femèle, sans qu'ils puissent être séparés par aucune crainte, ni même par des blessures profondes *(a)*.

Les Quadrupèdes ovipares sont aussi féconds que leur union est quelquefois prolongée. Parmi les vivipares, les plus petites espèces sont en général celles dont les portées sont les plus nombreuses ; cette loi constante pour tous ces animaux, ne s'étend pas jusques sur les Quadrupèdes ovipares, dans lesquels sa force est vaincue par la nature de leur organisation. Il paroît même que les grandes espèces de ces derniers Quadrupèdes sont quelquefois bien plus fécondes que les petites, comme on pourra le voir dans l'histoire des tortues marines, &c.

Mais si les Quadrupèdes ovipares semblent éprouver

---

sortir & introduisent leurs parties sexuelles, & que ceux des grenouilles, des crapauds & des raines, répandent leur liqueur fécondante sur les œufs que pondent leurs femelles, ainsi que nous le verrons dans les articles particuliers de leur histoire.

(*a*) Voyez l'article de la Tortue franche.

aſſez vivement l'amour, ils ne reſſentent pas de même la tendreſſe paternelle. Ils abandonnent leurs œufs après les avoir pondus; la plupart, à la vérité, choiſiſſent la place où ils les dépoſent; quelques-uns, plus attentifs, la préparent & l'arrangent; ils creuſent même des trous où ils les renferment, & où ils les couvrent de ſable & de feuillages: mais que ſont tous ces ſoins en comparaiſon de l'attention vigilante dont les petits qui doivent éclorre ſont l'objet dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux? & l'on ne peut pas dire que la conformation de la plupart de ces animaux ne leur permet pas de tranſporter & de mettre en œuvre des matériaux néceſſaires pour conſtruire une eſpèce de nid plus parfait que les trous qu'ils creuſent, &c. Les cinq doigts longs & ſéparés qu'ont la plupart des Quadrupèdes ovipares, leurs quatre pieds, leur gueule & leur queue, ne leur donneroient-ils pas en effet plus de moyens pour y parvenir, que deux pattes & un bec n'en donnent aux oiſeaux?

La groſſeur de leurs œufs varie, ſuivant les eſpèces, beaucoup plus que dans ces derniers animaux; ceux des très-petits Quadrupèdes ovipares ont à peine une demi-ligne de diamètre, tandis que les œufs des plus grands ont de deux à trois pouces de longueur. Les embryons qu'ils contiennent ſe réuniſſent quelquefois avant d'y être renfermés, de manière à produire des monſtruoſités, ainſi que dans les oiſeaux. On trouve dans Séba

la figure d'une petite tortue à deux têtes, & l'on conserve au Cabinet du Roi un très-petit lézard vert qui a deux têtes & deux cous bien distincts *(b)*.

L'enveloppe des œufs des Quadrupèdes ovipares n'est pas la même dans toutes les espèces; dans presque toutes, & particulièrement dans plusieurs tortues, elle est souple, molle, & semblable à du parchemin mouillé; mais, dans les crocodiles & dans quelques grands lézards, elle est d'une substance dure & crétacée comme les œufs des oiseaux, plus mince cependant, & par conséquent plus fragile.

Les œufs des Quadrupèdes ovipares ne sont donc pas couvés par la femelle. L'ardeur du soleil & de l'atmosphère les fait éclore, & l'on doit remarquer que tandis que ces Quadrupèdes ont besoin pour subsister d'une plus grande chaleur que les oiseaux, leurs œufs cependant éclosent à une température plus froide que ceux de ces derniers animaux. Il semble que les machines animales les plus composées, & par exemple celle des oiseaux, ne peuvent être mises en mouvement que par une chaleur extérieure très-active; mais que, lorsqu'elles jouent, les frottemens de leurs diverses parties produisent une chaleur interne, qui rend celle de l'atmos-

(*b*) Il a été envoyé par M. le Duc de la Rochefoucault, qui ne cesse de donner des preuves de ses lumières & de son zèle pour l'avancement des sciences.

phère moins néceſſaire pour la conſervation de leur mouvement.

Les petits des Quadrupèdes ovipares ne connoiſſent donc jamais leur mère ; ils n'en reçoivent jamais ni nourriture, ni ſoins, ni ſecours, ni éducation ; ils ne voient, ils n'entendent rien qu'ils puiſſent imiter ; le beſoin ne leur arrache pas long-tems des cris, qui n'étant point entendus de leur mère, ſe perdroient dans les airs, & ne leur procureroient ni aſſiſtance ni nourriture ; jamais la tendreſſe ne répond à ces cris ; & jamais il ne s'établit parmi les Quadrupèdes ovipares ce commencement d'une ſorte de langage ſi bien ſenti dans pluſieurs autres animaux ; ils ſont donc privés du plus grand moyen de s'avertir de leurs différentes ſenſations, & d'exercer une ſenſibilité qui auroit pu s'accroître par une plus grande communication de leurs affections mutuelles.

Mais ſi leur ſenſibilité ne peut être augmentée, leur naturel eſt ſouvent modifié ? On eſt parvenu à apprivoiſer les crocodiles, qui cependant ſont les plus grands, les plus forts, & les plus dangereux de ces animaux ; & à l'égard des petits Quadrupèdes ovipares, la plupart cherchent une retraite autour de nos habitations ; certains de ces animaux partagent même nos demeures, où ils trouvent en plus grande abondance les inſectes dont ils font leur proie ; & tandis que nous recherchons les uns, tels que les petites eſpèces de tortues, tandis

que nous les apportons dans nos jardins, où ils ſont ſoignés, protégés & nourris, d'autres, tels que les lézards gris, préſentent quelquefois une ſorte de domeſticité, moins parfaite, mais plus libre, puiſqu'elle eſt entièrement de leur choix, plus utile, parce qu'ils détruiſent plus d'inſectes nuiſibles, &, pour ainſi dire, plus noble, puiſqu'ils ne reçoivent de l'homme ni nourriture préparée, ni retraite particulière.

Preſque tous les Quadrupèdes ovipares répandent une odeur forte, qui ne diffère pas beaucoup de celle du muſc, mais qui eſt moins agréable, & qui par conſéquent reſſemble un peu à celle qu'exhalent des animaux d'ordres bien différens, tels que les ſerpens, les fouines, les belettes, les putois, les mouffètes d'Amérique, pluſieurs oiſeaux, tels que la huppe, &c. cette odeur plus ou moins vive eſt le produit de ſecrétions particulières, dont l'organe eſt très-apparent dans quelques Quadrupèdes ovipares, & particulièrement dans le crocodile, ainſi que nous le verrons dans les détails de cette Hiſtoire.

Les Quadrupèdes ovipares vivent en général très-long-tems. On ne peut guère douter, par exemple, que les grandes tortues de mer ne parviennent, ainſi que celles d'eau douce & de terre, à un âge très-avancé; & une très-longue vie ne doit pas étonner dans ces animaux, dont le ſang eſt peu échauffé, qui tranſpirent à peine, qui peuvent ſe paſſer de nourriture pendant

pluſieurs

plusieurs mois, qui ont si peu d'accidens à craindre, & qui réparent si aisément les pertes qu'ils éprouvent. D'ailleurs ils vivent pendant un bien plus grand nombre d'années que les Quadrupèdes vivipares, si l'on ne calcule l'existence que par la durée. Mais si l'on veut compter les vrais momens de leur vie, les seuls que l'on doive estimer, ceux où ils usent de leur force & font usage de leurs falcultés, on verra que lorsqu'ils habitent un pays éloigné de la ligne, leur vie est bien courte, quoiqu'elle paroisse renfermer un grand espace de tems. Engourdis pendant près de six mois, il faut d'abord retrancher la moitié de leurs nombreuses années; & pendant le reste de ces ans, qui paroissent leur avoir été prodigués, combien ne faut-il pas ôter de jours pour ce tems de maladie, où dépouillés de leur première peau, ils sont obligés d'attendre dans une retraite qu'une nouvelle couverture les mette à l'abri des dangers! Combien ne faut-il pas ôter d'instans pour ce sommeil journalier, auquel ils sont plus sujets que plusieurs autres animaux, parce qu'ils reçoivent moins de sensations qui les réveillent, & sur-tout parce qu'ils sont moins pressés par l'aiguillon de la faim! Il ne restera donc qu'un très-petit nombre d'années où les Quadrupèdes ovipares soient réellement sensibles & actifs, où ils emploient leurs forces, où ils usent leur machine, où ils tendent avec rapidité vers leur dépérissement. Pendant tout le tems de leur sopeur, inac-

ceſſibles à toute impreſſion, froids, immobiles, & preſque inanimés, ils ſont en quelque ſorte réduits à l'état des matières brutes, dont la durée eſt très-longue parce que le tems n'eſt pour ces ſubſtances qu'une ſucceſſion d'états paſſifs & de poſitions inertes ſans effets productifs, & par conſéquent ſans cauſes intérieures de deſtruction, bien loin de pouvoir être compté par de vives jouiſſances, & par les effets féconds qui déploient mais uſent tous les reſſorts des êtres animés.

Pluſieurs Voyageurs ont écrit que quelques lézards & quelques Quadrupèdes ovipares ſans queue renferment un poiſon plus ou moins actif. Nous verrons dans les articles particuliers de cette Hiſtoire, que l'on ne peut regarder comme venimeux qu'un très-petit nombre de ces Quadrupèdes. D'un autre côté, l'on ſait qu'aucun Quadrupède vivipare & qu'aucun oiſeau ne ſont infectés de venin; ce n'eſt que parmi les ſerpens, les poiſſons, les vers, les inſectes & les végétaux que l'on rencontre pluſieurs eſpèces plus ou moins venimeuſes. Il ſembleroit donc que l'abondance des ſucs mortels, eſt d'autant plus grande dans les êtres vivans, que leurs humeurs ſont moins échauffées, & que leur organiſation intérieure eſt plus ſimple.

Maintenant nous allons examiner de plus près les divers Quadrupèdes ovipares dont nous avons remarqué les qualités communes & obſervé les attributs généraux. Nous commencerons par les diverſes eſpèces de tortues

de mer, d'eau douce & de terre; nous considérerons ensuite les crocodiles & les différens lézards, dont les espèces les plus petites, & particulièrement celles des salamandres, ont tant de rapports avec les grenouilles & les autres familles de Quadrupèdes ovipares qui n'ont pas de queue, & par l'histoire desquels nous terminerons celle de tous ces animaux. Nous ne nous arrêterons cependant beaucoup qu'à ceux qui, par la singularité de leur conformation, l'étendue de leur volume, la grandeur de leur puissance, la prééminence de leurs qualités, mériteront un plus grand intérêt & une attention plus marquée; pour parvenir à peindre la Nature, tâchons de l'imiter; & de même que les espèces distinguées paroissent avoir été les objets de sa prédilection, qu'elles soient ceux de notre attention particulière, comme réfléchissant vers nous plus de lumière, & comme en répandant davantage sur tout ce qui les environne. Et lorsqu'il s'agira de tracer les limites qui séparent les espèces les unes des autres, lorsque nous serons indécis sur la valeur des caractères qui se présenteront, nous aimerons mieux ne compter qu'une espèce que d'en admettre deux, bien assurés que les individus ne coûtent rien à la Nature, mais que, malgré son immense fécondité, elle n'a point prodigué inutilement les espèces. Ses effets sont sans nombre, mais non pas les causes qu'elle fait agir. Nous croirions donc mal représenter l'auguste simplicité de son plan, & mal parler

de sa force, en lui rapportant sans raison une vaine multiplication d'espèces; nous pensons, au contraire, mieux révéler sa puissance, en disant que toutes ces différences qui font la magnificence de l'univers, que toutes ces variétés qui l'embellissent; elle les a souvent produites en modifiant de diverses manières les espèces réellement distinctes. Bien loin d'enrichir la science, ne l'appauvrissons pas; ne la rabaissons pas en la surchargeant d'un poids inutile d'espèces arbitraires; & n'oublions jamais que du haut du trône sublime où siège la Nature, dominant sur le tems & sur l'espace, elle n'emploie qu'un petit nombre de puissances pour animer la matière, développer tous les êtres, & mouvoir tous les corps de ce vaste univers.



# LES TORTUES.

LA NATURE a traïté presque tous les animaux avec plus ou moins de faveur : les uns ont reçu la beauté, d'autres la force ; ceux-ci la grandeur, ou des armes meurtrières ; ceux-là des attributs d'indépendance, la faculté de nager ou celle de s'élever dans les airs. Mais exposés en naissant aux intempéries de l'atmosphère, les uns sont obligés de se creuser avec peine des retraites souterraines & profondes ; les autres n'ont pour asyle que les antres ténébreux des hautes montagnes ou des vastes forêts ; ceux-ci, plus petits, sont réduits à se tapir dans les creux des arbres & des rochers, ou à aller se réfugier jusque dans la demeure de leurs plus cruels ennemis, aux yeux desquels ni leur petitesse, ni leur ruse ne peuvent les dérober long-tems ; ceux-là, plus malheureux, moins bien conformés, ou moins pourvus d'instinct, sont forcés de passer tristement leur vie sur la terre nue, & n'ont pour tout abri contre les froids rigoureux & les tempêtes les plus violentes, que quelques branches d'arbres & quelques roches avancées : ceux dont la demeure est la plus commode & la plus sûre, ne jouissent de la douce paix qu'elle leur procure, qu'à force de travaux & de soins ; les tortues seules ont reçu en naissant une sorte de domicile

durable. Cet aſyle, capable de réſiſter à de très-grands efforts, n'eſt pas même fixé à un certain eſpace : lorſque la nourriture leur manque dans les endroits qu'elles préfèrent, elles ne ſont pas contraintes d'abandonner un toit conſtruit avec peine, de perdre tout le fruit de longs travaux, pour aller peut-être avec plus de peine encore arranger une habitation nouvelle ſur des bords étrangers; elles portent par-tout avec elles l'abri que la Nature leur a donné, & c'eſt avec toute vérité qu'on a dit qu'elles traînent leur maiſon, ſous laquelle elles ſont d'autant plus à couvert qu'elle ne peut pas être détruite par les efforts de leurs ennemis.

La plupart des tortues retirent quand elles veulent leur tête, leurs pattes & leur queue ſous l'enveloppe dure & oſſeuſe qui les revêt par-deſſus & par-deſſous, & dont les ouvertures ſont aſſez étroites pour que les ſerres des oiſeaux voraces, ou les dents des Quadrupèdes carnaſſiers n'y pénètrent que difficilement. Demeurant immobiles dans cette poſition de défenſe, elles peuvent quelquefois recevoir ſans crainte, comme ſans danger, les attaques des animaux qui cherchent à en faire leur proie. Ce ne ſont plus des êtres ſenſibles, qui oppoſent la force à la force, qui ſouffrent toujours par la réſiſtance, & qui ſont plus ou moins bleſſés par leur victoire même : mais, ne préſentant que leur épaiſſe enveloppe, c'eſt en quelque ſorte contre une couverture inſenſible que ſont dirigées les armes de leurs ennemis;

les coups qui les menacent ne tombent, pour ainſi dire, que ſur la pierre, & elles ſont alors auſſi à l'abri ſous leur bouclier naturel, qu'elles pourroient l'être dans le creux profond & inacceſſible d'une roche dure. Ce bouclier impénétrable qui les garantit eſt composé de deux eſpèces de tables oſſeuſes plus ou moins arrondies & plus ou moins convexes. L'une eſt placée au-deſſus & l'autre au-deſſous du corps. Les côtes & l'épine du dos ſont partie de la ſupérieure, que l'on appelle *carapace*, & l'inférieure, que l'on nomme *plaſtron*, eſt réunie avec les os qui compoſent le *ſternum*. Ces deux couvertures ne ſe touchent & ne ſont attachées enſemble que par les côtés : elles laiſſent deux ouvertures, l'une devant & l'autre derrière; la première donne paſſage à la tête & aux deux pattes de devant; la ſeconde aux deux pattes de derrière, à la queue & à la partie du corps où eſt ſitué l'anus. Lorſque les tortues veulent, ou marcher, ou nager, elles ſont obligées d'étendre leur tête, leur col & leurs pattes, qui paroiſſent alors à l'extérieur, & ces divers membres, ainſi que la queue, le devant & le derrière du corps, ſont couverts d'une peau qui s'attache au-deſſous des bords de la carapace & du plaſtron, qui forme pluſieurs plis, lorſque les pattes & la tête ſont retirées, qui eſt aſſez lâche pour ſe prêter à leurs divers mouvemens d'extenſion, & qui eſt garnie de petites écailles comme celle des lézards, des ſerpens & des

poiſſons, avec leſquels elle donne aux tortues un trait de reſſemblance. La tête, dans preſque toutes les eſpèces de ces animaux, eſt un peu arrondie vers le muſeau, à l'extrémité duquel ſont ſituées les narines : la bouche eſt placée en-deſſous ; ſon ouverture s'étend juſqu'au-delà des oreilles. La mâchoire ſupérieure recouvre la mâchoire inférieure ; elles ne ſont point communément garnies de dents, mais les os qui les compoſent ſont feſtonnés, & aſſez durs pour que les tortues puiſſent briſer aiſément des ſubſtances très-compactes. Cette poſition & cette conformation de leur bouche leur donnent beaucoup de facilité pour brouter les algues & les autres plantes dont elles ſe nourriſſent. Dans preſque toutes les tortues, la place des oreilles n'eſt ſenſible que par les plaques ou écailles particulières qui les recouvrent ; leurs yeux ſont gros & ſaillans.

Le plaſtron eſt preſque toujours plus court que la carapace, qui le déborde & le recouvre pardevant, & ſur-tout parderrière ; il eſt auſſi moins dur, & ſouvent preſque plat. Ces deux boucliers ſont compoſés de pluſieurs pièces oſſeuſes, dont les bords ſont comme dentelés, & qui s'engrènent les unes dans les autres d'une manière plus ou moins ſenſible ; dans certaines eſpèces, celles du plaſtron peuvent ſe prêter à quelques mouvemens. La couverture ſupérieure, ainſi que l'inférieure, ſont garnies de lames ou écailles qui varient

par

par leur grandeur, par leur forme & par leur nombre, non-ſeulement ſuivant les eſpèces, mais même ſuivant les individus. Quelquefois le nombre & la figure de ces écailles correſpondent à celles des pièces oſſeuſes qu'elles cachent.

On diſtingue les écailles qui revêtent la circonférence de la carapace d'avec celles qui en recouvrent le milieu ; ce milieu eſt appellé *diſque*. Il eſt le plus ſouvent couvert de treize ou quinze lames, placées en long ſur trois rangs ; celui du milieu eſt de cinq lames, & les deux des côtés ſont de quatre. La bordure eſt communément garnie de vingt-deux ou vingt-cinq lames ; le nombre de celles du plaſtron varie de douze à quatorze dans certaines eſpèces, & de vingt-deux à vingt-quatre dans d'autres. Ces écailles tombent quelquefois par l'effet d'une grande deſſication, ou de quelqu'autre accident : elles ſont à demi-tranſparentes, pliantes, élaſtiques ; elles préſentent, dans certaines eſpèces, telles que le caret, &c. des couleurs aſſez belles pour être recherchées & ſervir à des objets de luxe ; & ce qui les rend d'autant plus propres à être employées dans les arts, c'eſt qu'elles ſe ramolliſſent & ſe fondent à un feu aſſez doux de manière à être réunies, moulées, & à prendre toute ſorte de figures.

Les tortues ſont encore diſtinguées des autres Quadrupèdes ovipares par pluſieurs caractères intérieurs aſſez remarquables, & particulièrement par la grandeur très-

conſidérable de la veſſie qui manque aux lézards, ainſi qu'aux Quadrupèdes ovipares ſans queue. Elles en diffèrent encore par le nombre des vertèbres du cou; nous en avons compté huit dans la tortue de mer, appellée *la tortue franche*, dans *la grecque* & dans la tortue d'eau douce, que nous avons nommée *la jaune*, tandis que les crocodiles n'en ont que ſept, que la plupart des autres lézards n'en ont jamais au-deſſus de quatre, & que les Quadrupèdes ovipares ſans queue en ſont entièrement privés.

Tels ſont les principaux traits de la conformation générale des tortues: nous connoiſſons vingt-quatre eſpèces de ces animaux; elles diffèrent toutes les unes des autres par leur grandeur, & par d'autres caractères faciles à diſtinguer. La carapace des grandes tortues a depuis quatre juſqu'à cinq pieds de long, ſur trois ou quatre pieds de largeur; le corps entier a quelquefois plus de quatre pieds d'épaiſſeur verticale à l'endroit du dos le plus élevé. La tête a environ ſept ou huit pouces de long & ſix ou ſept pouces de large; le cou eſt à-peu-près de la même longueur, ainſi que la queue. Le poids total de ces grandes tortues excède ordinairement huit cens livres, & les deux couvertures en pèſent à-peu-près quatre cens. Dans les plus petites eſpèces, au contraire, on ne compte que quelques pouces depuis l'extrémité du muſeau juſqu'au bout de la queue, même lorſque toutes les parties de la tortue

ſont étendues, & tout l'animal ne pèſe pas quelquefois une livre.

Les vingt-quatre eſpèces de tortues diffèrent auſſi beaucoup les unes des autres par leurs habitudes : les unes vivent preſque toujours dans la mer; les autres, au contraire, préfèrent le ſéjour des eaux douces ou des terreins ſecs & élevés. Nous avons cru d'après cela devoir former deux diviſions dans le genre des tortues. Nous plaçons dans la première ſix eſpèces de ces animaux, les plus grandes de toutes, & qui habitent la mer de préférence. Il eſt aiſé de les diſtinguer d'avec les autres, en ce que leurs pieds très-alongés & leurs doigts très-inégaux en longueur, & réunis par une membrane, repréſentent des nageoires dont la longueur eſt ſouvent de deux pieds, & égale par conſéquent plus du tiers de celle de la carapace. Leurs deux boucliers ſe touchent d'ailleurs de chaque côté dans une plus grande portion de leur circonférence : l'ouverture de devant & celle de derrière ſont par-là moins étendues, & ne laiſſent qu'un paſſage plus étroit à la griffe des oiſeaux de proie & aux dents des caymans, des tigres, des cougars, & des autres ennemis des tortues; mais la plupart des tortues marines ne cachent qu'à-demi leur tête & leurs pattes ſous leur carapace, & ne peuvent pas les y retirer en entier, comme les tortues d'eau douce ou terreſtres. Les écailles qui revêtent leur plaſtron, au lieu d'être diſpoſées ſur deux

rangs, comme celles du plaſtron des tortues terreſtres ou d'eau douce, forment quatre rangées, & leur nombre eſt beaucoup plus grand.

Les tortues marines repréſentent parmi les Quadrupèdes ovipares, la nombreuſe tribu des Quadrupèdes vivipares, compoſée des morſes, des lions marins, des lamantins & des phoques, dont les doigts ſont également réunis, & qui tous ont plutôt des nageoires que des pieds : comme cette tribu, elles appartiennent bien plus à l'élément de l'eau qu'à celui de la terre, & elles lient également l'ordre dont elles font partie avec celui des poiſſons auxquels elles reſſemblent par une partie de leurs habitudes & de leur conformation.

Nous compoſons la ſeconde diviſion de toutes les autres tortues qui habitent, tant au milieu des eaux douces que dans les bois & ſur des terreins ſecs; nous y comprenons par conſéquent la tortue de terre, nommée la grecque, qui ſe trouve dans preſque tous les pays chauds, & la tortue d'eau douce, appellée la bourbeuſe, qui eſt aſſez commune dans la France méridionale, & dans les autres contrées tempérées de l'Europe. Toutes les tortues de cette ſeconde diviſion ont les pieds très-ramaſſés, les doigts très-courts & preſque égaux en longueur : ces doigts, garnis d'ongles forts & crochus, ne reſſemblent point à des nageoires; la carapace & le plaſtron ne ſont réunis l'un à l'autre que dans une petite portion de leur contour;

ils laiſſent aux différentes parties des tortues plus de facilité pour leurs divers mouvemens ; & cette plus grande liberté leur eſt d'autant plus utile, qu'elles marchent bien plus ſouvent qu'elles ne nagent ; leur couverture ſupérieure eſt d'ailleurs communément bien plus bombée ; auſſi, lorſqu'elles ſont renverſées ſur le dos, peuvent-elles la plupart ſe retourner & ſe remettre ſur leurs pattes, tandis que preſque toutes les tortues marines, dont la carapace eſt beaucoup plus plate, s'épuiſent en efforts inutiles lorſqu'elles ont été retournées, & ne peuvent point reprendre leur première poſition.





## PREMIÈRE DIVISION.

# TORTUES DE MER.

## *LA TORTUE FRANCHE.* (a)

UN des plus beaux préſens que la Nature ait faits aux habitans des contrées équatoriales, une des productions les plus utiles qu'elle ait dépoſées ſur les confins de la terre & des eaux, eſt la grande tortue de mer, à laquelle on a donné le nom de tortue franche. L'homme

(*a*) *En latin*, teſtudo marina & mus marinus.
*En anglois*, the green turtle.
Jurucua, *au Bréſil.*
Tartaruga, *par les Portugais.*
Tortue Mydas. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo Mydas. *Linnæus ſyſtema Naturæ, amphibia reptilia, editio XIII^a. teſt. Mydas. 3.*
*Ray, ſynopſis Quadrupedum, page 254.* Teſtudo marina vulgaris.
*Rochefort,* tortue franche.
*Mus. ad. fr. 1. p. 50.* teſtudo atra.
*Du Tertre,* tortue franche.



De Seve d. Chevillet S.

LA TORTUE FRANCHE.

emploieroit avec bien moins d'avantage le grand art de la navigation, ſi vers les rives éloignées, où ſes deſirs l'appellent, il ne trouvoit dans une nourriture auſſi agréable qu'abondante, un remède aſſuré contre les ſuites funeſtes d'un long ſéjour dans un eſpace reſſerré, & au milieu de ſubſtances à demi-putréfiées, que la chaleur & l'humidité ne ceſſent d'altérer *(b)*.

---

*Labat*, tortue franche.

*Séba, mus. 1. tab. 79, fig. 4, 5, 6.*

The green turtle. *Patrick Brown. Natural hiſtory of Jamaica, p. 465.* Teſtudo unguibus palmarum duobus, plantarum ſingularibus.

*Hans Sloane. Voyage aux Iſles Madère, Barbade, &c. avec l'Hiſtoire naturelle de ces Iſles. Londres. 1725. vol. 2, page 331.*

*Oſbeck. it. 293.*

*Geſner, Quadrup. ovip. page 105.* teſtudo marina.

*Aldrov. Quadrup. 712, tab. 714.*

*Olear, mus. 27, tab. 17, fig. 1.*

*Bradl. natur. tab. 4, fig. 4.*

*Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline. vol. 2, pag. 38.*

*Marcgrave. Braſil. 241.* Jurucuja Braſilienſibus.

Teſtudo viridis. *Hiſt. natur. des Tortues, par M. Jean Schneïder, à Leipſick, 1783.*

(*b*) « On fait des bouillons de tortues franches, que l'on regarde comme excellens pour les pulmoniques, les cachectiques, les ſcorbutiques, &c. La chair de cet animal renferme un ſuc adouciſſant, nourriſſant, inciſif & diaphorétique, dont j'ai éprouvé de très-bons effets. »

*Note communiquée par M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne.*

Cet aliment précieux lui est fourni par les tortues franches ; & elles lui sont d'autant plus utiles qu'elles habitent sur-tout ces contrées ardentes, où une chaleur plus vive accélère le développement de tous les germes de corruption. On les rencontre en effet en très-grand nombre, sur les côtes des Isles & des Continens situés sous la zone torride, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde ; les bas-fonds qui bordent ces Isles & ces Continens, sont revêtus d'une grande quantité d'algues *(c)* & d'autres plantes que la mer couvre de ses ondes, mais qui sont assez près de la surface des eaux pour qu'on puisse les distinguer facilement lorsque le tems est calme. C'est sur ces espèces de prairies que l'on voit les tortues franches se promener paisiblement. Elles se nourrissent de l'herbe de ces pâturages *(d)*. Elles ont quelquefois six ou sept pieds de longueur, à compter depuis le bout du mu-

(*c*) *Marc Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, de la Floride, & des Isles de Bahama, revue par M. Edwards. Londres, 1754; 2 vol. page 38.*

(*d*) « Dans ces grandes herbes, qui se nomment *sargasses*, & qui » paroissent en divers endroits sur la surface de la mer, mais dont le » grand nombre est au fond de l'eau & sur les côtes, on trouve entre » plusieurs autres espèces d'animaux marins, une prodigieuse quantité » de tortues. »

*Description de l'Isle Espagnole; Hist. générale des voyages, partie 3, livre 5.*

seau

ſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, ſur trois ou quatre de largeur & quatre pieds ou environ d'épaiſſeur, dans l'endroit le plus gros du corps; elles pèſent alors près de 800 livres; elles ſont en ſi grand nombre qu'on ſeroit tenté de les regarder comme une eſpèce de troupeau raſſemblé à deſſein pour la nourriture & le ſoulagement des Navigateurs qui abordent auprès de ces bas-fonds : & les troupeaux marins qu'elles forment le cèdent d'autant moins à ceux qui paiſſent l'herbe de la ſurface sèche du globe, qu'ils joignent à un goût exquis & à une chair ſucculente & ſubſtantielle, une vertu des plus actives & des plus ſalutaires.

La tortue franche ſe diſtingue facilement des autres par la forme de ſa carapace. Cette couverture ſupérieure, qui a quelquefois quatre ou cinq pieds de long ſur trois ou quatre de largeur, eſt ovale & entourée d'un bord compoſé de lames, dont les plus grandes ſont les plus éloignées de la tête, & qui, terminées à l'extérieur par des lignes courbes, font paroître ce même bord comme ondé : le diſque, ou le milieu de cette couverture ſupérieure, eſt recouvert ordinairement de quinze lames ou écailles, d'un roux plus ou moins ſombre, qui tombent ſouvent ainſi que celles de la bordure, par l'effet d'une grande deſſication ou de quelqu'autre accident, & dont la forme & le nombre varient d'ailleurs ſuivant l'âge & peut-être ſuivant le ſexe; nous nous en ſommes aſſurés en exa-

minant des tortues de différentes tailles *(e)*. Lorſque l'animal eſt dans l'eau, la caràpace paroît d'un brun clair tacheté de jaune *(f)*. Le plaſtron eſt moins dur & plus court que la carapace; il eſt garni communément de vingt-trois ou vingt-quatre lames, diſpoſées ſur quatre rangs *(g)*; & c'eſt à cauſe des deux bou-

(e) « Le nombre des lames dans les tortues franches, varie ſuivant les individus; mais il paroît cependant relatif à l'âge. » *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach, Officier au Bataillon de la Guyane, & Correſpondant du Cabinet du Roi.*

(f) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie des Sciences, & que ce ſavant Académicien a bien voulu me communiquer.*

(g) Nous croyons devoir rapporter ici les dimenſions d'une jeune tortue franche, qui n'avoit pas encore atteint tout ſon développement, & qui eſt conſervée au Cabinet du Roi.

Dans cette tortue, ainſi que dans celles dont il ſera queſtion dans cet Ouvrage, nous avons meſuré la longueur totale de l'animal, ainſi que la longueur & la largeur de la carapace, en ſuivant la convexité de cette couverture ſupérieure.

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| Longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité poſtérieure de la carapace. . . . . . . . . . . . . . . . . | 3 | | |
| Longueur de la tête. . . . . . . . . . . . | | 7 | 8 |
| Largeur de la tête. . . . . . . . . . . . | | 3 | 9 |
| Longueur de la carapace. . . . . . . . . . | 1 | 11 | 6 |
| Largeur de la carapace. . . . . . . . . . | 1 | 10 | 7 |
| Longueur des pattes de devant. . . . . . | 1 | 2 | 3 |
| Longueur des pattes de derrière. . . . . | | 11 | |

Nous avons compté neuf côtes de chaque côté, dans cette jeune tortue.

cliers dont la tortue franche eſt armée, qu'on lui a donné le nom de *ſoldat* dans certaines contrées *(h)*.

Les pieds de la tortue franche ſont très-alongés; les doigts en ſont réunis par une membrane; ils reſſemblent beaucoup à de vraies nageoires; auſſi lui ſervent-ils à nager bien plus ſouvent qu'à marcher, & lui donnent-ils une nouvelle conformité avec les poiſſons & avec les phoques qui habitent comme elle au milieu des eaux. Sans cette conformation, elle abandonneroit un élément où elle auroit trop de peine à frapper l'eau avec des pieds qui, préſentant une trop petite ſurface, n'oppoſeroient à ce fluide preſque aucune réſiſtance : elle habiteroit ſur la terre sèche, où elle marcheroit avec facilité comme les tortues de terre que l'on trouve au milieu des bois.

Dans les pieds de derrière, le premier doigt, qui eſt le plus court, eſt le ſeul qui ſoit garni d'un ongle aigu & bien apparent; le ſecond doigt l'eſt d'un ongle moins grand & plus arrondi, & les trois autres n'en préſentent que de membraneux & peu ſenſibles, tandis qu'aux pieds de devant, les deux doigts intérieurs ſont terminés par des ongles aigus, & les trois autres par des ongles membraneux : au reſte, il ſe peut que la forme, le nombre & la poſition des ongles varient dans

---

(*h*) Conrad Geſner, *Quadrup. ovip. Zurich.* 1554, *page* 105.

la tortue franche *(i)*; mais il n'y en a jamais qu'un d'aigu aux pieds de derrière, & c'eſt un caractère diſtinctif de cette eſpèce.

La tête, les pattes & la queue, ſont recouvertes de petites écailles comme le corps des lézards, des ſerpens & des poiſſons, & de même que dans ces animaux, ces écailles ſont un peu plus grandes ſur le ſommet de la tête que ſur le cou & ſur la queue. L'on a prétendu que, malgré la grandeur des tortues franches, leur cerveau n'étoit pas plus gros qu'une *fève (k)*; ce qui confirmeroit ce que nous avons dit de la petiteſſe du cerveau dans les Quadrupèdes ovipares. La bouche, ſituée au-deſſous de la partie antérieure de la tête, s'ouvre juſqu'au-delà des oreilles; les mâchoires ne ſont point armées de dents, mais elles ſont très-dures & très-fortes; & les os qui les compoſent, ſont garnis de pointes ou d'aſpérités. C'eſt avec ces mâchoires puiſſantes que les tortues coupent l'herbe ſur les tapis verts qui revêtent les bas-fonds de certaines côtes, & qu'elles peuvent briſer des pierres, & écraſer les coquillages dont elles ſe nourriſſent quelquefois.

---

(i) Linn. *amphib. rept. teſtudo mydas.*

(k) Voyez les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, art. de la tortue de terre de Coromandel.

Lorſque les tortues ont brouté l'algue au fond de la mer, elles vont à l'embouchure des grands fleuves chercher l'eau douce dans laquelle elles paroiſſent ſe plaire, & où elles ſe tiennent paiſiblement la tête hors de l'eau, pour reſpirer un air dont la fraîcheur ſemble leur être de tems en tems néceſſaire. Mais n'habitant que des côtes dangereuſes pour elles, à cauſe du grand nombre d'ennemis qui les y attendent, & de chaſſeurs qui les y pourſuivent, ce n'eſt qu'avec précaution qu'elles goûtent le plaiſir d'humer l'air frais & de ſe baigner au milieu d'une eau douce & courante. A peine apperçoivent-elles l'ombre de quelque objet à craindre, qu'elles plongent & vont chercher au fond de la mer une retraite plus sûre.

La tortue de terre a de tous les tems paſſé pour le ſymbole de la lenteur; les tortues de mer devroient être regardées comme l'emblême de la prudence. Cette qualité, qui, dans les animaux, eſt le fruit des dangers qu'ils ont courus, ne doit pas étonner dans ces tortues, que l'on recherche d'autant plus, qu'il eſt peu dangereux de les chaſſer, & très-utile de les prendre. Mais ſi quelques traits de leur hiſtoire paroiſſent prouver qu'elles ont une ſorte de ſupériorité d'inſtinct, le plus grand nombre de ces mêmes traits, ne montreront dans ces grandes tortues de mer que des propriétés paſſives, plutôt que des qualités actives. Rencontrant une nourriture abondante ſur les côtes qu'elles fréquentent, ſe

nourriſſant de peu, & ſe contentant de brouter l'herbe, elles ne diſputent point aux animaux de leur eſpèce un aliment qu'elles trouvent toujours en aſſez grande quantité; pouvant d'ailleurs, ainſi que les autres tortues & tous les Quadrupèdes ovipares, paſſer pluſieurs mois, & même plus d'un an, ſans prendre aucune nourriture, elles forment un troupeau tranquille; elles ne ſe recherchent point, mais elles ſe trouvent enſemble ſans peine, & y demeurent ſans contrainte; elles ne ſe réuniſſent pas en troupe guerrière par un inſtinct carnaſſier pour s'emparer plus aiſément d'une proie difficile à vaincre, mais conduites aux mêmes endroits par les mêmes goûts & par les mêmes habitudes, elles conſervent une union paiſible. Défendues par une carapace oſſeuſe, très-forte, & ſi dure que des poids très-lourds ne peuvent l'écraſer, garanties par cette ſorte de bouclier, mais n'ayant rien pour nuire, elles ne redoutent point la ſociété de leurs ſemblables, qu'elles ne peuvent à leur tour troubler par aucune offenſe.

La douceur & la force, pour réſiſter, ſont donc ce qui diſtingue la tortue franche, & c'eſt peut-être à ces qualités que les Grecs firent alluſion lorſqu'ils la donnèrent pour compagne à la beauté, lorſque Phidias la plaça comme un ſymbole aux pieds de ſa Vénus *(l)*.

Rien de brillant dans ſes mœurs, non plus que dans

---

(*l*) *Pauſanias in eliacis.*

les couleurs dont elle eſt variée : mais ſes habitudes ſont auſſi conſtantes que ſon enveloppe a de ſolidité; plus patiente qu'agiſſante ; elle n'éprouve preſque jamais de deſirs véhémens; plus prudente que courageuſe, elle ſe défend rarement, mais elle cherche à ſe mettre à l'abri ; & elle emploie toute ſa force à ſe cramponer, lorſque, ne pouvant briſer ſa carapace, on cherche à l'enlever avec cette couverture.

La conſtance de ſes habitudes paroît ſe faire ſentir juſque dans ſes amours. Non-ſeulement le mâle recherche ſa femelle avec ardeur, mais leur union la plus intime dure pendant près de neuf jours; c'eſt au milieu des ondes qu'ils s'accouplent plaſtron contre plaſtron *(m)*. Ils s'embraſſent fortement avec leurs longues nageoires; ils voguent enſemble, toujours réunis par le plaiſir, ſans que les flots amortiſſent la chaleur qui les pénètre; on prétend même que leur eſpèce de timidité naturelle les abandonne alors; ils deviennent, dit-on, comme furieux d'amour; aucun danger ne les arrête; & le mâle ſerre encore étroitement ſa femelle, lorſque pourſuivie par les chaſſeurs, elle eſt déja bleſſée à mort, & répand tout ſon ſang *(n)*.

---

(*m*) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

(*n*) « J'ai pris des mâles dans le tems de leur union avec leurs

Cependant leur attachement mutuel paſſe avec le beſoin qui l'avoit fait naître. Les animaux n'ont point, comme l'homme, cette intelligence, qui, en combinant un grand nombre d'idées morales, & en les réchauffant par un ſentiment actif, fait ſi bien prolonger les charmes de la jouiſſance, & faire goûter encore des plaiſirs ſi grands dans les heureux ſouvenirs d'une tendreſſe touchante.

La tortue mâle, après ſon accouplement, abandonne bientôt la compagne qu'elle paroiſſoit avoir tant chérie; elle la laiſſe ſeule aller à terre, s'expoſer à des dangers de toute eſpèce, pour dépoſer ſur le ſable les fruits d'une union qui ſembloit devoir être moins paſſagère.

Il paroît que le tems de l'accouplement des tortues franches, varie dans les différens pays ſuivant la température, la poſition en-deça ou au-delà de la ligne, la ſaiſon des pluies, &c. C'eſt vers la fin de Mars ou

» femelles; on perce facilement le mâle, car il n'eſt pas ſauvage. La » femelle, à la vue d'un canot, fait des efforts pour s'échapper; mais il » la retient avec ſes deux nageoires (ou pattes) de devant. Lorſqu'on » les ſurprend accouplés, le plus sûr eſt de darder la femelle: on eſt sûr alors du mâle. *Dampier, Tome I, page 118.*»

M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, & Correſpondant du Cabinet d'Hiſtoire naturelle, ſoupçonne que la forme des parties ſexuelles du mâle contribue à ce qu'il demeure uni à ſa femelle, quoiqu'on les pourſuive, les prenne, les bleſſe, &c. *Note communiquée par ce Naturaliſte.*

dans

dans le commencement d'Avril, qu'elles ſe recherchent dans la plupart des contrées chaudes de l'Amérique ſeptentrionale ; & bientôt après les femelles commencent à pondre leurs œufs ſur le rivage ; elles préfèrent les graviers, les ſables dépourvus de vaſe & de corps marins, où la chaleur du ſoleil peut plus aiſément faire éclore des œufs, qu'elles abandonnent après les avoir pondus (o).

Il ſemble cependant que ce n'eſt pas par indifférence pour les petits qui lui devront le jour, que la mère tortue laiſſe ces œufs ſur le ſable : elle y creuſe, avec ſes nageoires, & au-deſſus de l'endroit où parviennent les plus hautes vagues, un ou pluſieurs trous d'environ un pied de largeur, & deux pieds de profondeur : elle y dépoſe ſes œufs au nombre de plus de cent (p) ; ces œufs ſont ronds, de deux ou trois pouces de diamètre, & la membrane qui les couvre reſſemble, en quelque ſorte, à du parchemin mouillé (q). Ils

(o) Ce fait eſt contraire à l'opinion d'Ariſtote & à celle de Pline ; mais il a été mis hors de doute par tous les Voyageurs & les Obſervateurs modernes ; il paroît que Pline & Ariſtote ont eu peu de renſeignemens exacts relativement aux Quadrupèdes ovipares, dont ils ne connoiſſoient qu'un très-petit nombre.

(p) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

(q) *Ray, ſynopſis animalium.*

renferment du blanc qui ne se durcit point, dit-on, à quelque degré de feu qu'on l'expose, & du jaune qui se durcit comme celui des œufs de poule *(r)*. Rien ne peut distraire les tortues de leurs soins maternels; uniquement occupées de leurs œufs, elles ne peuvent être troublées par aucune crainte *(s)*; & comme si elles vouloient les dérober aux yeux de ceux qui les recherchent, elles les couvrent d'un peu de sable, mais cependant assez légèrement pour que la chaleur du soleil puisse les échauffer & les faire éclore. Elles font plusieurs pontes, éloignées l'une de l'autre de quatorze jours ou environ *(t)*, & de trois semaines dans certaines contrées *(u)*; ordinairement elles en font trois *(v)*. L'expérience des dangers qu'elles courent, lorsque le jour éclaire les poursuites de leurs ennemis, & peut-être la crainte qu'elles ont de la chaleur ardente du soleil dans les contrées torrides, font qu'elles

---

(r) *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique, Tome I, page 304.*

(s) *Catesby, Hist. natur. de la Caroline, vol. 2, page 38.*

(t) *Idem, ibidem.*

(u) *Mémoires manuscrits sur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

(v) « Les tortues renouvellent leur ponte : sur les côtes d'Afrique, » il y en a qui pondent en tout jusqu'à deux cens-cinquante œufs ; » *Labat, Afrique occidentale, vol. 2.* La fécondité de ces Quadrupèdes ovipares, est quelquefois plus grande. »

choisissent presque toujours le tems de la nuit pour aller déposer leurs œufs, & c'est apparemment d'après leurs petits voyages nocturnes, que les Anciens ont pensé qu'elles couvoient pendant les ténèbres *(x)*.

Pour tous leurs petits soins, il leur faut un sable mobile; elles ont une sorte d'affection marquée pour certains parages plus commodes, moins fréquentés, & par conséquent moins dangereux; elles traversent même des espaces de mer très-étendus pour y parvenir. Celles qui pondent dans les Isles de Cayman *(y)*, voisines de la côte méridionale de Cuba, où elles trouvent l'espèce de rivage qu'elles préfèrent, y arrivent de plus de cent lieues de distance. Celles qui passent une grande partie de l'année sur les bords des Isles *Gallapagos*, situées sous la ligne & dans la mer du Sud, se rendent pour leurs pontes sur les côtes occidentales de l'Amérique méridionale, qui en sont éloignées de plus de deux cens lieues; & les tortues qui vont déposer leurs œufs sur les bords de l'Isle de l'Ascension, font encore plus de chemin, puisque les

(x) *Pline, Livre IX, Chapitre XII.*

(y) Les Isles de Cayman sont si favorables aux tortues, que lorsqu'elles furent découvertes, on leur donna le nom espagnol de *Las-Tortugas*, à cause du grand nombre de tortues dont leurs bords étoient couverts. *Histoire générale des voyages, III. Partie, Liv. V. Voyage de Christophe & Barthélemi Colomb.*

terres les plus voiſines de cette Iſle, ſont à trois cens lieues de diſtance (z).

La chaleur du ſoleil ſuffit pour faire éclore les œufs des tortues dans les contrés qu'elles habitent; vingt ou vingt-cinq jours après qu'ils ont été dépoſés, on voit ſortir du ſable les petites tortues, qui préſentent tout au plus deux ou trois pouces de longueur, ſur un peu moins de largeur, ainſi que nous nous en ſommes aſſurés par les meſures que nous avons priſes ſur des tortues franches enlevées au moment où elles venoient d'éclore; elles ſont donc bien éloignées de la grandeur à laquelle elles peuvent parvenir. Au reſte, le tems néceſſaire pour que les petites tortues puiſſent éclore, doit varier ſuivant la température. Froger aſſure qu'à Saint-Vincent, Iſle du Cap-Vert, il ne faut que dix-ſept jours pour qu'elles ſortent de leurs œufs; mais elles ont beſoin de neuf jours de plus pour devenir capables de gagner la mer (a). L'inſtinct dont elles ſont déja pourvues, ou, pour mieux dire, la conformité de leur organiſation avec celle de leurs père & mère, les conduiſent vers les eaux voiſines, où elles doivent trouver la ſûreté & l'aliment de leur vie. Elles s'y traînent avec lenteur; mais trop foibles

---

(z) *Dampier, tome I.*

(a) *Froger, relation d'un voyage à la mer du Sud, page 52.*

encore pour résister au choc des vagues, elles sont rejetées par les flots sur le sable du rivage, où les grands oiseaux de mer, les crocodiles, les tigres, ou les cougars, se rassemblent pour les dévorer *(b)*. Aussi n'en échappe-t-il que très-peu. L'homme en détruit d'ailleurs un grand nombre avant qu'elles ne soient développées. On recherche même dans les Isles où elles abondent, les œufs qu'elles laissent sur le sable, & qui donnent une nourriture aussi agréable que saine.

C'est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Septembre, que dure la ponte des tortues franches sur les côtes des Isles de l'Amérique, voisines du golfe du Mexique : mais le tems de leurs diverses pontes varie suivant les pays; sur la côte *d'Issini*, en Afrique, les tortues viennent déposer leurs œufs depuis le mois de Septembre jusqu'au mois de Janvier *(c)*; pendant toute la saison des pontes, l'on va non-seulement à la recherche des œufs, mais encore à celle des petites tortues que l'on peut saisir avec facilité; lorsqu'on les a prises, on les renferme dans des espaces plus ou moins grands, entourés de pieux, & où la haute mer peut parvenir; & c'est dans ces espèces de parcs qu'on les laisse croître pour en avoir au besoin, sans courir les

---

(*b*) *Idem, ibidem.*

(*c*) *Voyage de Loyer à Issini sur la côte d'or.*

hasards d'une pêche incertaine, & sans éprouver les inconvéniens qui y sont quelquefois attachés. Les Pêcheurs choisissent aussi cette saison pour prendre les grandes tortues femelles qui leur échappent sur les rivages plus difficilement qu'à la mer, & dont la chair est plus estimée que celle des mâles, sur-tout dans le tems de la ponte *(d)*.

Malgré les ténèbres dont les tortues franches cherchent, pour ainsi dire, à s'envelopper lorsqu'elles vont déposer leurs œufs, elles ne peuvent se dérober à la poursuite de leurs ennemis. A l'entrée de la nuit, sur-tout lorsqu'il fait clair de lune, les Pêcheurs se tenant en silence sur la rive, attendent le moment où les tortues sortent de l'eau ou reviennent à la mer après avoir pondu; ils les assomment à coups de massue *(e)*, ou ils les retournent rapidement, sans leur donner le tems de se défendre, & de les aveugler par le sable qu'elles font quelquefois rejaillir avec leurs nageoires. Lorsqu'elles sont très-grandes, il faut que plusieurs hommes se réunissent *(f)*, & quelquefois même se servent de pieux comme d'autant de leviers pour les ren-

---

(*d*) *Sloane, à l'endroit déja cité.*

(*e*) *Mémoires manuscrits sur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

(*f*) *Description des Isles du Cap-Vert. Hist. générale des voyages; Livre V.*

verser sur le dos. La tortue franche a la carapace trop plate pour pouvoir se remettre sur ses pattes, lorsqu'elle a été ainsi *chavirée*, suivant l'expression des Pêcheurs. On a voulu rendre touchant le récit de cette manière de prendre les tortues; & l'on a dit que lorsqu'elles étoient retournées, hors d'état de se défendre, & qu'elles ne pouvoient plus que s'épuiser en vains efforts, elles jetoient des cris plaintifs & versoient un torrent de larmes *(g)*. Plusieurs tortues, tant marines que terrestres *(h)*, font entendre souvent un sifflement plus ou moins fort, & même un gémissement très-distinct, lorsqu'elles éprouvent avec vivacité ou l'amour ou la crainte. Il peut donc se faire que la tortue franche jette des cris lorsqu'elle s'efforce envain de reprendre sa position naturelle & que la frayeur commence à la saisir; mais on a exagéré sans doute les signes de sa douleur.

Pour peu que les matelots soient en nombre, ils peuvent, dans moins de trois heures, retourner quarante ou cinquante tortues qui renferment une grande quantité d'œufs.

Ils passent le jour à mettre en pièces celles qu'ils ont prises pendant la nuit; ils en salent la chair, &

---

(*g*) *Ray, Synopsis animalium, page 255.*

(*h*) Voyez l'article de la Caouane.

même les œufs & les inteſtins *(i)*. Ils retirent quelquefois de la graiſſe des grandes tortues, juſqu'à trente-trois pintes d'une huile jaune ou verdâtre *(k)*, qui ſert à brûler, que l'on emploie même dans les alimens lorſqu'elle eſt fraîche, & dont tous les os de ces animaux ſont pénétrés, ainſi que ceux des cétacées; ou bien ils les traînent renverſées ſur leur carapace, juſques dans les parcs où ils veulent les conſerver.

Les Pêcheurs des Antilles & des Iſles de Bahama, qui vont ſur les côtes de Cuba, ſur celles des Iſles voiſines, & principalement des Iſles de Cayman, ont achevé de charger leurs navires, ordinairement au bout de ſix ſemaines ou de deux mois; ils rapportent dans leurs Iſles les produits de leur pêche *(l)*; & cette chair de tortue ſalée, qui ſert à la nourriture du peuple & des eſclaves, n'eſt pas moins employée dans les Colonies d'Amérique, que la morue dans les divers pays de l'Europe *(m)*.

---

(*i*) *Mémoires manuſcrits, rédigés & communiqués par M. de Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie des Sciences.*

(*k*) *Mémoires manuſcrits ſur les tortues, rédigés par M. de Fougeroux.*

(*l*) *Voyage de Hawkins à la mer du Sud, page 29.*

(*m*) Toutes les Nations qui ont des poſſeſſions en Amérique, & particulièrement les Anglois, envoient de petits bâtimens ſur la côte de la nouvelle Eſpagne, & des Iſles déſertes qui en ſont voiſines, pour

On peut

On peut auſſi prendre les tortues franches au milieu des eaux *(n)* : on ſe ſert d'une varre, ou d'une ſorte de harpon, pour cette pêche, ainſi que pour celle de la baleine : on choiſit une nuit calme, où la lune éclaire une mer tranquille. Deux pêcheurs montent ſur un petit canot que l'un d'eux conduit : ils reconnoiſſent qu'ils ſont près de quelque grande tortue, à l'écume qu'elle produit lorſqu'elle monte vers la ſurface de l'eau ; ils s'en approchent avec aſſez de vîteſſe, pour que la tortue n'ait pas le tems de s'échapper : un des deux pêcheurs lui lance auſſi-tôt ſon harpon avec tant de force, qu'il perce la couverture ſupérieure, & pénètre juſqu'à la chair : la tortue bleſſée, ſe précipite au fond de l'eau ; mais on lui lâche une corde, à laquelle tient le harpon ; &, lorſqu'elle a perdu beaucoup de ſang, il eſt aiſé de la tirer dans le bateau, ou ſur le rivage.

On a employé, dans la mer du Sud, une autre manière de pêcher les tortues. Un plongeur hardi ſe jette dans la mer, à quelque diſtance de l'endroit où, pendant la grande chaleur du jour, il voit les tortues endormies nager à la ſurface de l'eau ; il ſe relève

---

y faire la pêche des tortues. *Note communiquée par M. de la Borde, Correſpondant du Cabinet du Roi, à Cayenne.*

(*n*) *Cateſby, Hiſt. naturelle de la Caroline, tome 2, page 39.*

très-près de la tortue, & saisit sa carapace vers la queue; en enfonçant ainsi le derrière de l'animal, il le réveille, l'oblige à se débattre, & ce mouvement suffit pour soutenir sur l'eau la tortue & le plongeur qui l'empêche de s'éloigner jusqu'à ce qu'on vienne les pêcher *(o)*.

Sur les côtes de la Guyane, on prend les tortues avec une sorte de filet, nommé *la fole;* il est large de quinze à vingt pieds, sur quarante ou cinquante de long. Les mailles ont un pied d'ouverture en quarré, & le fil a une ligne & demie de grosseur. On attache de deux en deux mailles, deux *flots*, d'un demi-pied de longueur, faits d'une tige épineuse, que les Indiens

---

(o) *Voyage d'Anson autour du monde.* Ce fameux Navigateur « admire que sur les côtes de la mer du sud, voisines de Panama, où les » vivres ne sont pas toujours dans la même abondance, les Espagnols » qui les habitent, aient pu se persuader que la chair de la tortue soit » mal-saine, & qu'ils la regardent comme une espèce de poison. Il » juge que c'est à la figure singulière de l'animal, qu'il faut attribuer » ce préjugé. Les esclaves Indiens & nègres qui étoient à bord de » l'escadre, élevés dans la même opinion que leurs maîtres, parurent » surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement » de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bientôt ressentir les » mauvais effets; mais, reconnoissant enfin qu'ils s'en portoient mieux, » ils suivirent leur exemple, & se félicitèrent d'une expérience qui les » assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de » peine, de meilleurs repas que leurs maîtres. » *Histoire générale des Voyages, page 432, vol. 41, édit. in-12, 1753.*

appellent *moucou-moucou*, & qui tient lieu de liège. On attache aussi au bas du filet quatre ou cinq grosses pierres, du poids de quarante ou cinquante livres, pour le tenir bien tendu. Aux deux bouts qui sont à fleur-d'eau, on met des *bouées*, c'est-à-dire de gros morceaux de *moucou-moucou*, qui servent à marquer l'endroit où est le filet : on place ordinairement les *foles* fort près des Islots, parce que les tortues vont brouter des espèces de *fucus*, qui croissent sur les rochers, dont ces petites Isles sont bordées.

Les Pêcheurs visitent de tems en tems les filets. Lorsque la *fole* commence à *caler*, suivant leur langage, c'est-à-dire, lorsqu'elle s'enfonce d'un côté plus que de l'autre, on se hâte de la retirer. Les tortues ne peuvent se dégager aisément de cette sorte de rets, parce que les lames d'eau, qui sont assez fortes près des Islots, donnent aux deux bouts du filet un mouvement continuel qui les étourdit, ou les embarrasse. Si l'on diffère de visiter les filets, on trouve quelquefois les tortues noyées; lorsque les requins & les espadons rencontrent des tortues prises dans la *fole*, & hors d'état de fuir & de se défendre, ils les dévorent, & brisent le filet *(p)*. Le tems de *foler* la tortue franche, est depuis Janvier jusqu'en Mai *(q)*.

---

(*p*) *Note communiquée par M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne.*

(*q*) *Histoire gén. des Voy. tome 54, pages 380 & suiv. édit. in-12.*

L'on ſe contente quelquefois d'approcher doucement dans un eſquif des tortues franches, qui dorment & flottent à la ſurface de la mer : on les retourne, on les ſaiſit, avant qu'elles n'aient eu le tems de ſe réveiller & de s'enfuir ; on les pouſſe enſuite devant ſoi juſqu'à la rive ; & c'eſt à-peu-près de cette manière que les Anciens les pêchoient dans les mers de l'Inde *(r)*. Pline a écrit qu'on les entend ronfler d'aſſez loin, lorſqu'elles dorment en flottant à la ſurface de l'eau. Le ronflement que ce Naturaliſte leur attribue, pourroit venir du peu d'ouverture de leur glote, qui eſt étroite, ainſi que celle des tortues de terre *(s)* ; ce qui doit ajouter à la facilité qu'ont ces animaux de ne point avaler l'eau dans laquelle ils ſont plongés.

Si les tortues demeurent quelque tems ſur l'eau expoſées pendant le jour à toute l'ardeur des contrées équatoriales, lorſque la mer eſt preſque calme & que les petits flots ne pouvant point atteindre juſqu'au-deſſus de leur carapace, ceſſent de le baigner, le ſoleil deſſèche cette couverture, la rend plus légère, & empêche les tortues de plonger aiſément, tant leur légèreté ſpécifique eſt voiſine de celle de l'eau, & tant elles

---

(r) *Pline, Liv. IX, Chap. XII.*

(s) *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, art. de la tortue de Coromandel.*

ont de peine à augmenter leur poids *(t)*. Les tortues peuvent en effet se rendre plus ou moins pesantes, en recevant plus ou moins d'air dans leurs poumons, & en augmentant ou diminuant par-là le volume de leur corps, de même que les poissons introduisent de l'air dans leur vessie aërienne lorsqu'ils veulent s'élever à la surface de l'eau; mais il faut que le poids que les tortues peuvent se donner en chassant l'air de leurs poumons ne soit pas très-considérable, puisqu'il ne peut balancer celui que leur fait perdre la dessication de leur carapace, & qui n'égale jamais le seizième du poids total de l'animal, ainsi que nous nous en sommes assurés par l'expérience rapportée dans la note suivante *(u)*.

---

(*t*) *Pline, Liv. IX, Chap. XII.*

(*u*) Nous avons pesé avec soin la carapace d'une petite tortue franche: nous l'avons ensuite mise dans un grand vase rempli d'eau, où nous l'avons laissée un mois & demi; nous l'avons pesée de nouveau en la tirant de l'eau, & avant qu'elle eût perdu celle dont elle étoit pénétrée. Son poids a été augmenté par l'imbibition de $\frac{45}{278}$: la dessication que la chaleur du soleil produit dans la couverture supérieure d'une tortue franche, qui flotte à la surface de la mer, ne peut donc la rendre plus légère que de $\frac{45}{278}$: la carapace des plus grandes tortues ne pesant guère que 278 livres ou environ, l'ardeur du soleil ne doit la rendre plus légère que de 45 livres, qui sont au-dessous du seizième de 800 livres, poids total des très-grandes tortues.

La deſſication de la carapace des tortues, en les empêchant de plonger, donne aux pêcheurs plus de facilité pour les prendre. Lorſqu'elles ſont très-près du rivage où l'on veut les entraîner, elles ſe cramponent avec tant de force, que quatre hommes ont quelquefois bien de la peine à les arracher du terrain qu'elles ſaiſiſſent : & comme tous leurs doigts ne ſont pas pourvus d'ongles, & que n'étant point ſéparés les uns des autres, ils ne peuvent pas embraſſer les corps, on doit ſuppoſer, dans les tortues, une force très-grande, qui d'ailleurs eſt prouvée par la vigueur de leurs mâchoires, & par la facilité avec laquelle elles portent ſur leur dos autant d'hommes qu'il peut y en tenir *(v)*. On a même prétendu que, dans l'Océan Indien, il y avoit des tortues aſſez fortes, & aſſez grandes, pour tranſporter quatorze hommes *(x)* : quelqu'exagéré que puiſſe être ce nombre, l'on doit admettre, dans la tortue franche, une puiſſance d'autant plus remarquable, que, malgré ſa force, ſes habitudes ſont paiſibles.

Lorſqu'au lieu de faire ſaler les tortues franches, on veut les manger fraîches, & ne rien perdre du bon goût de leur chair, ni de leurs propriétés bienfaiſantes,

(v) *Linnæus ; ſyſtema Naturæ, amphibia reptilia. Teſtudo Mydas.*

(x) Voyez ce que dit à ce ſujet Ray, dans ſon Ouvrage, intitulé : *Synopſis animalium, page 255.*

on leur enlève le plaſtron, la tête, les pattes & la queue, & on fait enſuite cuire leur chair dans la carapace, qui ſert de plat. La portion la plus eſtimée eſt celle qui touche de plus près cette couverture ſupérieure, ou le plaſtron. Cette chair, ainſi que les œufs de la tortue franche, ſont principalement très-ſalutaires dans les maladies auxquelles les gens de mer ſont le plus ſujets : on prétend même que leurs ſucs ont une aſſez grande activité, au moins dans les pays les plus chauds, pour être des remèdes très-puiſſans dans toutes les maladies qui demandent que le ſang ſoit épuré *(y)*.

Il paroît que c'eſt la tortue franche que quelques peuples Américains regardent comme un objet ſacré, & comme un préſent particulier de la Divinité ; ils la nomment *poiſſon de Dieu*, à cauſe de l'effet merveilleux que ſa chair produit, diſent-ils, lorſqu'on a avalé quelque breuvage empoiſonné.

La chair des tortues franches eſt quelquefois d'un vert plus ou moins foncé ; & c'eſt ce qui les a fait appeller, par quelques Voyageurs, *Tortues-Vertes* ; mais ce nom a été auſſi donné à une ſeconde eſpèce de tortue marine ; & d'ailleurs nous avons cru devoir d'autant moins l'adopter, que cette couleur verdâtre de la chair n'eſt qu'accidentelle ; elle dépend de la

---

(y) *Barrère, eſſai ſur l'Hiſt. naturelle de la France équinoxiale.*

différence des plages fréquentées par les tortues; elle peut provenir aussi de la diversité de la nourriture de ces animaux, & elle n'appartient pas dans les mêmes endroits à tous les individus. On trouve en effet sur les rivages des petites Isles voisines du continent de la nouvelle Espagne, & situées au midi de Cuba, des tortues franches, dont les unes ont la chair verte, d'autres noire, & d'autres jaune.

Séba avoit dans sa collection plusieurs concrétions semblables à des bézoards, d'un gris plus ou moins mêlé de jaune, & dont la surface étoit hérissée de petits tubercules. Il en avoit reçu une partie des grandes Indes, & l'autre d'Amérique. On les lui avoit envoyées comme des concrétions très-précieuses, trouvées dans le corps de grandes tortues de mer. Les Indiens y attachoient encore plus de vertu qu'aux bézoards orientaux, à cause de leur rareté, & ils les employoient particulièrement contre la petite vérole, peut-être parce que les tubercules, que leur surface présentoit, ressembloient aux boutons de la petite vérole (z). La vertu de ces concrétions étoit certainement aussi imaginaire que celle des bézoards, tant orientaux qu'occidentaux; mais elles auroient pu être formées dans le corps des grandes tortues ma-

(z) *Séba, tome 2, page 141.*

rines,

rines, d'autres concrétions de même nature ayant été inconteſtablement produites dans des Quadrupèdes ovipares, ainſi que nous le verrons dans la ſuite de cette hiſtoire. Mais ſi les bézoards des tortues marines ne doivent être que des productions inutiles, il n'en eſt pas de même de tout ce que ces animaux peuvent fournir: non-ſeulement on recherche leur chair & leurs œufs, mais encore leur carapace a été employée par les Indiens pour couvrir leurs maiſons *(a)*; & Diodore de Sicile, ainſi que Pline, ont écrit que des peuples voiſins de l'Ethiopie & de la mer Rouge s'en ſervoient comme de nacelles pour naviguer près du continent *(b)*.

Dans les tems anciens, lors de l'enfance des ſociétés, ces grandes carapaces d'une ſubſtance très-compacte, & d'un diamètre de pluſieurs pieds, étoient les boucliers de peuples qui n'avoient pas encore découvert l'art funeſte d'armer leurs flèches d'un acier trempé plus dur que ces enveloppes oſſeuſes; & les Hordes à demi-ſauvages qui habitent de nos jours certaines contrées équatoriales, tant de l'ancien que du nouveau monde, n'ont pas imaginé de défenſes plus ſolides.

Les diverſes grandeurs des tortues franches ſont ren-

---

(a) *Voyez Ælien, & Pline, Hiſt. naturelle, Liv. IX, Chap. XII.*

(b) *Voyez Diodore de Sicile, & Pline à l'endroit déjà cité.*

fermées dans des limites aſſez éloignées, puiſque, de la longueur de deux ou trois pouces, elles parviennent quelquefois à celle de ſix ou ſept pieds; & comme cet accroiſſement aſſez grand a lieu dans une couverture très-oſſeuſe, très-compacte, très-dure, & où par conſéquent la matière doit être, pour ainſi dire, reſſerrée, preſſée, & le développement plus lent, il n'eſt pas ſurprenant que ce ne ſoit qu'après pluſieurs années que les tortues acquièrent tout leur volume.

Elles n'atteignent à-peu-près à leur entier développement qu'au bout de vingt ans ou environ: & l'on a pu en juger d'une manière certaine par des tortues élevées dans les eſpèces de parcs dont nous avons parlé. Si l'on devoit eſtimer la durée de la vie dans les tortues franches de la même manière que dans les Quadrupèdes vivipares, ont rouveroit bientôt, d'après ces vingt ans employés à leur accroiſſement total, le nombre des années que la Nature leur a deſtinées; mais la même proportion ne peut pas être ici employée. Les tortues demeurent ſouvent au milieu d'un fluide dont la température eſt plus égale que celle de l'air; elles habitent preſque toujours le même élément que les poiſſons; elles doivent participer à leurs propriétés, & jouir de même d'une vie fort longue. Cependant, comme tous les animaux périſſent lorſque leurs os ſont devenus entièrement ſolides, & comme ceux des tortues ſont bien plus durs que ceux des poiſſons, & par

conséquent beaucoup plus près de l'état d'ossification extrême, nous ne devons pas penser que la vie des tortues soit en proportion aussi longue que celle des poissons; mais elles ont avec ces animaux un assez grand nombre de rapports, pour que, d'après les vingt ans que leur entier développement exige, on pense qu'elles vivent un très-grand nombre d'années, même plus d'un siècle, & dès-lors on ne doit point être étonné que l'on manque d'observations sur un espace de tems qui surpasse beaucoup celui de la vie des observateurs.

Mais si l'on ne connoît pas de faits précis relativement à la longueur de la vie des tortues franches, on en a recueilli qui prouvent que la tortue d'eau douce, appellée la Bourbeuse, peut vivre au moins quatre-vingts ans, & qui confirment par conséquent notre opinion touchant l'âge auquel les tortues de mer peuvent parvenir. Cette longue durée de la vie des tortues les a fait regarder par les Japonois comme un emblême du bonheur; & c'est apparemment par une suite de cette idée, qu'ils ornent des images plus ou moins défigurées de ces Quadrupèdes, les temples de leurs dieux, & les palais de leurs princes (c).

Une tortue franche peut, chaque été, donner l'existence à près de trois cens individus, dont chacun,

---

(c) *Histoire gén. des Voyages, tome 40, page 381, édit. in-12.*

au bout d'un aſſez court eſpace de tems, pourroit faire naître à ſon tour trois cens petites tortues. On ſera donc émerveillé, ſi l'on penſe au nombre prodigieux de ces animaux, dont une ſeule tortue peut peupler une vaſte plage pendant la durée totale de ſa vie. Toutes les côtes des zones torrides devroient être couvertes de ces quadrupèdes, dont la multiplication, loin d'être nuiſible, ſeroit certainement bien plus avantageuſe que celle de tant d'autres eſpèces; mais à peine un trentième de petites tortues écloſes peuvent parvenir à un certain développement; un nombre immenſe d'œufs ſont d'ailleurs enlevés, avant que les petits aient vu le jour; & parmi les tortues qui ont déjà acquis une grandeur un peu conſidérable, combien ne ſont point la proie des ennemis de toute eſpèce qui en font la chaſſe, & de l'homme qui les pourſuit ſur la terre & ſur les eaux? Malgré tous les dangers qui les environnent, les tortues franches ſont répandues en aſſez grande quantité ſur toutes les plages chaudes, tant de l'ancien que du nouveau Continent *(d)*,

(*d*) Elles ſont en ſi grand nombre aux Iſles du Cap-Vert, que pluſieurs vaiſſeaux viennent s'en charger tous les ans, & les ſalent, pour les tranſporter aux colonies d'Amérique. * On dit qu'elles y mangent de l'ambre gris, que l'on y rencontre quelquefois ſur les côtes. *Voyage de Georges Robert au Cap Vert & aux Iſles de même nom, en 1721*, &c.

* *Deſcription des Iſles du Cap-Vert, Hiſt. générale des Voyages, Liv. V.*

où les côtes ſont baſſes & ſablonneuſes : on les rencontre dans l'Amérique ſeptentrionale, juſqu'aux Iſles de Bahama, & aux côtes voiſines du cap de la Floride *(e)*. Dans toutes ces contrées des deux mondes, diſtantes de l'équateur de vingt-cinq ou trente degrés, tant au nord qu'au ſud, on retrouve la même eſpèce de tortues franches, un peu modifiée ſeulement par la différence de la température, & par la diverſité des herbes qu'elles paiſſent, ou des coquillages dont elles ſe nourriſſent ; & cette grande & précieuſe eſpèce de tortue ne peut-elle pas paſſer facilement d'une Iſle à une autre ? Les tortues franches ne ſont-elles pas en effet des habitans de la mer, plutôt que de la terre ? pouvant demeurer aſſez de tems ſous l'eau, ayant plus de-

---

Auprès du Cap-blanc, les tortues ſont en grand nombre & d'une telle groſſeur, qu'une ſeule ſuffit pour raſſaſier trente hommes ; leur carapace n'a pas moins de quinze pieds de circonférence. *Voyage de Lemaire aux Iſles Canaries*, &c.

Dampier a vu des tortues vertes ( *tortues franches* ) ſur les Côtes de l'Iſle de Timor : *Voyage de Guillaume Dampier, aux terres auſtrales.*

M. Cook les a trouvées en très-grande quantité auprès des rivages de la nouvelle Hollande.

A Cayenne, on en prend environ trois cens tous les ans, pendant les mois d'Avril, de Mai & de Juin, où elles viennent faire leur ponte ſur les amas de ſable. *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*e*) *Cateſby, ouvrage déjà cité.*

peine à s'enfoncer dans cet élément qu'à s'y élever, nageant avec la plus grande facilité à sa surface, ne jouissent-elles pas dans leurs migrations de tout l'air qui leur est nécessaire? Ne trouvent-elles pas sur tous les bas-fonds, l'herbe & les coquillages qui leur conviennent? ne peuvent-elles pas d'ailleurs se passer de nourriture pendant plusieurs mois? & cette possibilité de faire de grands voyages n'est-elle pas prouvée par le fait, puisqu'elles traversent plus de cent lieues de mer, pour aller déposer leurs œufs sur les rivages qu'elles préfèrent, & puisque des navigateurs ont rencontré à plus de sept cens lieues de toute terre, des tortues de mer d'une espèce peu différente de la tortue franche (*f*)? ils les ont même trouvées dans des régions de la mer assez élevées en latitude, où elles dormoient paisiblement en flottant à la surface de l'eau.

---

(*f*) *Troisième voyage du Capitaine Cook, Traduction Françoise. Paris, 1782, page 269.*

Catesby rapporte qu'étant, le 20 Avril 1725, à trente degrés de latitude, & à peu-près à une distance égale des Isles Açores & de celles de Bahama, il vit harponner une tortue Caouane, qui dormoit sur la surface de la mer. *Histoire naturelle de la Caroline, volume 2, page 40.*

M. de la Borde a vu beaucoup de tortues qui nageoient sur l'eau à plus de trois cens lieues de terre. *Note communiquée par M. de la Borde.*

Les tortues franches ne ſont cependant pas ſi fort attachées aux zones torrides, qu'on ne les rencontre quelquefois dans les mers voiſines de nos côtes. Il ſe pourroit qu'elles habitent dans la Méditerranée, où elles fréquenteroient de préférence, ſans doute, les parages les plus méridionaux, & où les *Caouanes*, qui leur reſſemblent beaucoup, ſont en très-grand nombre *(g)*. Elles devroient y choiſir pour leur ponte les rivages bas, ſablonneux, preſque déſerts & très-chauds qui ſéparent l'Egypte de la Barbarie proprement dite, & où elles trouveroient la ſolitude, l'abri, la chaleur & le terrain qui leur ſont néceſſaires; on n'a du moins jamais vu pondre des tortues marines ſur les côtes de Provence ni du Languedoc, où cependant l'on en prend de tems en tems quelques-unes *(h)*. Elles peuvent auſſi être quelquefois jetées par des accidens particuliers vers de plus hautes latitudes, ſans en périr: Sibbald dit tenir d'un homme digne de foi, qu'on prenoit quelquefois des tortues marines dans les Orcades *(i)*; & l'on doit préſumer que les tortues franches peuvent non-ſeulement vivre un certain nom-

---

(*g*) Voyez l'article de la *Caouane*.

(*h*) *Note communiquée par M. de Touchy, de la Société royale de Montpellier.*

(*i*) *Sibbald Prodomus, Hiſt. naturalis, Edimburgi, 1684.*

bre d'années à ces latitudes élevées, mais même y parvenir à tout leur développement *(k)*. Des tempêtes ou d'autres causes puissantes font aussi quelquefois descendre vers les zones tempérées & chassent des mers glaciales, les immenses cétacées qui peuplent cet empire du froid : le hasard pourroit donc faire rencontrer ensemble les grandes tortues franches & ces immenses animaux *(l)* ; & l'on devroit voir avec intérêt sur la surface de l'antique Océan, d'un côté les tortues de mer, ces animaux accoutumés à être plongés dans les rayons ardens du soleil souverain dominateur des contrées torrides, & de l'autre, les grands cétacées qui, relégués dans un séjour de glaces & de ténèbres, n'ont presque jamais reçu les douces influences

(*k*) M. Bomare a publié, dans son Dictionnaire d'Histoire naturelle, une lettre qui lui fut adressée, en 1771, par M. de Laborie, Avocat au Conseil supérieur du Cap, Isle Saint-Domingue, d'après laquelle il paroît qu'une tortue pêchée, en 1754, dans le pertuis d'Antioche, étoit la même qu'une tortue embarquée fort jeune à Saint-Domingue en 1742, par M. de Laborie le pere. Elle pesoit alors près de vingt-cinq livres ; elle s'échappa dans ce même pertuis d'Antioche, au moment où la tempête brisa le vaisseau qui l'avoit apportée, & elle acheva de croître sur les côtes de France. *Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. Valmont de Bomare, art. des tortues de mer.*

(*l*) On a pris de grandes tortues auprès de l'embouchure de la Loire, & un grand nombre de cachalots ont été jetés sur les côtes de la Bretagne il n'y a que peu d'années.

du père

du père de la lumière, & au lieu des beaux jours de la nature, n'en ont presque jamais connu que les tempêtes & les horreurs.

On peut citer sur-tout à ce sujet deux exemples remarquables. En 1752, une tortue fut prise à Dieppe où elle avoit été jetée dans le port, par une tourmente : elle pesoit de huit à neuf cens livres, & avoit à-peu-près six pieds de long, sur quatre pieds de largeur : deux ans après, on pêcha, dans le pertuis d'Antioche une tortue plus grande encore; elle avoit huit pieds de long; elle pesoit plus de huit cens livres, & comme ordinairement, dans les tortues, l'on doit compter le poids des couvertures pour près de la moitié du poids total *(m)*, la chair de celle du pertuis d'Antioche devoit peser plus de quatre cens livres. Elle fut portée à l'abbaye de Long-veau, près de Vannes en Bretagne; la carapace avoit cinq pieds de long.

Ce n'est que sur les rivages presque déserts, & par exemple sur une partie de ceux de l'Amérique, voisins de la ligne, & baignés par la mer pacifique, que les tortues franches peuvent en liberté parvenir à tout l'accroissement pour lequel la Nature les a

---

(m) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach.*

fait naître, & jouir en paix de la longue vie à laquelle elles ont été deſtinées.

Les animaux féroces ne ſont donc pas les ſeuls qui, dans le voiſinage de l'homme, ne peuvent ni croître ni ſe multiplier; ce roi de la Nature, qui ſouvent en devient le tyran, non-ſeulement repouſſe dans les déſerts les eſpèces dangereuſes, mais encore ſon inſatiable avidité ſe tourne ſouvent contre elle-même, & relègue ſur les plages éloignées, les eſpèces les plus utiles & les plus douces; au lieu d'augmenter ſes jouiſſances, il les diminue, en détruiſant inutilement dans des individus, privés trop tôt de la vie, la poſtérité nombreuſe qui leur auroit dû le jour.

On devroit tâcher d'acclimater les tortues franches ſur toutes les côtes tempérées où elles pourroient aller chercher dans les terres des endroits un peu ſablonneux, & élevés au-deſſus des plus hautes vagues, pour y dépoſer leurs œufs, & les y faire éclore. L'acquiſition d'une eſpèce auſſi féconde ſeroit certainement une des plus utiles; & cette richeſſe réelle, qui ſe conſerveroit & ſe multiplieroit d'elle-même, n'exciteroit pas au moins les regrets de la philoſophie, comme les richeſſes funeſtes arrachées avec tant de ſueurs au ſein des terres équatoriales.

Occupons-nous maintenant des diverſes eſpèces de tortues qui habitent au milieu des mers comme

la tortue franche, & qui lui ſont aſſez analogues par leur forme, par leurs propriétés, & par leurs habitudes, pour que nous puiſſions nous contenter d'indiquer les différences qui les diſtinguent.





# LA TORTUE ÉCAILLE-VERTE (a).

Nous ne conservons pas à la tortue, dont il eſt ici queſtion, le nom de tortue-verte, qui lui a été donné par pluſieurs Voyageurs, parce qu'on l'a appliqué auſſi à la tortue franche, & que nous ne ſaurions prendre trop de précaution pour éviter l'obſcurité de la nomenclature; nous ne lui donnons pas non plus celui de tortue *Amazone* qu'elle porte dans une grande partie de l'Amérique méridionale, & qui lui vient du grand fleuve des Amazones dont elle fréquente les bords *(b)*, parce qu'il paroît que ce nom a été auſſi employé pour une tortue qui n'eſt point de mer, &

(a) La tortue verte, *Dampier, Tome I.*

(b) La tortue écaille-verte, n'eſt pas la ſeule qui fréquente la grande rivière de l'Amazone. « Les tortues de l'Amazone ſont fort » recherchées à Cayenne, comme les plus délicates; ce fleuve en nourrit » de diverſes grandeurs & de diverſes eſpèces en ſi grande abondance, » que, ſeules avec leurs œufs, elles pourroient ſuffire à la nourriture des habitans de ſes bords. » *Hiſtoire gén. des Voyages, Tome 53, page 438, édit. in-12.*

par conféquent qui eft très-différente de celle-ci. Mais nous la nommons *écaille-verte*, à caufe de la couleur de fes écailles, plus vertes en effet que celles des autres tortues; elles font d'ailleurs très-belles, très-tranfparentes, très-minces, & cependant propres à plufieurs ouvrages. La tête des tortues écaille-vertes eft petite & arrondie. Elles reffemblent d'ailleurs aux tortues franches, par leur forme & par leurs mœurs; elles ne deviennent pas cependant auffi grandes que ces dernières; &, en général, elles font plus petites environ d'un quart *(c)*. On les rencontre en affez grand nombre dans la mer du Sud, auprès du cap Blanco, de la nouvelle Efpagne *(d)*. Il paroît qu'on les trouve auffi dans le golfe du Mexique, & qu'elles habitent prefque

---

(*c*) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerfpach, Correfpondant du Cabinet du Roi.*

(*d*) « J'ai remarqué qu'à *Blanco*, cap de la nouvelle Efpagne dans la mer du Sud, les tortues vertes (l'efpèce dont parle ici Dampier « eft celle que nous nommons écaille-verte) qui font les feules que « l'on y trouve, font plus groffes que toutes celles de la même mer. « Elles y pèfent ordinairement deux cens quatre-vingt ou trois cens « livres; le gras en eft jaune, le maigre blanc, & la chair extraordi- « nairement douce. A Bocca-Toro de Verragua, elles ne font pas fi « groffes; leur chair eft moins blanche, & leur gras moins jaune. Celles « des baies de Honduras & de Campêche font encore plus petites; « le gras en eft vert, & le maigre plus noir; cependant un Capitaine «

tous les rivages chauds du nouveau monde, tant en-deçà qu'au-delà de la ligne; mais on ne les a pas encore reconnues dans l'ancien Continent. Leur chair est un aliment aussi délicat & peut-être aussi sain que celle des tortues franches; & il y a même des Pays où on les préfère à ces dernières. Leurs œufs salés & séchés au soleil, sont très-bons à manger. M. Bomare est le seul Naturaliste qui ait indiqué cette espèce de tortue que nous n'avons pas vue, & dont nous ne parlons que d'après les Voyageurs & les observations de M. le Chevalier de Widerspach.

---

„ Anglois en prit une à Port-Royal, dans la baie de Campêche, qui „ avoit quatre pieds du dos au ventre, & six pieds de ventre en „ largeur. Le gras produisit huit galons d'huile, qui reviennent à trente-cinq pintes de Paris. „ *Dampier, Tome I, page 113.*



# LA CAOUANE (a).

LA PLUPART DES NATURALISTES qui ont décrit cette troisième espèce de tortue de mer, lui ont donné le nom de Caret; mais comme ce nom est appliqué, depuis long-tems, par les Voyageurs, à la tortue qui fournit les plus belles écailles, nous conserverons à celle dont il est ici question, la dénomination de *Caouane* sous laquelle elle est déjà très-connue, & uniquement désignée par les naturels des contrées où on la trouve. Elle surpasse en grandeur la tortue

(*a*) Le Caret. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Testudo Caretta, *4. Linn. Amph. rept.* (Nous devons observer que la figure de Séba, indiquée pour cette tortue par M. Linné, ne représente pas la tortue *caret* de ce Naturaliste, mais celle qu'il a désignée par l'épithète latine de *imbricata*, & qui est notre caret.

Testudo Cephalo, *Hist. nat. des tortues, par M. Schneider.*

*Ray, Synopsis Quadrupedum, page 257.* Testudo marina, *Caouana* dicta.

The lodger head Turtle. *Brown. Hist. nat. de la Jamaïque, page 465.* Testudo 3, unguibus utrinque binis acutis, squamis dorsi quinque gibbis.

franche *(b)*, & elle en diffère d'une manière bien marquée par la grosseur de la tête, la grandeur de la gueule, l'alongement & la force de la mâchoire supérieure; le cou est épais & couvert d'une peau lâche, ridée & garnie de distance en distance d'écailles calleuses *(c)*; le corps est ovale; & la carapace plus large au milieu & plus étroite parderrière, que dans les autres espèces *(d)*. Les bords de cette couverture sont garnis de lames, placées de manière à les faire paroître dentés comme une scie: le disque présente trois rangées longitudinales d'écailles; les pièces de la rangée du milieu se relèvent en bosse

---

Tortue caouane, *Rochefort, Hist. des Antilles, page 248.*

Id. *Labat, page 308.*

Kaouane, *du Tertre, page 228.*

Testudo marina, Caouana dicta. *Sloane, Voyage aux Isles Madère, Barbade, &c. vol. 2, page 331.*

*Catesby, Car. vol. 2, page 39.*

Testudo corticata vel corticosa. *Rondelet, Hist. des poissons, Lyon, 1558, page 337.*

Canuaneros & Juruca, *aux Antilles. Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*

(*b*) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline. vol. 2, pag. 40.*

*Note communiquée par M. le Chevalier de Widerspach.*

(*c*) *Brown, Hist. nat. de la Jamaïque, page 465.*

(*d*) *Catesby, à l'endroit déjà cité.*

&

& finiſſent parderrière en pointe ; la couverture ſupérieure paroît d'un jaune tacheté de noir, lorſque l'animal eſt dans l'eau *(e)*. Le plaſtron ſe termine du côté de l'anus, par une ſorte de bande un peu arrondie par le bout : il eſt garni communément de vingt-deux ou vingt-quatre écailles. La queue eſt courte ; les pieds qui ſont couverts d'écailles épaiſſes, & dont les doigts ſont réunis par une membrane, ont une forme très-alongée & reſſemblent à des nageoires, ainſi que dans la tortue franche ; ceux de devant ſont plus longs, mais moins larges que ceux de derrière ; & ce qui eſt un des caractères diſtinctifs de la *Caouane*, c'eſt que les pieds de derrière, ainſi que ceux de devant, ſont garnis de deux ongles aigus.

La Caouane habite les contrées chaudes du nouveau Continent, comme la tortue franche ; mais elle paroît ſe plaire un peu plus vers le Nord, que cette dernière ; on la trouve moins ſur les côtes de la Jamaïque *(f)* ; elle habite auſſi dans l'ancien monde ; on la trouve même très-fréquemment dans la Méditerranée où on en fait des pêches abondantes, auprès de Cagliari en Sardaigne & de Caſtel-Sardo, vers le

---

(e) *Mémoires manuſcrits rédigés & communiqués par M. Fougeroux de Bondaroy, de l'Académie des Sciences.*

(f) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

quarante-unième degré de latitude; elle y pèse souvent jusqu'à 400 livres (poids de Sardaigne) *(g)*. Rondelet, qui habitoit le Languedoc, dit en avoir nourri une chez lui pendant quelque tems, apparemment dans quelque bassin. Elle avoit été prise auprès des côtes de sa Province; elle faisoit entendre un petit son confus, & jetoit des espèces de soupirs semblables à ceux que l'on a attribués à la tortue franche *(h)*.

Les lames ou écailles de la Caouane, sont presque de nulle valeur, quoique plus grandes que celles du caret dont on fait dans le commerce un si grand usage; on s'en servoit cependant autrefois pour garnir des miroirs & d'autres grands meubles de luxe; mais maintenant on les rebute, parce qu'elles sont toujours gâtées par une espèce de gale. On a vu des Caouanes *(i)* dont la carapace étoit couverte de mousse & de coquillages, & dont les plis de la peau étoient remplis de petits crustacées.

La Caouane a l'air plus fier que les autres tortues: étant plus grande & ayant plus de force, elle est plus

---

(*g*) *Histoire naturelle des amphibies & des poissons de Sardaigne, par M. François Cette Saffari, 1777, page 13.*

(*h*) *Rondelet, Hist. des poissons. Lyon, 1558, page 338.*

(*i*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

hardie ; elle a beſoin d'une nourriture plus ſubſtantielle ; elle ſe contente moins de plantes marines ; elle eſt même vorace ; elle oſe ſe jetter ſur les jeunes crocodiles, qu'elle mutile facilement *(k)* ; on aſſure que, pour attaquer avec plus d'avantage ces grands Quadrupèdes ovipares, elle les attend dans le fond des creux, ſitués le long des rivages, où les crocodiles ſe retirent & où ils entrent à reculons, parce que la longueur de leur corps ne leur permettroit pas de ſe retourner ; & elle les y ſaiſit fortement par la queue, ſans avoir rien à craindre de leurs dents *(l)*.

Comme ſes alimens, tirés en plus grande abondance du règne animal, ſont moins purs & plus ſujets à la décompoſition que ceux de la tortue franche, & qu'elle avale ſans choix des vers de mer, des mollaſſes, &c. *(m)* ſa chair s'en reſſent : elle eſt huileuſe, rance, filamenteuſe, coriace & d'un mauvais goût de marine. L'odeur de muſc, que la plupart des tortues répandent, eſt exaltée dans la Caouane *(n)*, au point d'être

---

(*k*) *Mémoire de M. de la Coudrenière, Journal de Phyſique, Novembre 1782.*

(*l*) *Note communiquée par M. Moreau de Saint-Méry, Procureur-Général au Conſeil ſupérieur de Saint-Domingue.*

(*m*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

(*n*) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach.*

fétide. Auſſi cette tortue eſt-elle peu recherchée. Des Navigateurs en ont cependant mangé ſans peine *(o)* & l'ont trouvée très-échauffante: on la ſale auſſi quelquefois, dit-on, pour l'uſage des Nègres *(p)*, tant on s'eſt empreſſé de ſaiſir toutes les reſſources que la terre & la mer pouvoient offrir, pour accroître le produit des travaux de ces infortunés. L'huile qu'on retire des Caouanes eſt fort abondante; elle ne peut être employée pour les alimens, parce qu'elle ſent très-mauvais; mais elle eſt bonne à brûler; elle ſert auſſi à préparer les cuirs, & à enduire les vaiſſeaux qu'elle préſerve, dit-on, des vers peut-être à cauſe de la mauvaiſe odeur qu'elle répand.

La Caouane n'eſt donc point ſi utile que la tortue franche: auſſi a-t-elle été moins pourſuivie, a-t-elle eu moins d'ennemis à craindre; & eſt-elle répandue en plus grand nombre ſur certaines mers. Naturellement plus vigoureuſe que les autres tortues, elle voyage davantage: on l'a rencontrée à plus de huit cens lieues de terre, ainſi que nous l'avons déjà rapporté. D'ailleurs, ſe nourriſſant quelquefois de poiſſons, elle eſt moins attachée aux côtes où croiſſent les algues. Elle rompt

---

( *o* ) *Brown, Hiſt. nat. de la Jamaïque, page 466.*

( *p* ) *Nouveau Voyage aux Iſles de l'Amérique, Tome I, page 308.*

avec facilité de grandes coquilles, de grands buccins, pour dévorer l'animal qui y eſt contenu; &, ſuivant les pêcheurs de l'Amérique ſeptentrionale, on trouve ſouvent de très-grands coquillages, à demi-briſés par la Caouane *(q)*.

Il eſt quelquefois dangereux de chercher à la prendre. Lorſqu'on s'approche d'elle pour la retourner, elle ſe défend avec ſes pattes & ſa gueule; & il eſt très-difficile de lui faire lâcher ce qu'elle a ſaiſi avec ſes mâchoires. Cette grande réſiſtance qu'elle oppoſe à ceux qui veulent la prendre, lui a fait attribuer une ſorte de méchanceté: on lui a reproché, pour ainſi dire, une juſte défenſe: on a condamné l'uſage qu'elle fait de ſes armes pour ſauver ſa vie: mais ce n'eſt pas la première fois que le plus fort a fait un crime au plus foible de ce qui a retardé ſes jouiſſances ou mêlé quelques dangers à ſa pourſuite.

Suivant Cateſby, on a donné le nom de *Coffre* à une tortue marine aſſez rare, qui devient extrêmement grande, qui eſt étroite, mais fort épaiſſe, & dont la couverture ſupérieure, eſt beaucoup plus convexe que celle des autres tortues marines *(r)*. C'eſt certainement

---

(q) *Cateſby, Vol. II, page 40.*

(r) Teſtudo arcuata, tortue appellée coffre. *Cateſby, Volume II, page 40.*

la même que la tortue dont Dampier *(s)* fait sa première espèce, & que ce Voyageur appelle *grosse-tortue*, tortue à *bahut* ou *coffre*. Toutes deux, sont plus grosses que les autres tortues de mer, ont la carapace plus relevée, sont de mauvais goût & répandent une odeur désagréable, mais fournissent une grande quantité d'huile bonne à brûler. Nous les plaçons à la suite des Caouanes, auxquelles elles nous paroissent appartenir, jusqu'à ce que de nouvelles observations nous obligent à les en séparer.

---

(*s*) *Histoire générale des Voyages*, Tome 48, *pages* 344 & *suiv.*



# LA TORTUE NASICORNE (a).

LES NATURALISTES ont confondu cette eſpèce avec la Caouane, quoiqu'il ſoit bien aiſé de la diſtinguer par un caractère aſſez ſaillant, qui manque aux véritables Caouanes, & dont nous avons tiré le nom que nous lui donnons ici. C'eſt un tubercule d'une ſubſtance molle, qui s'élève au-deſſus du muſeau, & dans lequel les narines ſont placées. La Naſicorne ſe trouve dans les mers du nouveau Continent, voiſines de l'équateur; nous manquons d'obſervations pour parler plus en détail de cette nouvelle eſpèce de tortue; mais nous nous regardons comme très-fondés à la ſéparer de la Caouane, avec laquelle elle a même moins de rapports qu'avec la tortue franche, ſuivant un des Cor-

(a) C'eſt à cette tortue qu'il faut rapporter celle qui eſt décrite dans Gronovius. Mus. 2, page 85, N.° 69, & que M. Linné a regardé comme étant la même que ſa tortue caret, qui eſt notre caouane. Cette tortue de Gronovius a au-deſſus du muſeau le tubercule qui diſtingue la Naſicorne.

reſpondans du Cabinet du Roi *(b)* : on la mange comme cette dernière, tandis qu'on ne ſe nourrit preſque point de la chair de la Caouane. Nous invitons les Voyageurs à s'occuper de cette tortue, qui pourroit être la *tortue bâtarde* des pêcheurs d'Amérique, ainſi qu'à obſerver celles qui ne ſont pas encore connues; il eſt d'autant plus important d'examiner les diverſes eſpèces de ces animaux, que quoiqu'elles ne ſoient diſtinguées à l'extérieur que par un très-petit nombre de caractères, il paroît qu'elles ne ſe mêlent point enſemble, & que par conſéquent elles ſont très-différentes les unes des autres *(c)*.

---

(b) *M. le Chevalier de Widerſpach.*

(c) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach.*



LE CARET



LE CARET. *grandeur d'un Sixieme de nature.*

# LE CARET (a).

Le Philosophe mettra toujours au premier rang la tortue franche, comme celle qui fournit la nourriture la plus agréable & la plus salutaire ; mais ceux qui ne recherchent que ce qui brille, préféreront la

(a) La Tuilée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Testudo imbricata. 2. *Linn. amph. reptilia.*

Tortue caret. *Rochefort.*

Testudo imbricata, *Hist. natur. des Tortues, par M. Jean Schneider.*

Testudo caretta. *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, vol. II, page 39.*

*Gronov. Zoophy. 72.*

*Ray, Synopsis animalium quadrupedum, page 258,* Testudo caretta dicta.

*Bont. jav. 82,* Testudo squamata.

The hawk's-bill Turtle. Testudo 1 major, unguibus utrinque quatuor. *Brown, Histoire naturelle de la Jamaïque, Londres, 1756, page 465.*

*Séba, mus. 1. tab. 80, fig. 9.*

Testudo caretta, *Sloane. Voyage aux Isles Madère, Barbade, &c. vol. 2.*

Caret. *Du Tertre, tome 2, p. 229,* N.° 24.

Caret, *Labat, p. 315.*

Caret, *Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*

tortue à laquelle nous conservons le nom de *Caret*, qui lui est généralement donné dans les pays qu'elle habite ; c'est principalement cette tortue que l'on voit revêtue de ces belles écailles qui, dès les siècles les plus reculés, ont décoré les palais les plus somptueux : effacées dans des tems plus modernes par l'éclat de l'or & par le feu que la taille a donné aux pierres dures & transparentes, on ne les emploie presque plus qu'à orner les bijoux simples, mais élégans de ceux dont la fortune est plus bornée, & peut-être le goût plus pur. Si elles servent quelquefois à parer la beauté, elles sont cachées par des ornemens plus éblouissans ou plus recherchées qu'on leur préfère, & dont elles ne sont que les supports. Mais si les écailles de la tortue Caret ont perdu de leur valeur par leur comparaison avec des substances plus éclatantes, & parce que la découverte du nouveau monde en a répandu une grande quantité dans l'ancien, leur usage est devenu plus général : on s'en sert d'autant plus qu'elles coûtent moins : combien de bijoux & de petits ouvrages ne sont point garnis de ces écailles que tout le monde connoît, & qui réunissent à une demi-transparence l'éclat de certains cristaux colorés, & une souplesse que l'on a essayé envain de donner au verre !

Il est aisé de reconnoître la tortue Caret au luisant des écailles placées sur sa carapace, & sur-tout à la

manière dont elles ſont diſpoſées. Elles ſe recouvrent comme les ardoiſes qui ſont ſur nos toits ; elles ſont d'ailleurs communément au nombre de treize ſur le diſque, & elles y ſont placées ſur trois rangs, comme dans la tortue franche ; le bord de la carapace, qui eſt beaucoup plus étroit que dans la plupart des tortues de mer, eſt garni ordinairement de vingt-cinq lames.

La couverture ſupérieure arrondie par le haut, & pointue par le bas, a preſque la forme d'un cœur : le Caret eſt d'ailleurs diſtingué des autres tortues marines par ſa tête & ſon cou, qui ſont beaucoup plus longs que dans les autres eſpèces ; la mâchoire ſupérieure avance aſſez ſur l'inférieure, pour que le muſeau ait une ſorte de reſſemblance avec le bec d'un oiſeau de proie ; & c'eſt ce qui l'a fait appeller par les Anglois *bec à faucon* (*b*). Ce nom a un peu ſervi à obſcurcir l'hiſtoire des tortues ; lorſque les Naturaliſtes ont tranſporté celui de *Caret* à la Caouane, ils n'en ont point ſéparé le nom de *bec à faucon*, qu'ils lui ont auſſi appliqué (*c*) ; &, en hiſtoire naturelle, lorſque les noms ſont les mêmes, on n'eſt que trop porté à croire que les objets ſe reſſemblent. On rencontre le Caret, ainſi que la plupart des autres tortues, dans les contrées chaudes de

(*b*) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 39.*
(*c*) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

l'Amérique (*d*) ; mais on le trouve aussi dans les mers de l'Asie. C'est de ces dernières qu'on apportoit sans doute les écailles fines dont se servoient les anciens, même avant le tems de Pline, & que les Romains devoient d'autant plus estimer, qu'elles étoient plus rares & venoient de plus loin ; car il semble qu'ils n'attachoient de valeur qu'à ce qui étoit pour eux le signe d'une plus grande puissance, & d'une domination plus étendue.

Le Caret n'est point aussi grand que la tortue franche ; ses pieds ont également la forme de nageoires, & sont quelquefois garnis chacun de quatre ongles. La saison de sa ponte est communément, dans l'Amérique septentrionale, en Mai, Juin & Juillet ; il ne dépose pas ses œufs dans le sable, mais dans un gravier mêlé de petits cailloux : ces œufs sont plus délicats que ceux des autres espèces de tortues, mais sa chair n'est point du tout agréable ; elle a même, dit-on, une forte vertu purgative (*e*) ; elle cause des vomissemens violens ; ceux qui en ont mangé sont bientôt couverts de petites tumeurs, & attaqués d'une fièvre violente, mais qui est une crise salutaire lorsqu'ils ont assez de vigueur pour résister à l'activité du remède. Au reste,

---

(*d*) Suivant Dampier, on n'en voit point dans la mer du Sud.

(*e*) *Dampier, Tome I.*

Dampier prétend que les bonnes ou mauvaiſes qualités de la chair de la tortue Caret, dépendent de l'aliment qu'elle prend, & par conſéquent très-ſouvent du lieu qu'elle habite.

Le Caret, quoique plus petit de beaucoup que la tortue franche, doit avoir plus de force, puiſqu'on l'a cru plus méchant : il ſe défend avec plus d'avantage, lorſqu'on cherche à le prendre ; & ſes morſures ſont vives & douloureuſes ; ſa couverture ſupérieure eſt plus bombée, & ſes pattes de devant ſont en proportion de ſa grandeur, plus longues que celles des autres tortues de mer ; auſſi, lorſqu'il a été renverſé ſur le dos, peut-il, en ſe balançant, s'incliner aſſez d'un côté ou de l'autre, pour que ſes pieds ſaiſiſſent la terre, qu'il ſe retourne, & qu'il ſe remette ſur ſes quatre pattes. Les belles écailles qui recouvrent ſa carapace pèſent ordinairement toutes enſemble de trois à quatre livres *(f)*, & quelquefois même de ſept à huit *(g)*. On eſtime le plus celles qui ſont épaiſſes, claires, tranſparentes, d'un jaune doré, & jaſpées de rouge & de blanc, ou d'un brun preſque noir *(h)*. Lorſqu'on veut les façonner,

---

(*f*) *Dampier, Tome I.*

(*g*) *Ray, Synopſis quadrupedum, page 258.*

(*h*) *Mémoires manuſcrits, rédigés & communiqués par M. de Fougeroux.*

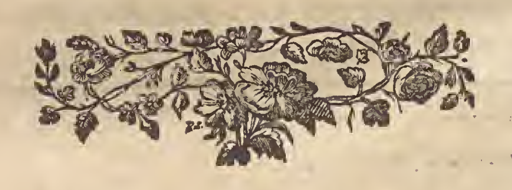
on les ramollit dans de l'eau chaude, & on les met dans un moule dont on leur fait prendre aiſément la forme, à l'aide d'une forte preſſe de fer; on les polit enſuite, & on y ajoute les ciſelures d'or & d'argent, & les autres ornemens étrangers avec leſquels on veut en relever les couleurs.

On prétend que, dans certaines contrées, & particulièrement ſur les côtes orientales & humides de l'Amérique méridionale, le Caret ſe plaît moins dans la mer que dans les terres noyées, où il trouve apparemment une nourriture plus abondante ou plus convenable à ſes goûts *(i)*.

---

(i) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach, Correſpondant du Cabinet du Roi.*

« On dit que les tortues caret ſe nourriſſent principalement d'une eſpèce de *fungus*, que les Américains nomment *oreille de Juif.* » *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*





D. Sève del.

LE LUTH.

# LE LUTH (a).

LA PLUPART DES TORTUES MARINES, dont nous avons parlé, ne s'éloignent pas beaucoup des régions équatoriales ; la Caouane n'eſt cependant pas la ſeule que l'on trouve dans une des mers qui baignent nos contrées ; on rencontre auſſi dans la méditerranée, une eſpèce de ces Quadrupèdes ovipares, qui ſurpaſſe même quelquefois par ſa longueur les plus grandes tortues franches. On la nomme le Luth ; elle fréquente de préférence, au moins dans le tems de la ponte, les rivages déſerts & en partie ſablonneux, qui avoiſinent

(a) *En latin*, lyra.

*Rat de mer, & tortue à clin*, par les pêcheurs de pluſieurs contrées.

Tortue luth. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Teſtudo Coriacea. 1. *Linn. amphibia reptilia.*

Tortue couverte comme de cuir, ou tortue mercuriale. *Rondelet, Hiſtoire des poiſſons. Lyon, 1558.*

Teſtudo coriacea *Vandell. ad Linn., Patav. 1761. 4.*

Teſtudo coriacea, *Hiſt. naturelle des tortues, par M. Schneider.*

les Etats barbarefques; elle s'avance peu dans la mer Adriatique, & fi elle parvient rarement jufqu'à la mer Noire, c'eft qu'elle doit craindre le froid des latitudes élevées. Elle eft diftinguée de toutes les autres tortues, tant marines que terreftres, en ce qu'elle n'a point de plaftron apparent. Sa carapace eft placée fur fon dos comme une forte de grande cuiraffe, mais elle ne s'étend pas affez pardevant & parderrière pour que la tortue puiffe mettre fa tête, fes pattes & fa queue à couvert fous cette forte d'arme défenfive. La tortue Luth paroît fe rapprocher par-là des crocodiles, & des autres grands Quadrupèdes ovipares qui peuplent les rivages des mers. La couverture fupérieure eft convexe, arrondie dans une partie de fon contour, mais terminée parderrière en pointe fi aigue & fi alongée, qu'on croiroit voir une feconde queue placée au-deffus de la véritable queue de l'animal; le long de cette carapace, s'étendent cinq arêtes affez élevées, & dont celle du milieu eft fur-tout très-faillante; quelques Naturaliftes ont compté fept arêtes, parce qu'ils ont compris dans ce nombre les deux lignes qui terminent la carapace de chaque côté. Cette couverture fupérieure n'eft point garnie d'écailles comme dans les autres tortues marines; mais cette efpèce de cuiraffe ainfi que tout le corps, la tête, les pattes & la queue, eft revêtue d'une peau épaiffe, qui, par fa confiftance &

& sa couleur, ressemble à un cuir dur & noir. Aussi Linné a-t-il appellé la tortue Luth, *la tortue couverte de cuir;* & a-t-elle plus de rapport que les autres tortues marines, avec les lamantins & les phoques dont les pieds sont recouverts d'une peau noirâtre & dure; le dessous du corps est aplati; les pattes, ou plutôt les nageoires, de la tortue Luth, sont dépourvues d'ongles, suivant la plupart des Naturalistes; mais j'ai remarqué une membrane en forme d'ongle aux pattes de derrière de celle que l'on conserve dans le Cabinet du Roi; la partie supérieure du museau est fendue de manière à recevoir la partie inférieure qui est recourbée en haut. Rondelet dit avoir vu une tortue de cette espèce prise à Frontignan, sur les côtes du Languedoc, longue de *cinq coudées*, large de deux, & dont on retira une grande quantité de graisse ou d'huile bonne à brûler *(b)*. M. Amoureux, le fils, de la Société royale de Montpellier, a donné la description d'une tortue de cette espèce, pêchée au port de Cette, en Languedoc, & dont la longueur totale étoit de sept pieds cinq pouces *(c)*. Celle qui a servi à notre description, & dont nous rapportons les dimensions dans la

---

(*b*) *Rondelet, à l'endroit cité.*

(*c*) *Journal de Physique, 1778.*

note ſuivante (*d*), eſt à-peu-près de la même grandeur.

Les tortues Luth n'habitent pas ſeulement dans la Méditerranée ; on les trouve auſſi ſur les côtes du Pérou, du Mexique, & ſur la plupart de celles d'Afrique, qui ſont ſituées dans la zone torride (*e*) : il paroît qu'elles s'avancent vers les hautes latitudes de notre hémiſphère, au moins pendant les grandes chaleurs. Le quatre Août, de l'année 1729, on prit, à treize lieues de Nantes, au nord de l'embouchure de la Loire, une tortue qui avoit ſept pieds un pouce de

---

(*d*) Dimenſions d'une tortue Luth.

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| Longueur totale. | 7 | 3 | 2 |
| Groſſeur. | 7 | | 1 |
| Epaiſſeur. | 1 | 8 | |
| Longueur de la carapace. | 4 | 8 | 2 |
| Largeur de la carapace. | 4 | 4 | |
| Longueur du cou & de la tête. | 1 | 5 | |
| Longueur des mâchoires. | | 8 | 6 |
| Groſſeur du cou. | 2 | 11 | |
| Grand diamètre des yeux. | | 2 | |
| Longueur des pattes de devant. | 3 | 1 | |
| Groſſeur des pattes de devant. | 1 | 11 | 6 |
| Longueur des pattes de derrière. | 1 | 6 | |
| Groſſeur des pattes de derrière. | 1 | 7 | 10 |
| Longueur de la queue. | 1 | 1 | |

(*e*) *Mémoires manuſcrits, rédigés par M. de Fougeroux.*

long, trois pieds ſept pouces de large & deux pieds d'épaiſſeur. M. de la Font, Ingénieur en chef à Nantes, en envoya une deſcription à M. de Mairan; tous les caractères qui y ſont rapportés, ſont entièrement conformes à ceux de la tortue Luth, conſervée au Cabinet du Roi; à la vérité, il y eſt parlé de dents, qui ne ſe trouvent dans aucune tortue connue; mais il eſt aiſé de prendre pour des dents, les grandes éminences formées par les échancrures profondes des deux mâchoires de la tortue Luth; d'ailleurs la forme & la poſition de ces éminences répondent à celles des prétendues dents de la tortue pêchée auprès de Nantes. Cette dernière tortue Luth pouſſoit d'horribles cris, ſuivant M. de la Font, quand on lui caſſa la tête à coup de crochet de fer, ſes hurlemens auroient pu être entendus à un quart de lieue; & ſa gueule écumante de rage, exhaloit une vapeur très-puante *(f)*.

En 1756, un peu après le milieu de l'été, on prit auſſi, une aſſez grande tortue Luth, ſur les côtes de Cornouaille, en Angleterre *(g)*. M. Pennant a donné, dans les tranſactions philoſophiques, la deſcription & la figure d'une très-petite tortue marine de trois pouces

---

*(f) Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1729.*

*(g) Zoologie Britannique, Londres 1776, vol. II.*

trois lignes de long, ſur un pouce & demi de large. Il eſt évident, d'après la figure & la deſcription, que cette très-jeune tortue étoit de l'eſpèce du Luth, & avoit été priſe peu de tems après ſa ſortie de l'œuf, ainſi que le ſoupçonne M. Pennant. Ce Naturaliſte avoit vu cette tortue chez un Marchand de Londres, qui ignoroit d'où on l'avoit apportée *(h)*.

La tortue *Luth*, eſt une de celles que les anciens Grecs ont le mieux connues, parce qu'elle habitoit leur patrie : tout le monde ſait que dans les contrées de la Grèce, ou dans les autres pays ſitués ſur les bords de la Méditerranée, la carapace d'une grande tortue fut employée par les inventeurs de la muſique comme un corps d'inſtrument, ſur lequel ils attachèrent des cordes de boyaux ou de métal. On a écrit qu'ils choiſirent la couverture d'une tortue *Luth ;* & telle fut la première lyre groſſière qui ſervit à faire goûter à des peuples peu civiliſés encore, le charme d'un art dont ils devoient tant accroître la puiſſance. Auſſi la tortue *Luth* a-t-elle été, pour ainſi dire, conſacrée à Mercure, que l'on a regardé comme l'inventeur de la lyre. Les Modernes l'ont même ſouvent, à l'exemple des Anciens, appellée *Lyre*, ainſi que *Luth ;* & il

---

(*h*) *Tranſactions philoſophiques, année 1771, vol. 61.*

convenoit que ſon nom rappellât le noble & brillant uſage que l'on fît de ſon bouclier, dans les premiers âges des belles régions baignées par les eaux de la Méditerranée.





# SECONDE DIVISION.

# TORTUES
## D'EAU DOUCE ET DE TERRE.

## LA BOURBEUSE (a).

LES DIFFÉRENTES TORTUES dont nous avons déjà écrit l'hiſtoire, non-ſeulement vivent au milieu des eaux ſalées de la mer, mais recherchent encore l'eau douce des fleuves qui s'y jettent : elles vont auſſi

(a) *En latin*, mus aquatilis.

*En Japonois*, jogame, *ou* doogame, *ou* doocame.

La Bourbeuſe. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Teſtudo lutaria, 7. *Linn., amphib. rept.*

*Ray, Synopſis quadrupedum, page 254*, Teſtudo aquarum dulcium, ſeu lutaria.

*Rondelet, Hiſtoire des poiſſons. Lyon, 1558, ſeconde partie, page 170.*

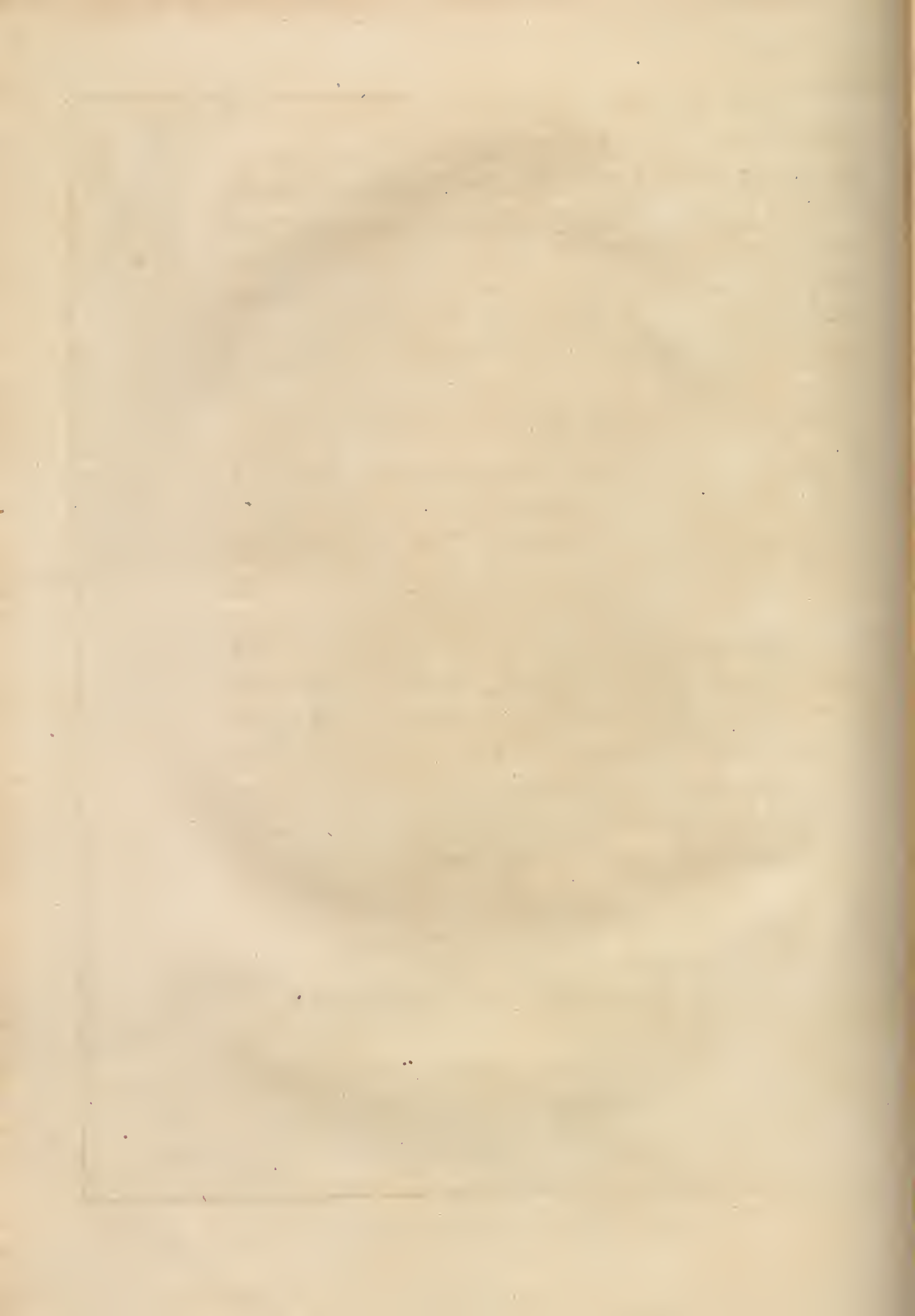
Teſtudo lutaria, 9. *Schneider.*



De Seve d.

Chevillet s.

LA BOURBEUSE, *grandeur de trois quarts de Nature.*



quelquefois à terre, soit pour y déposer leurs œufs, soit pour y paître les plantes qui y croissent. On ne peut donc pas les regarder comme entièrement reléguées au milieu des grandes eaux de l'Océan; de même on doit dire qu'aucune des tortues dont il nous reste à parler, n'habite exclusivement l'eau douce ou les terrains élevés: toutes peuvent vivre sur la terre, toutes peuvent demeurer pendant plus ou moins de tems au milieu de l'onde douce & de l'onde amère, & l'on ne doit entendre ce que nous avons dit de la demeure des tortues de mer, & ce que nous ajouterons de celles des tortues d'eau douce & des tortues de terre, que comme l'indication du séjour qu'elles préfèrent, plutôt que d'une habitation exclusive. Tout ce qu'on peut assurer relativement à ces trois familles de tortues, c'est que le plus souvent on trouve la première au milieu des eaux salées, la seconde au milieu des eaux douces, la troisième sur les hauteurs, ou dans les bois; & leur habitation particulière a été déterminée par leur conformation tant intérieure qu'extérieure, ainsi que par la différence de la nourriture qu'elles recherchent, & qu'elles ne peuvent trouver que sur la terre, dans les fleuves ou dans la mer.

La Bourbeuse est une des tortues que l'on rencontre le plus souvent au milieu des eaux douces; elle est beaucoup plus petite qu'aucune tortue marine, puisque sa longueur, depuis le bout du museau jusqu'à

l'extrémité de la queue, n'excède pas ordinairement ſept ou huit pouces, & ſa largeur trois ou quatre. Elle eſt auſſi beaucoup plus petite que la tortue terreſtre, appellée la Grecque : communément le tour de la carapace eſt garni de vingt-cinq lames, bordées de ſtries légères; le diſque l'eſt de treize lames ſtriées de même, foiblement pointillées dans le centre, & dont les cinq de la rangée du milieu ſe relèvent en arête longitudinale. Cette couverture ſupérieure eſt noirâtre & plus ou moins foncée.

La partie poſtérieure du plaſtron eſt terminée par une ligne droite; la couleur générale de la peau de cette tortue tire ſur le noir, ainſi que celle de la carapace; les doigts ſont très-diſtincts l'un de l'autre, mais réunis par une membrane; il y en a cinq aux pieds de devant, & quatre aux pieds de derrière; le doigt extérieur de chaque pied de devant eſt communément ſans ongle; la queue eſt à-peu-près longue comme la moitié de la couverture ſupérieure; au lieu de la replier ſous ſa carapace, ainſi que la plupart des tortues de terre, la Bourbeuſe la tient étendue lorſqu'elle marche *(b)*; & c'eſt de-là que lui vient le nom de *rat aquatique, mus aquatilis*, que les anciens lui ont donné *(c)*; lorſqu'on la voit

---

(*b*) *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne, page 12.*

(*c*) *Rondelet, à l'endroit déjà cité.*

marcher,

marcher, on croiroit avoir devant les yeux un lézard dont le corps ſeroit caché ſous un bouclier plus ou moins étendu. Ainſi que les autres tortues, elle fait entendre quelquefois un ſifflement entrecoupé.

On la trouve non-ſeulement dans les climats tempérés & chauds de l'Europe *(d)*, mais encore en Aſie, au Japon *(e)*, dans les grandes Indes, &c. On la rencontre à des latitudes beaucoup plus élevées que les tortues de mer: on l'a pêchée quelquefois dans les rivières de la Siléſie; mais cependant elle ne ſupporteroit que très-difficilement un climat très-rigoureux, & du moins elle ne pourroit pas y multiplier. Elle s'engourdit pendant l'hiver, même dans les pays tempérés. C'eſt à terre qu'elle demeure pendant ſa torpeur: dans le Languedoc, elle commence vers la fin de l'automne à préparer ſa retraite; elle creuſe pour cela un trou, ordinairement de ſix pouces de profondeur; elle emploie plus d'un mois à cet ouvrage. Il arrive ſouvent qu'elle paſſe l'hiver ſans être entièrement cachée, parce que la terre ne retombe pas toujours ſur elle, lorſqu'elle

---

(*d*) Elle eſt en très-grand nombre dans toutes les rivières de la Sardaigne. *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de ce Royaume, par M. François Cette. A Saſſari, 1777, page 12.*

(*e*) *Hiſtoire générale des Voyages, Tome 40, page 382, édition in-12.*

s'eſt placée au fond de ſon trou. Dès les premiers jours du printems elle change d'aſyle; elle paſſe alors la plus grande partie du tems dans l'eau; elle s'y tient ſouvent à la ſurface, & ſur-tout lorſqu'il fait chaud, & que le ſoleil luit. Dans l'été, elle eſt preſque toujours à terre. Elle multiplie beaucoup dans pluſieurs endroits aquatiques du Languedoc, ainſi qu'auprès du Rhône, dans les marais d'Arles, & dans pluſieurs endroits de la Provence *(f)*. M. le Préſident de la Tour d'Aygue, dont les lumières & le goût pour les Sciences naturelles ſont connus, a bien voulu m'apprendre qu'on trouva une ſi grande quantité de tortues Bourbeuſes dans un marais d'une demi-lieue de ſurface, ſitué dans la plaine de la Durance, que ces animaux ſuffirent pendant plus de trois mois à la nourriture des payſans des environs.

Ce n'eſt qu'à terre que la Bourbeuſe pond ſes œufs; elle les dépoſe, comme les tortues de mer, dans un trou qu'elle creuſe, & elle les recouvre de terre ou de ſable; la coque en eſt moins molle, que celle des œufs des tortues franches, & leur couleur eſt moins uniforme. Lorſque les petites tortues ſont écloſes, elles n'ont quelquefois que ſix lignes ou environ de largeur *(g)*.

---

(*f*) Ces faits m'ont été communiqués par M. de Touchy, de la Société royale de Montpellier.

(*g*) *Note communiquée par M. le Préſident de la Tour d'Aygue.*

La Bourbeuſe ayant les doigts des pieds plus ſéparés, & une charge moins peſante que la plupart des tortues, & ſur-tout que la tortue terreſtre, appellée la Grecque, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle marche avec bien moins de lenteur lorſqu'elle eſt à terre, & que le terrain eſt uni.

Les Bourbeuſes, ou les tortues d'eau douce proprement dites, croiſſent pendant très-long-tems, ainſi que les tortues de mer; mais le tems qu'il leur faut pour atteindre à leur entier développement eſt moindre que celui qui eſt néceſſaire aux tortues franches, attendu qu'elles ſont plus petites: auſſi ne vivent-elles pas ſi long-tems. On a cependant obſervé que lorſqu'elles n'éprouvent point d'accidens, elles parviennent juſqu'à l'âge de quatre-vingts ans & plus; & ce grand nombre d'années ne prouve-t-il pas la longue vie que nous avons cru devoir attribuer aux grandes tortues de mer?

Le goût que la tortue d'eau douce a pour les limaçons, pour les vers, & pour les inſectes dépourvus d'ailes qui habitent les rives qu'elle fréquente, ou qui vivent ſur la ſurface des eaux, l'a rendue utile dans les jardins, qu'elle délivre d'animaux nuiſibles, ſans y cauſer aucun dommage. On la recherche d'ailleurs à cauſe de l'uſage qu'on en fait en médecine, ainſi que de quelques autres tortues: elle devient comme domeſtique; on la conſerve

dans des baſſins pleins d'eau, ſur les bords deſquels on a ſoin de mettre une planche qui s'étende juſqu'au fond, quand ces mêmes bords ſont trop eſcarpés, afin qu'elle puiſſe ſortir de ſa retraite, & aller chercher ſa petite proie. Lorſque l'on peut craindre qu'elle ne trouve pas une nourriture aſſez abondante, on y ſupplée par du ſon & de la farine. Au reſte, elle peut, comme les autres Quadrupèdes ovipares, vivre pendant long-tems ſans prendre aucun aliment, & même quelque tems après avoir été privée d'une des parties du corps qui paroiſſent le plus eſſentielles à la vie, après avoir eu la tête coupée. *(h)*

Autant on doit la multiplier dans les jardins que l'on veut garantir des inſectes voraces, autant on doit l'empêcher de pénétrer dans les étangs & dans les autres endroits habités par les poiſſons. Elle attaque même, dit-on, ceux qui ſont d'une certaine groſſeur; elle les ſaiſit ſous le ventre; elle les y mord, & leur fait des bleſſures aſſez profondes, pour qu'ils perdent leur ſang, & s'affoibliſſent bientôt; elle les entraîne alors au fond de l'eau, & elle les y dévore avec tant d'avidité, qu'elle n'en laiſſe que les arêtes, & quelques parties cartilagineuſes de la tête: elle rejette auſſi quelquefois leur

---

*(h) Ray, Synopſis animalium, Londres, 1693, page 254.*

veſſie aérienne, qui s'élève à la ſurface de l'eau, & par le moyen des veſſies à air, que l'on voit nager ſur les étangs, l'on peut juger que le fond eſt habité par des tortues bourbeuſes.

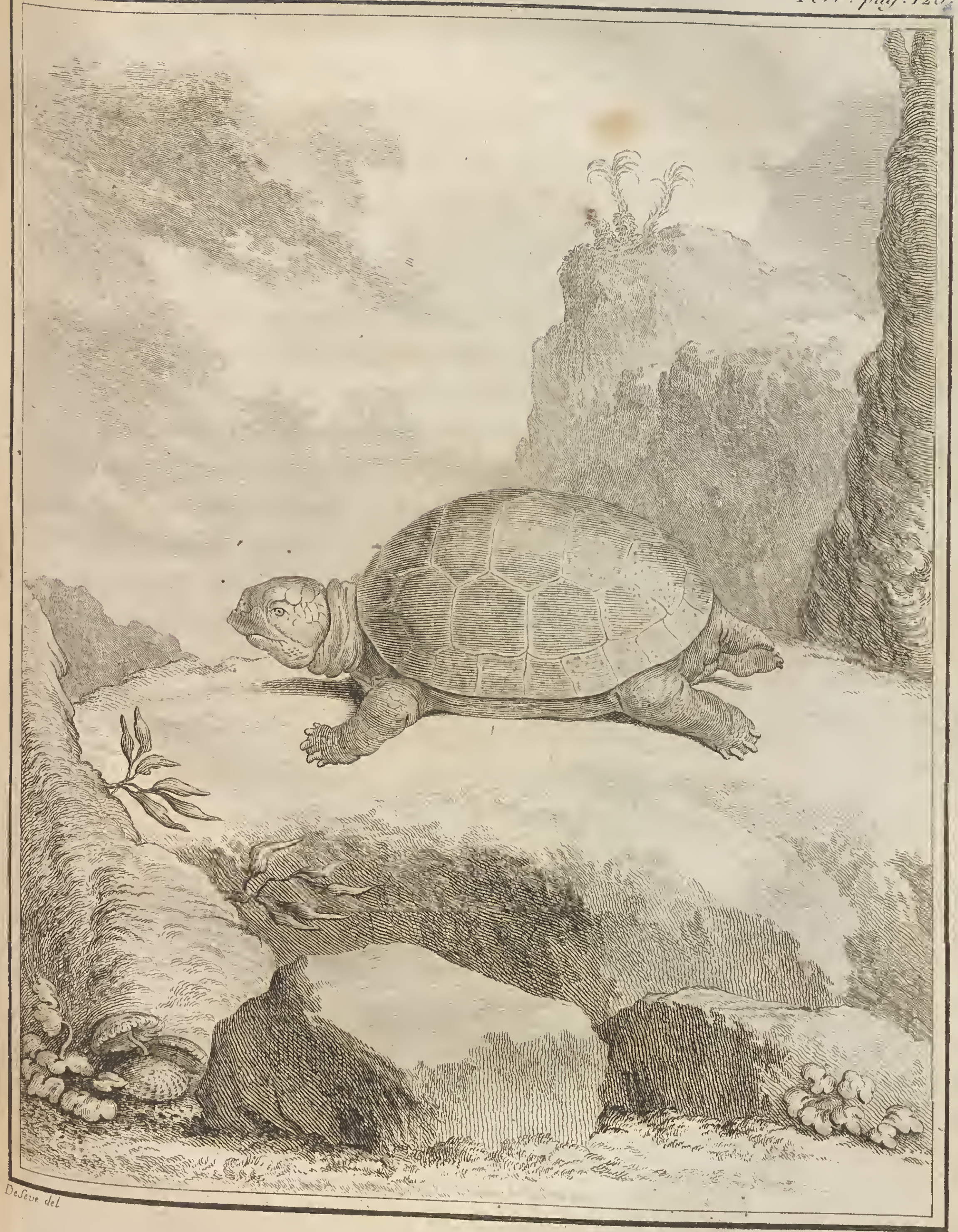




# LA RONDE (a).

C'EST dans l'Europe méridionale, ſuivant M. Linné, que l'on trouve cette tortue: ſa carapace eſt preſque entièrement ronde, & c'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'*orbiculaire*. Les bords de cette carapace ſont recouverts de vingt-trois lames, dans deux individus conſervés au Cabinet du Roi, & le diſque l'eſt de treize. Ces lames ſont très-unies, & leur couleur, aſſez claire, eſt ſemée de très-petites taches rouſſes, plus ou moins foncées. Le plaſtron eſt échancré par derrière, & recouvert de douze lames. Le muſeau ſe termine par une pointe forte & aigue, en forme de très-petite corne. La queue eſt très-courte. Les pieds ſont ramaſſés, arrondis; & les doigts réunis par une membrane commune, ne ſont, en quelque ſorte, ſenſibles que par des ongles aſſez forts & aſſez longs. Ces ongles ſont

(a) La Ronde. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo orbicularis, 5. *Linn. amphib. rept.*
Teſtudo europæa, 5. *Schneider.*


De Seve del

veuve Tardieu Sc

LA RONDE. *grandeur de nature.*

au nombre de cinq dans les pieds de devant, & de quatre dans les pieds de derrière. La tortue Ronde habite de préférence au milieu des rivières & des marais, & ses habitudes doivent ressembler plus ou moins à celles de la Bourbeuse, suivant le plus ou moins d'égalité de leurs forces.

On rencontre les tortues Rondes, non-seulement dans les pays Méridionaux de l'Europe, mais encore en Prusse (*b*) : les Paysans de ce Royaume les prennent & les gardent dans des vaisseaux, qui contiennent la nourriture destinée à leurs cochons ; ils pensent que ces derniers animaux s'en portent mieux & en engraissent davantage ; les tortues Rondes vivent quelquefois plus de deux ans dans cette sorte d'habitation extraordinaire (*c*).

Il se pourroit que la Ronde parvînt à une grandeur un peu considérable, malgré la petite taille des deux individus que nous avons décrits, & qui n'ont pas plus de trois pouces neuf lignes de longueur totale, sur deux pouces cinq lignes de largeur, parce que ces deux petites tortues présentent tous les signes du premier âge & d'un développement très-peu avancé. Si

---

(*b*) *Ichthyologia, cum amphibiis regni Borussici methodo linnæana disposita à Johan. Christoph. Wulff.*

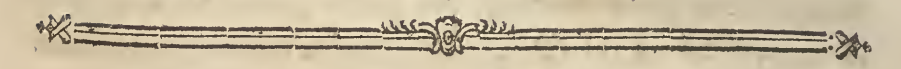
(*c*) Wulff, *ouvrage déjà cité.*

cela étoit, nous ſerions tentés de la regarder comme une variété de la Terrapène, dont nous allons parler. Mais, juſqu'à ce que nous ayons recueilli un plus grand nombre d'obſervations, nous les ſéparerons l'une de l'autre.

Les petites tortues Rondes, que nous avons examinées, nous ont préſenté un fait intéreſſant : les avant-dernières pièces de leur plaſtron étoient ſéparées & laiſſoient paſſer la peau nue du ventre, qui formoit une eſpèce de poche ou de gonflement plus conſidérable dans l'une que dans l'autre, & au milieu duquel on diſtinguoit, dans une ſur-tout, l'origine du cordon ombilical. Nous invitons les Naturaliſtes à remarquer ſi, dans les autres eſpèces, les très-jeunes tortues préſentent cette ſciſſure du plaſtron, & cette marque d'un âge peu avancé. L'on a obſervé dans le crocodile & dans quelques lézards, un fait analogue que l'on retrouvera peut-être dans un très-grand nombre de Quadrupèdes ovipares.



LA TERRAPÈNE



# LA TERRAPÈNE (a).

NOUS CONSERVONS à cette tortue de marais ou d'eau douce, le nom de *Terrapène* qui lui a été donné par Brown. On la trouve aux Antilles, & particulièrement à la Jamaïque ; elle y eſt très-commune dans les lacs & dans les marais où elle habite parmi les plantes aquatiques qui y croiſſent. Son corps, dit Brown, eſt en général, ovale & comprimé; ſa longueur excède quelquefois huit ou neuf pouces. Sa chair eſt regardée comme un mets auſſi ſain que délicat *(b)*.

Il paroît que cette tortue eſt la même que celle que Dampier a cru devoir nommer *hécate*. Suivant ce Voyageur, cette dernière aime en effet l'eau douce; elle cherche les étangs & les lacs, d'où elle va rarement à terre. Son poids eſt de douze ou quinze livres.

---

(a) The Terrapin, teſtudo quarta minima lacuſtris, unguibus palmarum quinis, plantarum quaternis, teſta depreſſa. *Brown, Hiſt. nat. de la Jamaïque, page 466.*

(b) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

Elle a les pattes courtes, les pieds plats, le cou long & menu. Sa chair eſt un fort bon aliment *(c)*. Tous ces caractères ſemblent convenir à la Terrapène.

---

(*c*) *Dampier, Tome 1.*





# LA SERPENTINE (a).

Il est aisé de distinguer cette tortue de toutes les autres, par la longueur de sa queue, qui égale presque celle de la carapace. Cette couverture supérieure est un peu relevée en arête longitudinale, & comme découpée parderrière en cinq pointes aigues. Les doigts des pieds sont peu séparés les uns des autres. La Serpentine habite au milieu des eaux douces de la Chine.

Il paroît que ses mœurs se rapprochent de celles de la Bourbeuse; & que non-seulement elle détruit les insectes, mais encore qu'elle se nourrit de poissons.

---

(a) La tortue serpentine. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Testudo serpentina 15. *Linn. amphib. rept.*

Testudo serpentina, 8. *Schneider.*



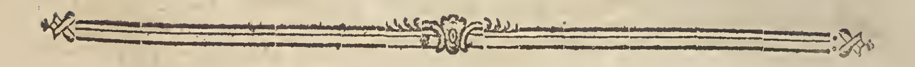


# LA ROUGEATRE.

NOUS DONNONS ici la notice d'une tortue envoyée de Penſylvanie, ſous le nom de tortue de marais, & décrite par M. Edwards *(a)*. Le bout de ſa queue eſt garni d'une pointe aigue & cornée comme celles de pluſieurs tortues Grecques & de la tortue Scorpion. Ses doigts ſont réunis par une membrane. Sa couleur générale eſt brune, mais les lames qui garniſſent ſes côtés, & les écailles qui recouvrent le tour de ſes mâchoires & de ſes yeux, ſont d'un jaune rougeâtre que l'on retrouve auſſi ſur ſon plaſtron.

(*a*) *Glanures de l'Hiſtoire naturelle, par Georges Edwards. Londres, 1764, ſeconde partie, chap.* LXXVII, *planche 287.*





# LA TORTUE SCORPION (a).

C'EST à Surinam qu'habite cette tortue; sa carapace est ovale, d'une couleur très-foncée & relevée sur le dos par trois arêtes longitudinales; le disque est garni de treize lames, dont les cinq du milieu sont très-alongées, & on en compte communément vingt-trois sur les bords: douze lames recouvrent le plastron, qui n'est presque point échancré; la tête est couverte par-devant d'une peau calleuse, qui se divise en trois lobes sur le front. La tortue Scorpion a cinq doigts à chaque pied; ils sont un peu séparés, & garnis d'ongles, excepté les doigts extérieurs des pieds de derrière: mais ce qui lui a fait imposer son nom, & ce qui sert à la faire reconnoître, c'est une arme dure, en forme de corne ou d'ongle crochu, qu'elle porte au bout de la queue, & qui a une sorte de ressemblance avec l'aiguillon du scorpion. M. Linné a fait connoître cette tortue, dont

(a) La tortue scorpion. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo scorpioides, 8. *Linn. amphib. rept.*
Testudo fimbriata, 12. *Schneider.*

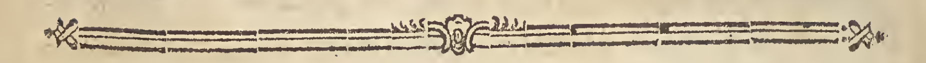
on conſerve au Cabinet du Roi pluſieurs carapaces & plaſtrons. Ils ont été envoyés comme ayant appartenu à une petite tortue de marais qui habite dans les ſavanes noyées de la Guiane, & qui ne parvient jamais à une taille plus conſidérable que celle qui eſt indiquée par les couvertures envoyées au Cabinet du Roi: les plus grandes de ces carapaces ont ſix ou ſept pouces de longueur, ſur quatre ou cinq de largeur. Voilà donc une eſpèce de tortue d'eau douce ou de marais, dont la queue eſt garnie d'une calloſité; nous remarquerons un caractère preſque ſemblable dans pluſieurs tortues grecques ou tortues terreſtres proprement dites, & particulièrement dans celles qui ont atteint leur entier développement.





De Seve del. Marie Sticotti Sc.

LA JAUNE, *grandeur de trois cinquiemes de Nature.*



# LA JAUNE.

NOUS AVONS VU vivans plusieurs individus de cette espèce de tortue d'eau douce, qui n'a encore été décrite par aucun des Naturalistes dont les ouvrages sont le plus répandus. On les avoit fait venir d'Amérique dans des baquets remplis d'eau, pour les employer dans divers remèdes. Cette jolie tortue parvient ordinairement à une grandeur double de celle des tortues Bourbeuses. Une carapace qui avoit appartenu à un individu de cette espèce, & qui fait partie de la collection du Roi, a sept pouces neuf lignes de longueur. La tortue jaune est agréablement peinte d'un vert d'herbe un peu foncé, & d'un jaune qui imite la couleur de l'or. Ces couleurs règnent non-seulement sur sa carapace, mais encore sur sa tête, ses pattes, sa queue & tout son corps. Le fond de la couleur est vert, & c'est sur ce fond agréable que sont distribuées un très-grand nombre de très-petites taches d'un beau jaune, placées fort près les unes des autres, se touchant en quelques endroits, imitant ailleurs des rayons par leur disposition, & formant par-tout un mêlange très-doux à la vue; le disque est ordinairement recouvert de treize lames, & les bords de la



De Seve del. Marie Sticotti Sc.

LA JAUNE, *grandeur de trois cinquièmes de Nature.*



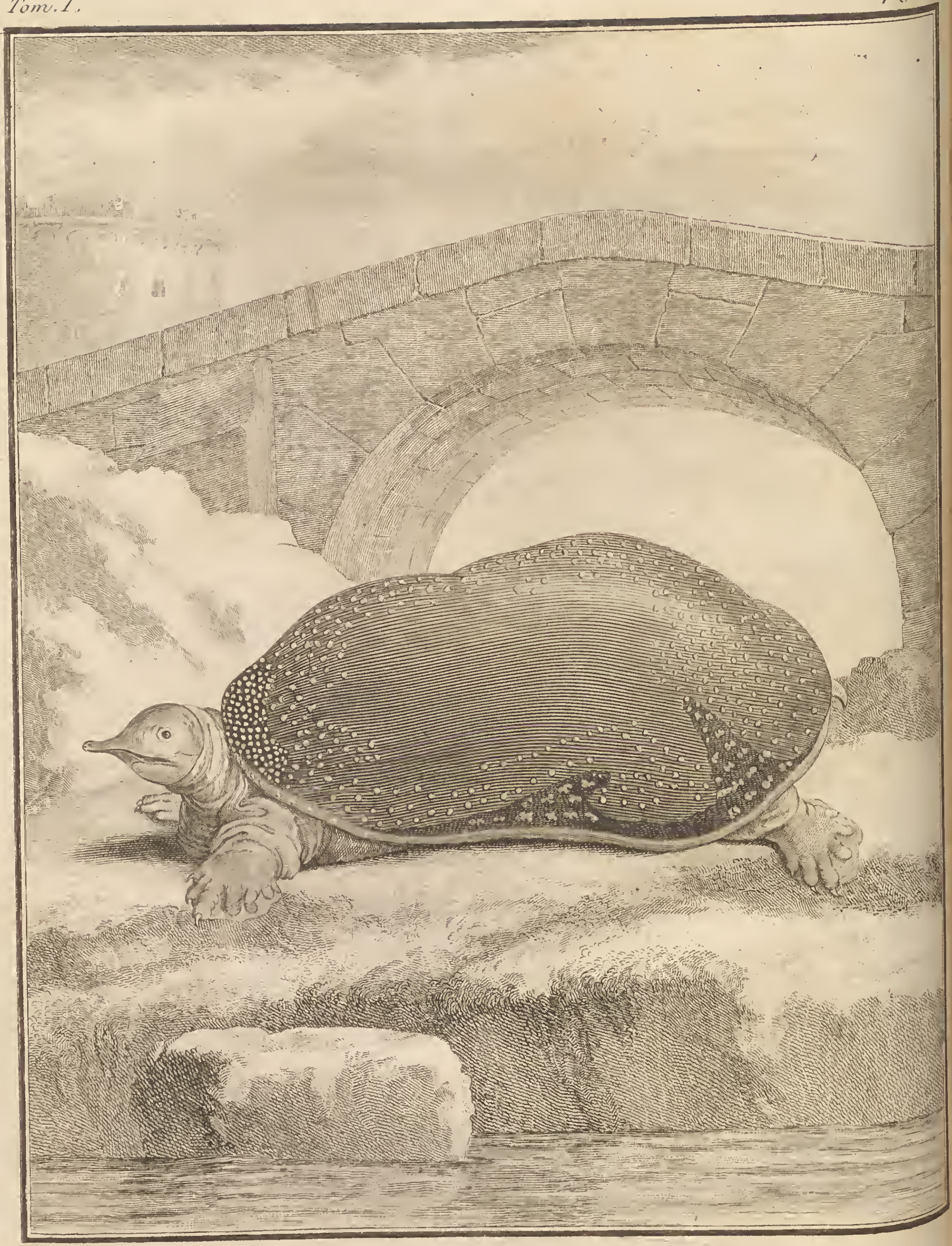
# LA JAUNE.

NOUS AVONS VU vivans plusieurs individus de cette espèce de tortue d'eau douce, qui n'a encore été décrite par aucun des Naturalistes dont les ouvrages sont le plus répandus. On les avoit fait venir d'Amérique dans des baquets remplis d'eau, pour les employer dans divers remèdes. Cette jolie tortue parvient ordinairement à une grandeur double de celle des tortues Bourbeuses. Une carapace qui avoit appartenu à un individu de cette espèce, & qui fait partie de la collection du Roi, a sept pouces neuf lignes de longueur. La tortue jaune est agréablement peinte d'un vert d'herbe un peu foncé, & d'un jaune qui imite la couleur de l'or. Ces couleurs règnent non-seulement sur sa carapace, mais encore sur sa tête, ses pattes, sa queue & tout son corps. Le fond de la couleur est vert, & c'est sur ce fond agréable que sont distribuées un très-grand nombre de très-petites taches d'un beau jaune, placées fort près les unes des autres, se touchant en quelques endroits, imitant ailleurs des rayons par leur disposition, & formant par-tout un mélange très-doux à la vue; le disque est ordinairement recouvert de treize lames, & les bords de la

carapace le ſont de vingt-cinq. Le plaſtron eſt garni de douze lames, & la partie poſtérieure de cette couverture eſt terminée par une ligne droite, comme dans la Bourbeuſe, avec laquelle *la Jaune* a beaucoup de rapports. La forme générale de la tête eſt agréable ; les pattes ſont déliées ; les doigts un peu réunis par une membrane, & armés chacun d'un ongle long, aigu & crochu. La queue eſt menue, & preſque auſſi longue que la moitié de la carapace ; lorſque la tortue marche, elle la porte droite & étendue comme la Bourbeuſe. Elle ſe meut avec moins de lenteur que les tortues de terre, & elle eſt auſſi agréable à voir par la nature de ſes mouvemens, que par la beauté de ſes couleurs. Lorſqu'elle va s'accoupler, elle fait entendre un petit gémiſſement, un petit cri d'amour. Un individu de cette eſpèce a été envoyé au Cabinet du Roi ſous le nom de tortue terreſtre. Ce qui a pu induire en erreur, c'eſt que toutes les tortues d'eau douce paſſent une très-grande partie de l'année à terre, ainſi que nous l'avons dit de la Bourbeuſe. On ne la rencontre pas ſeulement en Amérique ; on la trouve encore dans l'Iſle de l'Aſcenſion, d'où il eſt arrivé un individu de cette eſpèce au Cabinet du Roi ; elle habite auſſi dans les eaux douces de l'Europe, & n'y varie que par ſes couleurs, qui ſont quelquefois moins vives.



LA MOLLE.



*De Seve del.*

LA MOLLE.

# LA MOLLE (a).

CETTE TORTUE eſt la plus grande des tortues d'eau douce ; ſa taille approche de celle des petites tortues marines. M. Pennant eſt le premier qui en ait parlé *(b)*; il avoit reçu cet animal de la Caroline méridionale. Le Docteur Garden, à qui on avoit apporté deux individus de cette eſpèce, en avoit envoyé un à M. Ellis, & l'autre à M. Pennant. Cette tortue ſe trouve dans les rivières du ſud de la Caroline : on l'y appelle tortue à *écailles molles ;* mais comme elle n'a point d'écailles proprement dites, nous avons préféré de l'appeller ſimplement la *Molle.* Elle habite en grand nombre dans les rivières de Savannah & d'Alatamaha ; & l'on avoit dit à M. Garden qu'elle étoit auſſi très-commune dans la Floride orientale. Elle parvient à une grandeur conſidérable, & pèſe quelquefois juſqu'à ſoixante-dix livres.

(a) Teſtudo cartilaginea, *Petri Boddaert, epiſtola de teſtudine cartilaginea, ex muſeo Joan. Albert Schloſſeri. Amſterd. 1772.*
Teſtudo ferox, 6 *Schneider.*

(b) *Tranſactions philoſophiques, année 1771, vol. 61.*

Une de celles que M. Garden avoit chez lui, pesoit de vingt-cinq à trente livres: ce Naturaliste la garda près de trois mois, pendant lesquels il ne s'apperçut pas qu'elle eût rien mangé d'un grand nombre de choses qu'on lui avoit présentées.

La carapace de cet individu avoit vingt pouces de long, & quatorze de large ; la couleur générale en étoit d'un brun foncé, avec une teinte verdâtre; le milieu de cette couverture supérieure, étoit dur, fort & osseux ; mais les bords, & particulièrement la partie postérieure étoient cartilagineux, moux, plians, ressemblant à un cuir tané, cédant aux impressions dans tous les sens, mais cependant assez épais & assez forts, pour défendre & garantir l'animal. Cette carapace étoit couverte vers la queue de petites élévations unies & oblongues, & vers la tête, d'élévations un peu plus grandes.

Le plastron étoit d'une belle couleur blanchâtre; il étoit plus avancé de deux à trois pouces que la carapace, de telle sorte que, lorsque l'animal retiroit sa tête, il pouvoit la reposer sur la partie antérieure, qui étoit pliante & cartilagineuse. La partie postérieure du plastron étoit dure, osseuse, relevée & conformée de manière à représenter, selon M. Garden, une *selle de cheval.*

La tête étoit un peu triangulaire & petite, relativement à la grandeur de l'animal; elle s'élargissoit du côté du cou, qui étoit épais, long de treize pouces &

demi, & que la tortue pouvoit retirer facilement ſous la carapace.

Les yeux étoient placés dans la partie antérieure & ſupérieure de la tête, aſſez près l'un de l'autre ; les paupières étoient grandes & mobiles; la prunelle étoit petite, & l'iris entièrement rond, & d'un jaune très-brillant, faiſoit paroître les yeux très-vifs. Cette tortue avoit une membrane clignotante, qui ſe fermoit lorſqu'elle éprouvoit quelque crainte, ou qu'elle s'endormoit.

La bouche étoit ſituée dans la partie inférieure de la tête, ainſi que dans les autres tortues: chaque mâchoire étoit d'un ſeul os : mais un des caractères les plus particuliers à cette tortue, étoit la forme & la poſition de ſes narines. Le deſſus de la mâchoire ſupérieure ſe terminoit par une production cartilagineuſe un peu cilindrique, longue au moins de trois quarts de pouce, reſſemblant au groin d'une taupe, mais tendre, menue & un peu tranſparente; à l'extrémité de cette production étoient placées les ouvertures des narines qui s'ouvroient auſſi dans le palais.

Les pattes étoient épaiſſes & fortes; celles de devant avoient cinq doigts, dont les trois premiers étoient plus forts, plus courts que les deux autres, & garnis d'ongles crochus. A la ſuite du cinquième doigt, étoient deux eſpèces de faux doigts, qui ſervoient à étendre une aſſez grande

membrane qui les réunissoit tous. Les pattes de derrière étoient conformées de même, excepté qu'il n'y avoit qu'un faux doigt, au lieu de deux ; elles étoient, ainsi que celles de devant, recouvertes d'une peau ridée, d'une couleur verdâtre & sombre. La tortue molle a beaucoup de force ; & comme elle est farouche, il arrive souvent que lorsqu'elle est attaquée, elle se lève sur ses pattes, s'élance avec furie contre son ennemi, & le mord avec violence.

La queue de l'individu apporté à M. Garden étoit grosse, large & courte. Cette tortue étoit femelle ; elle pondit quinze œufs, & on en trouva à-peu-près un pareil nombre dans son corps lorsqu'elle fut morte : ces œufs étoient parfaitement ronds, & à-peu-près d'un pouce de diamètre.

La tortue Molle est très-bonne à manger ; & l'on dit même que sa chair est plus délicate que celle de la tortue franche.

Nous présumons qu'à mesure que l'on connoîtra mieux les animaux du nouveau continent, on retrouvera dans plusieurs rivières de l'Amérique, tant septentrionale que méridionale, la tortue Molle que l'on a vue dans celles de la Caroline & de la Floride. Pendant que M. le Chevalier de Widerspach, Correspondant du Cabinet du Roi, étoit sur les bords de l'Oyapock dans l'Amérique méridionale, ses nègres lui apportèrent la

tête & plusieurs autres parties d'une tortue d'eau douce qu'ils venoient de dépecer, & qu'il a cru reconnoître depuis dans la tortue Molle, dont M. Pennant a publié la description.





# LA GRECQUE,

## ou LA TORTUE DE TERRE COMMUNE (a).

ON NOMME ainſi la tortue terreſtre la plus commune dans la Grèce, & dans pluſieurs contrées tempérées de l'Europe. On l'a, pendant très-long-tems, appellée ſimplement tortue *terreſtre*; mais comme cette épithète ne déſigne que la nature de ſon habitation, qui eſt la même que celle de pluſieurs autres eſpèces, nous avons préféré la dénomination adoptée par les Naturaliſtes modernes. On la rencontre dans les bois, & ſur les terres élevées; il n'eſt perſonne qui ne l'ait vue, ou qui ne la connoiſſe de nom; depuis les anciens juſqu'à nous, tout le monde a parlé de ſa lenteur: le philoſophe s'en eſt ſervi dans ſes raiſonne-

(a) *En grec*, χελωνη χερσαῖα.

*En Languedoc*, tourtuga dë Garriga.

*En Japonois*, Iſicame *ou* Sanki.

La Grecque. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*

*Ray*, *Synopſis animalium*, *page 253*, *Londres*, *1693*. Teſtudo terreſtris vulgaris.

*Linn. ſyſtema naturæ*, *édit. XIII*, *page 352*. Teſtudo græca pedibus ſubdigitatis, teſta poſtice gibba, margine laterali obtuſiſſimo ſcutellis planiuſculis.

Teſtudo græca, 16. *Schneider.*



Lebeie del

Veuve Tardieu Sc.

LA GRECQUE, *grandeur d'un quart de Nature.*

mens, le poëte dans ses images, le peuple dans ses proverbes. La tortue grecque peut, en effet, passer pour un des plus lents des Quadrupèdes ovipares. Elle emploie beaucoup de tems pour parcourir le plus petit espace : mais si elle ne s'avance que lentement, les mouvemens des diverses parties de son corps sont quelquefois assez agiles ; nous lui avons vu remuer la tête, les pattes & la queue, avec un peu de vivacité. Et même ne pourroit-on pas dire que la pesanteur de son bouclier, la lourdeur du poids dont elle est chargée, & la position de ses pattes placées trop à côté du corps, & trop écartées les unes des autres, produisent presque seules la lenteur de sa marche ? Elle a en effet le sang aussi chaud que plusieurs Quadrupèdes ovipares qui s'élancent avec promptitude jusques au sommet des arbres les plus élevés ; & quoique ses doigts ne soient pas séparés, comme ceux des lézards qui courent avec vîtesse, ils ne sont cependant pas conformés de manière à lui interdire une marche facile & prompte.

Les tortues Grecques ressemblent, à beaucoup d'égards, aux tortues d'eau douce; leur taille varie beaucoup, suivant leur âge & les Pays qu'elles habitent ; il paroît que celles qui vivent sur les montagnes, sont plus grandes que les tortues de plaine. Celle que nous avons décrite vivante, & que nous avons mesurée en suivant la courbure de la carapace, avoit près de quatorze pouces de longueur totale, sur près de dix de

largeur. La tête avoit un pouce dix lignes de long, ſur un pouce deux lignes de largeur & un pouce d'épaiſſeur. Le deſſus en étoit aplati & triangulaire. Les yeux étoient garnis d'une membrane clignotante ; la paupière inférieure étoit ſeule mobile, ainſi que l'a dit Pline, qui a appliqué fauſſement aux crocodiles & aux Quadrupèdes ovipares en général, cette conformation que nous avons obſervée dans la tortue Grecque. Les mâchoires étoient très-fortes & crénelées ; & l'intérieur en étoit garni d'aſpérités que l'on a priſes fauſſement pour des dents. La peau recouvroit les trous auditifs ; la queue étoit très-courte ; elle n'avoit que deux pouces de longueur. Les pattes de devant avoient trois pouces ſix lignes juſqu'à l'extrémité des doigts ; & celles de derrière deux pouces ſix lignes. Une peau grenue, & des écailles inégales, dures & d'une couleur plus ou moins brune, couvroient la tête, les pattes & la queue. Quelques-unes de ces écailles qui garniſſoient l'extrémité des pattes étoient aſſez grandes, aſſez détachées de la peau & aſſez aiguës pour être confondues au premier coup-d'œil avec des ongles. Les pieds étoient ramaſſés, & comme ils étoient réunis & recouverts par une membrane, on ne pouvoit les diſtinguer que par les ongles qui les terminoient *(b)*.

---

(*b*) Il eſt bon d'obſerver que, d'après cette conformation, M. Linné

Les ongles

Les ongles des tortues Grecques ſont communément plus émouſſés que ceux des tortues d'eau douce, parce que la Grecque les uſe par un frottement plus continuel, & par une preſſion plus forte. Lorſqu'elle marche, elle frotte les ongles des pieds de devant ſéparément & l'un après l'autre contre le terrain, en ſorte que lorſqu'elle poſe un des pieds de devant à terre, elle appuie d'abord ſur l'ongle intérieur, enſuite ſur celui qui vient après, & ainſi ſur tous ſucceſſivement juſqu'à l'ongle extérieur : ſon pied fait, en quelque ſorte, par-là l'effet d'une roue, comme ſi la tortue cherchoit à élever très-peu ſes pattes, & à s'avancer par une ſuite de petits pas ſucceſſifs, pour éprouver moins de réſiſtance de la part du poids qu'elle traîne. Treize lames, ſtriées dans leur contour, recouvrent la carapace; les bords ſont garnis de vingt-quatre lames, toutes, & ſur-tout celles de derrière, beaucoup plus grandes en proportion que dans la plupart des autres eſpèces de tortues; & par la manière dont elles ſont placées les unes relative-

---

n'auroit pas dû employer l'expreſſion *pedes ſubdigitati*, dont il s'eſt ſervi pour déſigner les pieds de la grecque; cette remarque a déjà été faite par M. François Cette, dans ſon hiſtoire naturelle des Amphibies & des Poiſſons de la Sardaigne, imprimée à Saſſari, en 1777, page 8.

ment aux autres, elles font paroître dentelée la circonférence de la couverture fupérieure. Le plaftron eft ordinairement revêtu de douze ou treize lames; il y en avoit treize dans celle que nous avons décrite. Les lames, qui recouvrent la carapace, font marbrées de deux couleurs, l'une plus ou moins foncée, & l'autre blanchâtre.

La couverture fupérieure de la Grecque eft très-bombée; l'individu que nous avons décrit avoit quatre pouces trois lignes d'épaiffeur; & c'eft ce qui fait que lorfqu'elle eft renverfée fur le dos, elle peut reprendre fa première fituation, & ne pas refter en proie à fes ennemis, comme les tortues franches. Ce n'eft pas feulement à l'aide de fes pattes qu'elle s'efforce de fe retourner; elle ne peut pas affez les écarter pour atteindre jufqu'à terre : elle fe fert uniquement de fa tête & de fon cou, avec lefquels elle s'appuie fortement contre le terrain, cherchant, pour ainfi dire, à fe foulever, & fe balançant à droite & à gauche jufqu'à ce qu'elle ait trouvé le côté du terrain qui eft le plus incliné, & qui lui oppofe le moins de réfiftance: Alors, au lieu de faire des efforts dans les deux fens, elle ne cherche plus qu'à fe renverfer du côté favorable, & à fe retourner affez pour rencontrer la terre avec fes pattes, & fe remettre entièrement fur fes pieds. Il paroît qu'on peut diftinguer les mâles

d'avec les femelles, en ce que celles-ci ont leur plaſtron preſque plat, au lieu que les mâles l'ont plus ou moins concave *(c)*.

L'élément dans lequel vivent les tortues de mer & les tortues d'eau douce, rend leur charge plus légère, car tout le monde ſait qu'un corps plongé dans l'eau perd toujours de ſon poids; mais celle des tortues de terre n'eſt pas ainſi diminuée. Le fardeau que la Grecque ſupporte eſt donc une preuve de la force dont elle jouit : cette force eſt d'ailleurs confirmée par la grande facilité avec laquelle elle briſe dans ſa gueule des corps très-durs; ſes mâchoires ſont mues par des muſcles ſi vivaces, que l'on a remarqué dans une petite tortue, dont la tête avoit été coupée une demi-heure auparavant, qu'elles claquoient encore avec un bruit aſſez ſenſible; &, dès le tems d'Ariſtote, on regardoit la tortue comme l'animal qui avoit en proportion le plus de force dans les mâchoires.

Mais ce fait n'eſt pas le ſeul phénomène remarquable que les tortues Grecques préſentent relativement à la difficulté que l'on éprouve lorſqu'on veut ôter la vie aux Quadrupèdes ovipares. François Redi a fait à ce ſujet, en Toſcane, des expériences dont nous allons rap-

---

(c) *Hiſtoire naturelle des Amphibies & des Poiſſons de la Sardaigne, par M. François Cette, page 10.*

porter les principaux résultats *(d)*. Il prit une tortue Grecque au commencement du mois de Novembre ; il fit une large ouverture dans le crâne, & en enleva la cervelle, sans en laisser aucune portion dans la cavité qui la contenoit, & qu'il nettoya, pour ainsi dire, avec soin. Dès le moment que la cervelle fut enlevée, les yeux de la tortue se fermèrent pour ne plus se rouvrir: mais l'animal ayant été mis en liberté, continua de se mouvoir, & de marcher comme s'il n'avoit reçu aucun mal. A la vérité il ne s'avançoit, en quelque sorte, qu'en tâtonnant, parce qu'il ne voyoit plus. Après trois jours, une nouvelle peau couvrit l'ouverture du crâne, & la tortue vécut ainsi, en exécutant tous ses mouvemens ordinaires jusqu'au milieu du mois de Mai, c'est-à-dire, à-peu-pres pendant six mois. Lorsqu'elle fut morte, Redi examina la cavité du crâne d'où il avoit ôté la cervelle, & il n'y trouva qu'un petit grumeau de sang sec & noir ; il répéta cette expérience sur plusieurs tortues, tant terrestres que d'eau douce, & même de mer ; & tous ces divers animaux vécurent sans cervelle pendant un nombre de jours plus ou moins considérable. Redi coupa ensuite la tête à une grosse tortue Grecque, & après que tout le sang qui pouvoit

---

(*d*) *Osservazioni di Francisco Redi, intorno Agli animali viventi, che si trovano negli animali viventi. Napoli, 1687, page 126.*

s'écouler des veines du cou ſe fut épanché, la tortue continua de vivre pendant pluſieurs jours, ce dont il fut facile de s'appercevoir par les mouvemens qu'elle ſe donnoit, & la manière dont elle remuoit les pattes de devant & celles de derrière. Ce grand Phyſicien coupa auſſi la tête à quatre autres tortues, & les ayant ouvertes douze jours après cette opération, il trouva que leur cœur palpitoit encore; que le ſang qui reſtoit à l'animal y entroit & en ſortoit, & par conſéquent que la tortue étoit encore en vie. Ces expériences, qui ont été depuis répétées par pluſieurs Phyſiciens, ne prouvent-elles pas ce que nous avons déjà dit de la nature des Quadrupèdes ovipares *(e)*?

La tortue Grecque ſe nourrit d'herbes, de fruits, & même de vers, de limaçons & d'inſectes : mais comme elle n'a pas l'habitude d'attaquer des animaux qui aient du ſang, & de manger des poiſſons comme la Bourbeuſe que l'on trouve dans les fleuves & dans les marais, où la Grecque ne va point, les mœurs de cette tortue de terre ſont aſſez douces; elle eſt auſſi paiſible que ſa démarche eſt lente; & la tranquillité de ſes habitudes en fait aiſément un animal domeſtique, que l'on peut nourrir avec du ſon & de la farine, & que l'on voit avec

---

*(e)* Voyez à la tête de ce volume le diſcours ſur la nature des Quadrupèdes ovipares.

plaiſir dans les jardins, où elle détruit les inſectes nuiſibles.

Comme les autres tortues, & tous les Quadrupèdes ovipares, elle peut ſe paſſer de manger pendant très-long-tems. Gérard Blaſius garda chez lui une tortue de terre, qui, pendant dix mois, ne prit abſolument aucune eſpèce de nourriture ni de boiſſon. Elle mourut au bout de ce tems; mais elle ne périt pas faute d'alimens, puiſqu'on trouva ſes inteſtins encore remplis d'excrémens, les uns noirâtres, & les autres verts & jaunes: elle ſuccomba ſeulement à la rigueur du froid (*f*).

Les Tortues Grecques vivent très-long-temps: M. François Cette en a vu une en Sardaigne qui peſoit quatre livres, & qui vivoit depuis ſoixante ans dans une maiſon, où on la regardoit comme un vieux domeſtique (*g*). Aux latitudes un peu élevées, les Grecques paſſent l'hiver dans des trous ſouterrains, qu'elles creuſent même quelquefois, & où elles ſont plus ou moins engourdies, ſuivant la rigueur de la ſaiſon. Elles ſe cachent ainſi en Sardaigne vers la fin de Novembre (*h*).

---

(*f*) *Obſervations anatomiques de Gérard Blaſius, page 64.*

(*g*) *Hiſtoire naturelle des Amphibies & des Poiſſons de la Sardaigne, page 9.*

(*h*) *Idem, ibidem.*

Elles ſortent de leur retraite au printems; & elles s'accouplent plus ou moins de tems après la fin de leur torpeur, ſuivant la température des pays qu'elles habitent : on a écrit & répété bien des fables *(i)* touchant l'accouplement de ces tortues, l'ardeur des mâles, les craintes des femelles, &c. La ſeule choſe que l'on auroit dû dire, c'eſt que les mâles de cette eſpèce, ont reçu des organes très-grands pour la propagation de leur eſpèce; auſſi paroiſſent-ils rechercher leurs femelles avec ardeur, & reſſentir l'amour avec force; on a même prétendu que, dans les contrées de l'Afrique où elles ſont en très-grand nombre, les mâles ſe battent ſouvent pour la libre poſſeſſion de leurs femelles; & que dans ces combats, animés par un des ſentimens les plus impérieux, ils s'avancent avec courage, quoiqu'avec lenteur, les uns contre les autres; & s'attaquent vivement à coups de tête *(k)*.

Le tems de la ponte des tortues Grecques varie avec la chaleur des contrées où on les trouve. En Sardaigne, c'eſt vers la fin de Juin qu'elles pondent leurs œufs; ils ſont au nombre de quatre ou de cinq, & blancs comme ceux de pigeon. La femelle les dépoſe dans un trou qu'elle a creuſé avec ſes pattes de devant;

---

(*i*) *Conrad Geſner.*

(*k*) *M. Linné, à l'endroit déjà cité.*

& elle les recouvre de terre. La chaleur du soleil fait éclore les jeunes tortues qui sortent de l'œuf dès le commencement de Septembre, n'étant pas encore plus grosses qu'*une coque de noix (l)*.

La tortue Grecque ne va presque jamais à l'eau; cependant elle est conformée à l'intérieur comme les tortues de mer *(m)* : si elle n'est point amphibie de fait & par ses mœurs, elle l'est donc jusqu'à un certain point par son organisation.

On trouve la tortue Grecque dans presque toutes les régions chaudes & même tempérées de l'ancien Continent, dans l'Europe méridionale, en Macédoine, en Grèce, à Amboine, dans l'Isle de Ceylan, dans les Indes, au Japon *(n)*, dans l'Isle de Bourbon *(o)*,

(*l*) *Histoire naturelle des Amphibies & des Poissons de la Sardaigne, page 10.*

(*m*) Gérard Blasius, en disséquant une tortue de terre, trouva son péricarde rempli d'une quantité considérable d'eau limpide. * Nous verrons dans l'article du crocodile, que le péricarde d'un alligator, disséqué par Sloane, étoit également rempli d'eau.

* *Observations anatomiques de Gérard Blasius, page 63.*

(*n*) *Histoire générale des Voyages, T. 40, page 382, édition in-12.*

(*o*) « L'Isle de Bourbon abondoit autrefois en tortues de terre; mais » les vaisseaux en ont tant détruit, qu'il ne s'en trouve plus aujourd'hui » que dans la partie occidentale, où les habitans même n'ont la permission d'en tuer que pendant le carême. » *Voyage de la Barbinais le Gentil autour du monde.*

dans

dans celle de l'Aſcenſion, dans les déſerts de l'Afrique : c'eſt ſur-tout en Libie & dans les Indes que la chair de la tortue de terre eſt plus délicate & plus ſaine que celle de pluſieurs autres tortues : & l'on ne voit pas pourquoi il a pu être défendu aux Grecs modernes & aux Turcs de s'en nourrir.

Ce n'eſt que d'après des obſervations qui manquent encore que l'on pourra déterminer ſi les tortues terreſtres de l'Amérique méridionale, ſont différentes de la Grecque *(p)*; ſi elles y ſont naturelles, ou ſi elles y ont été portées d'ailleurs. Dans cette même partie du monde, où elles ſont très-communes, on les prend avec des chiens dreſſés à les chaſſer. Ils les découvrent à la piſte, & lorſqu'ils les ont trouvées, ils aboient juſqu'à ce que les chaſſeurs ſoient arrivés. On les emporte en vie ; elles peuvent peſer de cinq à ſix livres, & au-delà. On les met dans un jardin, ou dans un eſpèce de parc ; on les y nourrit avec des herbes & des fruits ; & elles y multiplient beaucoup. Leur chair, quoiqu'un peu coriace, eſt d'aſſez bon goût ; les petites tortues croiſſent pendant ſept ou huit ans ;

(p) « Il y a des tortues de terre qui ſe nomment *Sabutis* dans la langue du Bréſil, & que les habitans du Para préfèrent aux autres « eſpèces. Toutes ſe conſervent pluſieurs mois hors de l'eau ſans nour- « riture ſenſible. » *Hiſtoire générale des Voyages, tome 53, page 438, édit. in-12.*

les femelles s'accouplent quoiqu'elles n'aient acquis que la moitié de leur grandeur ordinaire, mais les mâles ont atteint presque tout leur développement lorsqu'ils s'unissent à leurs femelles; ce qui paroîtroit prouver que, dans cette espèce, les femelles ont plus de chaleur que les mâles *(q)*, & ce qui sembleroit contraire à l'ardeur que les Anciens ont attribuée aux mâles, ainsi qu'à l'espèce de retenue qu'ils ont supposée dans les femelles.

A l'égard de l'Amérique septentrionale, & des Isles qui l'avoisinent, il paroît que les tortues Grecques s'y trouvent avec quelques légères différences dépendantes de la diversité du climat.

Leur grandeur dans les contrées tempérées de l'Europe est bien au-dessous de celle qu'elles peuvent acquérir dans les régions chaudes de l'Inde. On a apporté de la côte de Coromandel, une tortue Grecque qui étoit longue de quatre pieds & demi, depuis l'extrémité du museau jusques au bout de la queue, & épaisse de quatorze pouces. La tête avoit sept pouces de long sur cinq de large, le cerveau & le cervelet n'avoient en tout que seize lignes de longueur sur neuf de largeur; la langue, un pouce de longueur, quatre lignes de largeur, une ligne d'épaisseur; la couverture supérieure, trois pieds de long sur deux pieds de large. Cette tortue

(q) *Note communiquée par M. de la Borde.*

étoit mâle, & avoit le plaſtron concave; la verge, qui étoit enfermée dans le rectum, avoit neuf pouces de longueur, ſur un pouce & demi de diamètre : la veſſie étoit d'une grandeur extraordinaire ; on y trouva douze livres d'une urine claire & limpide.

La queue étoit très-groſſe; elle avoit ſix pouces de diamètre à ſon origine, & quatorze pouces de long. Après la mort de l'animal, elle étoit tellement inflexible, qu'il fût impoſſible de la redreſſer; ce qui doit faire croire que la tortue pouvoit s'en ſervir pour frapper avec force. Elle étoit terminée par une pointe d'une ſubſtance dure comme de la corne *(r)*, & aſſez ſemblable à celle que l'on remarque au bout de la queue de la tortue Scorpion. Les grandes tortues de terre ont donc reçu, indépendamment de leurs boucliers, des armes offenſives aſſez fortes: elles ont des mâchoires dures & tranchantes, une queue & des pattes qu'elles pourroient employer à attaquer; mais comme elles n'en abuſent pas, & qu'il paroît qu'elles ne s'en ſervent que pour ſe défendre, rien ne contredit, & au contraire tout confirme la douceur des habitudes, & la tranquillité des mœurs de la Grecque.

L'on conſerve, au Cabinet du Roi, la dépouille

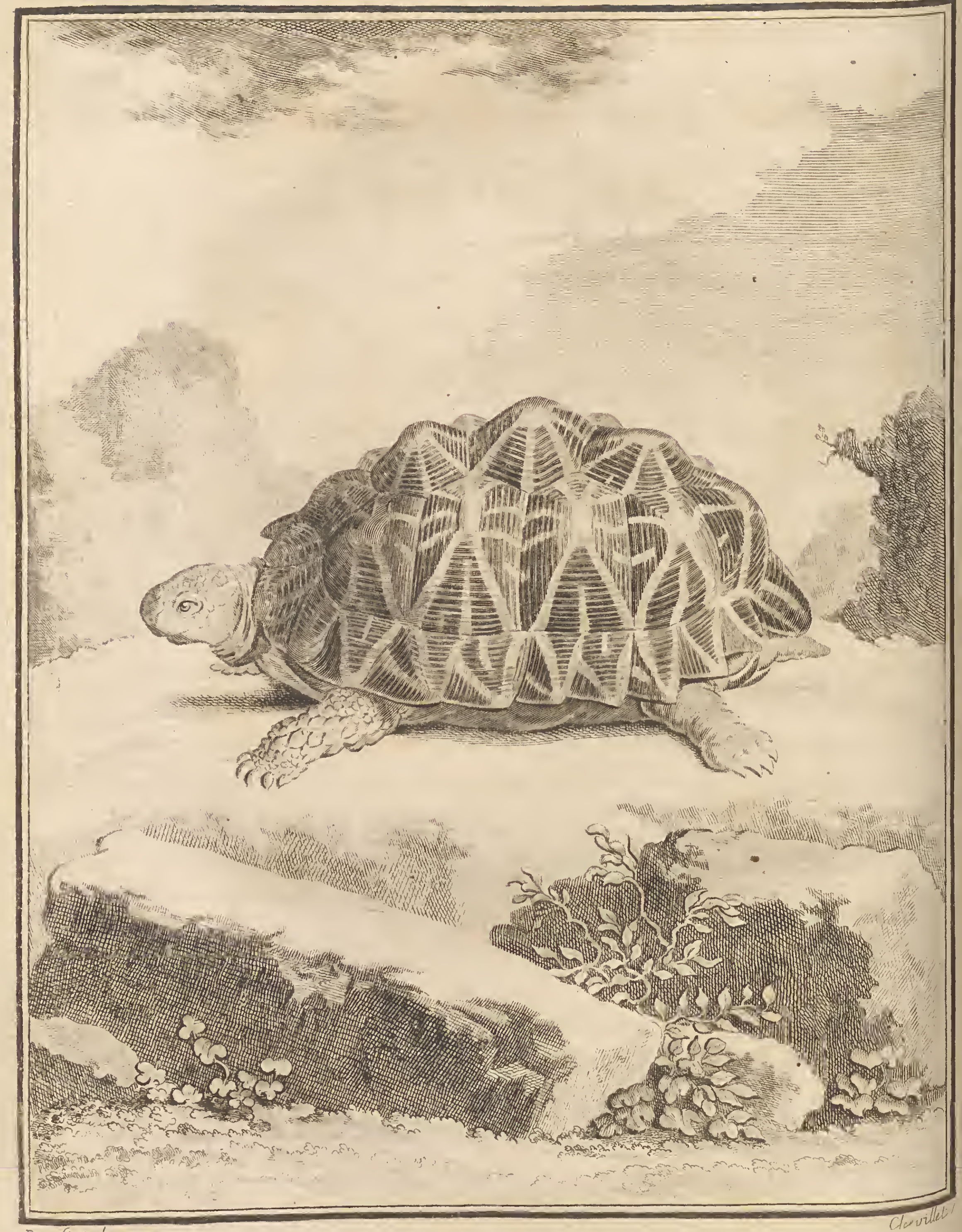
(r) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, article de la tortue de Coromandel.*

de deux tortues Grecques, qui étoient auſſi très-grandes; la carapace de l'une a près de deux pieds cinq pouces de longueur, & la ſeconde, près de deux pieds quatre pouces. Nous avons remarqué au bout de la queue de la première, une calloſité ſemblable à celle de la tortue de Coromandel : nous ne croyons cependant pas que cette calloſité ſoit un attribut de la grandeur dans les tortues Grecques ; nous avons vu en effet une dureté ſemblable au bout d'une tortue vivante, qui étoit à-peu près de la taille de celle que nous avons décrite au commencement de cet article : à la vérité, comme elle en différoit par la couleur verdâtre & aſſez claire de ſes écailles, il pourroit ſe faire que cet individu, ſur lequel nous n'avons pu recueillir aucun renſeignement particulier, conſtituât une variété conſtante, dont la queue ſeroit garnie d'une calloſité beaucoup plutôt que dans les tortues Grecques ordinaires *(s)*.

Le Cabinet du Roi renferme auſſi une tête de tortue de terre apportée de l'Iſle Rodrigue, & qui a près de cinq pouces de longueur.

(*s*) Voyez l'Hiſtoire naturelle des tortues, par M. Schneider, imprimée à Leipſick en 1783, page 348, & l'obſervation de M. Hermann, ſavant Profeſſeur de Straſbourg, qui y eſt rapportée.





De Seve d. Chevillet f.

LA GÉOMÉTRIQUE. *grandeur de moitié de Nature.*

# LA GÉOMÉTRIQUE (a).

CETTE TORTUE TERRESTRE a beaucoup de rapports avec la Grecque; ses doigts bien loin d'être divisés, sont réunis par une peau couverte de petites écailles, de manière à n'être pas distingués les uns des autres & à ne former qu'une patte épaïsse, & arrondie au-devant de laquelle leurs extrémités sont seulement indiquées par les ongles. Ces ongles sont au nombre de cinq dans les pieds de devant & de quatre dans les pieds de derrière; d'assez grandes écailles recouvrent le bas des pattes, & comme elles n'y tiennent que par leur base, & qu'elles sont épaisses & quelquefois arrondies à leur sommet, on les prendroit pour des ongles attachés à divers endroits de la peau. L'in-

(a) La Géométrique. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo geometrica, 13. *Linn. amphib. rept.*
Testudo picta seu stellata, *Wormius, mus. 317.*
*Ray, Synopsis quadr. pag. 259*, testudo tessellata minor.
Testudo testa tessellata major. *Grew. mus. 36, tab. 3, fig. 1 & 2.*
*Seba. mus. 1. tab. 80, fig. 3 & 8.*
Testudo geometrica, 13. *Schneider.*

dividu que nous avons décrit, avoit dix pouces de long, huit pouces de large & près de quatre pouces d'épaiſſeur. La couverture ſupérieure de la tortue Géométrique eſt des plus convexes. Les couleurs dont elle eſt variée, la rendent très-agréable à la vue. Les lames qui revêtent les deux couvertures, & qui ſont communément au nombre de treize ſur le diſque, de vingt-trois ſur les bords de la carapace, & de douze ſur le plaſtron, ſe relèvent en boſſe dans leur milieu; elles ſont fortement ſtriées, ſéparées les unes des autres par des eſpèces de ſillons aſſez profonds, & la plupart hexagones. Leur couleur eſt noire; leur centre préſente une tache jaune à ſix côtés, d'où partent pluſieurs rayons de la même couleur; elles montrent ainſi une ſorte de réſeau de couleur jaune, formé de lignes très-diſtinctes, deſſinées ſur un fond noir, & reſſemblant à des figures géométriques; & c'eſt de-là qu'a été tiré le nom que l'on donne à l'animal. On trouve cette tortue en Aſie, à Madagaſcar, dans l'Iſle de l'Aſcenſion, d'où elle a été envoyée au Cabinet du Roi, & au cap de Bonne-Eſpérance, où elle pond depuis douze juſqu'à quinze œufs *(b)*. Pluſieurs tortues Géométriques diffèrent de celle que nous venons de décrire,

---

(*b*) *Note communiquée par M. Bruyère, de la Société royale de Montpellier.*

par le nombre & la diſpoſition des rayons jaunes que préſentent les écailles, par l'élévation de ces mêmes pièces, par une couleur jaunâtre, plus ou moins uniforme ſur le plaſtron, & par le peu de ſaillie des lames qui garniſſent cette couverture inférieure. Nous ignorons ſi ces variétés ſont conſtantes; ſi elles dépendent du ſexe ou du climat, &c. Quoi qu'il en ſoit, nous croyons devoir rapporter à quelqu'une de ces variétés, juſqu'à ce que de nouvelles obſervations fixent les idées à ce ſujet, la tortue terreſtre appellée *hécate* par Brown *(c)*. Cette dernière eſt, ſuivant ce Voyageur, naturelle au continent de l'Amérique, mais cependant très-commune à la Jamaïque où on en porte fréquemment. Sa carapace eſt épaiſſe & a ſouvent un pied & demi de long : la ſurface de cette couverture eſt diviſée en hexagones oblongs; des lignes déliées partent de leurs circonférences & s'étendent juſqu'à leurs centres qui ſont jaunes.

Nous penſons auſſi que cette hécate de Brown, ainſi que la Géométrique ſont peut-être la même eſpèce que la *Terrapène* de Dampier. Les *Terrapènes* de ce Navigateur ſont beaucoup moins groſſes que les tortues qu'il nomme *hécates*, & qui ſont les Terrapènes de Brown, ainſi que nous l'avons dit. Elles ont le dos plus

---

(*c*) Brown, *Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, page 466.*

rond, quoique d'ailleurs elles leur reſſemblent beaucoup. Leur carapace eſt comme *naturellement taillée*, dit ce Voyageur; elles aiment les lieux humides & marécageux. On eſtime leur chair; il s'en trouve beaucoup ſur les côtes de l'Iſle des Pins, qui eſt entre le continent de l'Amérique & celle de Cuba: elles pénètrent dans les forêts, où les chaſſeurs ont peu de peine à les prendre. Ils les portent à leurs cabanes; &, après leur avoir fait une marque ſur la carapace, ils les laiſſent aller dans les bois, bien aſſurés de les retrouver à ſi peu de diſtance, qu'après un mois de chaſſe, chacun reconnoît les ſiennes, & les emporte à Cuba *(d)*. Au reſte, nous ne ceſſerons de le répéter, l'hiſtoire des tortues demande encore un grand nombre d'obſervations pour être entièrement éclaircie; nous ne pouvons qu'indiquer les places vides, montrer la manière de les remplir, & fixer les points principaux autour deſquels il ſera aiſé d'arranger ce qui reſte à découvrir.

---

(*d*) *Deſcription de la nouvelle Eſpagne. Hiſtoire générale des Voyages, troiſième Partie, livre V.*



LA RABOTEUSE.



De Seve del.

Veuve Tardieu

LA RABOTEUSE *grandeur de Nature.*

# LA RABOTEUSE (a).

CETTE PETITE ESPÈCE de tortue eſt terreſtre, ſuivant Séba ; ſon muſeau ſe termine en pointe ; les yeux, ainſi que dans les autres tortues, ſont placés obliquement ; la carapace eſt preſque auſſi large que longue ; les bords en ſont unis pardevant & ſur les côtés, mais inégalement dentelés ſur le derrière : les écailles qui les garniſſent, ſont liſſes & planes, excepté celles du dos, dont le milieu eſt rehauſſé de manière à former une arête longitudinale Leur couleur eſt blanchâtre, traverſée en divers ſens par de très-petites bandes noirâtres, qui la font paroître marbrée ; le plaſtron eſt feſtonné pardevant ; le milieu en étoit un peu

(a) La tortue Raboteuſe. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo ſcabra, *Linn.*
Teſtudo pedibus palmatis, teſta planiuſcula, ſcutellis omnibus intermediis dorſatis. *Linn. amphib. rept. Teſtud. 6.*
*Gronovius Zoophit. 74.*
*Seba muſæum, 1, tab. 79, fig. 1, 2.* Teſtudo terreſtris Amboinenſis minor.

concave dans l'individu que nous avons décrit, & qui avoit près de trois pouces de long, depuis le bout du museau, jusqu'à l'extrémité de la queue, sur près de deux pouces de largeur *(b)*. Suivant Séba, la Raboteuse ne devient jamais plus grande.

Cette tortue a cinq ongles aux pieds de devant, & quatre aux pieds de derrière, dont le cinquième doigt est sans ongles; la queue est courte; la couleur de la tête, des pattes & de la queue ressemble beaucoup à celle de la carapace; elle est d'un blanc tirant sur le jaune, varié par des bandes & des taches brunes, mais plus larges en certains endroits, & sur-tout sur la tête, que celles que l'on voit sur la couverture supérieure. C'est dans les Indes orientales, & particulièrement à Amboine qu'habite cette tortue, qui appartient aussi au nouveau monde, & y vit dans la Caroline.

(*b*) Cet individu fait partie de la collection du Cabinet du Roi.



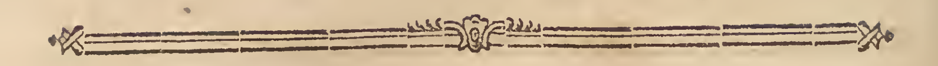


# LA DENTELÉE (a).

CETTE TORTUE n'eſt connue que parce qu'en a rapporté M. Linné; ſes doigts, au nombre de cinq dans les pieds de devant, & de quatre dans ceux de derrière, ne ſont pas ſéparés les uns des autres ; ils ſe réuniſſent de manière à former une patte ramaſſée & arrondie, comme celles de beaucoup de tortues terreſtres. La couverture ſupérieure a un peu la forme d'un cœur; ſon diamètre eſt ordinairement d'un ou deux pouces ; les bords en ſont dentelés, & comme déchirés. Les lames qui la couvrent ſont hexagones, relevées par des points ſaillans; & leur couleur eſt d'un blanc ſale. On trouve cette tortue dans la Virginie.

(a) La Dentelée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo denticulata, 9, *Linn. amphib. reptil.*
Teſtudo denticulata, 17. *Schneider.*





# LA BOMBÉE (a).

ON RENCONTRE dans les pays chauds, ſuivant M. Linné, cette tortue qui doit être terreſtre, & qui eſt diſtinguée des autres en ce que les doigts de ſes pieds ne ſont pas réunis par une membrane, que ſa couverture ſupérieure eſt bombée, que les quatre lames antérieures qui garniſſent le dos ſont relevées en arête, & que le plaſtron ne préſente aucune échancrure. Nous avons vu, dans la collection de M. le Chevalier de la Marck, une carapace & un plaſtron de cette tortue. La carapace avoit ſix pouces de long, ſur ſix pouces & demi de large. L'animal devoit avoir deux pouces ſept lignes d'épaiſſeur; le diſque étoit garni de treize lames légèrement ſtriées, les bords de vingt-cinq, & le plaſtron de douze. La carapace étoit d'un brun verdâtre, ſur lequel des raies jaunes s'étendoient en tout ſens. Les

(a) La Bombée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Teſtudo carinata, 12. *Linn. amph. rept.*
Teſtudo carinata, 18. *Schneider.*

couleurs de la *tortue Jaune* ſont preſque ſemblables, mais elles ſont diſpoſées par taches, & non pas par raies, comme celles de la Bombée; le plaſtron étoit jaunâtre.





# LA VERMILLON (a).

AU CAP de Bonne-espérance, habite une petite tortue de terre, que Worm a vue vivante, & qu'il a nourrie pendant quelque tems dans son jardin. Des marchands la lui avoient vendue comme venant des grandes Indes, où il se peut en effet qu'on la trouve. La couverture supérieure de cette petite & jolie tortue, est à peine longue de quatre doigts; les lames en sont agréablement variées de noir, de blanc, de pourpre, de verdâtre & de jaune; & lorsqu'elles s'exfolient, la carapace présente à leur place du jaune noirâtre. Le plastron est blanchâtre, & sur le sommet de la tête, dont on a com-

(a) La Bande blanche. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Testudo pusilla, 14, *Linn. amphib. rept.*
Testudo terrestris pusilla, ex Indiâ orientali, *Worm. mus. 313.*
Testudo virginea, *Grew. mus. 38, Tab. 3, f. 3.*
*Ray, Synopsis quadrupedum, page 259.* Testudo terrestris pusilla ex India orientali.
*George Edwards, Histoire naturelle des oiseaux, Londres, 1751.* Testudo tessellata minor Africana. The African land Tortoise.
Testudo pusilla, 15. *Schneider.*

paré la forme à celle de la tête d'un perroquet, s'élève une protubérance d'une couleur de vermillon mélangé de jaune. C'eſt de ce dernier caractère, par lequel elle a quelque rapport avec la naſicorne, que nous avons tiré le nom que nous lui donnons. Les pieds de cette tortue ſont garnis de quatre ongles, & d'écailles très-dures; les cuiſſes ſont revêtues d'une peau qui reſſemble à du cuir; la queue eſt effilée & très-courte. La Nature a paré cette tortue avec ſoin; elle lui a donné la beauté : mais, en la réduiſant à un très-petit volume, elle lui a ôté preſque tout l'avantage du bouclier naturel ſous lequel elle peut ſe renfermer : car il paroît qu'on doit lui appliquer ce que rapporte Kolb de la tortue de terre du Cap de Bonne-eſpérance. Suivant ce Voyageur, les grands aigles de mer, nommés *Orfraie*, ſont très-avides de la chair de la tortue : malgré toute la force de leur bec & de leurs ſerres, ils ne pourroient briſer ſa dure enveloppe; mais ils l'enlèvent aiſément ; ils l'emportent au plus haut des airs, d'où ils la laiſſent tomber à pluſieurs repriſes ſur des rochers très-durs : la hauteur de la chûte & la très-grande vîteſſe qui en réſulte, produiſent un choc violent; & la couverture de la tortue bientôt briſée, livre en proie à l'aigle carnacier l'animal qu'elle auroit mis à couvert, ſi un poids plus conſidérable avoit réſiſté aux efforts de l'aigle, pour l'élever dans les nues (*b*).

(*b*) *Voyage de Kolb ou Kolben, vol. 2, page 198.*

De tous les tems on a attribué le même inſtinct aux aigles de l'Europe, pour parvenir à dévorer les tortues grecques; & tout le monde ſait que les anciens ſe ſont plu à raconter la mort ſingulière du fameux poëte Eſchyle, qui fut tué, dit-on, par le choc d'une tortue, qu'un aigle laiſſa tomber de très-haut ſur ſa tête nue *(c)*.

La tortue Vermillon n'habite pas ſeulement aux environs du Cap de Bonne-eſpérance; il paroît qu'on la rencontre auſſi dans la partie ſeptentrionale de l'Afrique. M. Edwards a décrit un individu de cette eſpèce, qui lui avoit été apporté de *Sancta-Crux*, dans la Barbarie occidentale *(d)*.

---

(*c*) *Voyez Conrad Geſner, livre II des Quadrupèdes ovipares, article des Tortues.*

(*d*) *George Edwards, ouvrage déjà cité, page 204.*



LA COURTE-QUEUE.

# LA COURTE-QUEUE (a).

On trouve à la Caroline cette tortue terreſtre, dont la tête & les pattes ſont recouvertes d'écailles dures, ſemblables à des calloſités. Les doigts ſont réunis; elle a cinq ongles aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière. Un de ſes caractères diſtinctifs, eſt d'avoir la queue des plus courtes; mais elle n'eſt pas abſolument ſans queue, ainſi que l'a dit M. Linné. La couverture ſupérieure échancrée pardevant en forme de croiſſant, n'offre point de dentelures ſur les bords, & les lames qui la garniſſent, ſont larges, bordées de ſtries, & pointillées dans leur milieu. Il paroît

(a) La Courte-queue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Teſtudo carolina, 11, *Linn. amphib. rept.*

*George Edwards, Hiſtoire naturelle des oiſeaux, page 205.* Teſtudo teſſellata minor Carolinenſis.

Teſtudo pedibus digitatis calloſo-ſquamoſis, teſta ovali ſubconvexa, cutellis planis ſtriatis medio punctatis. *Gron. Zooph.*, 27, *N.° 77.*

*Seba muſ. 1. Tab. 80 fig. 1*, Teſtudo terreſtris major Americana, Teſtudo carolina, 7, *Schneider.*

qu'elle devient aſſez grande. On conſerve au Cabinet du Roi une carapace de cette tortue; elle a dix pouces ſix lignes de long, & huit pouces dix lignes de large.







De Sevé del. De Seve filius Sculp.

LA CHAGRINÉE, *grandeur de deux tiers de Nature.*



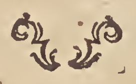
# LA CHAGRINÉE.

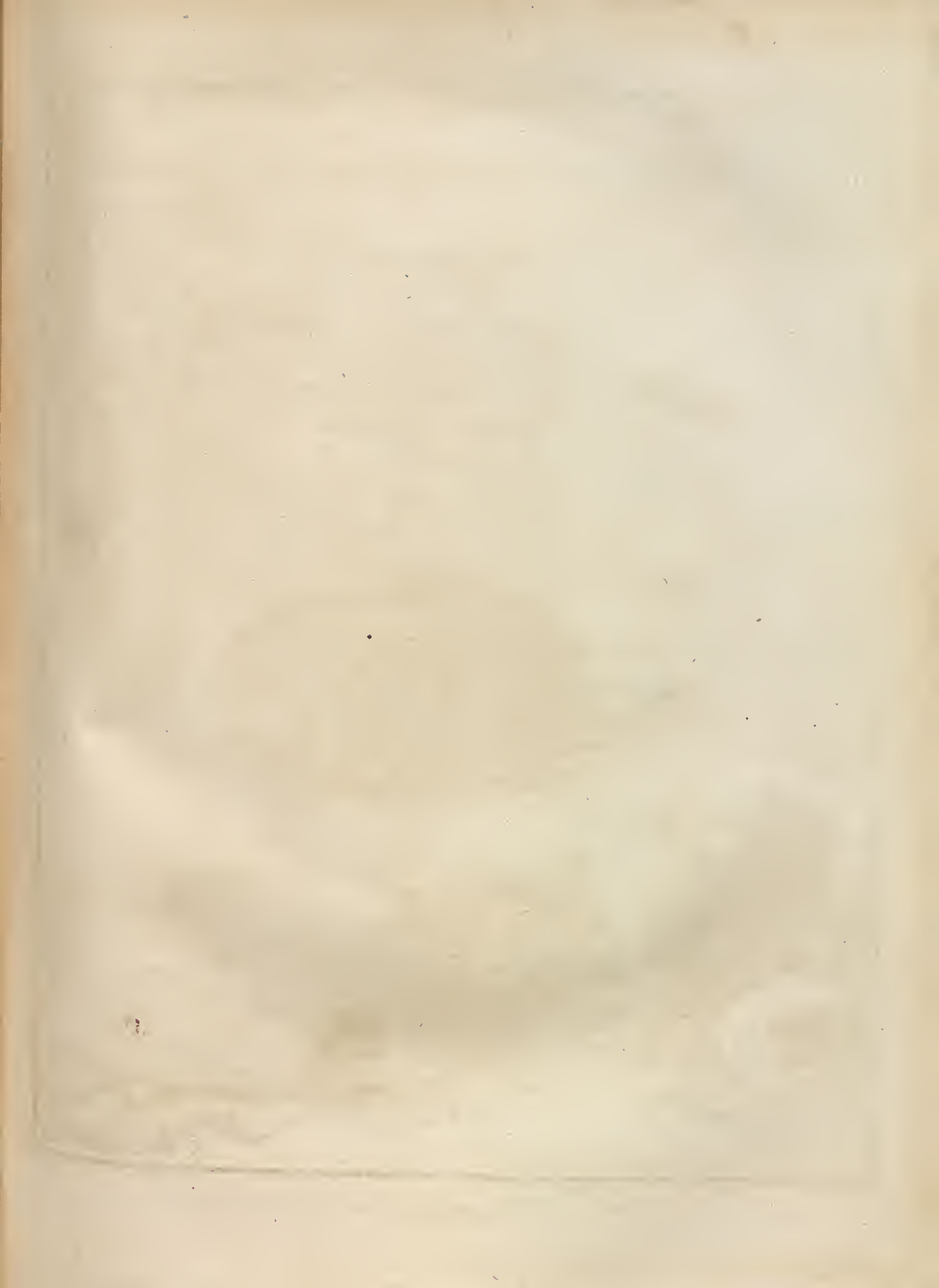
NOUS DONNONS ce nom à une nouvelle eſpèce de tortue apportée des grandes Indes au Cabinet du Roi, par M. Sonnerat. Elle eſt très-remarquable par la conformation de ſa carapace qui ne reſſemble à celle d'aucune tortue connue. Cette couverture ſupérieure a trois pouces neuf lignes de longueur, ſur trois pouces ſix lignes de largeur; elle paroît compoſée, pour ainſi dire, de deux carapaces placées l'une ſur l'autre, & dont celle de deſſus ſeroit plus étroite & plus courte. Cette eſpèce de ſeconde carapace, qui repréſente le diſque, eſt longue de deux pouces huit lignes, large de deux pouces, un peu ſaillante, oſſeuſe, parſemée d'une grande quantité de petits points qui la font paroître *Chagrinée*; & c'eſt de-là que nous avons tiré le nom de l'animal. Ce diſque eſt compoſé de vingt-trois pièces, qui ne ſont recouvertes d'aucune écaille. Seize de ces pièces, plus larges que les autres, ſont placées ſur deux rangs ſéparés vers la tête par une troiſième rangée de ſix pièces plus petites; & ces trois rangs ſe réuniſſent à une dernière pièce, qui forme la partie

antérieure du diſque. Les bords de la carapace ſont cartilagineux & à demi-tranſparens ; ils laiſſent appercevoir les côtes de l'animal, le long deſquelles cette partie cartilagineuſe eſt un peu relevée, & qui ſont au nombre de huit de chaque côté ; ces bords ſont parderrière preſque auſſi larges que le diſque.

Le plaſtron eſt plus avancé pardevant & parderrière que la couverture ſupérieure ; il eſt un peu échancré pardevant, cartilagineux, tranſparent & garni de ſept plaques oſſeuſes, chagrinées, ſemblables aux pièces du diſque, différentes entr'elles par leur grandeur & par leur figure, placées trois vers le devant, deux vers le milieu, & deux vers le derrière du plaſtron.

La tête reſſemble à celle des tortues d'eau douce ; les rides de la peau qui environne le cou, montrent que l'animal peut l'alonger facilement. Comme nous n'avons rien appris relativement aux habitudes de cette tortue, & comme les pattes & la queue manquoient à l'individu que nous venons de décrire, nous ne pouvons point dire ſi la Chagrinée eſt terreſtre ou d'eau douce. Cependant comme ſa couverture ſupérieure n'eſt preſque pas bombée, nous préſumons que cette tortue ſingulière eſt plutôt d'eau douce que de terre.







De Seve del.

veuve Tardieu Sc.

LA ROUSSÂTRE, *grandeur de demi-Nature*.

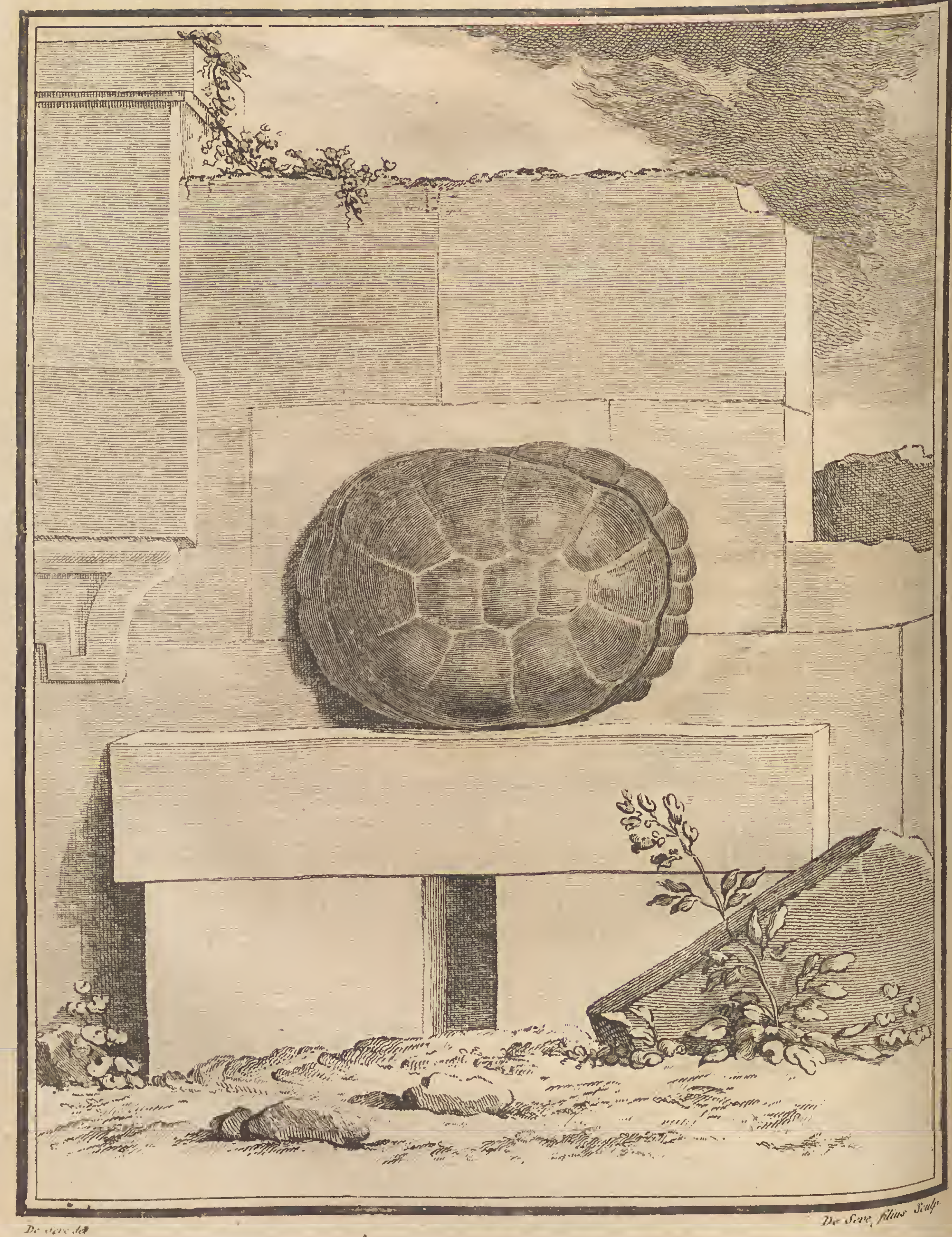


# LA ROUSSATRE.

CETTE NOUVELLE ESPÈCE de tortue a été apportée de l'Inde au Cabinet du Roi, ainſi que la Chagrinée, par M. Sonnerat; ſa carapace eſt aplatie, longue de cinq pouces ſix lignes, & large d'autant; le diſque eſt recouvert de treize lames; les bords le ſont de douze. Ces écailles ſont minces, légèrement ſtriées, unies dans le centre, d'une couleur rouſſâtre très-ſemblable à celle du marron: & c'eſt de-là que nous avons tiré le nom que nous lui donnons. Le plaſtron eſt échancré par-derrière, & revêtu de treize lames; la tête eſt plus plate que celle de la plupart des autres tortues: les cinq doigts des pieds de devant, ainſi que de ceux de derrière, ſont garnis d'ongles longs & pointus. La queue manquoit à l'individu apporté par M. Sonnerat. Mais, quoique nous n'ayons pu juger de la forme de cette partie, nous préſumons, d'après l'aplatiſſement de la carapace, & ſur-tout d'après les ongles qui ne ſont point émouſſés, que la tortue rouſſâtre eſt plutôt d'eau douce que terreſtre. L'individu que nous avons décrit étoit femelle;

aussi son plastron étoit-il plat. Nous avons trouvé dans son intérieur plusieurs œufs d'une substance molle, ovales & longs d'un pouce.





De Seve del. De Seve filius Sculp.

LA NOIRÂTRE, *grandeur de moitié de Nature.*



# LA NOIRATRE.

NOUS NOMMONS ainſi une tortue dont il n'eſt fait mention dans aucuns des Naturaliſtes & Voyageurs dont les ouvrages ſont le plus connus, & dont nous ne pouvons donner qu'une deſcription incomplète, parce que nous n'en avons vu que la carapace & le plaſtron, conſervés au Cabinet du Roi. Cette carapace a cinq pouces quatre lignes de long ſur à-peu-près autant de large; elle eſt un peu bombée, d'une couleur très-foncée & noirâtre. Le diſque eſt recouvert de treize écailles épaiſſes, ſtriées dans leur contour, & ſi polies dans tout le reſte de leur ſurface, qu'elles paroiſſent onctueuſes au toucher. Les cinq écailles de la rangée du milieu ſont un peu relevées, de manière à former une arête longitudinale; les bords ſont garnis de vingt-quatre lames; le plaſtron eſt échancré parderrière, & revêtu de treize écailles. Nous ignorons ſi cette tortue eſt terreſtre ou d'eau douce, & dans quels lieux on la trouve.





# DES LÉZARDS.

LE GENRE DES LÉZARDS eſt le plus nombreux de ceux qui forment l'ordre des Quadrupèdes ovipares. Après avoir comparé les uns avec les autres, les divers animaux qui le compoſent, tant d'après nos obſervations que d'après celles des Voyageurs & des Naturaliſtes, nous avons cru devoir en compter cinquante-ſix eſpèces toutes différenciées par leurs habitudes naturelles, & par des caractères extérieurs. On peut diſtinguer facilement les lézards des autres Quadrupèdes ovipares, parce qu'ils ne ſont pas couverts d'une carapace, comme les tortues, & parce qu'ils ont une queue, tandis que les grenouilles, les raines & les crapauds n'en ont point. Leur corps eſt revêtu d'écailles plus ou moins fortes, ou de tubercules plus ou moins ſaillans. Leur grandeur varie depuis la longueur de deux ou trois pouces, juſqu'à celle de vingt-ſix ou même trente pieds. La forme & la proportion de leur queue varient auſſi : dans les uns, elle eſt aplatie ; dans les autres, elle eſt ronde. Dans quelques eſpèces ſa longueur égale trois fois celle du corps ; dans quelques autres, elle eſt très-courte : dans tous, elle s'étend horizontalement,

horizontalement, & eſt preſque auſſi groſſe à ſon origine que l'extrémité du corps à laquelle elle eſt attachée.

Les pattes de derrière des lézards ſont plus longues que celles de devant. Les uns ont cinq doigts à chaque pied, d'autres n'en ont que quatre ou même trois aux pieds de derrière, ou à ceux de devant. Dans la plupart de ces animaux, les cinq doigts des pieds de derrière ſont inégaux, le troiſième & le quatrième ſont les plus longs, & l'extérieur eſt ſéparé des autres, comme une eſpèce de pouce, tandis qu'au contraire dans les Quadrupèdes vivipares, le doigt qui repréſente le pouce, eſt le doigt intérieur.

Les phalanges des doigts ne ſont pas toujours au nombre de trois ou de deux, comme dans les vivipares, mais quelquefois au nombre de quatre, ainſi que dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux; ce qui donne aux lézards plus de facilité pour ſaiſir les branches des arbres ſur leſquels ils grimpent.

Les habitudes de ces animaux ſont auſſi diverſifiées que leur conformation extérieure: les uns paſſent leur vie dans l'eau, ou ſur les bords déſerts des grands fleuves & des marais. D'autres, bien loin de fuir les endroits habités, les choiſiſſent de préférence pour leur demeure: ceux-ci vivent au milieu des bois, & y courent avec vîteſſe ſur les rameaux les plus élevés; ceux-là ont leurs côtés garnis de membranes en forme

d'ailes, par le moyen desquelles ils franchissent avec facilité des espaces étendus, & réunissent ainsi à la faculté de nager, & à celle de grimper aisément jusqu'au sommet des arbres, le pouvoir de s'élancer & de voler, pour ainsi dire, de branche en branche.

Pour mettre de l'ordre dans l'exposition de ce grand nombre d'espèces de lézards, nous avons cru devoir réunir celles qui se ressemblent le plus par leur grandeur, par leur conformation extérieure, & par leurs habitudes. Nous avons formé par-là huit divisions dans ce genre : la première, qui renferme onze espèces, comprend les *crocodiles*, les *fouettes-queue*, les *dragonnes* & les autres lézards, qui ont tous la queue aplatie, & qui, presque tous, parviennent à une longueur de plusieurs pieds.

Dans la seconde division se trouvent les *iguanes* & d'autres lézards moins grands, mais qui cependant ont quelquefois quatre ou cinq pieds de longueur, & qui sont distingués d'avec les autres par des écailles relevées en forme de crêtes au-dessus de leur dos. Cette seconde division renferme cinq espèces.

Dans la troisième, nous plaçons le *lézard gris* si commun dans nos contrées, le *lézard vert* que l'on trouve en très-grand nombre dans nos provinces méridionales, & cinq autres espèces de lézards tous distingués des autres, en ce qu'ils n'ont point de crêtes sur le dos, que leur queue est ronde, & que le dessous de

leur corps eſt revêtu d'écailles aſſez grandes, diſpoſées en bandes tranſverſales.

Ces bandes tranſverſales manquent, ainſi que les crêtes, aux lézards de la quatrième diviſion; ce défaut, joint à la rondeur de leur queue, ſuffit pour les faire reconnoître; & ils forment vingt-&-une eſpèces, parmi leſquelles nous remarquerons principalement le *Caméléon*, le *Scinque*, fauſſement appellé *crocodile terreſtre*, &c.

Le *Gecko*, le *Geckotte*, & une troiſième & nouvelle eſpèce de lézard compoſent la cinquième diviſion; & leur caractère diſtinctif eſt d'avoir le deſſous des doigts garnis de larges écailles, placées les unes ſur les autres, comme les ardoiſes qui couvrent les toits.

La ſixième diviſion comprend le *Seps* & le *Chalcide*, qui n'ont l'un & l'autre que trois doigts, tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière.

Les lézards de la ſeptième diviſion ſont remarquables par les membranes, en forme d'ailes, dont nous venons de parler. Nous n'avons compté dans cette diviſion qu'une ſeule eſpèce, à laquelle nous avons rapporté tous les lézards ailés, décrits par les Voyageurs : on en verra les raiſons à l'article particulier du *Dragon*.

La huitième diviſion enfin comprend ſix eſpèces de lézards, parmi leſquelles nous rangeons la Salamandre

terreſtre & la Salamandre aquatique. Toutes les ſix ſont diſtinguées des autres, en ce qu'elles ont trois ou quatre doigts aux pieds de devant, & quatre ou cinq aux pieds de derrière. Nous laiſſons excluſivement à ces animaux, le nom de *Salamandre*, qui a été ſouvent attribué à pluſieurs lézards, très-différens des vraies Salamandres, & même très-différens les uns des autres; ils ont beaucoup de rapports avec les grenouilles & les autres Quadrupèdes ovipares qui n'ont pas de queue; ils leur reſſemblent non-ſeulement par leur peau dénuée d'écailles apparentes, mais encore par leurs habitudes, par les eſpèces de métamorphoſes qu'ils ſubiſſent avant de devenir adultes, & par le ſéjour, plus ou moins long, qu'ils font au milieu des eaux. Ils s'en rapprochent encore par leurs parties intérieures, & par la forme & le nombre de leurs os. S'ils ont des vertèbres cervicales, de même que les autres lézards, ils manquent preſque tous de côtes, comme les grenouilles, & ils font ainſi la nuance, qui réunit les Quadrupèdes ovipares qui ont une queue avec ceux qui en ſont privés: preſque tous les lézards n'ont que deux ou quatre vertèbres cervicales; mais le crocodile placé, par ſa grandeur & par ſa puiſſance, à la tête de ces animaux, & occupant, dans la chaîne qui les réunit, l'extrémité oppoſée à celle où ſe trouvent les Salamandres, a ſept vertèbres au cou, comme tous les Quadrupèdes vivipares. Il lie par-là les lézards

avec ces animaux mieux organiſés, pendant que, d'un autre côté, il les rapproche des tortues de mer par une grande partie de ſes habitudes & de ſa conformation.





# PREMIÈRE DIVISION.

# LÉZARDS

*Dont la queue est aplatie, & qui ont cinq doigts aux pieds de devant.*

## LES CROCODILES.

LORSQU'ON COMPARE les relations des Voyageurs, les observations des Naturalistes, & les descriptions des Nomenclateurs, pour déterminer si l'on doit compter plusieurs espèces de crocodile, ou si les différences qu'on a remarquées dans les individus, ne tiennent qu'à l'âge, au sexe & au climat, on rencontre beaucoup de contradictions, tant sur la forme, que sur la couleur, la taille, les mœurs & l'habitation de ce grand Quadrupède ovipare. Les Voyageurs lui ont rapporté ce qui ne convenoit qu'à d'autres grands lézards très-différens du

crocodile, par leur conformation & par leurs habitudes; ils lui en ont même donné les noms. Ils ont dit que le crocodile s'appelloit tantôt *Ligan*, tantôt *Guan (a);* noms qui ne ſont que des contractions de celui du lézard *Iguane.* C'eſt d'après ces diverſités de noms, de formes & de mœurs, qu'ils ont voulu regarder les crocodiles comme formant pluſieurs eſpèces diſtinctes: mais tous les vrais crocodiles ont cinq doigts aux pieds de devant, quatre doigts palmés aux pieds de derrière, & n'ont d'ongles qu'aux trois doigts intérieurs de chaque pied. En examinant donc uniquement tous les grands lézards qui préſentent ces caractères, & en obſervant attentivement les différences des divers individus, tant d'après les crocodiles que nous avons vus nous-mêmes, que d'après les deſcriptions des Auteurs, & les récits des Voyageurs, nous avons cru ne devoir compter que trois eſpèces parmi ces énormes animaux.

La première eſt le crocodile ordinaire ou proprement dit, qui habite les bords du Nil; on l'appelle *Alligator*, principalement en Afrique, & l'on pourroit le déſigner par le nom de *Crocodile vert*, qui lui a déjà été donné. La ſeconde eſt le *Crocodile noir*, que M. Adanſon a vu ſur la grande rivière du Sénégal; & la troiſième, le

---

(a) *Hiſtoire générale des Voyages, Livre VII.*

crocodile qui habite les bords du Gange, & auquel nous conſervons le nom de *Gavial*, qui lui a été donné dans l'Inde. Ces trois eſpèces ſe reſſemblent, par les caractères diſtinctifs des crocodiles que nous venons d'indiquer; mais elles diffèrent les unes des autres par d'autres caractères que nous rapporterons dans leurs articles particuliers.

On a donné aux crocodiles d'Amérique le nom de *Cayman*, que l'on a emprunté des Indiens; nous en avons comparé avec ſoin pluſieurs individus de différens âges, avec des crocodiles du Nil, & nous avons penſé qu'ils ſont abſolument de la même eſpèce que ces crocodiles d'Egypte; ils ne préſentent aucune différence remarquable, qui ne puiſſe être rapportée à l'influence du climat. En effet, ſi leurs mâchoires ſont quelquefois moins alongées, elles ne diffèrent jamais aſſez, par leur raccourciſſement, de celles des crocodiles du Nil, pour que les Caymans conſtituent une eſpèce diſtincte, d'autant plus que cette différence eſt très-variable, & que les crocodiles d'Amérique reſſemblent autant à ceux du Nil par le nombre de leurs dents, qu'un individu reſſemble à un autre parmi ces derniers crocodiles. On a prétendu que le cri des Caymans étoit plus foible, leur courage moins grand, & leur longueur moins conſidérable; mais cela n'eſt vrai tout au plus que des crocodiles de certaines contrées de l'Amérique, & particulièrement des côtes de la Guiane. Ceux

de la Louiſiane

de la Louiſiane font entendre une ſorte de mugiſſement pour le moins auſſi fort que celui des crocodiles de l'ancien continent, qu'ils ſurpaſſent quelquefois par leur grandeur & par leur hardieſſe, tandis que nous voyons d'un autre côté, dans l'ancien monde, pluſieurs pays où les crocodiles ſont preſque muets, & préſentent une ſorte de lâcheté & de douceur de mœurs égales, pour le moins, à celle des crocodiles de la Guiane.

Les crocodiles du Nil, & ceux d'Amérique ne forment donc qu'une eſpèce, dont la grandeur & les habitudes varient dans les deux continens, ſuivant la température, l'abondance de la nourriture, le plus ou moins d'humidité, &c. Cette première eſpèce eſt donc commune aux deux mondes, pendant que le crocodile noir n'a été encore vu qu'en Afrique, & le Gavial ſur les bords du Gange.

Les Voyageurs, qui ſont allés ſur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, diſent que l'on y rencontre de grands Quadrupèdes ovipares, qu'ils regardent comme une petite eſpèce de caymans, bien diſtincte de l'eſpèce ordinaire. Cette prétendue eſpèce de cayman eſt celle d'un grand lézard, que l'on nomme *dragonne*, & qui parvient quelquefois à la longueur de cinq ou ſix pieds. Notre opinion à ce ſujet a été confirmée par un fort bon Obſervateur, qui arrivoit de la Guiane, à qui nous avons montré la dragonne, & qui l'a

reconnue pour le lézard qu'on y appelle *la petite eſpèce de cayman.*

Le Navigateur Dampier a auſſi voulu regarder comme une nouvelle eſpèce de crocodile, de très-grands lézards que l'on trouve dans la nouvelle Eſpagne, ainſi que dans d'autres contrées de l'Amérique (*b*), & auxquels les Eſpagnols ont donné également le nom de cayman. Mais il nous paroît que les Quadrupèdes ovipares, déſignés par Dampier ſous les noms de *crocodile* & de *cayman*, ſont de l'eſpèce des grands lézards que l'on a nommés *Fouette-queue.* Ils préſentent en effet le caractère diſtinctif de ces derniers ; lorſqu'ils courent, ils portent, ſuivant Dampier lui-même, leur queue retrouſſée & repliée par le bout en forme d'arc, tandis que les vrais crocodiles ont toujours la queue preſque traînante.

D'ailleurs les vrais crocodiles ont, dans tous les pays, quatre glandes qui répandent une odeur de muſc bien ſenſible. Les grands lézards que Dampier a voulu comprendre parmi ces animaux, n'en ont point, ſuivant lui ; nous avons donc une nouvelle preuve que ces lézards de Dampier ne forment pas une quatrième eſpèce de crocodiles.

Nous allons examiner de près les trois eſpèces que

(*b*) *Dampier, Tome 3, pages 287 & ſuivantes.*

nous croyons devoir compter parmi ces lézards géans, en commençant par celle qui habite les bords du Nil, & qui eſt la plus anciennement connue.





# LE CROCODILE,

## *ou* LE CROCODILE PROPREMENT DIT (*a*).

LA NATURE, en accordant à l'aigle les hautes régions de l'atmoſphère, en donnant au lion, pour ſon domaine, les vaſtes déſerts des contrées ardentes, a abandonné au crocodile les rivages des mers & des grands fleuves des zones torrides. Cet animal énorme,

(*a*) κροκόδειλος & Νειλοκροκόδειλος, *en grec.*
Crocodilus, *en latin.*
Alligator, *ſur les côtes d'Afrique.*
Diaſik, *par les Nègres du Sénégal.*
Cayman, en Amérique.
Takaie, *par les Siamois.*
Lagartor, *dans l'Inde, par les Portugais.*
Jacare, *au Bréſil.*
Kimbuta, *dans l'Iſle de Ceylan, ſelon Ray.*
Leviathan de l'écriture, ſuivant Scheuchzer, *phyſique de Job.*
Champſan, *en Egypte.*
Kimſak, *en certaines provinces de la Turquie.*
Le crocodile. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta crocodilus. 1. *Linn. amphib. reptil.*



De Seve del.

Marie Sticotti Sc.

LE CROCODILE.

vivant ſur les confins de la terre & des eaux, étend ſa puiſſance ſur les habitans des mers, & ſur ceux que la terre nourrit. L'emportant en grandeur ſur tous les animaux de ſon ordre, ne partageant ſa ſubſiſtance ni avec le vautour, comme l'aigle, ni avec le tigre,

---

*Gronov. mus.*, *page 74*, *N.° 47*, crocodilus.

*Conradi Geſneri*, *Hiſtoriæ animalium*, *lib. II*, *de Quadrup. ovip.* crocodilus.

*Aldrov. aquat. 677*, crocodilus.

*Séba. 1. Tab. 103 & 104.*

*Bellon. aquat. 41*, crocodilus.

Crocodilus, *Brown*, *page 461.*

Crocodilus, *Barrère*, *152.*

Crocodilus, *Jobi Ludolphi commentarius.*

Crocodilus, *Proſper Alpin*, *Lugduni Batavorum 1735*, *tome 1*; *chap. V.*

*Jonſt. Quadr.*, *tab. 79*, *fig. 3*, crocodilus.

Crocodilus Niloticus, crocodilus Americanus, crocodilus Africanus, crocodilus terreſtris. *Laurenti ſpecimen medicum*, *&c. Vienne 1768*, *pages 53 & 54.* (M. Laurenti, ſavant Naturaliſte, qui a fait connoître pluſieurs eſpèces nouvelles de Quadrupèdes ovipares, auroit certainement regardé, comme de la même eſpèce, les quatre individus que nous venons d'indiquer, s'il ne s'en étoit point rapporté à Séba).

*Ray*, *Quadr. 261*, Lacertus Maximus.

*Bont. jav. tab. 55*, crocodilus cayman.

*Olear. mus. 8*, *tab. 7*, *fig. 3*, crocodilus.

*Valliſni. Nat. 1*, *tom. 43.*

*Cateſby*, *Hiſtoire naturelle de la Caroline*, *vol. 2*, Lacertus Maximus.

comme le lion, il exerce une domination plus abſolue que celle du lion & de l'aigle; & il jouit d'un empire d'autant plus durable, qu'appartenant à deux élémens, il peut échapper plus aiſément aux pièges; qu'ayant moins de chaleur dans le ſang, il a moins beſoin de réparer des forces qui s'épuiſent moins vîte; & que pouvant réſiſter plus long-tems à la faim, il livre moins ſouvent des combats haſardeux.

Il ſurpaſſe, par la longueur de ſon corps, & l'aigle & le lion, ces fiers rois de l'air & de la terre; & ſi l'on excepte les très-grands quadrupèdes, comme l'éléphant, l'hippopotame, &c. & quelques ſerpens démeſurés, dans leſquels la Nature paroît ſe complaire à prodiguer la matière, il ſeroit le plus grand des animaux, ſi, dans le fond des mers dont il habite les bords, cette Nature puiſſante n'avoit placé d'immenſes cétacées. Il eſt à remarquer qu'à meſure que les animaux ſont deſtinés à fendre l'air avec rapidité à marcher ſur la terre, ou à cingler au milieu des eaux, ils ſont doués d'une grandeur plus conſidérable. Les aigles & les vautours ſont bien éloignés d'égaler en grandeur le tigre, le lion, & le chameau; à meſure même que les quadrupèdes vivent plus près des rivages, il ſemble que leurs dimenſions augmentent, comme dans l'éléphant & dans l'hippopotame, & cependant la plupart des animaux quadrupèdes, dont le volume eſt le plus étendu, ſont moins grands que les crocodiles qui ont

atteint le dernier degré de leur développement. On diroit que la Nature auroit eu de la peine à donner à de très-grands animaux des ressorts assez puissans pour les élever au milieu d'un élément aussi léger que l'air, & même pour les faire marcher sûr la terre, & qu'elle n'a accordé un volume, pour ainsi dire gigantesque, aux êtres vivans & animés, que lorsqu'ils ont dû fendre l'élément de l'eau, qui, en leur cédant par sa fluidité, les a soutenus par sa pesanteur. L'art de l'homme, qui n'est qu'une application des forces de la nature, a été contraint de suivre la même progression; il n'a pu faire rouler sur la terre que des masses peu considérables; il n'en a élevé dans les airs que de moins grandes encore; & ce n'est que sur la surface des ondes qu'il a pu diriger des machines énormes.

Mais cependant comme le crocodile ne peut vivre que dans les climats très-chauds, & que les grandes baleines, &c. fréquentent de préférence, au contraire, les régions polaires, le crocodile ne le cède en grandeur qu'à un petit nombre des animaux qui habitent les mêmes pays que lui. C'est donc assez souvent sans trouble qu'il exerce son empire sur les Quadrupèdes ovipares. Incapable de desirs très-ardens, il ne ressent pas la férocité *(b)*. S'il se nourrit de proie; s'il dévore les autres animaux; s'il attaque même quelque-

(*b*) Aristote est le premier Naturaliste qui l'ait reconnu.

fois l'homme, ce n'eſt pas, comme on l'a dit du tigre, pour aſſouvir un appétit cruel, pour obéir à une ſoif de ſang que rien ne peut étancher, mais uniquement pour ſatisfaire des beſoins d'autant plus impérieux, qu'il doit entretenir une maſſe plus conſidérable. Roi dans ſon domaine, comme l'aigle & le lion dans les leurs, il a, pour ainſi dire, leur nobleſſe, en même tems que leur puiſſance. Les baleines, les premiers des cétacées auxquels nous venons de le comparer, ne détruiſent également que pour ſe conſerver ou ſe reproduire; & voilà donc les quatre grands dominateurs des eaux, des rivages, des déſerts & de l'air, qui réuniſſent à la ſupériorité de la force, une certaine douceur dans l'inſtinct, & laiſſent à des eſpèces inférieures, à des tirans ſubalternes, la cruauté ſans beſoin.

La forme générale du crocodile eſt aſſez ſemblable, en grand, à celle des autres lézards. Mais ſi nous voulons ſaiſir les caractères qui lui ſont particuliers, nous trouverons que ſa tête eſt alongée, aplatie, & fortement ridée; le muſeau gros & un peu arrondi; au-deſſus eſt un eſpace rond, rempli d'une ſubſtance noirâtre, molle & ſpongieuſe, où ſont placées les ouvertures des narines; leur forme eſt celle d'un croiſſant, & leurs pointes ſont tournées en arrière. La gueule s'ouvre juſqu'au-delà des oreilles; les mâchoires ont quelquefois pluſieurs pieds de longueur; l'inférieure eſt terminée de chaque côté par une ligne droite; mais la

ſupérieure

ſupérieure eſt comme feſtonnée; elle s'élargit vers le goſier, de manière à déborder de chaque côté la mâchoire de deſſous ; elle ſe retrécit enſuite, & la laiſſe dépaſſer juſqu'au muſeau, où elle s'élargit de nouveau, & enferme, pour ainſi dire, la mâchoire inférieure.

Il arrive de-là que les dents placées aux endroits où une mâchoire déborde l'autre, paroiſſent à l'extérieur comme des crochets, ou des eſpèces de dents canines: telles ſont les dix dents qui garniſſent le devant de la mâchoire ſupérieure. Au contraire, les deux dents les plus antérieures de la mâchoire inférieure, non-ſeulement s'enfoncent dans la mâchoire de deſſus lorſque la gueule eſt fermée, mais elles y pénètrent ſi avant, qu'elles la traverſent en entier, & s'élèvent au-deſſus du muſeau, où leurs pointes ont l'apparence de petites cornes; c'eſt ce que nous avons trouvé dans tous les individus d'une longueur un peu conſidérable que nous avons examinés. Cela eſt même très-ſenſible dans un jeune crocodile du Sénégal, de quatre pieds trois ou quatre pouces de long, que l'on conſerve au Cabinet du Roi. Ce caractère remarquable n'a cependant été indiqué par perſonne, excepté par les Mathématiciens Jéſuites, que Louis XIV envoya dans l'Orient, & qui décrivirent un crocodile dans le Royaume de Siam *(c)*.

---

(*c*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux*, tome 3.

Les dents ſont quelquefois au nombre de trente-ſix dans la mâchoire ſupérieure, & de trente dans la mâchoire inférieure, mais ce nombre doit ſouvent varier. Elles ſont fortes, un peu creuſes, ſtriées, coniques, pointues, inégales en longueur *(d)*, attachées par de groſſes racines, placées de chaque côté ſur un ſeul rang, & un peu courbées en arrière, principalement celles qui ſont vers le bout du muſeau. Leur diſpoſition eſt telle que quand la gueule eſt fermée, elles paſſent les unes entre les autres: les pointes de pluſieurs dents inférieures, occupent alors des trous creuſés dans les gencives de deſſus, & réciproquement. MM. les Académiciens qui diſſéquèrent un très-jeune crocodile, amené en France en 1681, arrachèrent quelques dents, & en trouvèrent de très-petites, placées dans le fond des alvéoles; ce qui prouve que les premières dents du crocodile tombent, & ſont remplacées par de nouvelles, comme les dents inciſives de l'homme & de pluſieurs Quadrupèdes vivipares *(e)*.

La mâchoire inférieure eſt la ſeule mobile dans le crocodile, ainſi que dans les autres Quadrupèdes. Il

---

(*d*) Ce ſont les plus longues que Pline appelle Canines. *Hiſtoire naturelle, Livre XI, Chapitre* LXI.

(*e*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, tome 3; article du crocodile.*

ſuffit de jeter les yeux ſur le ſquelette de ce grand lézard, pour en être convaincu, malgré tout ce qu'on a écrit à ce ſujet *(f)*.

Dans la plupart des vivipares, la mâchoire inférieure, indépendamment du mouvement de haut en bas, a un mouvement de droite à gauche, & de gauche à droite, néceſſaire pour la trituration de la nourriture. Ce mouvement a été refuſé au crocodile, qui d'ailleurs ne peut mâcher que difficilement ſa proie, parce que les dents d'une mâchoire ne ſont pas placées de manière à rencontrer celles de l'autre : mais elles retiennent ou déchirent avec force les animaux qu'il ſaiſit, & qu'il avale le plus ſouvent ſans les broyer *(g)* : il a par-là avec les poiſſons un trait de reſſemblance, auquel ajoutent la conformation & la poſition des dents de pluſieurs chiens de mer, aſſez ſemblables à celles des dents du crocodile.

Les anciens *(h)*, & même quelques modernes *(i)*,

---

(*f*) *Labat, vol. 2, page 344.*

*Ray, Synopſis animalium, page 262.*

(*g*) « Le crocodile avale ſes alimens ſans les mâcher, & ſans les mêler avec de la ſalive : il les digère cependant avec facilité, parce « qu'il a en proportion une plus grande quantité de bile & de ſucs « digeſtifs qu'aucun autre animal. » *Voyez le Voyage en Paleſtine, par* « *Haſſelquiſt, page 346.*

(*h*) *Voyez Pline, Livre XI, Chap.* LXV.

(*i*) *Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, page 461.*

ont pensé que le crocodile n'avoit pas de langue; il en a une cependant fort large, & beaucoup plus considérable en proportion que celle du bœuf, mais qu'il ne peut pas alonger ni darder à l'extérieur, parce qu'elle est attachée aux deux bords de la mâchoire inférieure, par une membrane qui la couvre. Cette membrane est percée de plusieurs trous, auxquels aboutissent des conduits qui partent des glandes de la langue (*k*).

Le crocodile n'a point de lèvres; aussi, lorsqu'il marche ou qu'il nage avec le plus de tranquillité, montre-t-il ses dents, comme par furie; & ce qui ajoute à l'air terrible que cette conformation lui donne, c'est que ses yeux étincelans, très-rapprochés l'un de l'autre, placés obliquement, & présentant une sorte de regard sinistre, sont garnis de deux paupières dures, toutes les deux mobiles (*l*), fortement ridées, surmontées par un rebord dentelé, &, pour ainsi dire, par un sourcil menaçant. Cet aspect affreux n'a pas peu contribué, sans doute, à la réputation de cruauté insatiable que quelques Voya-

(*k*) *Mémoires pour servir à l'Hist. naturelle des animaux, art. du crocodile.*

(*l*) Pline a écrit que la paupière inférieure du crocodile étoit seule mobile; mais l'observation est contraire à cette opinion.

geurs lui ont donnée : Ses yeux ſont auſſi, comme ceux des oiſeaux, défendus par une membrane clignotante, qui ajoute à leur force (*m*).

Les oreilles ſituées très-près, & au-deſſus des yeux, ſont recouvertes par une peau fendue & un peu relevée, de manière à repréſenter deux paupières fermées, & c'eſt ce qui a fait croire à quelques Naturaliſtes que le crocodile n'avoit point d'oreilles, parce que pluſieurs autres lézards en ont l'ouverture plus ſenſible. La partie ſupérieure de la peau qui ferme les oreilles, eſt mobile; & lorſqu'elle eſt levée, elle laiſſe appercevoir la membrane du tambour. Certains Voyageurs auront apparemment penſé que cette peau, relevée en forme de paupières, recouvroit des yeux; & voilà pourquoi l'on a écrit que l'on avoit tué des crocodiles à quatre yeux (*n*). Quelque peu proéminentes que ſoient ces oreilles, Hérodote dit que les habitans de Memphis attachoient des eſpèces de pendans à des crocodiles privés qu'ils nourriſſoient.

Le cerveau des crocodiles eſt très-petit (*o*).

La queue eſt très-longue ; elle eſt, à ſon origine,

---

(*m*) *Brown, Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, page 461.*

(*n*) *Hiſtoire des Moluques, Livre II, page 116.*

(*o*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. naturelle des animaux, art. du crocodile.*

auſſi groſſe que le corps, dont elle paroît une prolongation ; ſa forme aplatie, & aſſez ſemblable à celle d'un aviron, donne au crocodile une grande facilité pour ſe gouverner dans l'eau, & frapper cet élément de manière à y nager avec vîteſſe. Indépendamment de ce ſecours, les doigts des pieds de derrière ſont réunis par des membranes, dont il peut ſe ſervir comme d'eſpèces de nageoires : ces doigts ſont au nombre de quatre ; ceux des pieds de devant, au nombre de cinq; dans chaque pied, il n'y a que les doigts intérieurs qui ſoient garnis d'ongles, & la longueur de ces ongles eſt ordinairement d'un ou deux pouces.

La Nature a pourvu à la sûreté des crocodiles, en les revêtant d'une armure preſque impénétrable; tout leur corps eſt couvert d'écailles, excepté le ſommet de la tête, où la peau eſt colée immédiatement ſur l'os. Celles qui couvrent les flancs, les pattes & la plus grande partie du cou, ſont preſque rondes, de grandeurs différentes, & diſtribuées irrégulièrement. Celles qui défendent le dos & le deſſus de la queue, ſont quarrées, & forment des bandes tranſverſales. Il ne faut donc pas, pour bleſſer le crocodile, le frapper de derrière en avant, comme ſi les écailles ſe recouvroient les unes les autres, mais dans les jointures des bandes qui ne préſentent que la peau. Pluſieurs Naturaliſtes ont écrit que le

nombre de ces Bandes varioit, ſuivant les individus. Nous les avons comptées avec ſoin ſur ſept crocodiles de différentes grandeurs, tant de l'Afrique que de l'Amérique : l'un avoit treize pieds neuf pouces ſix lignes de long, depuis le bout du muſeau, juſqu'à l'extrémité de la queue; le ſecond neuf pieds; le troiſième & le quatrième huit pieds; le cinquième quatre; le ſixième deux; le ſeptième étoit mort en ſortant de l'œuf. Ils avoient tous le même nombre de bandes, excepté celui de deux pieds, qui paroiſſoit, à la rigueur, en préſenter une de plus que les autres.

Ces écailles quarrées ont une très-grande dureté, & une flexibilité qui les empêche d'être caſſantes *(p)*; le milieu de ces lames préſente une ſorte de crête

---

(*p*) « Les écailles du crocodile ſont à l'épreuve de la balle, à moins que le coup ne ſoit tiré de très-près, ou le fuſil très chargé. « Les Nègres s'en font des bonnets, ou plutôt des caſques, qui ré- « ſiſtent à la hache. » *Labat, vol. 2, page 347; Voyage d'Atkins; Hiſtoire gén. des Voyages, Livre VII.*

La dureté de ces écailles doit être cependant relative à l'âge, aux individus, & peut-être au ſexe. M. de la Borde aſſure que la croûte dont les crocodiles ſont revêtus, ne peut être percée par la balle qu'au-deſſous des épaules. Suivant M. de la Coudrenière, on peut auſſi la percer à coup de fuſil ſous le ventre & vers les yeux. *Obſervations ſur le crocodile de la Louiſiane, par M. de la Coudrenière. Journal de Phyſique, 1782.*

dure, qui ajoute à leur ſolidité (*q*); &, le plus ſouvent, elles ſont à l'épreuve de la balle. L'on voit ſur le milieu du cou, deux rangées tranſverſales de ces écailles à tubercules, l'une de quatre pièces, & l'autre de deux; & de chaque côté de la queue, s'étendent deux rangs d'autres tubercules, en forme de crêtes, qui la font paroître hériſſée de pointes, & qui ſe réuniſſent à une certaine diſtance de ſon extrémité, de manière à n'y former qu'un ſeul rang. Les lames qui garniſſent le ventre, le deſſous de la tête, du cou, de la queue, des pieds, & la face intérieure des pattes, dont le bord extérieur, eſt le plus ſouvent dentelé, forment également des bandes tranſverſales; elles ſont quarrées & flexibles, comme celles du dos, mais bien moins dures & ſans crêtes. C'eſt par ces parties plus foibles, que les cétacées & les poiſſons voraces attaquent le crocodile; c'eſt par-là que le dauphin lui donne la mort, ainſi que le rapporte Pline, & lorſque le chien de mer, connu ſous le nom de *poiſſon-ſcie*, lui livre un combat qu'ils ſoutiennent tous deux avec furie, le poiſſon-ſcie ne pouvant percer les écailles tuberculeuſes qui revêtent

(*q*) Les crêtes voiſines des flancs ne ſont pas plus élevées que les autres, & ne peuvent point oppoſer une plus grande réſiſtance à la balle, ainſi qu'on l'a écrit. Je m'en ſuis aſſuré par l'inſpection de pluſieurs crocodiles de divers pays.

le deſſus

le deſſus du corps de ſon ennemi, plonge & le frappe au ventre *(r)*.

La couleur des crocodiles tire ſur un jaune verdâtre, plus ou moins nuancé d'un vert foible, par taches & par bandes, ce qui repréſente aſſez bien la couleur du bronze un peu rouillé. Le deſſous du corps, de la queue & des pieds, ainſi que la face intérieure des pattes, ſont d'un blanc jaunâtre : on a prétendu que le nom de ces grands animaux venoit de la reſſemblance de leur couleur, avec celle du ſafran, en latin *crocus*, & en grec *κροκοσ*. On a écrit auſſi qu'il venoit de *crocos* & de *deilos*, qui ſignifie *timide*, parce qu'on a cru qu'ils avoient horreur du ſafran *(s)*. Ariſtote paroît penſer que les crocodiles ſont noirs : il y en a en effet de très-bruns ſur la rivière du Sénégal, ainſi que nous l'avons dit, mais ce grand Philoſophe ne devoit pas les connoître.

Les crocodiles ont quelquefois cinquante-neuf vertèbres ; ſept dans le cou, douze dans le dos, cinq dans les lombes, deux à la place de l'os ſacrum, & trente-trois dans la queue : mais le nombre de ces vertèbres eſt variable. Leur œſophage eſt très-vaſte

---

(r) *Hiſtoire générale des Voyages, Tome 39, page 35, édition in-12.*

(s) *Geſner, de Quadrup. ovip., page 18.*

& ſuſceptible d'une grande dilatation ; ils n'ont point de veſſie comme les tortues ; leurs uretères ſe déchargent dans le rectum ; l'anus eſt ſitué au-deſſous & à l'extrémité poſtérieure du corps ; les parties ſexuelles des mâles ſont renfermées dans l'intérieur du corps, juſqu'au moment de l'accouplement, ainſi que dans les autres lézards & dans les tortues ; & ce n'eſt que par l'anus qu'ils peuvent les faire ſortir. Ils ont deux glandes ou petites poches au-deſſous des mâchoires, & deux autres auprès de l'anus : ces quatre glandes contiennent une matière volatile, qui leur donne une odeur de muſc aſſez forte *(t)*.

---

(*t*) *Voyez le Voyage aux Iſles Madère, Barbade, de la Jamaïque, &c. par Sloane, tome 2, page 332.* On y trouve une deſcription des parties intérieures du crocodile, que nous traduiſons en partie ici, attendu qu'elle a été faite ſur un aſſez grand individu, ſur un alligator de ſeize pieds de long. « La trachée-artère étoit fléchie : elle » préſentoit une diviſion avant d'entrer dans les poumons, qui n'étoient » que des véſicules, entremêlées de vaiſſeaux ſanguins, & qui étoient » composés de deux grands lobes, un de chaque côté de l'épine du » dos. Le cœur étoit petit ; le péricarde renfermoit une grande quan- » tité d'eau. Le diaphragme paroiſſoit membraneux, ou plutôt tendi- » neux & nerveux. Le foie étoit long & triangulaire : il y avoit une » grande véſicule du fiel, pleine d'une bile jaune & claire. Je n'obſervai » point de rate (c'eſt toujours Sloane qui parle) : les reins placés auprès » de l'anus, étoient larges & attachés à l'épine.... *Ce crocodile n'avoit* » *point de langue* (ceci ne doit s'entendre que d'une langue libre &

La taille des crocodiles varie ſuivant la température des diverſes contrées dans leſquelles on les trouve. La longueur des plus grands ne paſſe guère vingt-cinq ou vingt-ſix pieds dans les climats qui leur conviennent le mieux ; il paroît même que, dans certaines contrées qui leur ſont moins favorables, comme les côtes de la Guiane, leur longueur ordinaire ne s'étend pas au-delà de treize ou quatorze pieds *(u)*. Un indi-

---

dégagée de toute membrane) : l'eſtomac, qui étoit fort large & garni « intérieurement d'une membrane dure, contenoit pluſieurs pierres « rondes & polies, du gravier tel qu'on le trouve ſur le bord de la « mer, & quelques arêtes..... Les yeux étoient ſphériques, & garnis « tous les deux d'une forte membrane clignotante : la pupille étoit alongée « comme celle des chats. » On peut comparer ces détails avec ceux que donne Haſſelquiſt dans ſon voyage en Paleſtine, *page 344 & ſuiv.*

(*u*) Brown prétend que les crocodiles parviennent ſouvent à la longueur de quatorze à vingt-quatre pieds. *Hiſt. nat. de la Jamaïque, page 461.*

Les crocodiles, ou alligators, ſont très-communs ſur les côtes & dans les rivières profondes de la Jamaïque, où on en prit un de dix-neuf pieds de long, dont on offrit la peau comme une rareté à Sloane. *Voyage aux Iſles Madère, Barbade, de la Jamaïque, &c., par Sloane, volume 2, page 332.*

« La rivière du Sénégal, abonde auprès de *Ghiam*, en crocodiles, beaucoup plus gros & plus dangereux que ceux qui ſe trouvent à « l'embouchure. Les laptôts du Général en prirent un de vingt-cinq « pieds de long, à la joie extrême des habitans, qui ſe figurèrent que « c'étoit le père de tous les autres, & que ſa mort jetteroit l'effroi «

vidu de cette longueur, dont la peau est conservée au Cabinet du Roi, a plus de quatre pieds de circonférence dans l'endroit le plus gros du corps, ce qui sup-

---

parmi tous les monstres de sa race. » *Second voyage du sieur Brue sur le Sénégal. Hist. générale des Voyages.*

Quelques Voyageurs ont attribué une grandeur plus considérable au crocodile. Barbot dit qu'il s'en est trouvé dans le Sénégal & dans la Gambie, qui n'avoient pas moins de trente pieds de long : suivant Smith, ceux de Sierra-Léona ont la même longueur. Jobson parle aussi d'un crocodile de trente-trois pieds de long ; mais comme il n'avoit mesuré que la trace que cet animal avoit laissée sur le sable, son témoignage ne doit pas être compté. *Smith, voyage en Guinée. Voyage du Cap. Jobson. Histoire générale des Voyages, Livre VII.*

On trouve, suivant Catesby, à la Jamaïque, & dans plusieurs endroits du continent de l'Amérique septentrionale, des crocodiles de plus de vingt pieds de long. On peut voir dans Gesner, Livre II, article du crocodile, tout ce que les Anciens ont écrit touchant la grandeur de cet animal, auquel quelques-uns d'eux ont attribué une longueur de vingt-six coudées.

Hasselquist dit, dans son voyage en Palestine, page 347, que les œufs de crocodile qu'il décrit, avoient appartenu à une femelle de trente pieds.

« Sur le bord d'une rivière, qui se jette dans la baie de Saint-
» Augustin, Isle de Madagascar, les gens du Capitaine Keeling tuèrent
» à coup de fusil un alligator, espèce de crocodile, qu'ils virent marcher
» fort lentement sur la rive. Quoique mort d'un grand nombre de
» coups, les mouvemens convulsifs qui lui restoient encore étoient
» capables d'inspirer de la frayeur. Il avoit seize pieds de long ; & sa
» gueule étoit si large, qu'il ne parut pas surprenant qu'elle pût en-

poſe une circonférence de huit à neuf pieds dans les plus grands crocodiles. Au reſte, on pourra juger des proportions de ce grand Quadrupède ovipare, par la note ſuivante *(v)* qui préſente les principales dimenſions de l'individu dont nous venons de parler.

---

gloutir un homme. Keeling fit tranſporter ce monſtre juſqu'à ſon « vaiſſeau, pour en donner le ſpectacle à tous ſes gens. On l'ouvrit : « l'odeur qui s'en exhala parut fort agréable; mais quoique la chair ne « le fût pas moins à la vue, les plus hardis matelots n'osèrent en goûter. « *Voyage du Capitaine William Keeling à Bantam & à Banda, en 1607.*

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| (*v*) Longueur totale. . . . . . . | 13 | 9 | 6 |
| Longueur de la tête. . . . . . . . | 2 | 3 | |
| Longueur depuis l'entre-deux des yeux, juſqu'au bout du muſeau. . . . . | 1 | 6 | 6 |
| Longueur de la mâchoire ſupérieure. . | 1 | 10 | |
| Longueur de la partie de la mâchoire qui eſt armée de dents. . . . . . . | 1 | 7 | |
| Diſtance des deux yeux. . . . . . | | 2 | |
| Grand diamètre de l'œil. . . . . . | | 1 | 3 |
| Circonférence du corps à l'endroit le plus gros. . . . . . . . . . . . | 4 | 4 | 6 |
| Largeur de la tête derrière les yeux. . | 1 | 1 | 6 |
| Largeur du muſeau à l'endroit le plus étroit. | | 8 | |
| Longueur des pattes de devant juſqu'au bout des doigts. . . . . . . . | 1 | 9 | |
| Longueur des pattes de derrière juſqu'au bout des doigts. . . . . . . . | 2 | 2 | 3 |
| Longueur de la queue. . . . . . | 6 | | 3 |
| Circonférence de la queue à ſon origine. | 2 | 10 | |

C'eſt au commencement du printems que l'amour fait éprouver ſes feux au crocodile. Cet énorme Quadrupède ovipare s'unit à ſa femelle, en la renverſant ſur le dos, ainſi que les autres lézards; & leurs embraſſemens paroiſſent très-étroits. On ignore la durée de leur union intime ; mais, d'après ce que l'on a obſervé, touchant les lézards de nos contrées, leur accouplement, quoique bien plus court que celui des tortues, doit être plus prolongé, ou du moins plus ſouvent renouvellé que celui de pluſieurs vivipares; & lorſqu'il a ceſſé, l'attention du mâle pour ſa compagne ne paſſe pas tout-à-fait avec ſes deſirs, & il l'aide à ſe remettre ſur ſes pattes.

On a cru, pendant long-tems, que les crocodiles ne faiſoient qu'une ponte ; mais M. de la Borde nous apprend que, dans l'Amérique méridionale, la femelle fait deux & quelquefois trois pontes éloignées l'une de l'autre de peu de jours ; chaque ponte eſt de vingt à vingt-quatre œufs *(x)*, & par conſéquent il eſt poſſible que le crocodile en ponde en tout ſoixante-douze, ce qui ſe rapproche de l'aſſertion de M. Linné, qui a écrit que les œufs du crocodile étoient quelquefois au nombre de cent.

---

(*x*) *Note communiquée par M. de la Borde, Médecin du Roi à Cayenne, & Correſpondant du Cabinet de Sa Majeſté.*

La femelle dépose ses œufs sur le sable, le long des rivages qu'elle fréquente ; dans certaines contrées, comme aux environs de Cayenne & de Surinam *(y)*, elle prépare assez près des eaux qu'elle habite, un petit terrain élevé, & creux dans le milieu ; elle y ramasse des feuilles & des débris de plantes, au milieu desquels elle fait sa ponte ; elle recouvre ses œufs avec ces mêmes feuilles ; il s'excite une sorte de fermentation dans ces végétaux, & c'est la chaleur qui en provient, jointe à celle de l'atmosphère, qui fait éclore les œufs. Le tems de la ponte commence aux environs de Cayenne, en même tems que celui de la ponte des tortues, c'est-à-dire, dès le mois d'Avril ; mais il est plus prolongé. Ce qui est très-singulier, c'est que l'œuf d'où doit sortir un animal aussi grand que l'alligator, n'est guère plus gros que l'œuf d'une poule d'Inde, suivant Catesby *(z)*. Il y a, au Cabinet du Roi, un œuf d'un crocodile de quatorze pieds de longueur, tué dans la haute Egypte, au moment où il venoit de pondre. Il est ovale & blanchâtre ; sa coque est d'une substance crétacée, semblable à celle des œufs de poule, mais moins dure ; la tunique intérieure qui touche à l'enveloppe

(y) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(z) *Catesby, Hist. naturelle de la Caroline, vol. 2, page 63.*

crétacée, eſt plus épaiſſe & plus forte que dans la plupart des œufs d'oiſeaux. Le grand diamètre n'eſt que de deux pouces cinq lignes, & le petit diamètre d'un pouce onze lignes. J'en ai meſuré d'autres, pondus par des crocodiles d'Amérique, qui étoient plus alongés, & dont le grand diamètre étoit de trois pouces ſept lignes, & le petit diamètre de deux pouces.

Les petits crocodiles ſont repliés ſur eux-mêmes dans leurs œufs; ils n'ont que ſix ou ſept pouces de long lorſqu'ils briſent leur coque. On a obſervé que ce n'eſt pas toujours avec leur tête, mais quelquefois avec les tubercules de leur dos qu'ils la caſſent. Lorſqu'ils en ſortent, ils traînent attaché au cordon ombilical, le reſte du jaune de l'œuf, entouré d'une membrane, & une eſpèce d'arrière-faix, composé de l'enveloppe dans laquelle ils ont été enfermés. Nous l'avons obſervé dans un jeune crocodile, pris en ſortant de l'œuf, & conſervé au Cabinet du Roi. Quelque tems après qu'ils ſont éclos, on remarque encore ſur le bas de leur ventre, l'inſertion du cordon ombilical *(a)*, qui diſparoît avec le tems; & les rangs d'écailles qui étoient ſéparés, & formoient une fente longitudinale par où il paſſoit, ſe réuniſſent

*(a) Séba, vol. 1, page 162 & ſuiv.*

insenſiblement.

insensiblement. Ce fait est analogue à ce que nous avons remarqué dans de jeunes tortues, de l'espèce appellée *la Ronde*, dont le plastron étoit fendu, & dont on voyoit au-dehors la portion du ventre où le cordon ombilical avoit été attaché.

Les crocodiles ne couvent donc pas leurs œufs; on auroit dû le présumer, d'après leur naturel, & l'on auroit dû, indépendamment du témoignage des Voyageurs, refuser de croire ce que dit Pline du crocodile mâle, qui, suivant ce grand Naturaliste, couve, ainsi que la femelle, les œufs qu'elle a pondus *(b)*. Si nous jetons en effet les yeux sur les animaux ovipares qui sont susceptibles d'affections tendres, & de soins empressés; si nous observons les oiseaux, nous verrons que les espèces les moins ardentes en amour, sont celles où le mâle abandonne sa femelle après en avoir joui: ensuite viennent les espèces où le mâle prépare le nid avec elle, où il la soulage dans la recherche des matériaux dont elle se sert pour le construire, où il veille attentif auprès d'elle, pendant qu'elle couve, où il paroît charmer sa peine par son chant: & enfin celles qui ressentent le plus vivement les feux de l'amour, sont les espèces où le mâle partage entièrement avec sa compagne le soin de couver

(*b*) *Pline, Liv. X, Chap.* LXXXII.

les œufs. Le crocodile devroit donc être regardé comme très-tendrement amoureux, ſi le mâle couvoit les œufs, ainſi que la femelle. Mais comment attribuer cette vive, intime & conſtante tendreſſe à un animal qui, par la froideur de ſon ſang, ne peut éprouver preſque jamais, ni paſſions impétueuſes, ni ſentiment profond ? La chaleur ſeule de l'atmoſphère, ou celle d'une ſorte de fermentation, fait donc éclore les œufs des crocodiles; les petits ne connoiſſent donc point de parens en naiſſant *(c)* : mais la Nature leur a donné aſſez de force, dès les premiers momens de leur vie, pour ſe paſſer de ſoins étrangers. Dès qu'ils ſont éclos, ils courent d'eux-mêmes ſe jeter dans l'eau, où ils trouvent plus de ſûreté & de nourriture *(d)*. Tant qu'ils ſont encore jeunes, ils ſont cependant dévorés non-ſeulement par les poiſſons voraces, mais encore quelquefois par les vieux crocodiles, qui, tourmentés par la faim, font alors par beſoin, ce que d'autres animaux ſanguinaires paroiſſent faire uniquement par cruauté.

On n'a point recueilli aſſez d'obſervations ſur les

---

(*c*) Cependant, ſuivant M. de la Borde, à Surimam, la femelle du crocodile ſe tient toujours à une certaine diſtance de ſes œufs, qu'elle garde, pour ainſi dire, & qu'elle défend avec une ſorte de fureur, lorſqu'on veut *y* toucher.

(*d*) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, &c. vol. 2, page 63.*

crocodiles, pour ſavoir préciſément quelle eſt la durée de leur vie; mais on peut conclure qu'elle eſt très-longue, d'après l'obſervation ſuivante, que M. le Vicomte de Fontange, Commandant pour le Roi dans l'Iſle Saint-Domingue, a eu la bonté de me communiquer. M. de Fontange a pris à Saint-Domingue de jeunes crocodiles qu'il a vus ſortir de l'œuf; il les a nourris, & a eſſayé de les amener vivans en France; le froid qu'ils ont éprouvé dans la traverſée, les a fait périr. Ces animaux avoient déjà vingt-ſix mois, & ils n'avoient encore qu'à-peu-près vingt pouces de longueur. On devroit donc compter vingt-ſix mois d'âge pour chaque vingt pouces que l'on trouveroit dans la longueur des grands crocodiles, ſi leur accroiſſement ſe faiſoit toujours ſuivant la même proportion; mais, dans preſque tous les animaux, le développement eſt plus conſidérable dans les premiers tems de leur vie. L'on peut donc croire qu'il faudroit ſuppoſer bien plus de vingt-ſix mois pour chaque vingt pouces de la longueur d'un crocodile. Ne comptons cependant que ving-ſix mois, parce qu'on pourroit dire que, lorſque les animaux ne jouiſſent pas d'une liberté entière, leur accroiſſement eſt retardé, & nous trouverons qu'un crocodile de vingt-cinq pieds, n'a pu atteindre à tout ſon développement qu'au bout de trente-deux ans & demi. Cette lenteur dans le développement du crocodile, eſt con-

firmée par l'obſervation des Miſſionnaires mathématiciens que Louis XIV envoya dans l'Orient, & qui ayant gardé un très-jeune crocodile en vie pendant deux mois, remarquèrent que ſes dimenſions n'avoient pas augmenté, pendant ce tems, d'une manière ſenſible *(e)*. Cette même lenteur a fait naître, ſans doute, l'erreur d'Ariſtote & de Pline, qui penſoient que le crocodile croiſſoit juſqu'à ſa mort ; & elle prouve combien la vie de cet animal peut être longue. Le crocodile habitant en effet au milieu des eaux, preſque autant que les tortues marines, n'étant pas revêtu d'une croûte plus dure qu'une carapace, & croiſſant pendant bien plus de tems que la tortue franche, qui paroît être entièrement développée après vingt ans, ne doit-il pas vivre plus long-tems que cette grande tortue, qui cependant vit plus d'un ſiècle ?

Le crocodile fréquente de préférence les rives des grands fleuves, dont les eaux ſurmontent ſouvent leurs bords, & qui, couvertes d'une vaſe limonneuſe, offrent en plus grande abondance les teſtacées, les vers, les grenouilles & les lézards dont il ſe nourrit *(f)*. Il

---

(e) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. naturelle des animaux, tome 3.*

(f) « Les crocodiles de l'Amérique ſeptentrionale fréquentent non-» ſeulement les rivières ſalées proche de la mer, mais auſſi le courant » des eaux douces plus avant dans les terres, & les lacs d'eaux ſalées &

ſe plaît ſur-tout dans l'Amérique méridionale (*g*), au milieu des lacs marécageux, & des ſavanes noyées. Cateſby, dans ſon Hiſtoire naturelle de la Caroline (*h*), nous repréſente les bords fangeux, baignés par les eaux ſalées, comme couverts de forêts épaiſſes d'arbres de banianes, parmi leſquels des crocodiles vont ſe cacher. Les plus petits s'enfoncent dans des buiſſons épais, où les plus grands ne peuvent pénétrer, & où ils ſont à couvert de leurs dents meurtrières. Ces bois aquatiques ſont remplis de poiſſons deſtructeurs, & d'autres animaux qui ſe dévorent les uns les autres. On y rencontre auſſi de grandes tortues; mais elles ſont le plus ſouvent la proie de ces poiſſons carnaciers, qui, à leur tour, ſervent d'aliment aux crocodiles, plus puiſſans qu'eux tous. Ces forêts noyées préſentent les débris de cette ſorte de carnage, & l'on y voit flotter des reſtes de carcaſſes d'animaux à demi-dévorés. C'eſt dans ces terrains fangeux, que couvert de boue, & reſſemblant à un arbre renverſé, il attend immobile, & avec la patience que doit

---

d'eaux douces. Ils ſe tiennent cachés ſur leurs bords, parmi les roſeaux, pour ſurprendre le bétail & les autres animaux. » *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 63.*

(*g*) *Obſervations communiquées par M. de la Borde.*

(*h*) *Cateſby, vol. 2, page 63.*

lui donner la froideur de ſon ſang, le moment favorable de ſaiſir ſa proie. Sa couleur, ſa forme alongée, ſon ſilence trompent les poiſſons, les oiſeaux de mer, les tortues, dont il eſt très-avide. Il s'élance auſſi ſur les beliers, les cochons *(i)*, & même ſur les bœufs: lorſqu'il nage, en ſuivant le cours de quelque grand fleuve, il arrive ſouvent qu'il n'élève au-deſſus de l'eau que la partie ſupérieure de ſa tête; dans cette attitude, qui lui laiſſe la liberté des yeux, il cherche à ſurprendre les grands animaux qui s'approchent de l'une ou de l'autre rive; & lorſqu'il en voit quelqu'un qui vient pour y boire, il plonge, va juſqu'à lui en nageant entre deux eaux, le ſaiſit par les jambes, & l'entraîne au large pour l'y noyer. Si la faim le preſſe, il dévore auſſi les hommes *(k)*, & particulièrement les Nègres, ſur leſquels on a écrit qu'il ſe jette de préférence *(l)*. Les très-grands crocodiles ſur-tout ayant beſoin de plus d'alimens, pouvant être apperçus & évités plus facilement par

---

(*i*) *Catesby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 63.*

(*k*) Dans l'Egypte ſupérieure, ils dévorent très-ſouvent les femmes qui viennent puiſer de l'eau dans le Nil, & les enfans qui ſe jouent ſur le bord du fleuve. *Haſſelquiſt, Voyage en Paleſtine, page 347.*

(*l*) *Obſervations ſur le crocodile de la Louiſiane, par M. de la Coudrenière, Journal de Phyſique, 1782.*

les petits animaux, doivent éprouver plus ſouvent & plus violemment le tourment de la faim, & par conſéquent être quelquefois très-dangereux, principalement dans l'eau. C'eſt en effet dans cet élément que le crocodile jouit de toute ſa force, & qu'il ſe remue avec agilité, malgré ſa lourde maſſe, en faiſant ſouvent entendre une eſpèce de murmure ſourd & confus. S'il a de la peine à ſe tourner avec promptitude, à cauſe de la longueur de ſon corps, c'eſt toujours avec la plus grande vîteſſe qu'il fend l'eau devant lui pour ſe précipiter ſur ſa proie: il la renverſe d'un coup de ſa queue raboteuſe, la ſaiſit avec ſes griffes, la déchire, ou la partage en deux avec ſes dents fortes & pointues, & l'engloutit dans une gueule énorme, qui s'ouvre juſqu'au-delà des oreilles pour la recevoir. Lorſqu'il eſt à terre, il eſt plus embarraſſé dans ſes mouvemens, & par conſéquent moins à craindre pour les animaux qu'il pourſuit: mais, quoique moins agile que dans l'eau, il avance très-vîte, quand le chemin eſt droit, & le terrain uni. Auſſi, lorſqu'on veut lui échapper, doit-on ſe détourner ſans ceſſe. On lit dans la deſcription de la nouvelle Eſpagne *(m)*, qu'un voyageur Anglois fut pourſuivi avec tant de vîteſſe par un monſtrueux crocodile ſorti du lac de *Nicaragua*,

---

*(m) Hiſtoire générale des Voyages, 5.e Partie.*

que ſi les Eſpagnols qui l'accompagnoient ne lui euſſent crié de quitter le chemin battu, & de marcher en tournoyant, il auroit été la proie de ce terrible animal. Dans l'Amérique méridionale, ſuivant M. de la Borde, les grands crocodiles ſortent des fleuves plus rarement que les petits; l'eau des lacs qu'ils fréquentent venant quelquefois à s'évaporer, ils demeurent ſouvent pendant quelques mois à ſec, ſans pouvoir regagner aucune rivière, vivant de gibier, ou ſe paſſant de nourriture, & étant alors très-dangereux.

Il y a peu d'endroits peuplés de crocodiles un peu gros, où l'on puiſſe tomber dans l'eau, ſans riſquer de perdre la vie *(n)*. Ils ont ſouvent, pendant la nuit, grimpé ou ſauté dans des canots, dans leſquels on étoit endormi, & ils en ont dévoré tous les paſſagers. Il faut veiller avec ſoin lorſqu'on ſe trouve le long des rivages habités par ces animaux. M. de la Borde en a vu ſe dreſſer contre les très-petits

(*n*) « Les crocodiles ſont plus dangereux dans la grande rivière de » Macaſſar, que dans aucune autre rivière de l'Orient : ces monſtres ne » ſe bornent point à faire la guerre aux poiſſons, s'aſſemblent quelque- » fois en troupes, & ſe tiennent cachés au fond de l'eau, pour attendre » le paſſage des petits bâtimens. Ils les arrêtent, & ſe ſervant de leur » queue comme d'un croc, ils les renverſent & ſe jettent ſur les hom- mes & les animaux, qu'ils entraînent dans leurs retraites. » *Deſcription de l'Iſle Célebes, ou Macaſſar. Hiſt. générale des Voyages, tome 39, page 248, édit.* in-12.

bâtimens,

bâtimens. Au reste, en comparant les relations des Voyageurs, il paroît que la voracité & la hardiesse des crocodiles augmentent, diminuent, & même passent entièrement, suivant le climat, la taille, l'âge, l'état de ces animaux, la nature, & sur-tout l'abondance de leurs alimens. La faim peut quelquefois les forcer à se nourrir d'animaux de leur espèce, ainsi que nous l'avons dit; & lorsqu'un extrême besoin les domine, le plus foible devient la victime du plus fort; mais, d'après tout ce que nous avons exposé, l'on ne doit point penser, avec quelques Naturalistes, que la femelle du crocodile conduit à l'eau ses petits lorsqu'ils sont éclos, & que le mâle & la femelle dévorent ceux qui ne peuvent pas se traîner. Nous avons vu que la chaleur du soleil ou de l'atmosphère faisoit éclore leurs œufs; que les petits alloient d'eux-mêmes à la mer; & les crocodiles n'étant jamais cruels que pour assouvir une faim plus cruelle, ne doivent point être accusés de l'espèce de choix barbare qu'on leur a imputé.

Malgré la diversité des alimens que recherche le crocodile, la facilité que la lenteur de sa marche donne à plusieurs animaux pour l'éviter, le contraint quelquefois à demeurer beaucoup de tems & même plusieurs mois sans manger (*o*) : il avale alors de

(*o*) Brown dit que l'on a observé plusieurs fois des crocodiles qui

petites pierres & de petits morceaux de bois capables d'empêcher ſes inteſtins de ſe reſſerrer *(p)*.

Il paroît, par les récits des Voyageurs, que les crocodiles, qui vivent près de l'équateur, ne s'engourdiſſent dans aucun tems de l'année ; mais ceux qui habitent vers les tropiques ou à des latitudes plus élevées, ſe retirent, lorſque le froid arrive, dans des antres profonds auprès des rivages, & y ſont pendant l'hiver dans un état de torpeur. Pline a écrit que les Crocodiles paſſoient quatre mois de l'hiver dans des cavernes, & ſans nourriture, ce qui ſuppoſe que les crocodiles du nil qui étoient les mieux connus des anciens, s'engourdiſſoient pendant la ſaiſon du froid *(q)*. En Amérique à une latitude auſſi élevée que celle de l'Egypte, & par conſéquent ſous une température moins chaude, le nouveau continent étant plus froid que l'ancien, les crocodiles ſont engourdis pendant l'hiver. Ils ſortent

---

ont vécu pluſieurs mois ſans prendre de nourriture, & qu'on s'en eſt aſſuré, en leur liant le muſeau avec un fil de métal, & en les laiſſant ainſi liés dans des étangs, où ils venoient de tems en tems à la ſurface de l'eau pour reſpirer. *Hiſtoire naturelle de la Jamaïque, page 461.*

(*p*) *Brown, Hiſtoire naturelle de la Jamaïgue, page 461.*

(*q*) *Pline, Liv. VIII, Chap. XXXVIII.* L'engourdiſſement des crocodiles paroît encore indiqué par ce que dit Pline, Livre XI, Chapitre LCI.

dans la Caroline de cet état de ſommeil profond en faiſant entendre, dit Cateſby, des mugiſſemens horribles qui retentiſſent au loin *(r)*. Les rivages habités par ces animaux, peuvent être entourés d'échos qui réfléchiſſent les ſons ſourds formés par ces grands Quadrupèdes ovipares & en augmentent la force de manière à juſtifier, juſqu'à un certain point, le récit de Cateſby. D'ailleurs M. de la Coudrenière dit que, dans la Louiſiane; le cri de ces animaux n'eſt jamais répété pluſieurs fois de ſuite, mais que leur voix eſt auſſi forte que celle d'un taureau *(s)*. Le Capitaine Jobſon aſſure auſſi que les crocodiles, qui ſont en grand nombre dans la rivière de Gambie en Afrique, & que les Nègres appellent *Bumbos*, y pouſſent des cris que l'on entend de fort loin : ce Voyageur ajoute que l'on diroit que ces cris ſortent du fond d'un puits; ce qui ſuppoſe, dans la voix du crocodile, beaucoup de tons graves qui la rapprochent d'un mugiſſement bas & comme étouffé *(t)*. Et enfin le témoignage de M. de la Borde que nous avons déja cité, vient encore ici à l'appui de l'aſſertion de Cateſby.

---

(r) *Cateſby, Hiſt. naturelle de la Caroline, vol. 2, page 63.*

(s) *Obſervations ſur le crocodile de la Louiſiane. Journal de Phyſique, 1782.*

(t) *Voyage du Capitaine Jobſon à la rivière de Gambie. Hiſt. gén. des Voyages, Livre VII.*

Si le crocodile s'engourdit à de hautes latitudes comme les autres Quadrupèdes ovipares, sa couverture écailleuse n'est point de nature à être altérée par le froid & la disette, ainsi que la peau du plus grand nombre de ces animaux ; & il ne se dépouille pas comme ces derniers.

Dans tous les pays où l'homme n'est pas en assez grand nombre pour le contraindre à vivre dispersé, il va par troupes nombreuses ; M. Adanson a vu, sur la grande rivière du Sénégal, des crocodiles réunis au nombre de plus de deux cens, nageant ensemble la tête hors de l'eau, & ressemblant à un grand nombre de troncs d'arbres, à une forêt que les flots entraîneroient. Mais cet attroupement des crocodiles n'est point le résultat d'un instinct heureux : ils ne se ressemblent pas comme les castors pour s'occuper en commun de travaux combinés ; leurs talens ne sont pas augmentés par l'imitation, ni leurs forces par le concert ; ils ne se recherchent pas comme les phoques & les lamantins par une sorte d'affection mutuelle, mais ils se réunissent, parce que des appétits semblables les attirent dans les mêmes endroits : cette habitude d'être ensemble est cependant une nouvelle preuve du peu de cruauté que l'on doit attribuer aux crocodiles ; & ce qui confirme qu'ils ne sont pas féroces, c'est la flexibilité de leur naturel. On est parvenu à les apprivoiser. Dans l'isle de Bouton, aux Moluques, on engraisse quelques-

uns de ces animaux devenus par-là en quelque sorte domestiques; dans d'autres pays, on les nourrit par ostentation. Sur la côte des esclaves en Afrique, le Roi de Saba a par magnificence deux étangs remplis de crocodiles. Dans la rivière de *Rio-San-Domingo* également près des côtes occidentales de l'Afrique, où les habitans prennent soin de les nourrir, des enfans osent, dit-on, jouer avec ces monstrueux animaux *(u)*. Les anciens connoissoient cette facilité avec laquelle le crocodile se laisse apprivoiser: Aristote a dit que, pour y parvenir, il suffisoit de lui donner une nourriture abondante, dont le défaut seul peut le rendre très-dangereux *(v)*.

---

(*u*) « On a remarqué, avec étonnement, dans la rivière de *Rio-San-Domingo*, que les caymans, ou les crocodiles, qui sont ordinaire- « ment des animaux si terribles, ne nuisent ici à personne. Les enfans « en font leur jouet, jusqu'à leur monter sur le dos, & les battre même « sans en recevoir aucune marque de ressentiment. Cette douceur « leur vient peut-être du soin que les habitans prennent de les « nourrir & de les bien traiter. Dans toutes les autres parties de l'A- « frique, ils se jettent indifféremment sur les hommes & sur les ani- « maux. Cependant il se trouve des Nègres assez hardis pour les atta- « quer à coup de poignard. Un Laptôt du Fort Saint-Louis, s'en faisoit « tous les jours un amusement, qui lui avoit long-tems réussi; mais il « reçut enfin tant de blessures dans ce combat, que sans le secours de « ses compagnons, il auroit perdu la vie entre les dents du monstre. » *Voyage du sieur Brue aux Isles de Bissao, &c. Hist. gén. des Voyages.*

(*v*) M. de la Borde a vu, à Cayenne, des caymans conservés avec

Mais si le crocodile n'a pas la cruauté des chiens de mer & de plusieurs autres animaux de proie, avec lesquels il a plusieurs rapports, & qui vivent comme lui au milieu des eaux, il n'a pas assez de chaleur intérieure pour avoir la fierté de leur courage : aussi Pline a-t-il écrit qu'il fuit devant ceux qui le poursuivent, qu'il se laisse même gouverner par les hommes assez hardis pour se jeter sur son dos, & qu'il n'est redoutable que pour ceux qui fuyent devant lui *(x)*. Cela pourroit être vrai des crocodiles que Pline ne connoissoit point, qui se trouvent dans certains endroits de l'Amérique, & qui, comme tous les autres grands animaux de ces contrées nouvelles où l'humidité l'emporte sur la chaleur, ont moins de courage & de force que les animaux qui les représentent dans les pays secs de

---

des tortues dans un bassin plein d'eau. Ils y vivent long-tems sans faire même aucun mal aux tortues. On les nourrit avec les restes des cuisines. *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*x*) *Pline, Histoire naturelle, Livre VIII, Chap.* XXXVIII.
On peut aussi voir, dans Prosper Alpin, ce qu'il raconte de la manière dont les paysans d'Egypte saisissoient un crocodile, lui lioient la gueule & les pattes, le portoient à des acheteurs, le faisoient marcher quelque tems devant eux après l'avoir délié, rattachoient ensuite ses pattes & sa gueule, l'égorgeoient pour le dépouiller, &c. *Prosper Alpin, Hist. naturelle de l'Egypte, à Leyde, 1755,* in-4.° *tome 1, Chapitre V.*

l'ancien continent *(y)* ; & cette chaleur eſt ſi néceſſaire aux crocodiles que non-ſeulement ils vivent avec peine dans les climats très-tempérés *(z)*, mais encore que leur grandeur diminue à meſure qu'ils habitent des latitudes élevées. On les rencontre cependant dans les deux mondes à pluſieurs degrés au-deſſus des tropiques *(a)* : l'on a même trouvé des pétrifications de

---

(y) « Dans l'Amérique méridionale, aux environs de Cayenne, les Nègres prennent quelquefois de petits caymans, de cinq à ſix pieds « de long. Ils leur attachent les pattes, & ces animaux ſe laiſſent alors « manier & porter, même ſans menacer de mordre. Les plus prudens « leur attachent les deux mâchoires, ou leur mettent une groſſe lame « dans la gueule. Mais dans certaines rivières de Saint-Domingue, où le « crocodile ou cayman eſt aſſez doux, les Nègres le pourſuivent ; l'a- « nimal cache ſa tête, & une partie de ſon corps, dans un trou. On « paſſe un nœud coulant, fait avec une groſſe corde, à une de ſes « pattes de derrière ; pluſieurs Nègres le tirent enſuite, & le traînent « par-tout juſque dans les maiſons, ſans qu'il témoigne la moindre envie « de ſe défendre. » *Note communiquée par M. de la Borde.*

(z) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, article du crocodile.*

(a) « Les rivières de la Corée ſont ſouvent infeſtées de crocodiles, ou alligators, qui ont quelquefois dix-huit ou vingt aunes de long. » *Relation de Hamel, Hollandois, & deſcription de la Corée. Hiſtoire générale des Voyages, tome 24, page 244*, in-12. 1749.

Les rivages de la terre des Papous, ſont auſſi peuplés de crocodiles. *Voyage de Fernand Mendez Pinto, Hiſtoire générale des Voyages, ſeconde partie, Livre II.*

crocodiles à plus de cinquante pieds ſous terre dans les mines de Thuringe ainſi qu'en Angleterre *(b)*; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner le rapport de ces oſſemens foſſiles avec les révolutions qu'ont éprouvées les diverſes parties du globe.

Quelque redoutable que paroiſſe le crocodile, les Nègres des environs du Sénégal oſent l'attaquer pendant

---

Dampier a rencontré des alligators ſur les côtes de l'Iſle de Timor. *Voyage de Guillaume Dampier aux terres Auſtrales.*

« Il y a beaucoup de crocodiles dans le continent de l'Amérique, » dix degrés plus avant vers le nord que le tropique du Cancer, par- » ticulièrement auſſi loin que la rivière *Neus* dans la Caroline ſepten- » trionale, environ au trente-troiſième degré de latitude : je n'ai jamais » oui parler d'aucun de ces animaux au-delà. Cette latitude répond à- » peu-près aux parties de l'Afrique les plus ſeptentrionales, où on en » trouve auſſi. » *Cateſby, Hiſt. nat. de la Caroline, vol. 2, page 63.*

» Les crocodiles ſont fort communs dans tout le cours de l'Amazone; » & même dans la plupart des rivières que l'Amazone reçoit. On aſſura » M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long, & » même de plus grands. Il en avoit déjà vu un grand nombre, de » douze, quinze pieds & plus, ſur la rivière de Guyaquil. Comme ceux » de l'Amazone ſont moins chaſſés & moins pourſuivis, ils craignent » peu les hommes. Dans le tems des inondations, ils entrent quelque- » fois dans les cabanes des Indiens. » *Hiſtoire générale des Voyages, tome 53, page 439, édition in-12.*

(*b*) On a découvert dans la province de Nortingam, le ſquelette entier d'un crocodile. *Bibliothèque angloiſe, tome 6, page 406.*

dant qu'il eſt endormi, & tâchent de le ſurprendre dans des endroits où il n'a pas aſſez d'eau pour nager; ils vont à lui audacieuſement, le bras gauche enveloppé dans un cuir ; ils l'attaquent à coups de lance ou de zagaye ; ils le percent de pluſieurs coups au goſier & dans les yeux; ils lui ouvrent la gueule, la tiennent ſous l'eau, & l'empêchent de ſe fermer en plaçant leur zagaye entre les mâchoires, juſqu'à ce que le crocodile ſoit ſuffoqué par l'eau qu'il avale en trop grande quantité *(c)*.

En Egypte, on creuſe ſur les traces de cet animal démeſuré un foſſé profond, que l'on couvre de bran-

---

(*c*) *Labat, vol. 2, page 337.*

« Un de mes Nègres tua un crocodile de ſept pieds de long : il l'avoit apperçu endormi dans les brouſſailles, au pied d'un arbre, ſur « le bord d'une rivière. Il s'en approcha, aſſez doucement pour ne le « pas éveiller, & lui porta fort adroitement un coup de couteau dans « le côté du col, au défaut des os de la tête & des écailles, & le « perça, à peu de choſe près, de part en part. L'animal, bleſſé à mort, « ſe repliant ſur lui-même, quoiqu'avec peine, frappa les jambes du « Nègre d'un coup de ſa queue, qui fut ſi violent, qu'il le renverſa « par terre. Celui-ci, ſans lâcher priſe, ſe releva dans l'inſtant, &, afin de « n'avoir rien à craindre de la gueule meurtrière du crocodile, il l'en- « veloppa d'une pagne, pendant que ſon camarade lui retenoit la queue : « je lui montai auſſi ſur le corps pour l'aſſujettir. Alors le Nègre retira « ſon couteau, & lui coupa la tête, qu'il ſépara du tronc. » *Voyage de M. Adanſon au Sénégal, page 148.*

chages & de terre; on effraie enſuite à grands cris le crocodile qui, reprenant pour aller à la mer le chemin qu'il avoit ſuivi pour s'écarter de ſes bords, paſſe ſur la foſſe, y tombe, & y eſt aſſommé ou pris dans des filets. D'autres attachent une forte corde par une extrémité à un gros arbre; ils lient à l'autre bout un crochet & un agneau, dont les cris attirent le crocodile, qui, en voulant enlever cet appas, ſe prend au crochet par la gueule. A meſure qu'il s'agite, le crochet pénètre plus avant dans la chair: on ſuit tous ſes mouvemens en lâchant la corde, & on attend qu'il ſoit mort, pour le tirer du fond de l'eau.

Les Sauvages de la Floride ont une autre manière de le prendre; ils ſe réuniſſent au nombre de dix ou douze; ils s'avancent au devant du crocodile, qui cherche une proie ſur le rivage; ils portent un arbre qu'ils ont coupé par le pied; le crocodile va à eux la gueule béante; mais en enfonçant leur arbre dans cette large gueule, ils l'ont bientôt renverſé & mis à mort.

On dit auſſi qu'il y a des gens aſſez hardis pour aller en nageant juſque ſous le crocodile, lui percer la peau du ventre, qui eſt preſque le ſeul endroit où le fer puiſſe pénétrer.

Mais l'homme n'eſt pas le ſeul ennemi que le crocodile ait à craindre: les tigres en font leur proie: l'hippopotame le pourſuit, & il eſt pour lui d'autant

plus dangereux, qu'il peut le ſuivre avec acharnement jusqu'au fond de la mer. Les Cougars, quoique plus foibles que les tigres, détruiſent auſſi un grand nombre de crocodiles; ils attaquent les jeunes caymans; ils les attendent en embuſcade ſur le bord des grands fleuves, les ſaiſiſſent au moment qu'ils montrent la tête hors de l'eau, & les dévorent. Mais lorſqu'ils en rencontrent de gros & de forts, ils ſont attaqués à leur tour; envain ils enfoncent leurs griffes dans les yeux du crocodile, cet énorme lézard, plus vigoureux qu'eux, les entraîne au fond de l'eau *(d)*.

Sans ce grand nombre d'ennemis, un animal auſſi fécond que le crocodile ſeroit trop multiplié; tous les rivages des grands fleuves des zones torrides ſeroient infeſtés par ces animaux monſtrueux, qui deviendroient bientôt féroces & cruels, par l'impoſſibilité où ils ſeroient de trouver aiſément leur nourriture. Puiſſans par leurs armes, plus puiſſans par leur multitude, ils auroient bientôt éloigné l'homme de ces terres fécondes & nouvelles que ce Roi de la Nature a quelquefois bien de la peine à leur diſputer : car comment réſiſter à tout ce qui donne le pouvoir, à la grandeur, aux armes, à la force & au nombre. Proſper Alpin dit qu'en Egypte, les plus grands crocodiles fuyent le voiſinage de

(d) *Hiſtoire générale des Voyages, tome 53, page 440, édit. in-12*

l'homme, & ſe tiennent ſur les rivages du Nil, au-deſſus de Memphis *(e)*. Mais, dans les pays moins peuplés, il ne doit pas en être de même; ils ſont ſi abondans dans les grandes rivières de l'Amazone & d'Oyapoc, dans la baie de Vincent Pinçon, & dans les lacs qui y communiquent, qu'ils y gênent, par leur multitude, la navigation des pyrogues; ils ſuivent ces légers bâtimens, ſans cependant eſſayer de les renverſer, & ſans attaquer les hommes : il eſt quelquefois aiſé de les écarter à coups de rames, lorſqu'ils ne ſont pas très-grands *(f)*. Mais M. de la Borde raconte que naviguant dans un canot, le long des rivages orientaux de l'Amérique méridionale, il rencontra une douzaine de gros caymans à l'embouchure d'une petite rivière dans laquelle il vouloit entrer; il leur tira pluſieurs coups de fuſil, ſans qu'ils changeaſſent de place; il fut tenté de faire paſſer ſon canot par-deſſus ces animaux; il fut arrêté cependant, par la crainte qu'ils ne fiſſent chavirer ſon petit bâtiment, & qu'ils ne le dévo-

---

(*e*) On y en rencontre, ſuivant cet Auteur, de *trente coudées* de long. *Hiſtoire naturelle de l'Egypte, par Proſper Alpin, tome 1, Chap. V.*

(*f*) *Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach, Correſpondant du Cabinet de Sa Majeſté.*

raſſent lorſqu'il ſeroit tombé dans l'eau. Il fut obligé d'attendre près de deux heures, après leſquelles les caymans s'éloignèrent, & lui laiſſèrent le paſſage libre *(g)*.

Heureuſement un grand nombre de crocodiles, ſont détruits avant d'éclore. Indépendamment des ennemis puiſſans dont nous avons déja parlé, des animaux trop foibles pour ne pas fuir à l'aſpect de ces grands lézards, cherchent leurs œufs ſur les rivages où ils les dépoſent : la mangouſte, les ſinges, les ſagouins, les ſapajous & pluſieurs eſpèces d'oiſeaux d'eau, s'en nourriſſent avec avidité *(h)*, & en caſſent même un très-grand nombre, en quelque ſorte, pour le plaiſir de ſe jouer.

Ces mêmes œufs, ainſi que la chair du crocodile, ſur-tout celle de la queue & du bas-ventre, ſervent de nourriture aux Nègres de l'Afrique, ainſi qu'à certains peuples de l'Inde & de l'Amérique *(i)*. Ils trouvent délicate & ſucculente cette chair qui eſt très-blanche; mais il paroît que preſque tous les Européens qui ont voulu en manger, ont été rebutés par l'odeur de muſc dont

---

(g) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(h) *Deſcription de l'Iſle eſpagnole. Hiſtoire générale des Voyages, troiſième Partie, Livre V.*

(i) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 63.*

elle eſt imprégnée. M. Adanſon cependant dit qu'il goûta celle d'un jeune crocodile, tué ſous ſes yeux au Sénégal, & qu'il ne la trouva pas mauvaiſe. Au reſte, la ſaveur de cette chair doit varier beaucoup ſuivant l'âge, la nourriture & l'état de l'animal.

On trouve quelquefois des bézoards dans le corps des crocodiles, ainſi que dans celui de pluſieurs autres lézards. Séba, avoit dans ſa collection, pluſieurs de ces bézoards qui lui avoient été envoyés d'Amboine & de Ceylan; les plus grands étoient gros comme un œuf de canard, mais un peu plus longs, & leur ſurface préſentoit des éminences de la groſſeur des plus petits grains de poivre. Ces concrétions étoient compoſées comme tous les bézoards, de couches placées au-deſſus les unes des autres; leur couleur étoit marbrée & d'un cendré obſcur plus ou moins mêlé de blanc *(k)*.

Les anciens Romains ont été long-tems ſans connoître les crocodiles par eux-mêmes : ce n'eſt que cinquante-huit ans avant l'Ere chrétienne, que l'Edile Scaurus en montra cinq au peuple *(l)*. Auguſte lui en fit voir un grand nombre vivans, contre leſquels

---

(*k*) *Séba, vol. 2, page 139.*

(*l*) *Pline, Livre VIII, Chap. XL.*

il fit combattre des hommes. Héliogabale en nourrissoit. Les tyrans du monde faisoient venir à grands frais de l'Afrique, des crocodiles, des tigres, des lions : ils s'empressoient de réunir autour d'eux ce que la terre paroît nourrir de plus féroce.

Les crocodiles étoient donc, pour les Romains & d'autres anciens peuples, des animaux très-redoutables: ils venoient de loin : il n'est pas surprenant qu'on leur ait attribué des vertus extraordinaires. Il n'y a presqu'aucune partie dans les crocodiles, à laquelle on n'ait attaché la vertu de guérir quelque maladie. Leurs dents *(m)*, leurs écailles, leur chair, leurs intestins, tout en étoit merveilleux *(n)*. On fit plus dans leur pays natal. Ils y inspiroient une grande terreur ; ils y répandoient quelquefois le ravage ; la crainte dégrada la raison, on en fit des Dieux ; on leur donna des Prêtres ; la ville d'Arcinoë leur fut consacrée *(o)* ; on renfer-

---

(*m*) *Pline, Livre XXVIII, Chap. XXVIII.*

(*n*) Voyez, dans le voyage en Palestine d'Hasselquist, page 347, quelles propriétés vraies ou fausses, les Egyptiens & les Arabes attribuent encore au fiel, à la graisse, & aux yeux des crocodiles.

(*o*) *Encyclopédie méthodique. Dictionnaire d'antiquités, par M. l'abbé Mongez l'aîné, Garde du Cabinet d'Antiques & d'Histoire naturelle de Sainte-Geneviève, de l'Académie des Inscriptions, &c.*

moit religieusement leurs cadavres dans de hautes Pyramides, auprès des tombeaux des Rois; & maintenant dans ce même pays, où on les adoroit il y a deux mille ans, on a mis leur tête à prix; & telle est la vicissitude des opinions humaines.



# LE CROCODILE NOIR.

## SECONDE ESPÈCE.

CETTE SECONDE ESPÈCE diffère de la première, en ce que sa couleur est presque noire au lieu d'être verdâtre ou bronzée comme celle des crocodiles du Nil; c'est M. Adanson qui a fait connoître ces crocodiles noirs, qu'il a vus sur la grande rivière du Sénégal *(a)*. Leurs mâchoires sont plus alongées que celles des alligators ou crocodiles proprement dits. Ils sont d'ailleurs plus carnaciers que ces derniers, & pourroient par conséquent en différer aussi par des caractères intérieurs, la diversité des mœurs étant très-souvent fondée sur celle de l'organisation interne. L'on ne peut pas dire qu'ils sont de la même espèce que le crocodile du Nil, qui auroit subi dans sa couleur, & dans quelques parties de son corps, l'influence du climat, puisque, suivant le même M. Adanson, la rivière du Sénégal nourrit aussi un grand nombre de crocodiles verts, entièrement sem-

(*a*) *Voyage au Sénégal, par M. Adanson, page 73.*

blables à ceux d'Egypte. Non-ſeulement on n'a point encore obſervé ces crocodiles noirs dans le nouveau monde ; mais aucun voyageur n'en a parlé que M. Adanſon, & ce ſavant Naturaliſte ne les a trouvés que ſur le grand fleuve du Sénégal.





Deseve. del. L. Legrand Sculp.

LE GAVIAL.

# LE GAVIAL,

## ou LE CROCODILE A MACHOIRES ALONGÉES.

### TROISIÈME ESPÈCE.

CETTE TROISIÈME ESPÈCE de crocodile ſe trouve dans les grandes Indes : elle y habite les bords du Gange, où on l'a nommée *Gavial;* elle reſſemble aux crocodiles du Nil par la couleur, & par les caractères généraux & diſtinctifs des crocodiles. Le Gavial a, comme les alligators, cinq doigts aux pieds de devant, & quatre doigts aux pieds de derrière; il n'a d'ongle qu'aux trois doigts intérieurs de chaque pied; mais il diffère des crocodiles d'Egypte, par des caractères particuliers & très-ſenſibles. Ses mâchoires ſont plus alongées & beaucoup plus étroites, au point de paroître comme une ſorte de long bec qui contraſte avec la groſſeur de la tête; les dents ne ſont pas inégales en groſſeur & en longueur comme celles des crocodiles proprement dits; elles ſont plus nombreuſes, & l'on conſerve, au Cabinet du Roi, un individu de cette eſpèce, qui a environ douze pieds de long, & qui a cinquante-huit dents à la mâchoire ſupérieure, & cinquante à la mâchoire inférieure.

Le nombre des bandes tranſverſales & tuberculeuſes

qui garniſſent le deſſus du corps, eſt plus conſidérable de plus d'un quart, dans les crocodiles du Gange que dans l'alligator; d'ailleurs elles ſe touchent toutes, & les écailles carrées qui les compoſent, ſont plus relevées dans leurs bords, ſans l'être autant dans leur centre, que celles du crocodile du Nil. Ces différences avec le crocodile proprement dit, ſont plus que ſuffiſantes pour conſtituer une eſpèce diſtincte.

Les crocodiles du Gange *(a)* parviennent à une gran-

| (*a*) Dimenſions d'un crocodile à tête alongée. | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| Longueur totale. | 11 | 10 | 6 |
| Longueur de la tête. | 2 | 1 | 1 |
| Longueur depuis l'entre-deux des yeux, juſqu'au bout du muſeau. | 1 | 7 | 9 |
| Longueur de la mâchoire ſupérieure. | 2 | | 6 |
| Longueur de la partie de la mâchoire qui eſt armée de dents. | 1 | 6 | |
| Diſtance des deux yeux. | | 3 | 3 |
| Grand diamètre de l'œil. | | 2 | |
| Circonférence du corps à l'endroit le plus gros. | 3 | 6 | |
| Circonférence de la tête derrière les yeux. | 2 | | |
| Circonférence du muſeau à l'endroit le plus étroit. | | 6 | 2 |
| Longueur des pattes de devant juſqu'au bout des doigts. | 1 | 3 | 7 |
| Longueur des pattes de derrière juſqu'au bout des doigts. | 1 | 8 | |
| Longueur de la queue. | 5 | 1 | |
| Circonférence de la queue à ſon origine. | 2 | 8 | |

deur très-confidérable, ainfi que ceux du Nil. L'on peut voir, au Cabinet du Roi, une portion de mâchoire de ces crocodiles des grandes Indes, d'après laquelle nous avons trouvé que l'animal auquel elle a appartenu devoit avoir trente pieds dix pouces de longueur. Au refte, nous ne pouvons donner une idée plus nette de ces énormes animaux qu'en renvoyant à la figure & à la note précédente, où nous rapportons les principales dimenfions de l'individu de près de douze pieds, dont nous venons de parler.

C'eft apparemment de cette efpèce qu'étoient les crocodiles vus par Tavernier fur les bords du Gange, depuis *Toutipour* jufqu'au bourg d'*Acérat*, qui en eft à vingt-cinq *coffes*. Ce Voyageur apperçut un très-grand nombre de ces animaux, couchés fur le fable; il tira fur eux; le coup donna dans la mâchoire d'un grand crocodile, & fit couler du fang; mais l'animal fe retira dans le fleuve. Le lendemain, Tavernier, en continuant de defcendre le Gange, en vit un auffi grand nombre, également étendu fur le rivage; il tira fur deux de ces animaux deux coups de fufil chargé à trois balles, au même inftant ils fe renverfèrent fur le dos, ouvrirent la gueule, & expirèrent *(b)*.

Il paroît que le Gavial n'étoit point inconnu des

---

(b) *Voyage de Tavernier. Hiftoire générale de Voyages, Partie 2, Livre II.*

Anciens, puiſqu'au rapport d'Élien, on diſoit de ſon tems que l'on trouvoit ſur les bords du Gange des crocodiles qui avoient une eſpèce de corne au bout du muſeau. Mais M. Edwards eſt le premier Naturaliſte moderne qui ait parlé du Gavial; il publia, en 1756, la figure & la deſcription d'un individu de cette eſpèce, dont il a comparé les mâchoires longues & étroites au bec du harle, & qu'il a nommé *crocodile à bec alongé (c)*. Cet individu, qui préſentoit tous les ſignes d'un développement peu avancé, avoit au-deſſous du ventre une poche ou bourſe ouverte ; nous n'avons trouvé aucune marque d'une poche ſemblable dans le crocodile du Gange dont nous venons de donner les dimenſions, ni dans un jeune crocodile de la même eſpèce, & long de deux pieds trois pouces, qui fait auſſi partie de la collection du Cabinet du Roi. Peut-être cette poche s'efface-t-elle à meſure que l'animal grandit, & n'eſt-elle qu'un reſte de l'ouverture par laquelle s'inſère le cordon ombilical; ou peut-être l'individu de M. Edwards étoit-il d'un ſexe différent de ceux dont nous avons vu la dépouille.

L'on conſerve au Cabinet du Roi une portion de mâchoire garnie de dents, à demi-pétrifiée, renfermée dans une pierre calcaire trouvée aux environs de Dax

(c) *Tranſactions philoſophiques*, année 1756.

en Gaſcogne, & envoyée au Cabinet par M. de Borda. Elle nous a paru, d'après l'examen que nous en avons fait, avoir appartenu à un Gavial.



# LE FOUETTE-QUEUE (a).

LE NOM de Fouette-queue a été employé par différens Naturalistes, pour désigner diverses espèces de lézards qui peuvent donner à leur queue des mouvemens semblables à ceux d'un fouet : ce nom a été particulièrement appliqué au lézard dont il est ici question, & à la dragonne dont nous parlerons dans l'article suivant : il en est résulté une obscurité d'autant plus grande dans les faits rapportés par les Voyageurs, relativement aux lézards, que le nom de cordyle a été aussi donné par plusieurs Auteurs à la dragonne, & qu'ensuite le nom de Fouette-queue a été lié avec celui de cordyle, de manière à être attribué non-seulement à la dragonne, qui a réellement la propriété de faire mouvoir sa queue comme un fouet, mais encore à d'autres espèces de lézards, privées de cette faculté, & désignées également par le nom de cordyle,

(a) Le Fouette-queue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta caudi-verbera, 2. *Linn. amphib. rept.*
*Séba, mus 1, tab. 106, fig. 1.*
Caudi-verbera peruviana. *Laurenti specimen medicum, Vien. 1768, page 37.*
*Feuillée 2, page 319.*

Nous croyons

Nous croyons donc, pour éviter toute confufion, devoir conferver uniquement au lézard, dont il s'agit ici, le nom de Fouette-queue.

Il habite les climats chauds de l'Amérique méridionale, & on le trouve particulièrement au Pérou. Il a quelquefois plufieurs pieds de longueur. Son dos eft couvert de plaques carrées & d'écailles ovales qui garniffent auffi fes côtés. Sa queue, qui paroît dentelée par les bords, & qu'il a la facilité d'agiter comme un fouet, l'affimile un peu à la dragonne; & la forme applatie de cette même queue, ainfi que fes pieds palmés, le rapprochent du crocodile, dont il eft cependant bien aifé de le diftinguer, parce que le crocodile n'a que quatre doigts aux pieds de derrière, tandis que le Fouette-queue en a cinq à chaque pied. C'eft ce qui nous a déterminé à regarder comme un Fouette-queue l'animal repréfenté dans la planche cent fixième du premier Volume de Séba : M. Linné l'a rapporté au crocodile; mais il a cinq doigts aux pieds de derrière, &, d'un autre côté, il ne peut pas être confondu avec la dragonne, puifque fes pieds font palmés. D'ailleurs Séba donne l'Amérique pour patrie à ce grand lézard, ce qui s'accorde fort bien avec ce que M. Linné lui-même a dit de celle du Fouette-queue *(b)*. Nous croyons devoir obferver auffi que le lézard repréfenté dans Séba, *tome 1, planche 103, figure 2*, & que

*(b) M. Linné, à l'endroit déjà cité.*

M. Linné a indiqué comme un Fouette-queue, eſt une dragonne, attendu que quoique le deſſinateur lui ait donné des membranes aux pieds de derrière, il eſt dit dans le texte qu'il n'en a point.

Le Fouette-queue nous paroît être, ainſi que nous l'avons déja dit *(c)*, le lézard que Dampier regardoit comme une ſeconde eſpèce de cayman d'Amérique.

Il y a, dans l'Iſle de Ceylan, un grand lézard, qui, par ſa forme, reſſemble beaucoup au crocodile : mais il en diffère par ſa langue bleue & fourchue, qu'il alonge d'une manière effrayante, lorſqu'il la tire pour ſiffler, ou ſeulement pour reſpirer. On le nomme *Kobbera-Guion.* Il a communément ſix pieds de longueur ; ſa chair eſt d'un aſſez mauvais goût ; il plonge ſouvent dans l'eau, mais ſa demeure ordinaire eſt ſur la terre où il ſe nourrit des oiſeaux, & des divers animaux qu'il peut ſaiſir. Il craint l'homme, & n'oſe rien contre lui ; mais il écarte ſans peine les chiens & pluſieurs des animaux qui veulent l'attaquer, en les frappant violemment de ſa queue, qu'il agite & ſecoue comme un long fouet. Nous ignorons ſi les doigts de ſes pieds ſont réunis par des membranes : s'ils le ſont, il doit être regardé comme de la même eſpèce que le Fouette-queue du Pérou, qui peut-être aura ſubi l'influence d'un nouveau climat ; ſinon il faudra le conſidérer comme une dragonne.

---

(c) *Article des crocodiles.*



de Sève del. C^the Haussard Sculp.

LA DRAGONNE.



# LA DRAGONNE (a).

LA DRAGONNE reſſemble beaucoup, par ſa forme, au crocodile; elle a, comme lui, la gueule très-large, des tubercules ſur le dos, & la queue aplatie; ſa grandeur égale quelquefois celle des jeunes caymans: ſa couleur, d'un jaune roux foncé, & plus ou moins mêlé de verdâtre, eſt ſemblable auſſi à celle de ces animaux; c'eſt ce qui a fait que, ſur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, elle a été priſe pour une petite eſpèce de crocodiles ou de caymans *(b)*. Mais la Dragonne en diffère principalement, parce que, au lieu d'avoir les pieds palmés, ſes doigts, au nombre

(a) La Dragonne. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique. Hiſt. naturelle des Quadrupèdes ovipares.*

Lacerta Dracœna 3. *Linnæus.*

*Ray, Synopſis Quadrupedum, page 270.* Lacertus indicus.

*Seba, locupletiſſimi rerum naturalium Theſauri accurata deſcriptio; tome 1, planche 101, fig. 1.* Lacerta maxima caudi-verbera, cordylus.

*Muſæum Wormianum, Chap. XXII, page 313.* Lacertus indicus.

*(b) Note communiquée par M. le Chevalier de Widerſpach.*

de cinq à chaque pied, ſont très-ſéparés les uns des autres, comme ceux de preſque tous les lézards. Ils ſont d'ailleurs tous garnis d'ongles aigus & crochus; la tête, aplatie pardeſſus, & comprimée par les côtés, a un peu la forme d'une pyramide à quatre faces, dont le muſeau ſeroit le ſommet; elle reſſemble par-là à celle de pluſieurs ſerpens, ainſi que la langue, qui eſt fourchue, & qui loin d'être cachée & preſque immobile comme celle du crocodile, peut être dardée avec facilité. Les yeux ſont gros & brillans; l'ouverture des oreilles eſt grande, & entourée d'une bordure d'écailles; le corps épais, arrondi, couvert d'écailles dures, oſſeuſes comme celles du crocodile, & preſque toutes garnies d'une arête ſaillante; pluſieurs de celles du dos ſont plus grandes que les autres, & relevées par des tubercules en forme de crêtes, dont les plus hauts ſont les plus voiſins de la queue, ſur laquelle les lignes qu'ils forment ſont prolongées par d'autres tubercules. Ceux-ci ſont plus aigus, & produiſent deux dentelures ſemblables à celle d'une ſcie, & réunies en une ſeule vers l'extrémité de la queue, qui eſt très-longue. La Dragonne, ainſi que le Fouette-queue, a la facilité de la remuer vivement, & de l'agiter comme un fouet. Cette faculté lui a fait donner le nom de *Fouette-queue*, que nous avons conſervé uniquement à l'eſpèce précédente, & que nous n'emploierons jamais en parlant de la Dragonne,

pour éviter toute confuſion : on l'a auſſi appellée *Cordyle :* mais nous réſervons ce nom pour un lézard différent de celui que nous décrivons, & auquel on l'a déjà donné.

C'eſt principalement dans l'Amérique méridionale que l'on rencontre la Dragonne ; il y a, au Cabinet du Roi, un individu de cette eſpèce, qui a été envoyé de Cayenne par M. de la Borde, & d'après lequel nous avons fait la deſcription que l'on vient de lire *(c)* ; elle eſt aſſez conforme à ce que dit Wormius de cette eſpèce de grand lézard, dont il avoit un individu long de quatre pieds romains *(d)*. Cluſius connoiſſoit auſſi le même animal *(e)*, & Séba l'avoit dans ſa collection.

---

(*c*) Principales dimenſions d'une Dragonne qui eſt au Cabinet du Roi.

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| Longueur totale | 2 | 5 | 4 |
| Contour de la gueule | | 4 | 4 |
| Diſtance des deux yeux | | 1 | |
| Circonférence du corps à l'endroit le plus gros | | 7 | 6 |
| Longueur des pattes de devant, juſqu'au bout des doigts | | 3 | 10 |
| Longueur des pattes de derrière, juſqu'au bout des doigts | | 5 | 6 |
| Longueur de la queue | 1 | 4 | 6 |
| Circonférence de la queue à ſon origine | | 5 | 8 |

(*d*) *Muſæum Wormianum ; de pedeſtribus, Cap. 22, fol. 313.*

(*e*) *Cluſius, Livre V, Chap. xx.*

Wormius a parlé du nombre & de la forme des dents de la Dragonne; il a dit que ce lézard en a dix-fept de chaque côté de la mâchoire inférieure; que celles de devant font petites & aigues, & celles de derrière, groffes & obtufes. Nous avons remarqué la même chofe dans la Dragonne du Cabinet du Roi. On a reproché à Pline de s'être trompé touchant la forme des dents du crocodile, en les diftinguant en dents incifives, en canines, & en molaires *(f)*. Nous avons déjà vu ce qu'entendoit ce grand Naturalifte par les dents canines du crocodile *(g)*; & à l'égard des dents molaires, il pourroit fe faire que fon erreur eft venue de la méprife de ceux qui lui ont fourni des obfervations. Il fe peut en effet que la Dragonne habite dans les contrées orientales que les anciens connoiffoient; que fes groffes dents aient été regardées comme des dents molaires, & que l'animal lui-même ait été pris pour un vrai crocodile. C'eft ainfi que, dans des tems très-récens, la confufion que plufieurs voyageurs ont faite des efpèces de grands lézards, voifines de celles du crocodile, a produit plus d'une erreur, relativement à la forme & aux habitudes naturelles de ce dernier animal.

---

(*f*) *Mémoires pour fervir à l'Hiftoire naturelle des animaux.*

(*g*) *Article du crocodile.*

La grande reſſemblance de la Dragonne avec le crocodile, feroit penſer au premier coup-d'œil que leurs mœurs ſont ſemblables: mais ces deux lézards diffèrent par un de ces caractères dont la préſence ou l'abſence a la plus grande influence ſur les habitudes des animaux. M. de Buffon a montré, dans l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, combien la forme de leurs becs détermine l'eſpèce de nourriture qu'ils peuvent prendre; les force à habiter de préférence l'endroit où ils trouvent aiſément cette ſubſiſtance, & produit ou modifie par-là leurs principales habitudes. La faculté de voler qu'ils ont reçue, leur donne la plus grande facilité de changer de place, & les rend par conſéquent moins dépendans de la forme de leurs pieds: cependant nous voyons certaines claſſes d'oiſeaux, dont les habitudes ſont produites par les pieds palmés, avec leſquels ils peuvent nager aiſément, ou bien par les griffes aigues & fortes qui leur ſervent à attaquer & à ſe défendre. Mais il n'en eſt pas de même des Quadrupèdes, tant vivipares qu'ovipares; la nature de leurs alimens eſt non-ſeulement déterminée par la forme de leur gueule, ou de leurs dents, mais encore par celle de leurs pieds, qui leur fourniſſent des moyens plus ou moins puiſſans de ſaiſir leur proie; d'aller avec vîteſſe d'un endroit à un autre; d'habiter le milieu des eaux, les rivages, les plaines ou les forêts, &c. Une gueule plus ou

moins fendue ; quelques dents de plus ou de moins ; des ongles aigus ou obtus; des doigts réunis ou divisés; en voilà plus qu'il n'en faut pour faire varier leurs mœurs souvent du tout au tout. On en peut voir des exemples dans les Quadrupèdes vivipares, parmi lesquels la plupart des animaux qui ont des habitudes communes, qui habitent des lieux semblables, ou qui se nourrissent des mêmes substances, ont leurs dents, leur gueule ou leurs pieds conformés à-peu-près de la même manière, quelque différens qu'ils soient d'ailleurs par la forme générale de leurs corps, par leur force & par leur grandeur. La Dragonne & le crocodile en sont de nouvelles preuves : la Dragonne ressemble beaucoup au crocodile; mais elle en diffère par ses doigts, qui ne sont pas palmés : dès-lors elle doit avoir des habitudes différentes : elle doit nager avec plus de peine; marcher avec plus de vîtesse; retenir les objets avec plus de facilité; grimper sur les arbres ; se nourrir quelquefois des animaux des bois; & c'est en effet ce qui est conforme aux observations que nous avons recueillies. M. de la Borde, qui a nommé cet animal *Lézard-cayman*, parce qu'il le regarde, avec raison, comme faisant la nuance entre les crocodiles & les petits lézards, dit qu'il fréquente les savanes noyées, & les terrains marécageux; mais qu'il se tient à terre, & au soleil, plus souvent que dans l'eau. Il est assez difficile à prendre,

prendre, parce qu'il ſe renferme dans des trous ; il mord cruellement ; il darde preſque toujours ſa langue comme les ſerpens. M. de la Borde a gardé chez lui, pendant quelque tems, une Dragonne en vie ; elle ſe tenoit des heures entières dans l'eau ; elle s'y cachoit lorſqu'elle avoit peur ; mais elle en ſortoit ſouvent pour aller ſe chauffer aux rayons du ſoleil *(h)*.

La grande différence entre les mœurs de la Dragonne & celles du crocodile, n'eſt cependant pas produite par un ſens de plus ou de moins, mais ſeulement par une membrane de moins, & quelques ongles de plus. On remarque des effets ſemblables dans preſque tous les autres animaux, & il en ſeroit de même dans l'homme, & des différences très-peu ſenſibles dans la conformation extérieure, produiroient une grande diverſité dans ſes habitudes, ſi l'intelligence humaine, accrûe par la ſociété, n'avoit pas inventé les arts pour compenſer les défauts de nature.

Les animaux, qui attaquent le crocodile, doivent auſſi donner la chaſſe à la Dragonne, qui a bien moins de force pour leur réſiſter, & qui même eſt ſouvent dévorée par les grands caymans.

Sa manière de vivre peut donner à ſa chair un goût différent de celui de la chair du crocodile : il

---

(*h*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

ne feroit donc pas furprenant qu'elle fût auffi bonne à manger que le difent les habitans des Ifles Antilles, où on la regarde comme très-fucculente, & où on la compare à celle d'un poulet. On recherche auffi à Cayenne les œufs de ce grand lézard, qui a de nouveaux rapports avec le crocodile par fa fécondité, la femelle pondant ordinairement plufieurs douzaines d'œufs *(i)*.

On trouve au Bréfil, & particulièrement auprès de la rivière de Saint-François, une forte de lézard, nommé *Ignarucu*, qui reffemble beaucoup au crocodile, grimpe facilement fur les arbres, & paroît ne différer de la Dragonne que par une couleur plus foncée, & des ongles moins forts *(k)*. Si les Voyageurs ne fe font pas trompés à ce fujet, l'on ne doit regarder l'ignarucu que comme une variété de la Dragonne.

---

(*i*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*k*) *Voyez, dans le Dictionnaire d'Hiftoire naturelle de M. Bomare, l'article* Ignarucu.





De Seve delin. Villerey Sculp.

LE TUPINAMBIS, *grandeur d'un huitieme de Nature*.

# LE TUPINAMBIS (a).

CE LÉZARD habite également les contrées chaudes de l'ancien & du nouveau Continent. On a prétendu que ſur les bords de la rivière des Amazones, auprès de Surinam & des pays voiſins, le Tupinambis acquéroit une grande taille & parvenoit juſqu'à la longueur de douze pieds : mais on aura ſûrement pris des caymans pour des Tupinambis ; & l'on doit ranger cette fable parmi tant d'autres qui ont défiguré l'hiſtoire des

(a) Tupinambis, *en Amérique.*

Galtabé, *au Sénégal.*

Cayman, guano, ligan, ligans, par certains Voyageurs ; ce qui l'a fait confondre avec les iguanes, ainſi qu'avec les crocodiles.

Tilcuetz-Pallin, *dans la nouvelle Eſpagne.*

Lézard moucheté. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta monitor, 6. *Linn. amph. rept.*

*Seba, 1, tab. 94, fig. 1, 2, 3. tab. 96, fig. 1, 2, 3. tab. 97, fig. 2. 1, tab. 99, fig. 1. tab. 100, fig. 3.*

*2, tab. 30, fig. 2. tab. 49, fig. 2. tab. 86, fig. 2. tab. 105, fig. 1.*

Stellio Saurus, 89. *Laurenti, ſpecimen medicum, page 56.*

Stellio Salvator, 90. *Laurenti, ſpecimen medicum, page 56.*

Quadrupèdes ovipares. Le Tupinambis a tout au plus une longueur de ſix ou ſept pieds dans les contrées où il trouve la nourriture la plus abondante & la température la plus favorable. L'individu que nous avons décrit & qui eſt au Cabinet du Roi, a trois pieds huit pouces de long en y comprenant la queue *(b)*; il a été envoyé du Cap de Bonne-eſpérance. J'ai vu un autre individu de cette eſpèce, apporté du Sénégal, & dont la longueur totale étoit de quatre pieds dix pouces. La queue du Tupinambis eſt aplatie & à-peu-près de la longueur du corps. Il a à chaque pied cinq doigts aſſez longs, ſéparés les uns des autres & tous armés d'ongles forts & crochus. La queue ne préſente pas de crête comme celle de la Dragonne, mais le deſſus & le deſſous du corps, la tête, la queue, & les pattes

---

*(b)* Principales dimenſions du Tupinambis.

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| Longueur totale | 3 | 8 | |
| Contour de la gueule | | 4 | 8 |
| Circonférence du corps à l'endroit le plus gros | 1 | 1 | 3 |
| Longueur des pattes de devant, juſqu'au bout des doigts | | 5 | 9 |
| Longueur des pattes de derrière, juſqu'au bout des doigts | | 6 | 9 |
| Longueur de la queue | 1 | 10 | 6 |
| Circonférence de la queue à ſon origine | | 7 | 10 |

ſont garnies de petites écailles qui ſuffiroient pour diſtinguer le Tupinambis des autres grands léſards à queue plate. Elles ſont ovales, dures, un peu élevées, preſque toutes entourées d'un cercle de petits grains durs, placées à côté les unes des autres, & diſpoſées en bandes circulaires & tranſverſales. Leur grand diamètre eſt à-peu-près d'une demi-ligne dans l'individu, envoyé du Cap de Bonne-eſpérance au Cabinet du Roi *(c)*. La manière dont elles ſont colorées, donne au Tupinambis une ſorte de beauté ; ſon corps préſente de grandes taches ou bandes irrégulières d'un blanc aſſez éclatant qui le font paroître comme marbré, & formant même ſur les côtés une eſpèce de dentelle. Mais, en le revêtant de cette parure agréable, la nature ne lui a fait qu'un préſent funeſte ; elle l'a placé trop près du crocodile ſon ennemi mortel, pour lequel ſa couleur doit être comme un ſigne qui le fait reconnoître de loin. Il a, en effet, trop peu de force pour ſe défendre contre les grands animaux. Il n'attaque point l'homme ; il ſe nourrit d'œufs d'oiſeaux *(d)*, de lézards beaucoup plus

---

(*c*) L'on peut voir, dans la collection du Cabinet du Roi, un Tupinambis mâle, tué dans le tems de ſes amours ; ſes parties ſexuelles ſont hors de l'anus ; les deux verges, très-ſéparées l'une de l'autre, ont un pouce trois lignes de longueur. L'animal a deux pieds huit pouces de longueur totale.

(*d*) « Mademoiſelle Mérian trouva plus d'une fois un Sauve-garde

petits que lui, ou de poiſſons qu'il va chercher au fond des eaux; mais, n'ayant pas la même grandeur, les mêmes armes, ni par conſéquent la même puiſſance que le crocodile, & pouvant manquer de proie bien plus ſouvent, il ne doit pas être ſi difficile dans le choix de ſa nourriture; il doit d'ailleurs chaſſer avec d'autant plus de crainte, que le crocodile auquel il ne peut réſiſter eſt en très-grand nombre dans les pays qu'il habite. On rapporte même que la préſence des caymans, inſpire une ſi grande frayeur au Tupinambis, qu'il fait entendre un ſifflement très-fort. Ce ſifflement d'effroi eſt une eſpèce d'avertiſſement pour les hommes qui ſe baignent dans les environs; il les garantit, pour ainſi dire, de la dent meurtrière du crocodile, & c'eſt de-là qu'eſt venu au Tupinambis le nom de *Sauvegarde* ou *Sauveur*, qui lui a été donné par pluſieurs Voyageurs & Naturaliſtes. Il dépoſe ſes œufs comme les caymans, dans des trous qu'il creuſe dans le ſable ſur le bord de quelque rivière; le ſoleil les fait éclore; ils ſont aſſez gros & ovales, & les Indiens s'en nourriſſent ſans peine *(e)*; la chair du Tupinambis eſt auſſi très-ſucculente pour ces mêmes Indiens, & pluſieurs Européens

---

» (un Tupinambis) mangeant des œufs dans ſa baſſe-cour. » *Hiſtoire générale des Voyages, tome 54, page 430, édit.* in-12.

(*e*) *Hiſtoire générale des Voyages, tome 54, page 430, édit.* in-12.

qui en avoient mangé tant en Amérique qu'en Afrique, m'ont dit l'avoir trouvée délicate.

Cet animal produit des bézoards, ainſi que le crocodile & d'autres lézards; ces concrétions reſſemblent aux bézoards des crocodiles, quant à leur forme extérieure; elles ſont de la groſſeur d'un œuf de pigeon & d'une couleur cendrée claire tachetée de noir. On leur a attribué les mêmes vertus chimériques qu'aux autres Bézoards, & particulièrement à ceux du crocodile & de l'iguane *(f)*.

La diſette que le Tupinambis éprouve fréquemment, a dû altérer ſes goûts, tant la faim & la miſère dénaturent les habitudes. Il ſe nourrit ſouvent de corps infects & de ſubſtances à demi-pourries; &, lorſque cet aliment abject lui manque, il le remplace par des mouches & par des fourmis. Il va chaſſer ces inſectes au milieu des bois qu'il fréquente ainſi que les bords des eaux: la conformation de ſes pieds dont les doigts ſont très-ſéparés les uns des autres, lui donne une grande facilité de grimper ſur les arbres où il cherche des œufs dans les nids, mais où il ne peut ſouvent que vivre miſérablement en pourſuivant avec fatigue des animaux bien plus agiles que lui. Le ſeul Quadrupède ovipare qu'on a cru devoir appeller *Sauve-garde*, ſouffre

---

(*f*) *Séba, vol. 2, page 140.*

donc une faim cruelle, ne peut ſe procurer qu'avec peine & inquiétude la nourriture dégoûtante à laquelle il eſt fréquemment réduit, & finit preſque toujours par être la victime du plus fort.

Le Tupinambis eſt le même animal que le lézard du Bréſil, appellé *Téjuguacu* & *Temapara Tupinambis*, & dont Ray ainſi que d'autres Auteurs ont parlé *(g)*. Marcgrave en a vu un vivre ſept mois, ſans rien manger; quelqu'un ayant marché ſur la queue de ce Tupinambis, & en ayant briſé une partie, elle repouſſa de deux doigts: au reſte, il eſt important de remarquer que ces noms de *Téjucuacu* & de *Temapara* ont été donnés à pluſieurs lézards d'eſpèces différentes, ce qui n'a pas peu augmenté la confuſion qui a régné dans l'hiſtoire des Quadrupèdes ovipares.

---

*(g) Ray, Synopſis animalium, page 265.*



LE SOURCILLEUX.

# LE SOURCILLEUX (a).

ON TROUVE dans l'Isle de Ceylan, dans celle d'Amboine, & vraisemblablement dans d'autres régions des grandes Indes, dont la température ne diffère pas beaucoup de celles de ces Isles, un lézard auquel on a donné le nom de *Sourcilleux*, parce que sa tête est relevée au-dessus des yeux par une arête saillante, garnie de petites écailles en forme de sourcils. Cet animal est aussi remarquable par une crête composée d'écailles ou de petites lames droites, qui orne le derrière de sa tête, & qui se prolonge en forme de peigne ou de dentelure, jusqu'au bout de la queue. Les yeux sont grands, ainsi que les ouvertures des oreilles; le museau est pointu, la gueule large, la queue aplatie & beaucoup plus longue que le corps;

(a) Le Sourcilleux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta superciliosa. 4. *Linn. amphibia reptilia.*
*Seba, musæum, tome 1, planche 109, fig. 4, & planche 94, fig. 4.*

ce lézard a les doigts très-séparés les uns des autres, & très-longs, sur-tout ceux des pieds de derrière, dont le quatrième doigt égale la tête en longueur ; les ongles sont forts & crochus ; les écailles, dont tout le corps est recouvert, sont très-petites, inégales en grandeur, mais toutes relevées par une arête longitudinale, & placées les unes au-dessus des autres, comme les écailles de plusieurs poissons. La couleur générale des *Sourcilleux* est d'un brun clair tacheté de rouge plus ou moins foncé ; la longueur totale de l'individu que nous avons décrit, & que l'on conserve au Cabinet du Roi, est d'un pied. Comme les doigts de ces lézards sont très-longs & très-divisés, leurs habitudes doivent approcher à beaucoup d'égards de celles de la dragonne. On dit qu'ils poussent des cris, qui leur servent à se rallier *(b)*.

Au reste, ce caractère très-apparent d'écailles relevées, cette sorte d'armure, qui donne un air distingué au lézard qui en est revêtu, & que nous trouvons ici pour la seconde fois, n'a pas été uniquement accordé au Sourcilleux & à la dragonne. Il en est de ce caractère comme de tous les autres, dont chacun est presque toujours exprimé avec plus ou moins de

---

(*b*) *Séba, premier volume, page 173.*

force, dans plusieurs espèces différentes. Cette crête, que nous venons de remarquer dans le Sourcilleux, sert aussi à défendre ou parer la tête-fourchue, l'iguane, le basilic, &c. Non-seulement même elle a des formes différentes dans chacun de ces lézards; non-seulement elle présente tantôt des rayons alongés, tantôt des lames aigues, larges & très-courtes, &c. mais encore elle varie par sa position : elle s'élève en rayons sur tout le corps du *basilic*, depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue; elle orne de même la queue du *porte-créte*, & garnit ensuite son dos en forme de dentelure; elle revêt non-seulement le corps, mais encore une partie de la membrane du cou de l'*iguane;* elle s'étend le long du dos du mâle de la *salamandre à queue plate;* elle paroît comme une crénelure sur celui du *plissé;* à peine sensible sur le dessous de la gorge du *marbré*, elle défend, dans le *galéote*, la tête & la partie antérieure du dos; elle se trouve aussi sur cette partie antérieure dans l'*agame;* elle se présente, pour ainsi dire, sur chaque écaille dans le *stellion*, l'*azuré*, le *téguixin;* elle règne le long de la tête, du corps & du ventre du *caméléon;* elle paroît à l'extrémité de la queue du *cordyle;* &, pour ne pas rapprocher ici un plus grand nombre de Quadrupèdes ovipares, elle est composée d'écailles clair-semées sur le lézard

âppellé *téte - fourchue;* elle occupe le deſſus du corps, de la tête & de la queue dans le *Sourcilleux*, & nous avons vu qu'elle ne s'étendoit que ſur la queue de la *dragonne.*



# LA TÊTE-FOURCHUE (a).

DANS L'ISLE D'AMBOINE, & par conféquent dans le même climat que le fourcilleux, on trouve un lézard qui reffemble beaucoup à ce Quadrupède ovipare. Il a comme lui, depuis la tête jufqu'à l'extrémité de la queue, des aiguillons courts en forme de dentelure, mais qui font fur le dos, plus féparés les uns des autres que dans le fourcilleux. La queue comprimée, comme celle du crocodile, eft tout au plus de la longueur du corps. Le deffus de la tête qui eft très-courte & très-convexe, préfente deux éminences qui ont une forte de reffemblance avec des cornes. Suivant Séba, la pointe du mufeau eft garnie d'un gros tubercule entouré d'autres tubercules blanchâtres; le cou eft goitreux, & le corps femé de boutons blancs, ronds, élevés, que l'on retrouve encore au-deffous des yeux & de la

(a) L'occiput Fourchu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta fcutata, 5. *Linn. amphib. rept.*
Iguana clamofa, 74. *Laurenti fpecimen medicum.*
*Séba, 1. Table 109, figure 3.*

mâchoire inférieure. Les cuiſſes, les jambes & les doigts ſont longs & déliés. Ce lézard & l'eſpèce précédente ont trop de caractères extérieurs communs pour ne pas ſe reſſembler beaucoup par leurs habitudes naturelles, d'autant plus qu'ils préfèrent l'un & l'autre les contrées chaudes de l'Inde. Auſſi leur attribue-t-on à tous les deux la faculté de ſe rallier par des cris *(b)*.

---

(*b*) *Séba, volume 1, page 173.*



# LE LARGE-DOIGT (a).

LES CARACTÈRES DISTINCTIFS de ce lézard, qui se trouve dans les Indes, sont d'avoir la queue deux fois plus longue que le corps, comprimée, un peu relevée en carène pardessus, striée pardessous, & divisée en plusieurs portions, composées chacune de cinq anneaux de très-petites écailles. Il a, sous le cou, une membrane assez semblable à celle de l'iguane, mais qui n'est point dentelée. A chaque doigt, tant des pieds de devant que des pieds de derrière, l'avant-dernière articulation est pardessous plus large que les autres, & c'est de-là que M. d'Aubenton a tiré le nom que nous lui conservons. La tête est plate, & comprimée par les côtés; le museau très-délié; les ouvertures des narines sont très-petites, ainsi que les trous des oreilles.

(a) Le Large-doigt. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta principalis, 7. *Linn. amphib. rept.*



# LE BIMACULÉ.

NOUS DEVONS la connoissance de cette nouvelle espèce de lézard à M. Sparrman, savant Académicien de Stockolm, qui en a décrit plusieurs individus envoyés de l'Amérique septentrionale, par M. le Docteur Acrélius, à M. le Baron de Géer *(a)*; quelques-uns de ces individus avoient le dessus du corps semé de taches noires; tous avoient deux grandes taches de la même couleur sur les épaules; & c'est ce qui leur a fait donner, par M. Sparrman, le nom de *Bimaculés.* La tête de ces lézards est aplatie par les côtés; la queue est comprimée & deux fois plus longue que le corps. Tous les doigts des pieds de devant & de ceux de derrière, excepté les doigts extérieurs, sont garnis de lobes ou de membranes qui en élargissent la surface, & qui donnent au Bimaculé un nouveau rapport avec le large-doigt.

Suivant M. le Docteur Acrélius, le Bimaculé n'est point

(*a*) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année 1784. Troisième Trimestre, page 169.*

point méchant, il ſe tient ſouvent dans les bois, où il fait entendre un ſifflement plus ou moins fréquent. On le prend facilement dans un piège fait avec de la paille, qu'on approche de lui en ſifflant, & dans lequel il ſaute & s'engage de lui-même. La femelle dépoſe ſes œufs dans la terre. On le trouve à Saint-Euſtache & dans la Penſilvanie. Le fond de ſa couleur varie: il eſt quelquefois d'un bleu noirâtre.





# LE SILLONÉ (a).

ON TROUVE, dans les Indes, un aſſez petit lézard gris dont nous plaçons ici la notice, parce qu'il a des écailles convexes en forme de tubercules ſur les flancs, & parce que ſa queue eſt aplatie par les côtés comme celle du crocodile & des autres lézards dont nous venons de donner l'hiſtoire. Son corps n'eſt point garni d'aiguillons ; il n'a point de crête au-deſſous du cou ; mais on voit ſur ſon dos deux ſtries très-ſenſibles. Il a les deux côtés du corps comme pliſſés, & relevés en arête ; ſon ventre préſente vingt-quatre rangées tranſverſales d'écailles ; chaque rangée eſt compoſée de ſix pièces ; la queue, à peine plus longue que la moitié du corps, eſt ſtriée pardeſſous, liſſe par les côtés, & relevée en deſſus par une double ſaillie.

(a) Le Silloné. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta bicarinata. 8. *Lin. amphibia reptilia.*







De Seve del. De Seve filius Sculp.

L'IGUANE.

# SECONDE DIVISION.

## LÉZARDS

*Qui ont la queue ronde, cinq doigts à chaque pied, & des écailles élevées ſur le dos en forme de crête.*

## L'IGUANE (a).

DANS CES CONTRÉES de l'Amérique méridionale, où la Nature plus active fait deſcendre à grands flots, du ſommet des hautes cordilières, des fleuves immenſes, dont les eaux s'étendant en liberté, inondent au loin des campagnes nouvelles, & où la main

(*a*) Leguana.
*En anglois*, the Guana.
Senembi.
Tamacolin, en Amérique, *ſuivant Séba.*
L'Iguane, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lac. Iguana, 26. *Lin. amphib. reptilia.*

de l'homme n'a jamais opposé aucun obstacle à leur course ; sur les rives limonneuses de ces fleuves rapides, s'élèvent de vastes & antiques forêts. L'humidité chaude & vivifiante qui les abreuve, de-

---

*Ray, Synopsis Quadrupedum, page 265.* Lacertus indicus Senembi & Iguana dictus.

Iguana delicatissima, *71.* Iguana tuberculata, *72. Laurenti specimen medicum.*

Leguana. *Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*

*Seba, 1. Table 95, figures 1, 2, table 96, figure 4, table 97, figure 3, table 98, figure 1.*

The Guana. *Brown, Histoire naturelle de la Jamaïque.*

Lacerta, 1. Major squamis dorsi lanceolatis erectis è nuchâ ad extremitatem caudæ porrectis, *Idem.*

Grand lézard ou Guanas. *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, volume 2, page 64.*

Grand lézard. *Dutertre, page 308.*

Gros lézard, nommé Iguane. *Rochefort, page 144.*

Gros lézard. *Labat, tome 1, page 314.*

Guana. *Sloane, vol. 2.*

Iguana. *Gronov. mus. 2, page 82, N.° 60.*

*Marcgr. bras. 236, fig. 236.* Senembi seu Iguana.

*Jonst. Quadrup., tab. 77, fig. 5.*

*Olear. mus., tab. 6, fig. 1.* Yvana.

*Bont. jav. 56, tab. 56.* Lacerta Leguan.

*Nieremberg nat. 271, tab. 271.*

*Worm. musæum. 313.*

*Clus. exot. 116.* Yvana.

vient la source intarissable d'une verdure toujours nouvelle pour ces bois touffus, images sans cesse renaissantes d'une fécondité sans bornes, & où il semble que la Nature, dans toute la vigueur de la jeunesse, se plaît à entasser les germes productifs. Les végétaux ne croissent pas seuls au milieu de ces vastes solitudes; la Nature a jeté sur ces grandes productions la variété, le mouvement & la vie. En attendant que l'homme vienne régner au milieu de ces forêts, elles sont le domaine de plusieurs animaux, qui, les uns par la beauté de leurs écailles, l'éclat de leurs couleurs, la vivacité de leurs mouvemens, l'agilité de leur course; les autres, par la fraîcheur de leur plumage, l'agrément de leur parure, la rapidité de leur vol; tous, par la diversité de leurs formes, font, des vastes contrées du nouveau monde, un grand & magnifique tableau, une scène animée, aussi variée qu'immense. D'un côté, des ondes majestueuses roulent avec bruit; de l'autre, des flots écumans se précipitent avec fracas de roches élevées; & des tourbillons de vapeurs réfléchissent au loin les rayons éblouissans du soleil: ici l'émail des fleurs se mêle au brillant de la verdure, & est effacé par l'éclat plus brillant encore du plumage varié des oiseaux; là, des couleurs plus vives, parce qu'elles sont renvoyées par des corps plus polis, forment la parure de ces grands Quadrupèdes ovipares, de ces gros

lézards que l'on eſt tout étonné de voir décorer le ſommet des arbres, & partager la demeure des habitans ailés.

Parmi ces ornemens remarquables & vivans dont on ſe plaît à contempler, dans ces forêts épaiſſes, la forme agréable & piquante, & dont on ſuit avec plaiſir les divers mouvemens au milieu des rameaux & des fleurs, la dragonne & le tupinambis attirent l'attention; mais le lézard dont nous traitons dans cet article, ſe fait diſtinguer bien davantage par la beauté de ſes couleurs, l'éclat de ſes écailles, & la ſingularité de ſa conformation.

Il eſt aiſé de reconnoître l'Iguane à la grande poche qu'il a au-deſſous du cou, & ſur-tout à la crête dentelée qui s'étend depuis la tête, juſqu'à l'extrémité de la queue, & qui garnit auſſi le devant de la gorge. La longueur de ce lézard, depuis le muſeau, juſqu'au bout de la queue, eſt aſſez ſouvent de cinq ou ſix pieds *(b)*; celui que nous avons décrit, & qui a été

---

(*b*) « Pendant le ſéjour que Brue fit à Kayor ſur le Sénégal, on » lui fit voir un *Guana* (Iguane) long de trois pieds, depuis le muſeau juſqu'à la queue, qui devoit avoir encore deux pieds de plus. » (L'on doit croire que la queue de ce lézard avoit éprouvé quelque accident, les Iguanes ayant la queue plus longue que le corps). « Sa peau » étoit couverte de petites écailles de différentes couleurs, jaunes, vertes » & noires, ſi vives qu'elles paroiſſoient colorées d'un beau vernis. Il

envoyé à Cayenne au Cabinet du Roi par M. Sonini, a quatre pieds de long *(c)*.

La tête eſt comprimée par les côtés, & aplatie pardeſſus ; les dents ſont aigues, & aſſez ſemblables, par leur forme, à celles des lézards verts de nos provinces méridionales. Le muſeau, l'entre-deux des

---

avoit les yeux fort grands, rouges, ouverts juſqu'au ſommet de la tête. On les auroit pris pour du feu, lorſqu'il étoit irrité : alors ſa gorge s'enfloit auſſi, comme celle d'un pigeon. » *Hiſtoire générale des Voyages, Livre VII, Chapitre XVIII.*

| (c) Principales dimenſions d'un Iguane, conſervé au Cabinet du Roi. | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| Longueur totale. . . . . . . . . . . | 4 | | |
| Circonférence dans l'endroit le plus gros du corps. . . . . . . . . . . | 1 | | 4 |
| Circonférence à l'origine de la queue. . | | 5 | 9 |
| Contour de la mâchoire ſupérieure. . . | | 3 | 3 |
| Longueur de la plus grande écaille des côtés de la tête. . . . . . . . . | | 1 | |
| Longueur de la poche qui eſt au-deſſous du cou. . . . . . . . . . . . | | 3 | 4 |
| Largeur de la poche. . . . . . . . | | 1 | 10 |
| Longueur des plus grandes écailles de la crête. . . . . . . . . . . . . | | 1 | 10 |
| Longueur de la queue. . . . . . . . | 2 | 7 | 4 |
| Longueur des pattes de devant, juſqu'à l'extrémité des doigts. . . . . . | | 7 | 1 |
| Longueur des pattes de derrière. . . . | | 9 | 9 |
| Longueur du plus grand ongle. . . . | | | 8 |

yeux, & le tour des mâchoires ſont garnis de larges écailles très-colorées, très-unies & très-luiſantes; trois écailles plus larges que les autres, ſont placées de chaque côté de la tête, au-deſſous des oreilles; la plus grande des trois eſt ovale, & ſon éclat, ſemblable à celui des métaux polis, relève la beauté des couleurs de l'Iguane; les yeux ſont gros; l'ouverture des oreilles eſt grande; des tubercules qui ont la forme de pointes de diamans, ſont placés au-deſſus des narines, ſur le ſommet de la tête, & de chaque côté du cou. Une eſpèce de crête, compoſée de grandes écailles ſaillantes, & qui, par leur figure, reſſemblent un peu à des fers de lance, s'étend depuis la pointe de la mâchoire inférieure, juſques ſous la gorge, où elle garnit le devant d'une grande poche, que l'Iguane peut gonfler à ſon gré.

De petites écailles revêtent le corps, la queue & les pattes: celles du dos ſont relevées par une arête.

La crête remarquable, qui s'étend, ainſi que nous l'avons dit, depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, eſt compoſée d'écailles très-longues, très-aigues, & placées verticalement; les plus hautes ſont ſur le dos, & leur élévation diminue inſenſiblement, à meſure qu'elles ſont plus près du bout de la queue, où on les diſtingue à peine.

La queue eſt ronde, au lieu d'être aplatie comme celle des crocodiles.

Les doigts

Les doigts ſont ſéparés les uns des autres, au nombre de cinq à chaque pied, & garnis d'ongles forts & crochus; dans les pieds de devant, le premier doigt, ou le doigt intérieur, n'a qu'une phalange; le ſecond en a deux, le troiſième trois, le quatrième quatre, & le cinquième deux. Dans les pieds de derrière, le premier doigt n'a qu'une phalange; le ſecond en a deux, le troiſième trois, le quatrième quatre, & le cinquième, qui eſt ſéparé comme un pouce, en a trois.

Au-deſſus des cuiſſes s'étend, de chaque côté, un cordon de quinze tubercules creux & percés à leur ſommet, comme pour donner paſſage à quelques ſécrétions: nous retrouverons ces tubercules dans pluſieurs eſpèces de lézards; il ſeroit intéreſſant d'en connoître exactement l'uſage particulier.

La couleur générale des Iguanes eſt ordinairement verte, mêlée de jaune, ou d'un bleu plus ou moins foncé; celle du ventre, des pattes & de la queue eſt quelquefois panachée; la queue de l'individu, que nous avons décrit, préſentoit pluſieurs couleurs diſpoſées par bandes annulaires & aſſez larges; mais les teintes de l'Iguane varient, ſuivant l'âge, le ſexe, & le pays *(d)*.

---

(*d*) Nous nous en ſommes aſſurés par l'inſpection d'un grand nombre d'individus des deux ſexes de différens pays & de différens âges, &

Ce lézard eſt très-doux; il ne cherche point à nuire; il ne ſe nourrit que de végétaux & d'inſectes. Il n'eſt cependant pas ſurprenant que quelques Voyageurs aient trouvé ſon aſpect effrayant, lorſque agité par la colère, & animant ſon regard, il a fait entendre ſon ſifflement, ſecoué ſa longue queue, gonflé ſa gorge, redreſſé ſes écailles, & relevé ſa tête hériſſée de calloſités.

La femelle de l'Iguane eſt ordinairement plus petite que le mâle; ſes couleurs ſont plus agréables, ſes proportions plus ſveltes; ſon regard eſt plus doux, & ſes écailles préſentent ſouvent l'éclat d'un très-beau vert. Cette parure & ces ſortes de charmes ne lui ont pas été donnés envain; on diroit que le mâle a pour elle une paſſion très-vive; non-ſeulement, dès les premiers beaux jours de la fin de l'hiver, il la recherche avec empreſſement, mais il la défend avec fureur. Sa tendreſſe change ſon naturel; la douceur de ſes mœurs, cette douceur ſi grande, qu'elle a été comparée à la ſtupidité, fait place à une ſorte de rage. Il s'élance avec hardieſſe, lorſqu'il craint pour l'objet qu'il aime; il ſaiſit avec acharnement ceux qui approchent de ſa femelle; ſa morſure n'eſt point venimeuſe; mais, pour lui faire lâcher priſe, on eſt obligé

c'eſt ce qui explique les différences que l'on trouve dans les deſcriptions que les Voyageurs & les Naturaliſtes ont données de l'Iguane.

de le tuer, ou de le frapper violemment ſur les narines *(e)*.

C'eſt environ deux mois après la fin de l'hiver que les Iguanes femelles deſcendent des montagnes, ou ſortent des bois, pour aller dépoſer leurs œufs ſur le ſable du bord de la mer. Ces œufs ſont preſque toujours en nombre impair, depuis treize, juſqu'à vingt-cinq. Ils ne ſont pas plus gros, mais plus longs que ceux de pigeons ; la coque en eſt blanche & ſouple, comme celle des œufs des tortues marines, auxquels ils reſſemblent plus qu'à ceux des crocodiles. Le dedans en eſt blanchâtre & ſans glaire. Ils donnent, diſent la plupart des Voyageurs qui ſont allés en Amérique, un excellent goût à toutes les ſauces, & valent mieux que ceux de poules.

L'Iguane, ſuivant pluſieurs Auteurs, a de la peine à nager, quoiqu'il fréquente de préférence les rivages de la mer ou des fleuves. Cateſby rapporte que lorſqu'il eſt dans l'eau, il ne ſe conduit preſque qu'avec la queue, & qu'il tient ſes pattes colées contre ſon corps *(f)*. Cela s'accorde fort bien avec la difficulté qu'il éprouve pour ſe mouvoir au milieu des flots ; & cela ne montre-t-il pas combien les Quadrupèdes

(e) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 64.*
(f) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*

ovipares, dont les doigts ſont diviſés, nagent avec peine, ainſi que nous l'avons dit, & combien cette conformation influe ſur la nature de leurs habitudes ?

Dans le printems, les Iguanes mangent beaucoup de fleurs & de feuilles des arbres auxquels on a donné le nom de *mahot*, & qui croiſſent le long des rivières: ils ſe nourriſſent auſſi d'*anones*, ainſi que de pluſieurs autres végétaux *(g)*; & Cateſby a remarqué que leur graiſſe prend la couleur des fruits qu'ils ont mangés les derniers ; ce qui confirme ce que j'ai dit des diverſes couleurs que donne à la chair des tortues de mer l'aliment qu'elles préfèrent.

Les Iguanes deſcendent ſouvent des arbres, pour aller chercher des vers de terre, des mouches & d'autres inſectes *(h)*.

Quoique pourvus de fortes mâchoires, ils avalent ce qu'ils mangent preſque ſans le mâcher *(i)*.

Ils ſe retirent dans des creux de rochers, ou dans des trous d'arbres *(k)*. On les voit s'élancer avec une agilité ſurprenante juſqu'au plus haut des branches, autour deſquels ils s'entortillent, de manière

---

(*g*) *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

(*h*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*i*) *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

(*k*) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*

à cacher leur tête au milieu des replis de leur corps *(l)*. Lorſqu'ils ſont repus, ils vont ſe repoſer ſur les rameaux qui avancent au-deſſus de l'eau. C'eſt ce moment que l'on choiſit au Bréſil pour leur donner la chaſſe. Leur douceur naturelle, jointe peut-être à l'eſpèce de torpeur à laquelle les lézards ſont ſujets, ainſi que les ſerpens, lorſqu'ils ont avalé une grande quantité de nourriture, leur donne cette ſorte d'apathie & de tranquillité remarquée par les Voyageurs, & avec laquelle ils voyent approcher le danger, ſans chercher à le fuir, quoiqu'ils ſoient naturellement très-agiles. On a de la peine à les tuer, même à coups de fuſil: mais on les fait périr très-vîte, en enfonçant un poinçon, ou ſeulement un tuyau de paille dans leurs naſeaux *(m)*; on en voit ſortir quelques gouttes de ſang, & l'animal expire.

La ſtupidité que l'on a reprochée aux Iguanes, ou plutôt leur confiance aveugle, preſque toujours le partage de ceux qui ne ſont point de mal, va ſi loin,

---

(*l*) « Une eſpèce de jaſmin d'une excellente odeur, qui croît de toutes parts, en buiſſon, dans les campagnes de Surinam, eſt la retraite « ordinaire des ſerpens & des lézards, ſur-tout de l'Iguane; c'eſt une « choſe admirable que la manière dont ce dernier reptile s'entortille au « pied de cette plante, cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. » *Hiſtoire générale des Voyages, tome 54, page 411, édit.* in-12.

(*m*) *Hiſtoire générale des Voyages, Livre VII, Chapitre XVII.*

qu'il eſt très-facile de les ſaiſir en vie. Dans pluſieurs contrées de l'Amérique, on les chaſſe avec des chiens dreſſés à les pourſuivre; mais on peut auſſi les prendre aiſément au piège *(n)*. Le chaſſeur qui va à la recherche du lézard, porte une longue perche, au bout de laquelle eſt une petite corde, nouée en forme de lac. *(o)*. Lorſqu'il découvre un Iguane étendu ſur des branches, & s'y pénétrant de l'ardeur du ſoleil, il commence à ſiffler: le lézard, qui ſemble prendre plaiſir à l'entendre, avance la tête; peu-à-peu le chaſſeur s'approche, & en continuant de ſiffler, il chatouille avec le bout de ſa perche les côtés & la gorge de l'Iguane, qui non-ſeulement ſouffre ſans peine cette ſorte de careſſe, mais ſe retourne doucement, & paroît en jouir avec volupté. Le chaſſeur le ſéduit, pour ainſi dire, en ſifflant & en le chatouillant, au point de l'engager à porter ſa tête hors des branches, aſſez avant pour embarraſſer ſon cou dans le lac : auſſitôt il lui donne une violente ſecouſſe, qui le fait tomber à terre; il le ſaiſit à l'origine de la queue; il lui met un pied ſur le corps; & ce qui prouve bien que la ſtupidité de l'Iguane n'eſt pas auſſi grande qu'on le dit, c'eſt que lorſque ſa confiance eſt

---

(n) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(o) *Voyages du Père Labat en Afrique & en Amérique.*

trompée, & qu'il ſe ſent pris, il a recours à la force, dont il n'avoit pas voulu uſer. Il s'agite avec violence; il ouvre la gueule; il roule des yeux étincelans; il gonfle ſa gorge: mais ſes efforts ſont inutiles; le chaſſeur, en le tenant ſous ſes pieds, & en l'accablant du poids de tout ſon corps, parvient bientôt à lui attacher les pattes, & à lui lier la gueule, de manière que ce malheureux animal ne puiſſe ni ſe défendre, ni s'enfuir (*p*).

On peut le garder pluſieurs jours en vie ſans lui donner aucune nourriture (*q*); la contrainte ſemble d'abord le révolter; il eſt fier; il paroît méchant; mais bientôt il s'apprivoiſe; il demeure dans les jardins; il

(*p*) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*

(*q*) Brown dit avoir gardé chez lui un Iguane adulte pendant plus de deux mois. Dans le commencement il étoit fier & méchant; mais, au bout de quelques jours, il devint plus doux: à la fin, il paſſoit la plus grande partie du jour ſur un lit, mais il couroit toujours pendant la nuit. « Je n'ai jamais obſervé, continue ce Voyageur, que cet Iguane ait mangé autre choſe que les particules imperceptibles qu'il « lapoit dans l'air, (ces particules étoient ſûrement de très-petits inſectes). « Quand il ſe promenoit, il dardoit fréquemment ſa langue, comme le « caméléon. La chair de l'Iguane eſt recherchée par beaucoup de gens, « & lorſqu'elle eſt ſervie en fricaſſée, elle eſt préférée à celle de la meil- « leure volaille. L'Iguane peut être aiſément apprivoiſé, quand il eſt « jeune; il eſt alors un animal auſſi innocent que beau. » *Hiſtoire naturelle de la Jamaïque par Brown, Londres, 1756, pag. 462.*

paſſe même la plus grande partie du jour dans les appartemens; il court pendant la nuit, parce que ſes yeux, comme ceux des chats, peuvent ſe dilater de manière que la plus foible lumière lui ſuffiſe, & parce qu'il prend aiſément alors les inſectes dont il ſe nourrit. Quand il ſe promène, il darde ſouvent ſa langue; il vit tranquille; il devient familier *(r)*.

On ne doit pas être ſurpris de l'acharnement avec lequel on pourſuit cet animal doux & pacifique qui ne recherche que quelques feuilles inutiles, ou quelques inſectes malfaiſans, qui n'a beſoin pour ſon habitation que de quelques trous de rocher, ou de quelques branches preſque sèches, & que la nature a placé dans les grandes forêts pour en faire l'ornement. Sa chair eſt excellente à manger, ſur-tout celle des femelles qui eſt plus tendre & plus graſſe *(s)*; les habitans de Bahama en faiſoient même une eſpèce de commerce, ils le portoient en vie à la Caroline & dans d'autres contrées, ou ils le faiſoient ſaler pour leur uſage *(t)*; dans certaines Iſles où ils ſont rares, on les réſerve pour les meilleures tables *(u)*; & l'homme ne s'eſt

(*r*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(*s*) On dit que la chair de l'Iguane eſt nuiſible à ceux dont le ſang n'eſt point pur, & M. de la Borde la croit difficile à digérer.

(*t*) *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*

(*u*) *Note communiquée par M. de la Borde.*

jamais tant exercé à détruire les animaux nuiſibles, qu'à faire ſa proie de ceux qui peuvent flatter ſon appétit. D'ailleurs on trouve quelquefois dans le corps de l'Iguane, ainſi que dans les crocodiles & dans les tupinambis, des concrétions ſemblables aux bézoards des Quadrupèdes vivipares, & particulièrement à ceux que l'on a nommés bézoards occidentaux. M. Dombey a apporté de l'Amérique méridionale au Cabinet du Roi, un de ces bézoards d'Iguane. Cette concrétion repréſente aſſez exactement la moitié d'un ovoïde un peu creux ; elle eſt compoſée de couches polies, formées de petites aiguilles, & qui préſentent comme d'autres bézoards, une eſpèce de criſtalliſation. Elle eſt convexe d'un côté, & concave de l'autre ; elle ne doit cependant pas être regardée comme la moitié d'un bézoard plus conſidérable, les couches qui la compoſent étant placées les unes au-deſſus des autres ſur les bords de la cavité, ainſi que ſur la partie convexe. Le noyau, qui a ſervi à former ce bézoard, devoit donc avoir à-peu-près la même forme que cette concrétion. La ſurface de la cavité qu'elle préſente, n'eſt point polie comme celle des parties relevées, qui ont pu ſubir un frottement plus ou moins conſidérable. Le grand diamètre de ce bézoard eſt de quinze lignes, & le petit diamètre à-peu-près de quatorze.

Séba avoit, dans ſa collection, pluſieurs bézoards d'*Iguanes*, de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & d'un

jaune cendré avec des taches foncées. Ces concrétions sont appellées *Beguan* par les Indiens, qui les estiment plus que beaucoup d'autres bézoards *(v)*. Elles peuvent avoir été connues des Anciens, l'Iguane habitant dans les Indes orientales, ainsi qu'en Amérique ; & comme cet animal n'a point été particulièrement indiqué par Aristote ni par Pline, & que les Anciens n'en ont vraisemblablement parlé que sous le nom de *Lézard-vert*, ne pourroit-on pas croire que la pierre, appellée par Pline *Sauritin*, à cause du mot *Saurus* (*Lézard*), & que l'on regardoit, du tems de ce Naturaliste, comme se trouvant dans le corps d'un lézard-vert, n'est autre chose que le bézoard de l'Iguane, & qu'elle n'étoit précieuse que par ce qu'on lui attribuoit les fausses propriétés des autres bézoards *(x)* ; ce qui confirme notre opinion, à ce sujet, c'est que ce mot *Sauritin* n'a été appliqué par les anciens, ni par les modernes à aucun autre corps, tant du règne animal que du règne minéral.

Les Iguanes sont très-communs à Surinam, ainsi que dans les bois de la Guiane, aux environs de Cayenne *(y)*,

---

(v) *Séba, vol. 2, page 140.*

(x) Sauritin in ventre viridis lacerti arundine dissecti tradunt inveniri. *Pline, Livre XXXVII, Chapitre LXVII.*

(y) *Note communiquée par M. de la Borde.*

& dans la nouvelle Eſpagne. Ils ſont aſſez rares aux Antilles, parce qu'on y en a détruit un grand nombre, à cauſe de la bonté de leur chair *(z)*. On trouve auſſi l'Iguane dans l'ancien continent en Afrique, ainſi qu'en Aſie *(a)* ; il eſt par-tout confiné dans les climats chauds ; ſes couleurs varient ſuivant le ſexe, l'âge & les diverſes régions qu'il habite ; mais il eſt toujours remarquable par ſes habitudes, ſa forme & l'émail de ſes écailles.

---

(z) *Note communiquée par M. de la Borde.*

(a) Auprès de la Baye des chiens marins, dans la nouvelle Hollande, le Voyageur Dampier trouva des *Guanos* ou Iguanes, qui, lorſqu'on s'approchoit d'eux, s'arrêtoient & ſiffloient ſans prendre la fuite. *Voyage de Guillaume Dampier, aux terres Auſtrales, Amſterdam 1705.*





# LE BASILIC (a).

L'ERREUR s'est servie de ce nom de Basilic, pour désigner un animal terrible, qu'on a tantôt représenté comme un serpent, tantôt comme un petit dragon, & dont le regard perçant donnoit la mort. Rien de plus fabuleux que cet animal, au sujet duquel on a répandu tant de contes ridicules, qu'on a doué de tant de qualités merveilleuses, & dont la réputation sert encore à faire admirer entre les mains des Charlatans, par un peuple ignorant & crédule, une peau de raie desséchée, contournée d'une manière bizarre, & que l'on décore du nom fameux de cet animal chimérique *(b)*.

---

(*a*) Le Basilic. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta Basiliscus 25, *Linn. amphib. rept.*

Dragon d'Amérique, amphibie qui vole, Basilic. *Séba. 1, planche 100, figure 1.*

*Basilicus Americanus, 75. Laurenti specimen medicum.*

(*b*) « Le Basilic, que les Charlatans & les Saltinbanques exposent » tous les jours avec tant d'appareil, aux yeux du public, pour l'attirer » & lui en imposer, n'est qu'une sorte de petite raie, qui se trouve

Nous ne conſerverions pas ce nom de Baſilic, dont on a tant abuſé, à l'animal réel dont nous parlons, de peur que l'exiſtence d'un lézard, appellé Baſilic, ne pût faire croire à la vérité de quelques-unes des fables attachées à ce nom, ſi elles n'étoient auſſi abſurdes que riſibles, ſi par-là nous n'étions bien raſſurés ſur la croyance qu'on leur accorde, & d'ailleurs ſi ce nom de Baſilic n'avoit pas été donné au lézard dont il eſt queſtion dans cet article, par tous les Naturaliſtes qui s'en ſont occupés.

Le lézard baſilic habite l'Amérique méridionale; aucune eſpèce n'eſt auſſi facile à diſtinguer, à cauſe d'une crête très-exhauſſée qui s'étend depuis le ſommet de la tête, juſqu'au bout de la queue, & qui eſt compoſée d'écailles en forme de rayons, un peu ſéparées les unes des autres. Il a d'ailleurs une ſorte de capuchon qui couronne ſa tête; & c'eſt de-là que lui vient ſon nom de *Baſilic*, qui ſignifie *petit roi*. Cet animal parvient à une taille aſſez conſidérable; il a ſouvent plus de trois pieds de longueur, en comptant celle de la queue. Ses doigts, au nombre de cinq à chaque pied, ne ſont réunis par aucune membrane. Il vit ſur les

---

dans la méditerranée, & qu'on fait deſſécher ſous la bizarre configu-« ration qu'on y remarque. » *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*

arbres, comme preſque tous les lézards, qui ayant les doigts diviſés peuvent y grimper avec facilité, & en ſaiſir aiſément les branches. Non-ſeulement il peut y courir aſſez vîte, mais rempliſſant d'air ſon eſpèce de capuchon, déployant ſa crête, augmentant ſon volume, & devenant par-là plus léger, il ſaute & voltige, pour ainſi dire, avec agilité de branche en branche. Son ſéjour n'eſt cependant pas borné au milieu des bois; il va à l'eau ſans peine, & lorſqu'il veut nager il enfle également ſon capuchon, & étend ſes membranes.

La crête, qui diſtingue le Baſilic, & qui peut lui ſervir d'une petite arme défenſive, eſt encore pour lui un bel ornement. Bien loin de tuer par ſon regard, comme l'animal fabuleux dont il porte le nom, il doit être conſidéré avec plaiſir, lorſqu'animant la ſolitude des immenſes forêts de l'Amérique, il s'élance avec rapidité de branche en branche, ou bien lorſque dans une attitude de repos, & tempérant ſa vivacité naturelle, il témoigne une ſorte de ſatisfaction à ceux qui le regardent, ſe pare, pour ainſi dire, de ſa couronne, agite mollement ſa belle crête, la baiſſe, la relève, & par les différens reflets de ſes écailles, renvoie aux yeux de ceux qui l'examinent, de douces ondulations de lumière.



# LE PORTE-CRÊTE (a).

NOUS CONSERVONS à ce lézard le nom de Porte-crête, qui lui a été donné par M. d'Aubenton. Cet animal présente en effet une crête qui s'étend depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Le plus souvent elle est composée sur le dos de soixante-dix petites écailles plates, longues & pointues ; &, à l'origine de la queue, elle s'élève & représente une nageoire très-longue, très-large, formée de quatorze ou quinze rayons cartilagineux, & garnie à son bord supérieur de petites écailles aigues, penchées souvent en arrière. C'est dans l'Isle d'Amboine & dans l'Isle de Java *(b)*, qu'on trouve le Porte-crête. M. Schlosser est le premier Naturaliste qui en ait

---

(a) Bin jawacok jangur ec·kor, *par les Malaies, suivant M. Hornstedt.*

Le Porte-crête. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta Amboinensis. *Schlosser de Lacerta Amboinensi, Amsterdam, 1778, in-4.°* ( L'individu, décrit par M. Schlosser, fut acheté par feû M. le Baron de Géer, & appartenoit, en 1785, à l'Académie de Stockolm ).

(b) *M. Hornstedt. Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année 1785, trim. 2, page 130.*

parlé *(c)*. Ce lézard eſt dans l'Aſie le repréſentant du Baſilic qui habite le nouveau continent ; il a auſſi de grands rapports avec la Dragonne, & les autres grands lézards à queue comprimée, dont le dos paroît dentelé, en ce que ſa tête eſt preſque quadrangulaire, aplatie, revêtue de tubercules & de grandes écailles : il a les yeux grands, & les narines élevées ; les ouvertures des oreilles laiſſent voir la membrane nue du tympan ; le deſſous de la tête préſente une ſorte de poche aplatie & très-pliſſée, à laquelle on a donné le nom de collier. La langue eſt épaiſſe, charnue, & légèrement fendue ; les dents ſont ſerrées, pointues, & d'autant plus grandes qu'elles ſont plus éloignées du devant des mâchoires, où l'on en rencontre huit en haut & ſix en bas arrondies, courtes, aigues, tournées obliquement en-dehors, & ſéparées par un petit intervalle, des plus groſſes ou des molaires *(d)*. Le Porte-crête en a ainſi de deux ſortes, comme la Dragonne à laquelle il reſſemble encore par la forme & la diſpoſition des dents.

Les cinq doigts de chaque pied ſont garnis d'ongles, & préſentent de chaque côté un rebord aigu, dentelé

---

(*c*) *Schloſſer, ouvrage déjà cité.*

(*d*) *M. Hornſtedt. Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année 1785, trim. 2, page 130.*

comme

comme une ſcie. La queue eſt près de trois fois plus longue que le corps. La couleur de la tête & du collier eſt verdâtre, avec des lignes blanches; la crête & le dos ſont d'un fauve plus ou moins foncé; le ventre eſt d'un gris blanchâtre, & chaque côté du corps préſente des taches ou bandes blanches, qui s'étendent juſque ſur les pieds; il paroît que, dans pluſieurs individus, la couleur générale du Porte-crête eſt verdâtre, avec des raies noires, & le ventre blanchâtre *(e)*. Le mâle diffère de la femelle par une crête beaucoup plus élevée, & par des couleurs plus vives.

Ce lézard n'eſt pas ſeulement beau; il eſt aſſez grand, puiſqu'il a quelquefois trois ou quatre pieds de long; ſa gueule & ſes doigts ſont bien armés; ſon dos & ſa queue préſentent une ſorte de défenſe; ſes pieds conformés de manière à lui permettre de grimper ſur les arbres, laiſſent moins de reſſources à ſa proie pour lui échapper; ſa tête tuberculeuſe & garnie de grandes écailles, paroît être à l'abri des bleſſures; d'après tous ces attributs, on croiroit que le Porte-crête eſt vorace, carnacier, & dangereux pour pluſieurs petits animaux. Mais nous avons encore ici un exemple de la réſerve avec laquelle on doit juger de l'enſemble du naturel,

(*e*) *M. Hornſtedt, à l'endroit déjà cité.*

d'après les caractères particuliers de la conformation extérieure, tant l'organisation interne, & même un concours de circonstances locales, plus ou moins constantes, agissent quelquefois avec force sur les habitudes.

Le Porte-crête habite de préférence sur le bord des grands fleuves: mais ce n'est point en embuscade qu'on l'y trouve: il ne fait point la guerre aux animaux plus foibles que lui: il se nourrit tout au plus de quelques petits vers: il passe tranquillement sa vie sur les rives peu fréquentées; il dépose ses œufs sur les bancs de sable & les petites Isles, comme s'il cherchoit à les y mettre en sûreté: il grimpe sur les arbres qui s'élèvent au bord de l'eau, & y cherche en paix les fruits & les graines dont il fait sa principale nourriture. Il n'a donc usé presque jamais de toute sa force, qui peut-être même n'est pas très-considérable: aussi s'alarme-t-il aisément. Il fuit au moindre bruit, sans chercher à se défendre, comme si l'habitude de la défense tenoit le plus souvent à celle de l'attaque. Il se jette dans l'eau lorsqu'il redoute quelqu'ennemi; il nage avec d'autant plus de vîtesse que la membrane élevée de sa queue, lui sert à frapper l'eau avec facilité; & il se cache à la hâte sous les roches.

Les fruits dont ce lézard se nourrit, lui donnent un naturel doux & paisible, & communiquent à sa chair une saveur supérieure à celle qu'elle auroit, s'il choi-

ſiſſoit un aliment moins pur. Malheureuſement pour cet innocent lézard, le bon goût de ſa chair, qu'on dit être préférable à celle de l'Iguane, eſt aſſez connu des habitans des contrées qu'il habite, pour qu'on le pourſuive juſqu'au milieu des eaux, & ſous les roches avancées qui lui ſervent de dernier aſile. Il s'y laiſſe même prendre à la main, ſans jeter aucun cri, ſans faire le moindre mouvement pour ſe défendre. Cette eſpèce d'abandon de ſa vie ne provient peut-être que du naturel tranquille de cet animal frugivore, qui n'a jamais eſſayé ſes armes, ni ſenti tout ce qu'il peut pour ſa conſervation. On a cependant donné à ſa douceur le nom de ſtupidité ; mais combien de fois n'a-t-on pas déſigné, par un nom de mépris, les qualités paiſibles & peu brillantes !





# LE GALÉOTE (a).

CE LÉZARD a, depuis la tête jusqu'au milieu du dos, une crête produite par des écailles séparées l'une de l'autre, grandes, minces & terminées en pointe. Quelques écailles semblables s'élèvent d'ailleurs vers le derrière de la tête, au-dessous des ouvertures des oreilles. Mais cette crête hérissée ne s'étend pas sur la gorge, & depuis le sommet de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, comme dans l'Iguane. Toutes les

(a) Par les Grecs, *Kolotes* & *Askalabotes*.

Par les Latins, *Ophiomacus*.

Le Galéote. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Galiote. *Dictionnaire d'Histoire naturelle, par M. Valmont de Bomare.*

*Séba. 1. Tab. 89, fig. 2, tab. 93, fig. 2, tab. 95, fig. 3, 4, tom. 2; tab. 76, fig. 5.*

Iguana calotes, 73. *Laurenti specimen medicum.*

Iguana chalcidica, 69. *Idem, Ibidem.*

Lacerta calotes, 27. *Linn. amphib. rept.*

*Edwards. av. 74, t. 245.*




LE GALÉOTE, *grandeur de deux tiers de Nature.*

Juillet

autres écailles qui revêtent le Galéote, préſentent une arète ſaillante & aigue, qui le fait paroître couvert d'une multitude de ſtries diſpoſées dans le ſens de ſa longueur.

La tête eſt aplatie, très-large parderrière, & aſſez ſemblable par-là à celle du caméléon; les yeux ſont gros; les ouvertures des oreilles grandes; la gorge eſt un peu renflée, ce qui lui donne un petit trait de reſſemblance avec l'Iguane; les pattes ſont aſſez longues, ainſi que les doigts qui ſont très-ſéparés les uns des autres; le dos des ongles eſt noir. La queue eſt effilée, & plus de trois fois auſſi longue que le corps. L'individu que nous avons décrit, & qui eſt conſervé au Cabinet du Roi, a trois pouces dix lignes, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus; la queue a quatorze pouces de longueur. Quelquefois la couleur du dos eſt azurée, & celle du ventre blanchâtre.

Le Galéote ſe trouve dans les contrées chaudes de l'Aſie, particulièrement dans l'Iſle de Ceylan, en Arabie, en Eſpagne, &c. il court dans les maiſons & ſur les toits, où il donne la chaſſe aux araignées: on prétend même qu'il eſt aſſez fort pour faire ſa proie de petits rats, contre les dents deſquels il pourroit être un peu défendu, par ſes écailles aiguës, & par la crête qui règne le long de ſon dos. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que ſes longs doigts, très-diviſés,

doivent lui donner beaucoup de facilité pour ſe cramponner ſur les toits, & y pourſuivre les rats & les araignées. Il ſe bat contre les petits ſerpens, ainſi que le lézard vert & pluſieurs autres lézards.





# L'AGAME (a).

ON TROUVE en Amérique un lézard qui a beaucoup de rapports avec le Galéote. Le derrière de la tête & le cou ſont garnis d'écailles aiguës. Celles qui couvrent le deſſus du corps, & ſur-tout celles qui revêtent la queue, ſont relevées en carêne & terminées par une épine, ce qui donne une forme anguleuſe à la queue, qui d'ailleurs eſt menue & longue. Le dos préſente, vers ſa partie antérieure, une crête compoſée d'écailles droites, plates & aiguës. Le deſſous de la gueule eſt couvert d'une peau lâche, en forme de petit fanon. Ce qui le diſtingue principalement du Galéote, avec lequel il eſt aiſé de le confondre, c'eſt que ſes couleurs paroiſſent plus pâles, que ſon ventre

(a) L'Agame. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Agama, 28. *Linn. amphib. rept.*
*Gronov. Zooph. 13, N. 54.*
*Séba. Tome. 1, planche 107, fig. 1, 2, 3.*
Iguana Cordylina 67; & Iguana Salamandrina, 68. *Laurenti ſpecimen medicum.*

ſemble moins ſtrié, & que les écailles, qui garniſſent le derrière de la tête, ſont comme renverſées, & tournées vers le muſeau. Le mâle ne diffère de la femelle qu'en ce que ſa crête eſt compoſée d'écailles plus grandes, & ſe prolonge davantage ſur le dos. D'ailleurs il n'y a point d'épines latérales ſur le cou de la femelle; mais on en voit de très-petites ſur les côtés du corps, & celles qui défendent la queue & les parties antérieures du dos, ſont plus aiguës que ſur le mâle. Suivant Séba, ce lézard ſe plaît au milieu des eaux. Nous préſumons que c'eſt à cette eſpèce qu'il faut rapporter le lézard, repréſenté dans l'ouvrage de Sloane, *planche 273, figure 2 (b)*, ainſi que celui que Brown a dit être commun à la Jamaïque, & dont il fait une cinquième eſpèce *(c)*, Nous croyons

(*b*) *Lacertus major è viridi cinereus, dorſo criſta breviori donato.* Ce lézard ſe trouve en très-grand nombre dans les bois de la Jamaïque; il diffère très-peu du *Guana* (Iguane); mais il eſt plus petit, ſa couleur eſt plus verte, & il a, le long du dos, une crête plus courte. Il pond des œufs moins gros que les œufs de pigeon. *Sloane, vol. 2, page 333.*

(*c*) *Lacerta, 5 minor viridis cauda ſquamis erectis criſtata.* The Guana lizard; and blue lizard of Edwards. Ce lézard eſt très-commun à la Jamaïque; il paroît en général d'un beau vert; mais ſa couleur change ſuivant ſa poſition, ainſi que celle des animaux de ſon genre; il ſemble même qu'elle eſt plus variable que celle des autres lézards, & qu'elle

croyons devoir encore regarder, comme un Agame, le lézard bleu d'Edwards *(d)*; & ces trois lézards ne nous paroiſſent être tout au plus que des variétés de celui dont il eſt queſtion dans cet article.

---

prend plutôt les différentes nuances qu'elle préſente, ſuivant l'endroit où il ſe trouve. Son corps eſt couvert d'écailles légères; mais celles qui ſont au-deſſus de la queue, ſont relevées & forment une petite crête qui a quelques rapports avec celle du *Guana* (Iguane); ſa longueur excède rarement neuf ou dix pouces; il eſt très-doux. *Brown, page 463.*

(*d*) « Le lézard bleu eſt fort particulier, à cauſe de la ſtructure de ſes doigts, qui ont de petites membranes qui s'étendent de chaque « côté, non pas de la nature de celles que les oiſeaux aquatiques ont « aux pattes; mais plutôt comme certaines ſortes de mouches en ont, « qui agiſſent par voie de ſuction : ainſi, je conçois que ces membranes « leur ſervent à ſe tenir & à marcher ſur la ſurface unie des grandes « feuilles des arbres & des plantes : il a une petite élévation ſur le dos, « en forme de ſillon qui règne tout du long, juſqu'à la queue, où elle « devient dentelée : tout le deſſus du corps eſt bleuâtre, varié tranſver- « ſalement de nuances plus claires & plus foncées : le deſſous en eſt « d'une couleur de chair pâle. » *Glanures d'Hiſtoire naturelle, par Edwards; page 74, planche 245.* Le lézard, décrit par Edwards, ayant été apporté dans de l'eſprit-de-vin, de l'Iſle de Nevis, dans les Indes occidentales, il ne ſeroit pas ſurprenant que ſa couleur eût été altérée, & de verte fût devenue bleue; j'ai vu ſouvent la couleur de pluſieurs lézards conſervés dans de l'eſprit-de-vin, changer ainſi du vert au bleu.





# TROISIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Dont la queue est ronde, qui ont cinq doigts aux pieds de devant, & des bandes écailleuses sous le ventre.*

## LE LÉZARD GRIS (a).

LE LÉZARD GRIS paroît être le plus doux, le plus innocent & l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal si commun dans le pays où nous écri-

(a) Lagartija & Sargantana, *en Espagne.*
Langrola, *aux environs de Montpellier.*
Le lézard Gris. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Le lézard Gris, le lézard ordinaire ou commun, Lacerta terrestris. *M. Valmont de Bomare, Dictionnaire d'Histoire naturelle.*
Lacerta agilis, 15. *Linn. amphib. rept.*
*Georges Edwards. Glanures d'Histoire naturelle, Londres, 1764. Seconde partie, Chapitre XV, planche 225.* The little Brown lizard.

vons, & avec lequel tant de perſonnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement auſſi éclatant que pluſieurs autres Quadrupèdes ovipares ; mais elle lui a donné une parure élégante ; ſa petite taille eſt ſvelte ; ſon mouvement agile ; ſa courſe ſi prompte qu'il échappe à l'œil, auſſi rapidement que l'oiſeau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du ſoleil ; ayant beſoin d'une température douce, il cherche les abris ; & lorſque, dans un beau jour de printems, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente, ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchiſſant, on le voit s'étendre ſur ce mur, ou ſur l'herbe nouvelle avec une eſpèce de volupté. Il ſe pénètre avec délices de cette chaleur bienfaiſante ; il marque ſon plaiſir par de molles ondulations de ſa queue déliée ; il fait briller ſes yeux vifs & animés ; il ſe précipite comme un trait pour ſaiſir une petite proie, ou pour trouver un abriplus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paroît le regarder avec complaiſance : mais au moindre bruit qui l'effraie, à la chûte ſeule d'une feuille, il ſe roule, tombe & demeure

---

Séba, 2. *Table 79, figure 5.*

Lacerta agilis. *Ichthyologia cum amphibiis regni Boruſſici., à Joh. Chriſt. Wulff.*

Seps argus 105, Seps muralis 106, Seps terreſtris 107, Seps cæruleſcens 109. *Laurenti ſpecimen medicum.*

pendant quelques inſtans comme étourdi par ſa chûte ; ou bien, il s'élance, diſparoît, ſe trouble, revient, ſe cache de nouveau, reparoît encore, décrit en un inſtant pluſieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à ſuivre, ſe replie pluſieurs fois ſur lui-même, & ſe retire enfin dans quelque aſile juſqu'à ce que ſa crainte ſoit diſſipée *(b)*.

Sa tête eſt triangulaire & aplatie ; le deſſus eſt couvert de grandes écailles, dont deux ſont ſituées au-deſſus des yeux, de manière à repréſenter quelquefois des paupières fermées. Son petit muſeau arrondi préſente un contour gracieux ; les ouvertures des oreilles ſont aſſez grandes ; les deux mâchoires égales & garnies de larges écailles ; les dents fines, un peu crochues, & tournées vers le goſier.

Il a à chaque pied cinq doigts déliés, & garnis d'ongles recourbés, qui lui ſervent à grimper aiſément ſur les arbres & à courir avec agilité le long des murs ; & ce qui ajoute à la vîteſſe avec laquelle il s'élance, même en montant, c'eſt que les pattes de derrière, ainſi que dans tous les lézards, ſont un peu plus longues que celles de devant. Le long de l'intérieur des cuiſſes, règne un petit cordon de tubercules, ſembla-

(*b*) C'eſt principalement dans les pays chauds que le lézard Gris eſt très-agile, & qu'il exécute les divers mouvemens que nous venons de décrire.

bles, par leur forme, à ceux que nous avons remarqués ſur l'Iguane : le nombre de ces petites éminences varie, & on en compte quelquefois plus de vingt.

Tout eſt délicat & doux à la vue, dans ce petit lézard. La couleur griſe que préſente le deſſus de ſon corps, eſt variée par un grand nombre de taches blanchâtres, eſt par trois bandes preſque noires, qui parcourent la longueur du dos; celle du milieu eſt plus étroite que les deux autres. Son ventre eſt peint de vert, changeant en bleu ; il n'eſt aucune de ſes écailles dont le reflet ne ſoit agréable ; & pour ajouter à cette ſimple, mais riante parure, le deſſous du cou eſt garni d'un collier compoſé d'écailles, ordinairement au nombre de ſept, un peu plus grandes que les voiſines, & qui réuniſſent l'éclat & la couleur de l'or. Au reſte, dans ce lézard comme dans tous les autres, les teintes & la diſtribution des couleurs ſont ſujettes à varier ſuivant l'âge, le ſexe & le pays : mais le fond de ces couleurs reſte à-peu-près le même *(c)*. Le ventre eſt couvert d'écailles beaucoup plus grandes que celles qui ſont au-deſſus du corps; elles y forment des bandes tranſverſales, ainſi que dans tous les lézards que nous avons compris dans la troiſième diviſion.

---

(*c*) Nous avons décrit le lézard Gris, d'après des individus vivans.

Il a ordinairement cinq ou ſix pouces de long, & un demi-pouce de large : & quelle différence entre ce petit animal & l'énorme crocodile ! Auſſi ce prodigieux Quadrupède ovipare n'eſt-il preſque jamais apperçu qu'avec effroi ; tandis qu'on voit avec intérêt le petit lézard Gris jouer innocemment parmi les fleurs avec ceux de ſon eſpèce, & par la rapidité de ſes agréables évolutions, mériter le nom d'agile que Linné lui a donné. On ne craint point ce lézard doux & paiſible ; on l'obſerve de près ; il échappe communément avec rapidité, lorſqu'on veut le ſaiſir ; mais lorſqu'on l'a pris, on le manie ſans qu'il cherche à mordre ; les enfans en font un jouet ; & par une ſuite de la grande douceur de ſon caractère, il devient familier avec eux. On diroit qu'il cherche à leur rendre careſſe pour careſſe ; il approche innocemment ſa bouche de leur bouche ; il ſuce leur ſalive avec avidité ; les Anciens l'ont appellé *l'ami de l'homme*, il auroit fallu l'appeller l'ami de l'enfance : mais cette enfance ſouvent ingrate ou du moins trop inconſtante, ne rend pas toujours le bien pour le bien à ce foible animal ; elle le mutile ; elle lui fait perdre une partie de ſa queue très-fragile, & dont les tendres vertèbres peuvent aiſément ſe ſéparer *(d)*.

---

(*d*) « M. Marchand a remarqué, dans les Mémoires de l'Académie » royale des Sciences, année 1718, que ces animaux avoient quelquefois

Cette queue qui va toujours en diminuant de grosseur, & qui se termine en pointe, est à-peu-près deux fois aussi longue que le corps: elle est tachetée de blanc & d'un noir peu foncé, & les petites écailles qui la couvrent forment des anneaux assez sensibles, souvent au nombre de quatre-vingt. Lorsqu'elle a été brisée par quelqu'accident, elle repousse quelquefois; & suivant qu'elle a été divisée en plus ou moins de parties, elle est remplacée par deux & même quel-

---

deux queues, & c'est ce que Pline & plusieurs autres avoient déjà « observé avant lui. On en trouve quelquefois de tels en Portugal; « mais comme rien n'est plus commun, dans ce pays-là, que de voir « les enfans les tourmenter de toutes sortes de façons, peut-être arrive- « t-il que leur ayant fendu la queue suivant sa longueur, chacune des « portions s'arrondit, & devient une queue complète; car il est très- « ordinaire que si toute leur queue, ou seulement une partie, se perd « par quelqu'accident, elle recroisse d'elle-même; j'en ai vu une infinité « d'exemples; & c'est-là une perte à laquelle ils sont exposés tous les « jours, lors même qu'ils ne font que jouer entr'eux; car les petites « vertèbres osseuses, qui forment leur queue, sont très-fragiles, & se « séparent aisément les unes des autres: aussi voit-on très-souvent des « queues de toutes sortes de longueurs à des lézards, qui sont d'ailleurs « de même taille. Au reste, M. Marchand nous apprend qu'ayant voulu « être témoin de cette production, l'expérience ne lui a pas réussi, sans « qu'il ait pu découvrir à quoi il en tenoit. Suivant lui, cette nouvelle « queue est une espèce de tendon, & n'est point formée par des ver- « tèbres cartilagineuses, comme la vieille. » *Nouvelles observations microscopiques, par M. Needham, page 142.*

quefois par trois queues plus ou moins parfaites, dont une ſeule renferme des vertèbres; les autres ne contiennent qu'un tendon *(e)*.

Le tabac en poudre eſt preſque toujours mortel pour le lézard Gris : ſi l'on en met dans ſa bouche, il tombe en convulſion & le plus ſouvent il meurt bientôt après. Utile autant qu'agréable, il ſe nourrit de mouches, de grillons, de ſauterelles, de vers de de terre, de preſque tous les inſectes qui détruiſent nos fruits & nos grains; auſſi ſeroit-il très-avantageux que l'eſpèce en fût plus multipliée; à meſure que le nombre des lézards Gris s'accroîtroit, nous verrions diminuer les ennemis de nos jardins; ce ſeroit alors qu'on auroit raiſon de les regarder, ainſi que certains Indiens les conſidèrent, comme des animaux d'heureux augure, & comme des ſignes aſſurés d'une bonne fortune.

Pour ſaiſir les inſectes dont ils ſe nourriſſent, les lézards Gris dardent avec vîteſſe une langue rougeâtre, aſſez large, fourchue, & garnie de petites aſpérités à peine ſenſibles, mais qui ſuffiſent pour les aider à retenir leur proie ailée *(f)*. Comme les autres

---

(*e*) *Continuation de la matière médicale de Geoffroi, tome 12, pages 78 & ſuiv. Mémoire de M. Marchand, dans ceux de l'Académie des Sciences, année 1718.*

(*f*) *Needham, obſervations microſcopiques.*

Quadrupèdes

Quadrupèdes ovipares, ils peuvent vivre beaucoup de tems ſans manger, & on en a gardé, pendant ſix mois, dans une bouteille, ſans leur donner aucune nourriture, mais auſſi ſans leur voir rendre aucun excrément *(g)*.

Plus il fait chaud, & plus les mouvemens du lézard Gris ſont rapides : à peine les premiers beaux jours du printems viennent-ils réchauffer l'atmoſphère, que le lézard Gris ſortant de la torpeur profonde que le grand froid lui fait éprouver, & renaiſſant, pour ainſi dire, à la vie avec les zéphirs & les fleurs, reprend ſon agilité & recommence ſes eſpèces de joutes, auxquelles il allie des jeux amoureux. Dès la fin d'Avril, il cherche ſa femelle : ils s'uniſſent enſemble par des embraſſemens ſi étroits qu'on a peine à les diſtinguer l'un de l'autre ; & s'il faut juger de l'amour par la vivacité de ſon expreſſion, le lézard Gris doit être un des plus ardens des Quadrupèdes ovipares.

La femelle ne couve pas ſes œufs qui ſont preſque ronds, & n'ont pas quelquefois plus de cinq lignes de diamètre. Mais comme ils ſont pondus dans le tems où la température commence à être très-douce, ils écloſent par la ſeule chaleur de l'atmoſphère, avec d'autant plus de facilité, que la femelle a le ſoin de

(g) *Séba, vol. 2, page 84.*

les dépoſer dans les abris les plus chauds, &, par exemple, au pied d'une muraille tournée vers le midi.

Avant de ſe livrer à l'amour, & de chercher ſa femelle, le lézard Gris ſe dépouille comme les autres lézards; ce n'eſt que revêtu d'une parure plus agréable, & d'une force nouvelle, qu'il va ſatisfaire les deſirs que lui inſpire le printems. Il ſe dépouille auſſi lorſque l'hiver arrive; il paſſe triſtement cette ſaiſon du froid, dans des trous d'arbres ou de muraille, ou dans quelques creux ſous terre : il y éprouve un engourdiſſement plus ou moins grand, ſuivant le climat qu'il habite & la rigueur de la ſaiſon; & il ne quitte communément cette retraite que lorſque le printems ramène la chaleur. Cet animal ne conſerve cependant pas toujours la douceur de ſes habitudes. M. Edwards rapporte, dans ſon Hiſtoire naturelle, qu'il ſurprit un jour un lézard Gris attaquant un petit oiſeau qui réchauffoit dans ſon nid des petits nouvellement éclos. C'étoit contre un mur que le nid étoit placé. L'approche de M. Edwards fit ceſſer l'eſpèce de combat que l'oiſeau ſoutenoit pour défendre ſa jeune famille; l'oiſeau s'envola; le lézard ſe laiſſa tomber; il auroit peut-être, dit M. Edwards, dévoré les petits, s'il avoit pu les tirer de leur nid *(h)*. Mais ne nous preſſons

---

(*h*) *Glanures d'Hiſt. nat., par George Edwards, Chap.* XV.

pas d'attribuer une méchanceté qui peut n'être qu'un défaut individuel, & ne dépendre que de circonſtances paſſagères, à une eſpèce foible que l'on a reconnue pour innocente & douce.

On a fait uſage des lézards Gris en Médecine ; on les a employés aux environs de Madrid, dans des maladies graves *(i)* : la Société royale a reçu des individus de l'eſpèce dont ſe ſervent les Médecins Eſpagnols ; ils ont été examinés par MM. d'Aubenton & Mauduit *(k)*, & un de ces lézards a été dépoſé au Cabinet du Roi : il ne diffère, du lézard Gris de nos Provinces, que par des nuances de couleur très-légères, & qui ſont la ſuite preſque néceſſaire de la diverſité des climats de la France & de l'Eſpagne.

Il paroît qu'on doit regarder comme une variété du lézard Gris, un petit lézard très-agile, & qui lui reſſemble par la conformation générale du corps, par celle de la queue, par des écailles diſpoſées ſous la gorge en forme de collier, & par des tubercules placés ſur la face intérieure des cuiſſes. M. Pallas l'a

---

(*i*) On a vanté les propriétés des lézards Gris, principalement contre les maladies de la peau, les cancers, les maux qui demandent que le ſang ſoit épuré, &c. Voyez, à ce ſujet, les avis & inſtructions publiés par la Société royale de Médecine de Paris.

(*k*) *Hiſtoire de la Société royale de Médecine, pour les années 1780 & 1781.*

appellé lézard *véloce* dans le ſupplément latin du Voyage qu'il a publié en langue Ruſſe. Ce petit lézard eſt d'une couleur cendrée, rayée longitudinalement, ſemée de points roux ſur le dos, & bleuâtres ſur les côtés, où l'on voit auſſi des taches noires. On le rencontre parmi les pierres, auprès du lac d'Ind'erskoi, & dans les lieux les plus déſerts & les plus chauds; il s'élance, ſuivant M. Pallas, avec la rapidité d'une flèche.





De Sève del. | veuve Tardieu sc.

LE LÉZARD VERT, *grandeur de deux cinquièmes de Nature.*

# LE LÉZARD VERT (a).

LA NATURE, en formant le lézard Vert, paroît avoir suivi les mêmes proportions que pour le lézard Gris; mais elle a travaillé d'après un module plus

(a) Σαυρος χλωρος, *en grec.*

Krauthun, *aux environs de Vienne en Autriche.*

Lagarto & Fardacho, *en Espagne.*

Lazer., *aux environs de Montpellier.*

Lézard Vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

*Ray, Synopsis animalium Quadrupedum, page 264.* Lacertus viridis. *The green lizard.*

*Aldrov. Quadr. 634.* Lacertus viridis.

Lacerta agilis (varietas B.) *Linn. systema naturæ amphib. reptil.* (Linnéus ne regarde le lézard Vert que comme une variété du lézard Gris; mais, indépendamment d'autres raisons, la grande différence qui se trouve entre les dimensions de ces deux lézards, & les observations que nous avons faites plusieurs fois sur ces animaux vivans, ne nous permettent pas de les rapporter à la même espèce).

Lacertus viridis. *Gesner, de Quadrup. ovip., page 35.*

*Séba, tome 2, planche 4, fig. 4 & 5.*

Lacerta viridis, Lacerta viridis punctis albis. *Ichthyologia cum amphibiis regni Borussici, à Joh. Christ. Wulff.*

Seps varius 110, Seps viridis 111. *Laurenti specimen medicum.*

considérable. Elle n'a fait, pour ainsi dire, qu'agrandir le lézard Gris, & le revêtir d'une parure plus belle.

C'est dans les premiers jours du printems, que le lézard Vert brille de tout son éclat, lorsqu'ayant quitté sa vieille peau, il expose au soleil son corps émaillé des plus vives couleurs. Les rayons qui rejaillissent de dessus ses écailles, les dorent par reflets ondoyans; elles étincellent du feu de l'émeraude; & si elles ne sont pas diaphanes comme les cristaux, la réflexion d'un beau ciel qui se peint sur ces lames luisantes & polies, compense l'effet de la transparence par un nouveau jeu de lumière. L'œil ne cesse d'être réjoui par le vert qu'offre le lézard dont nous écrivons l'Histoire. Il se remplit, pour ainsi dire, de son éclat, sans jamais en être ébloui : autant la couleur de cet animal attire la vûe par la beauté de ses reflets, autant elle l'attache par leur douceur. On diroit qu'elle se répand sur l'air qui l'environne, & qu'en s'y dégradant par des nuances insensibles, elle se fond de manière à ne jamais blesser, & à toujours enchanter par une variété agréable; séduisant également, soit qu'elle resplendisse avec mollesse au milieu de grands flots de lumière, ou que ne renvoyant qu'une foible clarté, elle présente des teintes aussi suaves que délicates.

Le dessus du corps de ce lézard est d'un vert plus ou moins mêlé de jaune, de gris, de brun & même quelquefois de rouge; le dessous est toujours plus

blanchâtre. Les teintes de ce Quadrupède ovipare ſont ſujettes à varier; elles pâliſſent dans certains tems de l'année, & ſur-tout après la mort de l'animal; mais c'eſt principalement dans les climats chauds qu'il ſe montre avec l'éclat de l'or & des pierreries; c'eſt-là qu'une lumière plus vive anime ſes couleurs & les multiplie. C'eſt auſſi dans ces pays moins éloignés de la zone torride, qu'il eſt plus grand, & qu'il parvient quelquefois jusqu'à la longueur de trente pouces *(b)*. L'individu, que nous avons décrit & qui a été envoyé de Provence au Cabinet du Roi, a vingt pouces de longueur, en y comprenant celle de la queue qui eſt preſque égale à celle du corps & de la tête; le diamètre du corps eſt de deux pouces dans l'endroit le plus gros. Le deſſus de la tête, comme dans le lézard Gris, eſt couvert de grandes écailles arrangées ſymétriquement & placées à côté l'une de l'autre. Les bords des mâchoires ſont garnis d'un double rang de grandes écailles. Les ouvertures des oreilles ſont ovales; leur grand diamètre eſt de quatre lignes, & elles laiſſent appercevoir la membrane du tympan. L'eſpèce de collier qu'a le lézard Vert, ainſi que le lézard Gris, eſt formé dans l'individu envoyé de Provence au

---

(*b*) *Note communiquée par M. de la Tour d'Aygue, Préſident à Mortier au Parlement de Provence, & dont les lumières ſont auſſi connues que ſon zèle pour l'avancement des Sciences.*

Cabinet du Roi, par onze grandes écailles. Celles qui couvrent le dos ſont les plus petites de toutes; elles ſont hexagones, mais les angles en étant peu ſenſibles, elles paroiſſent preſque rondes; les écailles qui ſont ſur le ventre ſont grandes, hexagones, beaucoup plus alongées, & forment trente demi-anneaux ou bandes tranſverſales.

Treize tubercules s'étendent le long de la face intérieure de chaque cuiſſe; ils ſont creux, & nous avons vu à leur extrémité un mamelon très-apparent, & qui s'élève au-deſſus des bords de la petite cavité du tubercule dont il paroît ſortir *(c)*. La fente qui forme l'anus, occupe une très-grande partie de la largeur du corps. La queue diminue de groſſeur depuis l'origine juſqu'à la pointe; elle eſt couverte d'écailles plus longues que larges, plus grandes que celles du dos, & qui forment ordinairement plus de quatre-vingt-dix anneaux.

La beauté du lézard Vert fixe les regards de tous ceux qui l'apperçoivent; mais il ſemble rendre attention pour attention; il s'arrête lorſqu'il voit l'homme; on diroit qu'il l'obſerve avec complaiſance, & qu'au milieu des forêts qu'il habite, il a une ſorte de plaiſir à faire briller à ſes yeux, ſes couleurs dorées, comme

(c) *Voyez, à ce ſujet, les ouvrages de M. Duvernay.*

dans

dans nos jardins le paon étale avec orgueil l'émail de ſes belles plumes. Les lézards Verts jouent avec les enfans, ainſi que les Gris; lorſqu'ils ſont pris & qu'on les excite les uns contre les autres, ils s'attaquent & ſe mordent quelquefois avec acharnement *(d)*.

Plus fort que le lézard Gris, le Vert ſe bat contre les ſerpens; il eſt rarement vainqueur; l'agitation qu'il éprouve & le bruit qu'il fait lorſqu'il en voit approcher, ne viennent que de ſa crainte; mais on s'eſt plu à tout ennoblir dans cet être diſtingué par la beauté de ſes couleurs; on a regardé ſes mouvemens comme une marque d'attention & d'attachement; & l'on a dit qu'il avertiſſoit l'homme de la préſence des ſerpens qui pouvoient lui nuire. Il recherche les vers & les inſectes; il ſe jette avec une ſorte d'avidité ſur la ſalive qu'on vient de cracher, & Geſner a vu un lézard Vert boire de l'urine des enfans. Il ſe nourrit auſſi d'œufs de petits oiſeaux, qu'il va chercher au haut des arbres où il grimpe avec aſſez de vîteſſe.

Quoique plus bas ſur ſes pattes que le lézard Gris, il court cependant avec agilité, & part avec aſſez de promptitude pour donner un premier mouvement de ſurpriſe & d'effroi, lorſqu'il s'élance au milieu des

---

(d) *Geſner, Quadrup. ovipar., page 36.*

brouſſailles ou des feuilles sèches. Il ſaute très-haut ; & comme il eſt plus fort, il eſt auſſi plus hardi que le lézard Gris ; il ſe défend contre les chiens qui l'attaquent. L'habitude de ſaiſir par l'endroit le plus ſenſible, & par conſéquent par les narines, les diverſes eſpèces de ſerpens avec leſquelles il eſt ſouvent en guerre, fait qu'il ſe jette au muſeau des chiens ; & il les y mord avec tant d'obſtination, qu'il ſe laiſſe emporter & même tuer plutôt que de deſſerrer les dents ; mais il paroît qu'il ne faut point le regarder comme venimeux, au moins dans les pays tempérés, & qu'on lui a attribué fauſſement des morſures mortelles ou dangereuſes *(e)*.

---

(*e*) « Un lézard Vert (le lézard dont parle ici M. Laurenti, & qu'il a diſtingué par le nom latin de *Seps varius*, n'eſt qu'une variété du lézard Vert) » ſaiſit un petit oiſeau auprès de la gorge, & non-ſeu- » lement l'y bleſſa, mais même faillit à l'étouffer ; l'oiſeau guérit de lui- » même, & le lendemain chanta comme à l'ordinaire.

» Le même animal mordit un pigeon avec beaucoup de colère ; le » ſang coula de chacune des petites bleſſures que firent les dents du » lézard ; cependant le pigeon n'en mourut pas, quoiqu'il parût ſouffrir » pendant quelques heures.

» Le lendemain, il mordit le même pigeon à la cuiſſe, emporta la » peau, & fit une bleſſure aſſez grande ; la plaie fut guérie & la peau » revenue au bout de peu de jours.

» J'enlevai la peau de la cuiſſe d'un chien & d'un chat, je les fis » mordre par le même lézard à l'endroit découvert ; l'animal fit pénétrer

Ses habitudes ſont d'ailleurs aſſez ſemblables à celles du lézard Gris ; & ſes œufs ſont ordinairement plus gros que ceux de ce dernier.

Les Africains ſe nourriſſent de la chair des lézards Verts *(f)* ; mais ce n'eſt pas ſeulement dans les pays chauds des deux Continens qu'on trouve ces lézards ; ils habitent auſſi les contrées très-tempérées, & même un peu ſeptentrionales, quoiqu'ils y ſoient moins nombreux & moins grands *(g)* Ils ne ſont point étrangers aux parties méridionales de la Suède *(h)*, non plus qu'au Kamſchatka, où malgré leur beauté, un pré-

---

ſon écume dans la bleſſure ; le chien & le chat s'efforçoient de s'échap- « per, & donnoient des ſignes de douleur ; mais ils ne préſentèrent « d'ailleurs aucune marque d'incommodité, & leurs plaies ayant été « couſues, furent bientôt guéries. «

Un lézard Vert ordinaire mordit un pigeon à la cuiſſe droite, avec « tant de force qu'il emporta la peau ; il ſaiſit enſuite avec acharnement « les muſcles mis à nud & ne les lâcha qu'avec peine. La peau fut cou- « ſue, & le pigeon guérit aiſément après avoir boîté pendant un jour. «

Ce lézard Vert mordit un jeune chien au bas-ventre ; le ſang ne « coula pas, & l'on ne remarqua pas d'ouverture à la peau ; mais le chien « pouſſa d'horribles cris, & n'éprouva aucune incommodité. » *Extrait des expériences faites, en Autriche, au mois d'Août, par M. Laurenti, ſpecimen medicum. Viennæ, 1768.*

(*f*) *Geſner, de Quadrup. ovip., page 37.*

(*g*) *Ray, à l'endroit déjà cité.*

(*h*) *M. Linné.*

jugé superſtitieux fait qu'ils inſpirent l'effroi. Les Kamſchadales les regardent comme des envoyés des puiſſances infernales; auſſi s'empreſſent-ils, lorſqu'ils en rencontrent, de les couper par morceaux *(i)*; & s'il les laiſſent échapper, ils redoutent ſi fort le pouvoir des divinités dont ils les regardent comme les repréſentans, qu'à chaque inſtant ils croient qu'ils vont mourir, & meurent même quelquefois, diſent quelques Voyageurs, à force de le craindre.

On trouve, aux environs de Paris, une variété du lézard Vert, diſtinguée par une bande qui règne depuis le ſommet de la tête juſqu'à l'extrémité de la queue, & qui s'étend un peu au-deſſus des pattes, ſur-tout de celles de derrière. Cette bande eſt d'un gris fauve, tachetée d'un brun foncé, parſemée de points jaunâtres, & bordée d'une petite ligne blanchâtre. Nous avons examiné deux individus vivans de cette variété; ils paroiſſoient jeunes, & cependant ils étoient déjà de la taille des lézards Gris qui ont atteint preſque tout leur développement.

En Italie on a donné, au lézard Vert, le nom de *ſtellion*, que l'on a auſſi attribué à la ſalamandre terreſtre, ainſi qu'à d'autres lézards. C'eſt à cauſe des taches de couleurs plus ou moins vives, dont eſt par-

---

(*i*) *Troiſième Voyage du Capitaine Cook; traduit de l'Anglois. Paris, 1782, page 478.*

ſemé le deſſus du corps de ces animaux, & qui les font paroître comme étoilés, qu'on leur a tranſporté un nom que nous réſervons uniquement avec M. Linné & le plus grand nombre des Naturaliſtes, à un lézard d'Afrique, très-différent du lézard Vert, & qui a toujours été appellé *ſtellion (k)*.

Nous plaçons ici la notice d'un lézard *(l)* que l'on rencontre en Amérique, & qui a quelques rapports avec le lézard Vert. Cateſby en a parlé ſous le nom de lézard Vert de la Caroline; Rochefort & après lui, Ray l'ont déſigné par celui de gobe-mouche. Ce joli petit animal n'a guère que cinq pouces de long *(m)*; quelques individus même de cette eſpèce, & les femelles ſur-tout, n'ont que la longueur & la groſ-

---

(*k*) On trouve, dans la deſcription du muſœum de Kircker, une notice & une figure relatives à un lézard pris dans un bois des Alpes, & appellé *ſtellion d'Italie*, qui nous paroît être une variété du lézard Vert. *Rerum naturalium Hiſtoria, exiſtentium in muſæo Kirkeriano, Rome, 1773, page* 40. Stellion d'Italie.

(*l*) Oulla ouna, *par les Caraïbes.*

*Rochefort, Hiſtoire des Antilles.* Gobe-mouche.

*Ray, Synopſis Quadrupedum, page 269.*

*Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline, vol. 2, page 65.* Lacertus viridis Carolinenſis.

Voyez, dans le Dictionnaire de M. de Bomare, l'article du lézard gobe-mouche.

(*m*) *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

ſeur du doigt; mais s'il eſt inférieur, par ſa taille, à notre lézard Vert, il ne lui cède pas en beauté. La plupart de ces gobes-mouches ſont d'un vert très-vif; il y en a qui paroiſſent éclatans d'or & d'argent : d'autres ſont d'un vert doré, ou peints de diverſes couleurs auſſi brillantes qu'agréables. Ils deviennent très-utiles en délivrant les habitations des mouches, des ravets & des autres inſectes nuiſibles. Rien n'approche de l'induſtrie, de la dextérité, de l'agilité avec leſquelles ils les cherchent, les pourſuivent & les ſaiſiſſent. Aucun animal n'eſt plus patient que ces charmans petits lézards : ils demeurent quelquefois immobiles pendant une demi-journée, en attendant leur proie ; dès qu'ils la voient, ils s'élancent comme un trait, du haut des arbres, où il ſe plaiſent à grimper. Les œufs qu'ils pondent ſont de la groſſeur d'un pois; ils les couvrent d'un peu de terre, & la chaleur du ſoleil les fait éclore. Ils ſont ſi familiers, qu'ils entrent hardiment dans les appartemens; ils courent même par-tout ſi librement, & ſont ſi peu craintifs, qu'ils montent ſur les tables pendant les repas; & s'ils apperçoivent quelque inſecte, ils ſautent ſur lui, & paſſent pour l'atteindre juſque ſur les habits des convives; mais ils ſont ſi propres & ſi jolis, qu'on les voit ſans peine traverſer les plats & toucher les mets *(n)*. Rien ne manque donc au lézard

*(n) Ray, à l'endroit déjà cité.*

gobe-mouche pour plaire ; parure, beauté, agilité, utilité, patience, induſtrie, il a tout reçu pour charmer l'œil & intéreſſer en ſa faveur. Mais il eſt auſſi délicat que richement coloré ; il ne ſe montre que pendant l'été aux latitudes un peu élevées, & il y paſſe la ſaiſon de l'hiver dans des crevaſſes & des trous d'arbres où il s'engourdit *(o)*. Les jours chauds & ſereins qui brillent quelquefois pendant l'hiver, le raniment au point de le faire ſortir de ſa retraite ; mais le froid revenant tout d'un coup, le rend ſi foible qu'il n'a pas la force de rentrer dans ſon aſile, & qu'il ſuccombe à la rigueur de la ſaiſon. Quelque agile qu'il ſoit, il n'échappe, qu'avec beaucoup de peine, à la pourſuite des chats & des oiſeaux de proie. Sa peau ne peut cacher entièrement les altérations intérieures qu'il ſubit ; ſa couleur change comme celle du caméléon, ſuivant l'état où il ſe trouve, ou, pour mieux dire, ſuivant la température qu'il éprouve. Dans un jour chaud, il eſt d'un vert brillant ; & ſi, le lendemain, il fait froid, il paroît d'une couleur brune. Auſſi, lorſqu'il eſt mort, l'éclat & la fraîcheur de ſes couleurs diſparoiſſent, & ſa peau devient pâle & livide *(p)*.

Les couleurs ſe terniſſent & changent ainſi dans

---

(o) *Cateſby, à l'endroit déjà cité.*

(p) *Idem, Ibid.*

plusieurs autres espèces de lézards; c'est ce qui produit cette grande diversité dans les descriptions des Auteurs qui se sont trop attachés aux couleurs des Quadrupèdes ovipares, & c'est ce qui a répandu une grande confusion dans la nomenclature de ces animaux. Il y a quelque ressemblance entre les habitudes du gobe-mouche & celles d'un autre petit lézard du nouveau monde, auquel on a donné le nom d'*Anolis*, qu'on a appliqué aussi à beaucoup d'autres lézards. Nous rapportons ce dernier au goîtreux qui vit dans les mêmes contrées. *(q)*. Comme nous n'avons pas vu le gobe-mouche, nous ne savons si l'on ne devroit pas le regarder de même, comme de la même espèce que le goîtreux, au lieu de le considérer comme une variété du lézard Vert.

M. François Cetti, dans son Histoire des amphibies & des poissons de la Sardaigne, parle d'un lézard Vert très-commun dans cette Isle, & qu'on y nomme, en certains endroits, *tiliguerta & caliscertula*: il ne ressemble entièrement ni au lézard Vert de cet article, ni à l'améiva, dont nous allons traiter *(r)*. M. Cetti

(*q*) *Voyez l'article du Goîtreux.*

(*r*) « Les habitans de la Sardaigne donnent, à un même lézard, le » nom de *tiliguerta* & celui de *caliscertula*.... Il paroît être une » espèce de lézard vert, car il est comme ce dernier lézard, d'un vert » éclatant, mais relevé par des taches noires, & par des raies de la

présume

présume que ce tiliguerta est une espèce nouvelle, intermédiaire entre ces deux lézards ; il nous paroît

---

même couleur, qui s'étendent le long du dos.... La face intérieure « des cuisses présente une rangée de tubercules, ainsi que dans le lézard « Vert ; il a cinq doigts & cinq ongles à chaque pied. Une différence « remarquable le distingue cependant d'avec le lézard Vert décrit par « les Auteurs ; ils attribuent, à ce dernier lézard, une queue de la lon- « gueur du corps, mais le tiliguerta a la queue bien plus étendue ; elle « est deux fois aussi longue que le corps de l'animal ; & c'est ce que « j'ai trouvé dans tous les lézards de cette espèce que j'ai mesurés. A la « vérité, les lézards Verts ont, pour ainsi dire, une grande vertu pro- « ductrice dans leur queue ; s'ils la perdent, elle se renouvelle, & si « elle est partagée par quelqu'accident, chaque portion devient bientôt « une queue entière. Il se pourroit donc que l'excès de la queue du « tiliguerta sur celle du lézard Vert ordinaire, ne fût pas une marque « d'une diversité d'espèce, & dût être seulement attribué à l'influence « du climat de la Sardaigne. Mais, d'un autre côté, comment regarder « la longueur de la queue du tiliguerta comme un attribut accidentel, « puisque les Naturalistes font entrer dans les caractères spécifiques des « différens lézards, la diverse longueur de la queue relativement à « celle du corps ? Ceux qui ont décrit, par exemple, le lézard Vert « d'Europe, l'ont caractérisé, ainsi que nous l'avons vu, en disant que « sa queue est aussi longue que le corps ; & ceux qui décrivent un lézard « d'Amérique, nommé *Améiva* par M. Linné, le caractérisent par la « longueur de sa queue, trois fois plus considérable que celle du corps « du lézard.... Le tiliguerta n'est donc pas un lézard Vert, quoiqu'il « lui ressemble beaucoup ; & ceux qui voudront le décrire, devront « le désigner par la phrase suivante, *lézard à queue menue deux fois « plus longue que le corps*. L'améiva a été désigné par les mêmes expres- «

cependant, d'après ce qu'en dit cet habile Naturaliſte, qu'on pourroit le regarder comme une variété du lézard

---

„ ſions dans les *aménités Académiques*.... L'on pourroit donc ſoupçon- „ ner que le tiliguerta de Sardaigne eſt de la même eſpèce que l'Améiva „ du nouveau monde : il ne ſeroit pas ſurprenant en effet de rencontrer, „ en Europe, un animal qu'on a cru particulier au continent de l'Amé- „ rique.... Mais, outre que l'on peut ſoupçonner d'après la deſcription „ de Gronovius, l'exactitude de celle que l'on trouve dans les *aménités* „ *Académiques*, on ne doit pas croire le tiliguerta de la même eſpèce „ que l'améiva, ſi l'on conſidère le nombre des bandes écailleuſes qui „ garniſſent le ventre de ce dernier lézard, ainſi que celui du tiliguerta. Le „ nombre de ces bandes n'eſt pas en effet le même dans ces deux animaux. „ Le tiliguerta reſſemble donc beaucoup à l'améiva, ainſi qu'au lézard „ Vert, quoiqu'il ne ſoit ni l'un ni l'autre : c'eſt une eſpèce particulière „ dont il convient d'augmenter la liſte des lézards, & qu'il faut placer „ parmi ceux que M. Linné a déſignés par le caractère d'avoir la queue „ *verticillée* (*cauda verticillata*).

„ Le tiliguerta eſt auſſi innocent que le lézard Vert ; il habite parmi „ les gazons, ainſi que ſur les murailles que l'on trouve dans la cam- „ pagne.... Il eſt très-commun en Sardaigne ; & il y eſt même en beaucoup plus grand nombre que le lézard Vert en Italie. „ *Extrait de l'Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne, par M. François Cetti. Saſſari, 1777, page 15.*

Il eſt important d'obſerver que la longueur de la queue des lézards, ſa forme étagée ou verticillée, ainſi que le nombre des bandes écailleuſes qui recouvrent le ventre de ces animaux, ſont des caractères variables ou ſans préciſion ; nous en ſommes convaincus par l'inſpection d'un grand nombre d'individus de pluſieurs eſpèces ; auſſi n'avons-nous pas cru devoir les employer pour diſtinguer les diviſions des lézards l'une

Vert, s'il a, au-deſſous du cou, une eſpèce de demi-collier composé de grandes écailles, ou comme une variété de l'améiva, s'il n'a point ce demi-collier.

---

d'avec l'autre; nous ne nous en ſommes ſervis pour la diſtinction des eſpèces, que lorſqu'ils ont indiqué des différences très-conſidérables; & d'ailleurs nous n'avons jamais aſſigné à la rigueur telle ou telle proportion, ni tel ou tel nombre pour une marque conſtante d'une diverſité d'eſpèce, & nous avons déterminé au contraire rigoureuſement & avec préciſion, la forme & l'arrangement des écailles de la queue.



# LE CORDYLE (a).

ON TROUVE en Afrique & en Afie, un lézard auquel M. Linné a appliqué exclufivement le nom de Cordyle, qui lui a été donné par quelques Voyageurs, mais dont on s'eft auffi fervi pour défigner la dragonne, ainfi que nous l'avons dit. Il paroît qu'il habite quelquefois dans l'Europe méridionale, & Ray dit l'avoir rencontré auprès de Montpellier *(b)*. Nous allons le décrire, d'après les individus confervés au Cabinet du Roi.

La tête eft très-aplatie, élargie parderrière, & triangulaire; de grandes écailles en revêtent le deffus & les côtés; les deux mâchoires font couvertes d'un double rang d'autres grandes écailles, & armées de très-petites dents égales, fortes & aiguës.

(a) Le Cordyle. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Cordylus, 9. *Linn. amph. rept.*
Cordylus, *Gronovi. muſæum 2, page 79, N.° 55.*
*Ray, Synopſis Quadr.*, page 263. Cordylus feu caudi-verbera.
*Séba, mus. 1. Table 84, fig. 3 & 4.*
Cordylus verus. *Laurenti ſpecimen medicum.*

(b) *Ray, Synopſis Quadrupedum, page 263.*

Les trous des narines font petits; les ouvertures des oreilles étroites, & fituées aux deux bouts de la bafe du triangle, dont le mufeau eft la pointe.

Le corps eft très-aplati; le ventre eft revêtu d'écailles prefque carrées, & affez grandes, qui y forment des demi-anneaux, ou des bandes tranfverfales; les écailles du dos font auffi prefque carrées, mais plus grandes; celles des côtés étant relevées en carêne, font paroître les flancs hériffés d'aiguillons.

La queue eft d'une longueur à-peu-près égale à celle du corps; les écailles qui la revêtent, préfentent une arête faillante, qui fe termine en forme d'épine alongée & garnie des deux côtés d'un très-petit aiguillon: ces écailles étant lougues & très-relevées par le bout, forment des anneaux très-fenfibles, feftonnés, affez éloignés les uns des autres, & qui font paroître la queue comme étagée. Nous en avons compté dix-neuf fur un individu femelle, dont la queue étoit entière.

Les écailles des pattes font aigues, & relevées par une arête. Il y a cinq doigts garnis d'ongles aux pieds de devant & à ceux de derrière.

La couleur des écailles eft bleue, & plus ou moins mêlée de châtain, par tâches ou par bandes.

M. Linné dit que le corps du Cordyle n'eft point hériffé (*corpore lævigato*): cela ne doit s'entendre que du dos & du ventre, qui en effet ne le paroiffent pas,

lorſqu'on les compare avec les pattes, les côtés, & ſur-tout avec la queue. Le long de l'intérieur des cuiſſes, règnent des tubercules comme dans l'Iguane, le lézard gris, le lézard vert, &c. une variété de cette eſpèce, a les écailles du corps beaucoup plus petites que celles des autres Cordyles.



# L'HEXAGONE (a).

M. LINNÉ a fait connoître ce lézard, qui habite en Amérique. Ce qui forme un des caractères distinctifs de l'Hexagone, c'est que sa queue, plus longue de moitié que le corps, est comprimée de manière à présenter six côtés & six arêtes très-vives. Il est aussi fort reconnoissable par sa tête, qui paroît comme tronquée parderrière, & dont la peau forme plusieurs rides. Les écailles, dont son corps est revêtu, sont pointues & relevées en forme de carêne, excepté celles du ventre : il les redresse à volonté, & il paroît alors hérissé de petites pointes ou d'aiguillons; sous sa gueule sont deux grandes écailles rondes; sa couleur tire sur le roux. Nous n'avons pas vu ce lézard, & nous pouvons seulement présumer que son ventre est couvert de bandes transversales & écailleuses : si cela n'est point, il faudra le placer parmi les lézards de la Division suivante.

(a) L'Exagonal. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta angulata, 19. *Linn. amph. rept. systema nat.*
Lacerta cauda Exagona longa squamis carinatis mucronatis, *Idem, Ibid.*

# L'AMÉIVA (a).

C'EST un des Quadrupèdes ovipares dont l'Hiſtoire a été le plus obſcurcie : premièrement, parce que ce nom d'*Améiva* ou d'*Améira*, a été donné à des lézards

(a) Améiva. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta Ameiva, 14. *Linn. amph. rept.*

Lacerta cauda verticillata longa, ſcutis abdominis triginta, collari ſubtus ruga duplici.

*Amœn. Acad. 1, page 127, 293.* Lacerta cauda tereti corpore duplo longiore, pedibus pentadactilis, criſta nulla, ſcutis abdominalibus 30.

*Mus. Ad. Fr. 1, page 45.* Lacerta eadem.

*Gron. mus. 2, page 80, t. 56.* Lacerta caudâ tereti corpore triplo longiore, ſquamis læviſſimis, abdominalibus oblongo quadratis.

*Clus. exot. 115.* Lacertus indicus.

*Edw. av. 202, t. 202, 203.* Lacertus major viridis.

*Worm. mus. 313, f. 313.*

*Ray, Quadr. 270.* Lacertus indicus.

*Seb. mus. 1, t. 86, f. 4 & 5.*

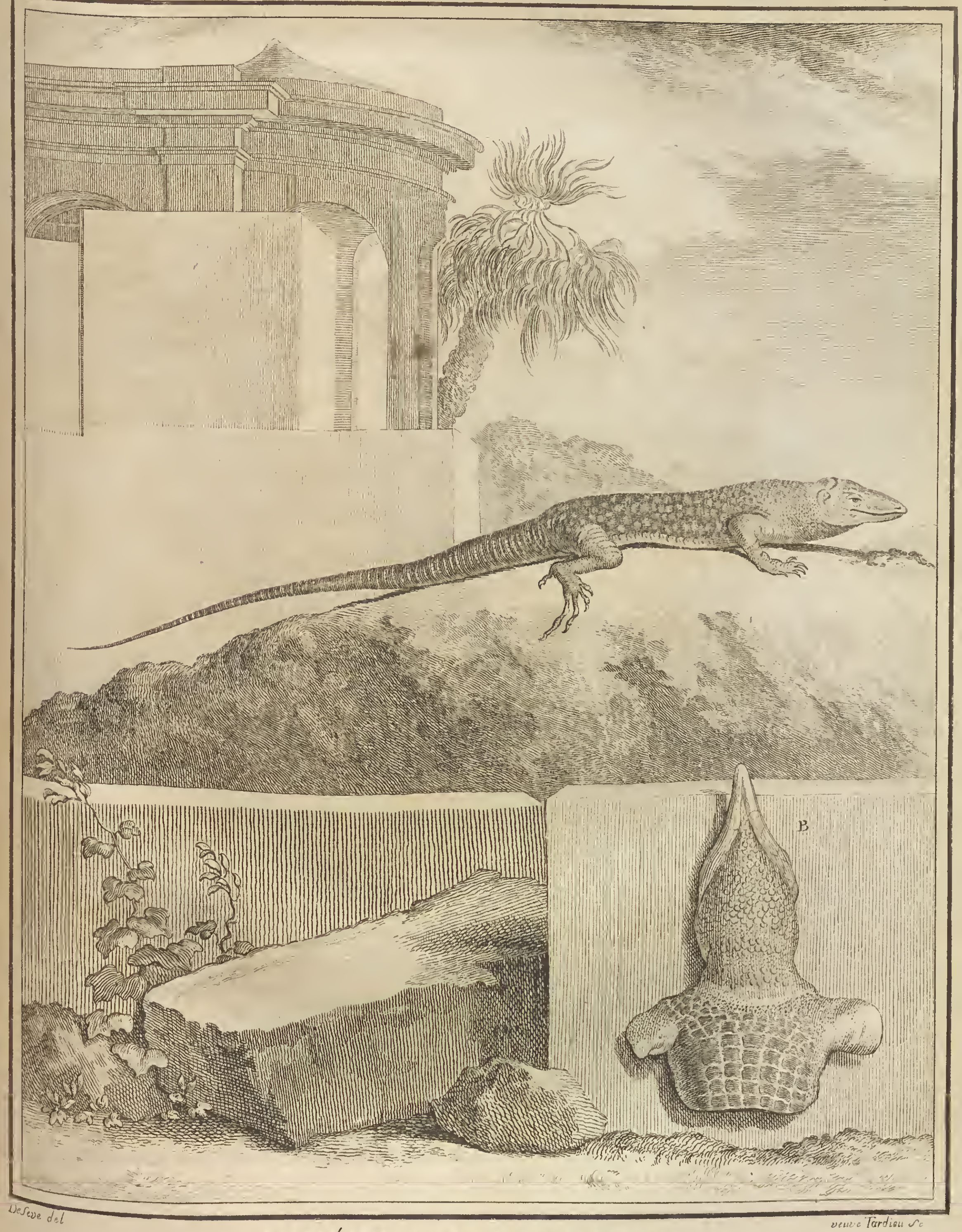
*t. 88, f. 1 & 2.*

*Sloan. jam. 2, page 333, t. 273, f. 3.* Lacertus major cinereus maculatus.

Seps Surinamenſis, 98. *Laurenti ſpecimen medicum.*

The large ſpotted ground lizard. *Brown, page 462.*

d'eſpèces




De Seve del. veuve Tardieu Sc.

L'AMÉIVA *grandeur d'un quart de Nature*.
*la figure B. est grandeur de moitié de Nature*.

d'eſpèces différentes de celle dont il s'agit ici : ſecondement, parce que le vrai Améiva a été nommé diverſement en différentes contrées ; il a été appellé tantôt *Témapara*, tantôt *Taletec*, tantôt *Tamacolin*, noms qui ont été en même-tems attribués à des eſpèces différentes de l'Améiva, particulièrement à l'Iguane : & troiſièmement enfin, parce que cet animal étant très-ſujet à varier par ſes couleurs ſuivant les ſaiſons, l'âge & le pays, divers individus de cette eſpèce ont été regardés comme formant autant d'eſpèces diſtinctes. Pour répandre de la clarté dans ce qui concerne cet animal, nous conſervons uniquement ce nom d'*Améiva* à un lézard qui ſe trouve dans l'Amérique, tant ſeptentrionale que méridionale, & qui a beaucoup de rapports avec les lézards gris & les lézards verts de nos contrées tempérées : on peut même, au premier coup-d'œil, le confondre avec ces derniers; mais pour peu qu'on l'examine, il eſt aiſé de l'en diſtinguer. Il en diffère en ce qu'il n'a point au-deſſous du cou cette eſpèce de demi-collier, formé de grandes écailles, & qu'ont tous les lézards gris ainſi que les lézards verts ; au contraire, la peau revêtue de très-petites écailles, y forme un ou deux plis. Ce caractère a été fort bien ſaiſi par M. Linné; mais nous devons ajouter à cette différence celles que nous avons remarquées dans les divers individus que nous avons vus, & qui ſont conſervés au Cabinet du Roi.

La tête de l'Améiva eſt en général plus alongée &

plus comprimée par les côtés, le dessus en est plus étroit, & le museau plus pointu. Secondement, la queue est ordinairement plus longue en proportion du corps. Les Améiva parviennent d'ailleurs à une taille presque aussi considérable que les lézards verts de nos Provinces méridionales. L'individu que nous décrivons, & qui a été envoyé de Cayenne par M. Léchevin, a vingt-&-un pouces de longueur totale, c'est-à-dire depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est d'un pied six lignes; la circonférence du corps à l'endroit le plus gros, est de quatre pouces neuf lignes; les mâchoires sont fendues jusques derrière les yeux, garnies d'un double rang de grandes écailles, comme dans le lézard vert, & armées d'un grand nombre de dents très-fines, dont les plus petites sont placées vers le bout du museau, & qui ressemblent un peu à celles de l'iguane. Le dessus de la tête est couvert de grandes lames, comme dans les lézards verts & dans les lézards gris.

Le dessus du corps & des pattes est garni d'écailles à peine sensibles; mais celles qui revêtent le dessous du corps sont grandes, carrées, & rangées en bandes transversales. La queue est entourée d'anneaux, composés d'écailles, dont la figure est celle d'un quarré long. Le dessous des cuisses présente un rang de tubercules. Les doigts longs, & séparés les uns des autres, sont garnis d'ongles assez forts.

La couleur de l'Améiva varie beaucoup ſuivant le ſexe, le pays, l'âge & la température de l'atmoſphère, ainſi que nous l'avons dit; mais il paroît que le fond en eſt toujours vert ou griſâtre, plus ou moins diverſifié par des taches ou des raies de couleurs plus vives, & qui étant quelquefois arrondies de manière à le faire paroître œillé, ont fait donner le nom d'*Argus* à l'Améiva, ainſi qu'au lézard vert. Peut-être l'Améiva forme-t-il, comme les lézards de nos contrées, une petite famille, dans laquelle on devroit diſtinguer les gris d'avec les verts: mais on n'a point encore fait aſſez d'obſervations pour que nous puiſſions rien établir à ce ſujet.

Ray *(b)* & Rochefort *(c)* ont parlé de lézards, qu'ils ont appellés *Anolis* ou *Anoles*, qui, pendant le jour, ſont dans un mouvement continuel, & ſe retirent, pendant la nuit, dans des creux, d'où ils font entendre une ſtrideur plus forte & plus inſupportable que celle

(*b*) *Synopſis animalium*, *page 268.*

(*c*) « Les anolis ſont fort communs dans toutes les habitations. Ils ſont de la groſſeur & de la longueur des lézards qu'on voit en France: « mais ils ont *la tête plus longuette*, la peau jaunâtre, & ſur le dos ils « ont des lignes rayées de bleu, de vert & de gris, qui prennent « depuis le deſſus de la tête juſqu'au bout de la queue. Ils font leur retraite « dans les trous de la terre, & c'eſt de-là que, pendant la nuit, ils font « un bruit beaucoup plus pénétrant que celui des cigales. Le jour, ils « ſont en perpétuelle action, & ils ne font que roder aux environs des « caſes, pour chercher de quoi ſe nourrir. » *Rochefort, Hiſtoire des Antilles, tome 1, page 300.*

des cigales. Comme ce nom d'*Anolis* ou d'*Anoles* a été donné à plusieurs sortes de lézards, & que Ray ni Rochefort n'ont point décrit de manière à ôter toute équivoque, ceux dont ils ont fait mention, nous invitons les Voyageurs à observer ces animaux, sur l'espèce desquels on ne peut encore rien dire. Nous devons ajouter seulement que Gronovius a décrit, sous le nom d'*Anolis*, un lézard de Surinam, évidemment de la même espèce que l'Améiva de Cayenne, dont nous venons de donner la description.

L'Améiva se trouve non-seulement en Amérique, mais encore dans l'ancien continent. J'ai vu un individu de cette espèce, qui avoit été apporté des grandes Indes par M. le Cor, & dont la couleur étoit d'un très-beau vert plus ou moins mêlé de jaune.





# LE LION (a).

VOICI L'EMBLÊME de la force appliqué à la foiblesse, & le nom du roi des animaux donné à un bien petit lézard : on peut cependant le lui conserver, parce que ce nom est aussi souvent pris pour le signe de la fierté que pour celui de la puissance. Le lézard-Lion redresse presque toujours sa queue en la tournant en rond ; il a l'air de la hardiesse, & c'est apparemment ce qui lui a fait donner par les Anglois le surnom de Lion, que plusieurs Naturalistes lui ont conservé *(b)*. Il se trouve dans la Caroline : son espèce ne diffère pas beaucoup de celle de notre lézard gris : trois lignes blanches & autant de lignes noires règnent de chaque côté du dos, dont le milieu est blanchâtre ; il a deux rides sous le cou ; le dessous des cuisses est garni d'un rang de petits tubercules, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard vert, l'améiva, &c. la queue se termine insensiblement en pointe.

(*a*) Le Lion. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta sex-lineata, 18. *Linn. amph. rept.*

(*b*) *Catesby, Histoire naturelle de la Caroline, page 68.*

Le lézard-Lion n'eſt point dangereux ; il ſe tient ſouvent dans des creux de rochers, ſur le bord de la mer ; ce n'eſt pas ſeulement dans la Caroline qu'on le rencontre, mais encore à Cuba, à Saint-Domingue, & dans d'autres Iſles voiſines. Ayant les jambes alongées, il eſt très-agile, comme le lézard gris, & court avec une très-grande vîteſſe ; mais ce joli & innocent lézard n'en eſt pas moins la proie des grands oiſeaux de mer, à la pourſuite deſquels la rapidité de ſa courſe ne peut le dérober.



# LE GALONNÉ (a).

CE LÉZARD habite dans l'ancien Continent, où on le trouve aux Indes & en Guinée. Il eſt auſſi en Amérique; & il y a, au Cabinet du Roi, deux individus de cette eſpèce, qui ont été envoyés de la Martinique. C'eſt avec raiſon que M. Linné aſſure que le Galonné a un grand nombre de rapports avec l'Améiva; il eſt beaucoup moins grand, mais les écailles, qui revêtent le deſſous du corps, forment également des bandes tranſverſales dans ces deux lézards. Le deſſous des cuiſſes eſt garni d'un rang de tubercules, comme dans l'iguane, le lézard gris, le lézard vert, le cordyle, l'améiva, &c. il a la queue menue & plus longue que le corps. Il eſt d'un vert plus ou moins foncé; & le long de ſon dos s'étendent huit raies blanchâtres, ſuivant M. Linné.

(a) Le Galonné. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta lemniſcata, 39. *Linn. amph. rept.*
Lacerta eadem. *mus. ad. fr. 1, page 47.*
*Séba, mus. 1, planche 53, fig. 9 & planche 92, fig. 4.*
*2, planche 9, fig. 5.*
Seps Lemniſcatus, 103. *Laurenti ſpecimen medicum.*

Nous en avons compté neuf ſur les deux individus, qui ſont au Cabinet du Roi. Les pattes ſont mouchetées de blanc.

Il paroît que ce lézard eſt ſujet à varier par le nombre & la diſpoſition des raies qui règnent le long du dos. M. d'Antic a eu la bonté de nous faire voir un petit Quadrupède ovipare, qui lui a été envoyé de Saint-Domingue, & qui eſt une variété du Galonné. Ce lézard eſt d'une couleur très-foncée. Il a ſur le dos onze raies d'un jaune blanchâtre, qui ſe réuniſſent de manière à n'en former que ſept du côté de la tête, & dix vers l'origine de la queue, ſur laquelle ces raies ſe perdent inſenſiblement. Ce ſont là les ſeules différences qui le diſtinguent du Galonné. Sa longueur totale eſt de ſix pouces, & celle de la queue de quatre pouces une ligne.



QUATRIÈME



De Seve del. C.th Haussard Sc.

LE CAMÉLÉON, *grandeur de moitié de Nature.*

# QUATRIÈME DIVISION.

## LÉZARDS

*Qui ont cinq doigts aux pieds de devant; sans bandes transversales sous le corps.*

## LE CAMÉLÉON (a).

LE NOM du Caméléon est fameux. On l'emploie métaphoriquement, depuis long-tems, pour désigner la vile flatterie. Peu de gens savent cependant que le

(a) χαμαιλεων, *en grec.*

Chamæleo, *en latin.*

Taitah ou Bouiah, *en Barbarie, suivant M. Shaw.*

Caméléon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

*Conradi Gesneri Historiæ animalium, liber secundus de Quadr. ovi* Chamæleo.

*Ray, Synopsis Quadr., page 276.* Chamæleo, the Chameleon.

*Brown, page 464.* Chamæleon, *en Anglois* the largegrey Chameleon.

Lacerta Chamæleon, 20. *Linn. amph. rept.*

Caméléon eſt un lézard ; & moins de perſonnes encore connoiſſent les traits qu'il préſente & les qualités qui le diſtinguent. On a dit que le Caméléon changeoit ſouvent de forme ; qu'il n'avoit point de couleur en propre ; qu'il prenoit celle de tous les objets dont il approchoit ; qu'il en étoit par-là une ſorte de miroir fidèle ; qu'il ne ſe nourriſſoit que d'air. Les Anciens ſe ſont plu à le répéter : ils ont cru voir, dans cet être qui n'étoit pas le Caméléon, mais un animal fantaſtique produit & embelli par l'erreur, une image aſſez reſſemblante de pluſieurs de ceux qui fréquentent les cours : ils s'en ſont ſervi comme d'un objet de comparaiſon, pour peindre ces hommes bas & rampans, qui n'ayant jamais d'avis à eux, ſachant ſe plier à toutes les formes, embraſſer toutes les opinions, ne ſe repaiſſent que de fumée & de vains projets. Les Poëtes ſur-tout ſe

---

*Séba, 1. Tab. 82, fig. 1, 2, 3, 4, 5, tab. 83, fig. 4 & 5.* Chamæleo mexicanus, 59. Chamæleo Pariſienſium, 60. Chamæleo zeylanicus, 61. Chamæleo africanus, 62. Chamæleo candidus, 63. Chamæleo Bonæ-ſpei, 64. *Laurenti ſpecimen medicum.*

*Gron. mus. 2, page 76, N.° 50.* Chamæleon.

*Olear. mus. 9, t. 8, f. 3.* Chamæleon.

*Bellon. itin. Livre II, Chapitre LX.* Chamæleon.

*Valent. mus. Livre III, Chapitre XXXI.* Chamæleon.

*Kircher. mus. 275, t. 293, f. 44.* Chamæleon.

*Jonſt. Quadr., t. 79.* Chamæleon.

*Ald. Quadr. 670.* Chamæleon.

ſont emparés de toutes les images fournies par des rapports qui, n'ayant rien de réel, pouvoient être aiſément étendus : ils ont paré des charmes d'une imagination vive, les diverſes comparaiſons tirées d'un animal qu'ils ont regardé, comme faiſant par crainte ce que l'on dit, que tant de Courtiſans font par goût. Ces images agréables ont été copiées, multipliées, animées par les beux génies des ſiècles les plus éclairés. Aucun animal ne réunit, ſans doute, les propriétés imaginaires auxquelles nous devons tant d'idées riantes. Mais une fiction ſpirituelle ne peut qu'ajouter au charme des ouvrages où ſont répandues ces peintures gracieuſes. Le Caméléon des Poëtes n'a point exiſté pour la Nature ; mais il pourra exiſter à jamais pour le génie & pour l'imagination.

Lorſque cependant nous aurons écarté les qualités fabuleuſes attribuées au Caméléon, & lorſque nous l'aurons peint tel qu'il eſt, on devra le regarder encore comme un des animaux les plus intéreſſans aux yeux des Naturaliſtes, par la ſingulière conformation de ſes diverſes parties, par les habitudes remarquables qui en dépendent, & même par des propriétés, qui ne ſont pas très-différentes de celles qu'on lui a fauſſement attribuées (*b*).

---

(*b*) On peut voir dans Pline, *Livre XXVIII, Chapitre XXIX*, les vertus chimériques que les Anciens attribuoient au Caméléon. On

On trouve des Caméléons de plusieurs tailles assez différentes les unes des autres. Les plus grands n'ont guère plus de quatorze pouces de longueur totale. L'individu que nous avons décrit, & qui est conservé avec beaucoup d'autres au Cabinet du Roi, a un pied deux pouces trois lignes, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, dont la longueur est de sept pouces. Celle des pattes, y compris les doigts, est de trois pouces.

La tête aplatie pardessus, l'est aussi par les côtés ; deux arêtes élevées partent du museau, passent presque immédiatement au-dessus des yeux, en suivent à peu-près la courbure, & vont se réunir en pointe derrière la tête ; elles y rencontrent une troisième saillie qui part du sommet de la tête, & deux autres qui viennent des coins de la gueule ; elles forment, toutes cinq ensemble, une sorte de capuchon, ou, pour mieux dire, de pyramide à cinq faces, dont la pointe est tournée en arrière. Le cou est très-court. Le dessous de la tête & la gorge sont comme gonflés, & représentent une espèce de poche, mais moins grande de beaucoup que celle de l'iguane.

La peau du Caméléon est parsemée de petites éminences comme le chagrin : elles sont très-lisses,

---

trouvera aussi dans Gesner, *Livre II*, tous les contes ridicules qu'ils ont publiés au sujet de cet animal.

plus marquées ſur la tête, & environnées de grains preſque imperceptibles : un rang de petites pointes coniques règne en forme de dentelure ſur les ſaillies de la tête, ſur le dos, ſur une partie de la queue & au-deſſous du corps, depuis le muſeau juſqu'à l'anus.

Sur le bout du muſeau, qui eſt un peu arrondi, ſont placées les narines qui doivent ſervir beaucoup à la reſpiration de l'animal; car il a ſouvent la bouche fermée ſi exactement, qu'on a peine à diſtinguer la ſéparation des deux lèvres. Le cerveau eſt très-petit & n'a qu'une ligne ou deux de diamètre. La tête du Caméléon ne préſente aucune ouverture particulière pour les oreilles, & MM. de l'Académie des Sciences, qui diſſéquèrent cet animal, crurent qu'il étoit privé de l'organe de l'ouïe qu'ils n'apperçurent point dans ce lézard *(c)*, mais que M. Camper vient d'y découvrir *(d)*. C'eſt une nouvelle preuve de la foibleſſe de l'ouïe dans les Quadrupèdes ovipares, & vraiſemblablement c'eſt une des cauſes qui concourent à produire l'eſpèce de ſtupidité que l'on a attribuée au Caméléon.

Les deux mâchoires ſont compoſées d'un os dentelé

---

(*c*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, article du Caméléon.*

(*d*) *Note communiquée par M. Camper.*

qui tient lieu de véritables dents (e). Presque tout est particulier dans le Caméléon : les lèvres sont fendues même au-delà des mâchoires, où leur ouverture se prolonge en bas : les yeux sont gros & très-saillans ; & ce qui les distingue de ceux des autres Quadrupèdes, c'est qu'au lieu d'une paupière qui puisse être levée & baissée à volonté, ils sont recouverts par une membrane chagrinée, attachée à l'œil, & qui en suit tous les mouvemens. Cette membrane est divisée par une fente horizontale, au travers de laquelle on apperçoit une prunelle vive, brillante & comme bordée de couleur d'or.

Les lézards, & tous les Quadrupèdes ovipares en général, ont les yeux très-bons. Le sens de la vue, ainsi que nous l'avons dit, paroît être le premier de tous dans ces animaux, de même que dans les oiseaux. Mais les Caméléons doivent jouir par excellence de cette vue exquise : il semble que leur sens de la vue est si fin & si délicat, que sans la membrane qui revêt leurs yeux, ils seroient vivement offensés par la lumière éclatante qui brille dans les climats qu'ils habitent. Cette précaution qu'on diroit que la Nature a

(e) Nous nous sommes assurés de l'existence de cet os dentelé, par l'inspection des squelettes de Caméléon, que l'on a au Cabinet du Roi. Prosper Alpin a nié, en quelque sorte, l'existence de cet os. Voyez son Histoire naturelle de l'Egypte, tome I, Chapitre V.

prise pour eux, ressemble à celle des Lapons & d'autres habitans du Nord, qui portent au-devant de leurs yeux, une petite planche de sapin fendue, pour se garantir de l'éclat éblouissant de la lumière fortement réfléchie par les neiges de leurs campagnes; ou plutôt ce n'est point pour conserver la finesse de leur vue, qu'il leur a été donné des membranes: mais c'est parce qu'ils ont reçu ces membranes préservatrices, que leurs yeux moins usés, moins vivement ébranlés, doivent avoir une force plus grande & plus durable.

Non-seulement le Caméléon a les yeux enveloppés d'une manière qui lui est particulière, mais ils sont mobiles indépendamment l'un de l'autre; quelquefois il les tourne de manière que l'un regarde en arrière, & l'autre en avant; ou bien de l'un il voit les objets placés au-dessus de lui, tandis que de l'autre il apperçoit ceux qui sont situés au-dessous (*f*). Il peut par-là considérer à-la-fois un plus grand espace; &, sans cette propriété singulière, il seroit presque privé de la vue malgré la bonté de ses yeux, sa prunelle pouvant uniquement admettre les rayons lumineux qui passent par la fente très-courte & très-étroite que présente la membrane chagrinée.

Le Caméléon est donc unique dans son ordre, par

(*f*) *Le Bruyn. Voyages au Levant.*

plusieurs caractères très-remarquables : mais ceux dont nous venons de parler, ne sont pas les seuls qu'il présente : sa langue, dont on a comparé la forme à celle d'un ver de terre, est ronde, longue communément de cinq ou six pouces, terminée par une sorte de gros nœud, creuse, attachée à une espèce de stilet cartilagineux qui entre dans sa cavité, & sur lequel l'animal peut la retirer, & enduite d'une sorte de vernis visqueux qui sert au Caméléon à retenir les mouches, les scarabées, les sauterelles, les fourmis, & les autres insectes dont il se nourrit, & qui ne peuvent lui échapper, tant il la darde & la retire avec vîtesse *(g)*.

Le Caméléon est plus élevé sur ses jambes que le plus grand nombre des lézards; il a moins l'air de ramper lorsqu'il marche : Aristote & Pline l'avoient remarqué. Il a, à chaque pied, cinq doigts très-longs, presque égaux & garnis d'ongles forts & crochus; mais la peau des jambes s'étend jusqu'au bout des doigts,

(g) « Quand les Caméléons veulent manger, ils tirent leur langue » longue, quasi d'un demi-pied, ronde comme la langue d'un oiseau » nommé pcivert, semblable à un ver de terre; & à l'extrémité d'icelle » ont un gros nœud spongieux, tenant comme glu, duquel ils attachent » les insectes savoir est sauterelles, chenilles & mouches, & les attirent » en la gueule. Ils poussent hors leurs langues, les dardant de roideur aussi vîtement qu'une arbalête ou un arc fait le traict. » *Bélon, observations, &c. Livre II, Chapitre XXXIV.*

&

& les réunit d'une manière qui eſt encore particulière à ce lézard. Non-ſeulement cette peau attache les doigts les uns aux autres, mais elle les enveloppe, & en forme comme deux pâquets, l'un de trois doigts, & l'autre de deux : & il y a cette différence entre les pieds de devant & ceux de derrière, que, dans les premiers, le paquet extérieur eſt celui qui ne contient que deux doigts, tandis que c'eſt l'oppoſé dans les pieds de derrière *(h)*.

Nous avons vu à l'article de la dragonne combien une membrane de moins entre les doigts, influoit ſur les mœurs de ce lézard, &, en lui donnant la facilité de grimper ſur les arbres, rendoit ſes habitudes différentes de celles du crocodile, qui a les pieds palmés. Nous avons obſervé en général, qu'un léger changement dans la conformation des pieds devroit produire de très-grandes diſſemblances entre les mœurs des divers Quadrupèdes. Si l'on conſidère, d'après cela, les pieds du Caméléon réunis d'une manière particulière, recouverts par une continuation de la peau des jambes, & diviſés en deux paquets, où les doigts ſont rapprochés &

(*h*) Quelques Auteurs ont écrit qu'il y avoit des eſpèces de Caméléon, dont les cinq doigts de chaque pied étoient ſéparés les uns des autres; ils auront certainement pris pour des Caméléons d'autres lézards, &, par exemple, des *tapayes* dont la tête reſſemble en effet un peu à celle du Caméléon.

collés, pour ainsi dire, les uns contre les autres, on ne sera pas étonné de l'extrême différence qu'il y a entre les habitudes naturelles du Caméléon & celles de plusieurs lézards. Les pieds du Caméléon ne pouvant guère lui servir de rame, ce n'est pas dans l'eau qu'il se plaît, mais les deux paquets de doigts alongés qu'ils présentent sont placés de manière à pouvoir saisir aisément les branches sur lesquels il aime à se percher : il peut empoigner ces rameaux, en tenant un paquet de doigts devant & l'autre derrière, de même que les pics, les coucous, les perroquets, & d'autres oiseaux, saisissent les branches qui les soutiennent, en mettant deux doigts devant & deux derrière. Ces deux paquets de doigts, placés comme nous venons de le dire, ne fournissent pas au Caméléon un point d'appui bien stable lorsqu'il marche sur la terre : c'est ce qui fait qu'il habite de préférence sur les arbres, où il a d'autant plus de facilité à grimper & à se tenir, que sa queue est longue & douée d'une assez grande force. Il la replie, ainsi que les sapajous; il en entoure les petites branches, & s'en sert comme d'une cinquième main pour s'empêcher de tomber, ou passer avec facilité d'un endroit à un autre (*i*).

---

(*i*) « Les haies qui sont des jardinages auprès du Caire, sont en » tous lieux couvertes de Caméléons, & principalement le long des » rivages du Nil, en sorte qu'en peu de tems nous en vîmes grand

Bélon prétend que les Caméléons ſe tiennent ainſi perchés ſur les haies pour échapper aux vipères & aux céraſtes qui les avalent tout entiers, lorſqu'ils peuvent les atteindre. Mais ils ne peuvent pas ſe dérober de même à la mangouſte, & aux oiſeaux de proie qui les recherchent.

Voilà donc le Caméléon, que l'on peut regarder comme l'analogue du ſapajou, dans les Quadrupèdes ovipares. Mais ſi ſa conformation lui donne une habitation ſemblable à celle de ce léger animal, s'il paſſe de même ſa vie au milieu des forêts & ſur les ſommets des arbres, il n'en a ni l'élégante agilité, ni l'activité pétulante. On ne le voit pas s'élancer comme un trait de branche en branche, & imiter, par la vîteſſe de ſa courſe & la grandeur de ſes ſauts, la rapidité du vol des oiſeaux: mais c'eſt toujours avec lenteur qu'il va d'un rameau à un autre; & il eſt plutôt dans les bois en embuſcade ſous les feuilles pour retenir les inſectes ailés qui peuvent tomber ſur ſa langue gluante, qu'en mouvement de chaſſe pour aller les ſurprendre *(k)*.

---

nombre : car les vipères & les céraſtes les avalent entiers, quand elles « les peuvent prendre. » *Bélon, obſervations, &c. Livre II, Chapitre XXXIV.*

(*k*) Haſſelquiſt a trouvé, dans l'eſtomac d'un Caméléon, des reſtes

La facilité avec laquelle il les ſaiſit le rend utile aux Indiens, qui voient avec grand plaiſir dans leurs maiſons cet innocent lézard. Il eſt en effet ſi doux, qu'on peut, ſuivant Alpin, lui mettre le doigt dans la bouche, & l'enfoncer très-avant, ſans qu'il cherche à mordre *(l)*, & M. Desfontaines, ſavant Profeſſeur du Jardin du Roi, qui a obſervé les Caméléons en Afrique, & qui en a nourri chez lui, leur attribue la même douceur qu'Alpin.

Soit que le Caméléon grimpe le long des arbres, ſoit que caché ſous les feuilles il y attende paiſiblement les inſectes dont il ſe nourrit, ſoit enfin qu'il marche ſur la terre, il paroît toujours aſſez laid : il n'offre pour plaire à la vue, ni proportions agréables, ni taille ſvelte, ni mouvemens rapides. Ce n'eſt qu'avec une ſorte de circonſpection qu'il oſe ſe remuer. S'il ne peut pas embraſſer les branches ſur leſquelles il veut grimper, il s'aſſure, à chaque pas qu'il fait, que ſes ongles ſont bien entrés dans les fentes de l'écorce; s'il eſt à terre il tâtonne; il ne lève un pied que lorſqu'il eſt ſûr du point d'appui des autres trois; par toutes ces précautions, il donne à ſa démarche une ſorte de gravité, pour ainſi dire ridicule, tant elle contraſte

---

de papillons & d'autres inſectes. *Haſſelquiſt, Voyage en Paleſtine, page 349.*

*(l) Proſper Alpin, tome 1, Chapitre V, page 215.*

avec la petiteſſe de ſa taille & l'agilité qu'on croit trouver dans un animal aſſez ſemblable à des lézards fort leſtes. Ce petit animal, dont l'enveloppe & la mobilité des yeux, la forme des pieds, & preſque toute la conformation, méritent l'attention des Phyſiciens, n'arrêteroit donc les regards de ceux qui ne jettent qu'un coup-d'œil ſuperficiel, que pour faire naître le rire & une ſorte de mépris : il auroit été bien éloigné d'être l'objet chéri de tant de Voyageurs & de tant de Poëtes; ſon nom n'auroit pas été répété par tant de bouches; & perdu ſous les rameaux où il ſe cache, il n'auroit été connu que des Naturaliſtes, ſi la faculté de préſenter, ſuivant ſes différens états, des couleurs plus ou moins variées n'avoit attiré ſur lui, depuis long-tems, une attention particulière.

Ces diverſes teintes changent en effet avec autant de fréquence que de rapidité; elles paroiſſent d'ailleurs dépendre du climat, de l'âge ou du ſexe; il eſt donc aſſez difficile d'aſſigner quelle eſt la couleur naturelle du Caméléon. Il paroît cependant qu'en général ce lézard eſt d'un gris plus ou moins foncé *(m)*, ou plus ou moins livide.

Lorſqu'il eſt à l'ombre & en repos, depuis quelque tems, les petits grains de ſa peau ſont quelquefois

---

(*m*) *Le Bruyn. Voyages au Levant.*

d'un rouge pâle, & le dessous de ses pattes est d'un blanc un peu jaunâtre. Mais, lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil, sa couleur change; la partie de son corps qui est éclairée, devient souvent d'un gris plus brun, & la partie sur laquelle les rayons du soleil ne tombent point directement, offre des couleurs plus éclatantes, & des taches qui paroissent isabelles par le mêlange du jaune pâle que présentent alors les petites éminences, & du rouge clair du fond de la peau. Dans les intervalles des taches, les grains offrent du gris mêlé de verdâtre & de bleu; & le fond de la peau est rougeâtre. D'autres fois le Caméléon est d'un beau vert tacheté de jaune; lorsqu'on le touche il paroît souvent couvert tout d'un coup de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un peu de vert : lorsqu'on l'enveloppe dans un linge, ou dans une étoffe de quelque couleur qu'elle soit, il devient quelquefois plus blanc qu'à l'ordinaire; mais il est démontré, par les observations les plus exactes, qu'il ne prend point la couleur des objets qui l'environnent, que celles qu'il montre accidentellement ne sont point répandues sur tout son corps, comme le pensoit Aristote, & qu'il peut offrir la couleur blanche, ce qui est contraire à l'opinion de Plutarque & de Solin *(n)*.

---

(*n*) *Mémoires pour servir à l'Hist. naturelle des animaux, art. du Caméléon, pages 31 & suivantes.*

Il n'a reçu presqu'aucune arme pour se défendre; ne marchant que très-lentement, ne pouvant point échapper par la fuite à la poursuite de ses ennemis, il est la proie de presque tous les animaux qui cherchent à le dévorer; il doit par conséquent être très-timide, se troubler aisément, éprouver souvent des agitations intérieures plus ou moins considérables. On croyoit, du tems de Pline, qu'aucun animal n'étoit aussi craintif que le Caméléon, & que c'étoit à cause de sa crainte habituelle qu'il changeoit souvent de couleur. Ce trouble & cette crainte peuvent en effet se manifester par les taches dont il paroît tout d'un coup couvert à l'approche des objets nouveaux; sa peau revêtue n'est point d'écailles, comme celle de beaucoup d'autres lézards; elle est transparente, quoique garnie des petits grains dont nous avons parlé; elle peut aisément transmettre à l'extérieur, par des taches brunes, & par une couleur jaune ou verdâtre, l'expression des divers mouvemens que la présence des objets étrangers doit imprimer au sang & aux humeurs du Caméléon. Hasselquist, qui l'a observé en Egypte, & qui l'a disséqué avec soin, dit que le changement de la couleur de ce lézard provient d'une sorte de maladie, d'une *jaunisse*, que cet animal éprouve fréquemment, sur-tout lorsqu'il est irrité. De-là vient, suivant le même Auteur, qu'il faut presque toujours que le Caméléon soit en colère, pour que ses teintes changent du noir au jaune

ou au vert. Il présente alors la couleur de sa bile que l'on peut appercevoir aisément, lorsqu'elle est très-répandue dans le corps, à cause de la ténuité des muscles, & de la transparence de la peau. *(o)*. Il paroît d'ailleurs que c'est au plus ou moins de chaleur dont il est pénétré, qu'il doit les changemens de couleur qu'il éprouve de tems-en-tems *(p)*. En général, ses couleurs sont plus vives lorsqu'il est en mouvement, lorsqu'on le manie, lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil très-chaud dans les climats qu'il habite : elles deviennent au contraire plus foibles lorsqu'il est à l'ombre, c'est-à-dire privé de l'influence des rayons solaires, lorsqu'il est en repos, &c. Si ses couleurs se ternissent quelquefois lorsqu'on l'enveloppe dans du linge ou dans quelqu'étoffe, c'est peut-être parce qu'il est refroidi par les linges ou par l'étoffe dans lesquels on le plie. Il pâlit toutes les nuits, parce que toutes les nuits sont plus ou moins fraîches, sur-tout en France, où ce phénomène a été observé par M. Perrault. Il blanchit enfin lorsqu'il est mort, parce qu'alors toute chaleur intérieure est éteinte.

La crainte, la colère & la chaleur qu'éprouve le

---

(o) *Hasselquist. Voyage en Palestine, page 349.*

(p) « Chamæleonis color verus cinereus est, sed juxta animi affectus » quandoque cum calore colorem mutat, ut & ratione calidioris vel frigidioris aeris, non vero subjecti, ut quidam volunt. » *Wormi. mus. de pedestribus, Cap. XXII, fol. 316.*

Caméléon,

Caméléon, nous paroiſſent donc les cauſes des diverſes couleurs qu'il préſente, & qui ont été le ſujet de tant de fables *(q)*.

Il jouit, à un degré très-éminent, du pouvoir d'enfler les différentes parties de ſon corps, de leur donner par-là un volume plus conſidérable, & d'arrondir ainſi celles qui ſeroient naturellement comprimées.

C'eſt par des mouvemens lents & irréguliers, & non point par des oſcillations régulières & fréquentes, que le Caméléon ſe gonfle : il ſe remplit d'air au point de doubler ſon diamètre : ſon enflure s'étend juſques dans les pattes & dans la queue : il demeure dans cet état, quelquefois, pendant deux heures, ſe déſenflant un peu de tems-en-tems, & ſe renflant de nouveau; mais ſa dilatation eſt toujours plus ſoudaine que ſa compreſſion.

Le Caméléon peut auſſi demeurer très-long-tems déſenflé : Il paroît alors dans un état de maigreur ſi conſidérable, que l'on peut compter ſes côtes, & que l'on diſtingue les tendons de ſes pattes & toutes les parties de l'épine du dos.

C'eſt du Caméléon, dans cet état, que l'on a eu raiſon de dire qu'il reſſembloit à une peau vivante *(r)*;

---

(*q*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. naturelle des animaux, art. du Caméléon, pages 48 & ſuiv.*

(*r*) *Tertullien.*

car en effet il paroît alors n'être qu'un ſac de peau, dans lequel quelques os ſeroient renfermés; & c'eſt ſur-tout lorſqu'il ſe retourne, qu'il a cette apparence.

Mais il en eſt de cette propriété de s'enfler & de ſe déſenfler, comme de toutes les propriétés des animaux, des végétaux & même de la matière brute; aucune qualité n'a été, à la rigueur, accordée excluſivement à une ſubſtance; ce n'eſt que faute d'obſervations que l'on a cru voir des animaux, des végétaux ou des minéraux, préſenter des phénomènes que d'autres n'offroient point. Quelque propriété qu'on remarque dans un être, on doit s'attendre à la trouver dans un autre, quoiqu'à la vérité, à un degré plus haut ou plus bas; toutes les qualités, tous les effets ſe dégradent ainſi par des nuances ſucceſſives, s'évanouiſſent, ou ſe changent en qualités & en effets oppoſés. Et pour ne parler que de la propriété de ſe gonfler, preſque tous les Quadrupèdes ovipares, & particulièrement les grenouilles, ont la faculté de s'enfler & de ſe déſenfler à volonté; mais aucun ne la poſsède comme le Caméléon. M. Perrault paroît penſer qu'elle dépend du pouvoir qu'a ce lézard de faire ſortir de ſes poumons, l'air qu'il reſpire, & de le faire gliſſer entre les muſcles & la peau *(s)*. Cette propriété de filtrer ainſi l'air de l'at-

(s) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire naturelle des animaux, article du Caméléon, page 30.*

mosphère au travers de ses poumons, & ce gonflement de tout son corps, que le Caméléon peut produire à volonté, doivent le rendre beaucoup plus léger, en ajoutant à son volume, sans augmenter sa masse. Il peut plus facilement, par-là, s'élever sur les arbres, & y grimper de branche en branche: & ce pouvoir de faire passer de l'air dans quelques parties de son corps, qui lui est commun avec les oiseaux, ne doit pas avoir peu contribué à déterminer son séjour au milieu des forêts. Les Caméléons gonflent aussi leurs poumons qui sont composés de plusieurs vésicules, ainsi que ceux d'autres Quadrupèdes ovipares. Cette conformation explique les contradictions des Auteurs qui ont disséqué ces animaux, & qui leur ont attribué les uns de petits & d'autres de grands poumons, comme Pline & Bélon. Lorsque ces viscères sont flasques, plusieurs vésicules peuvent échapper ou paroître très-petites aux Observateurs, & elles occupent au contraire un si grand espace, lorsqu'elles sont soufflées, qu'elles couvrent presque entièrement toutes les parties intérieures *(t)*.

Le battement du cœur du Caméléon est si foible, que souvent on ne peut le sentir en mettant la main au-dessus de ce viscère *(u)*.

---

(*t*) *Ray, Synopsis Quadrupedum, page 282.*

(*u*) *Mém. pour servir à l'Hist. nat. des animaux, art. du Caméléon.*

Cet animal, ainſi que les autres lézards, peut vivre près d'un an ſans manger ; & c'eſt vraiſemblablement ce qui a fait dire qu'il ne ſe nourriſſoit que d'air *(v)*. Sa conformation ne lui permet pas de pouſſer de véritables cris; mais lorſqu'il eſt ſur le point d'être ſurpris, il ouvre la gueule, & ſiffle comme pluſieurs autres Quadrupèdes ovipares & les ſerpens.

Le Caméléon ſe retire dans des trous de rochers, ou d'autres abris, où il ſe tient caché pendant l'hiver, au moins dans les pays un peu tempérés, & où il y a apparence qu'il s'engourdit. Ce fait étoit connu d'Ariſtote & de Pline.

La ponte de cet animal eſt de neuf à douze œufs : nous en avons compté dix dans le ventre d'une femelle envoyée du Mexique au Cabinet du Roi : ils ſont ovales, revêtus d'une membrane molaſſe comme ceux des tortues marines, des iguanes, &c. ils ont à-peu-près ſept ou huit lignes dans leur plus grand diamètre.

Lorſqu'on tranſporte le Caméléon, en vie, dans les pays un peu froids, il refuſe preſque toute nourriture, il ſe tient immobile ſur une branche, tournant ſeulement les yeux de tems-en-tems ; & il périt bientôt *(x)*.

---

(*v*) *Bélon.*

(*x*) *Séba, vol. 1.*

*M. Bomare, article du Caméléon.*

On trouve le Caméléon dans tous les climats chauds, tant de l'ancien que du nouveau Continent, au Mexique, en Afrique *(y)*, au Cap de Bonne-espérance, dans l'isle de Ceylan, dans celle d'Amboine, &c. La destinée de cet animal paroît avoir été d'intéresser de toutes les manières. Objet, dans les pays anciennement policés, de contes ridicules, de fables agréables, de superstitions absurdes & burlesques, il jouit de beaucoup de vénération sur le bord du Sénégal & de la Gambie. La religion des Nègres du Cap de Monté, leur défend de tuer les Caméléons, & les oblige à les secourir, lorsque ces petits animaux tremblans le long des rochers, dont ils cherchent à descendre, s'attachent avec peine par leurs ongles, se retiennent avec leur queue, & s'épuisent, pour ainsi dire, en vains efforts : mais quand ces animaux sont morts, ces mêmes Nègres font sécher leur chair & la mangent.

---

(y) « Ceux qui ont l'œil bon, découvrent des *taitah*, *Bouiah* ou Caméléons sur toutes les haies. La langue du Caméléon est « longue de quatre pouces, elle a la figure d'un pilon ; cet animal « la lance avec une rapidité surprenante, sur les mouches ou autres « insectes qu'il y accroche avec une espèce de glu qui sort à point « nommé du bout de sa langue. Les Maures & les Arabes, après « en avoir séché la peau, la portent au cou, dans la persuasion que cette « amulette, les garantit contre les influences d'un œil malin. » *Voyage de Shaw, dans plusieurs Provinces de la Barbarie & du Levant, à la Haye, 1743, volume 1, page 323.*

Il y a, au Cabinet du Roi, deux Caméléons, l'un du Sénégal, & l'autre du Cap de Bonne-eſpérance, qui n'ont pas ſur le derrière de la tête cette élévation triangulaire, cette ſorte de caſque, qui diſtingue non-ſeulement les Caméléons d'Egypte & des grandes Indes, mais encore ceux du Mexique : les Caméléons diffèrent auſſi quelquefois les uns des autres, par le plus ou le moins de prolongation de la petite dentelure qui s'étend le long du dos & du deſſous du corps; on a d'après cela voulu ſéparer les uns des autres, comme autant d'eſpèces diſtinctes, les caméléons d'Egypte, ceux d'Arabie, ceux du Mexique *(z)*, ceux de Ceylan, ceux du Cap de Bonne-eſpérance, &c.; mais ces légères différences, qui ne changent rien aux caractères d'après leſquels il eſt aiſé de reconnoître les Caméléons, non plus qu'à leurs habitudes, ne doivent pas nous empêcher de regarder l'eſpèce du Caméléon comme la même dans les diverſes contrées qu'il fréquente, quoiqu'elle ſoit quelquefois un peu altérée par l'influence du climat, ou par d'autres circonſtances, & qu'elle ſe montre avec quelque variété dans ſa forme ou dans ſa grandeur, ſuivant l'âge & le ſexe des individus.

M. Parſons a donné dans les Tranſactions philoſophiques la figure & la deſcription d'un Caméléon qui

---

(z) *Voyez Bélon, & Jo. Faber Lynceus, dans ſon expoſition des animaux de la nouvelle Eſpagne.*

avoit été apporté à un de ses amis, parmi d'autres objets d'Histoire naturelle, & dont il ignoroit le pays natal *(a)*. Cet animal ne différoit, d'une manière remarquable, des autres Caméléons, tant de l'ancien que du nouveau monde, que par la forme du casque que nous avons décrit. Cette partie saillante ne s'étendoit pas seulement sur le derrière de la tête dans le Caméléon de M. Parsons; mais elle se divisoit pardevant en deux protubérances crénelées qui s'élevoient obliquement & s'avançoient jusqu'au-dessus des narines. Ce ne sera qu'après de nouvelles observations sur des individus semblables, que l'on pourra déterminer si le Caméléon très-bien décrit par M. Parsons, appartenoit à une race constante ou ne formoit qu'une variété individuelle.

---

(a) *Transactions philosophiques, année 1768, tome 58, page 192.*





# LA QUEUE-BLEUE (a).

LA QUEUE-BLEUE habite principalement la Caroline. Ce lézard se retire souvent dans les creux des arbres. Il n'a qu'environ six pouces de longueur. Il est brun ; son dos présente cinq raies jaunâtres & longitudinales ; & ce qui sert sur-tout à le distinguer, c'est la couleur bleue de sa queue menue & communément plus longue que le corps. Catesby dit que plusieurs habitans de la Caroline prétendent qu'il est venimeux : mais il assure n'avoir été témoin d'aucun fait qui pût le prouver.

On devroit peut-être rapporter à cette espèce un lézard du Brésil, dont Ray parle d'après Marcgrave, & qui se nomme *Americima (b)*. Suivant la descrip-

(a) La Queue-bleue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta fasciata, *40. Linn. amph. rept.*

*Catesby, Carol. 2, t. 67.* Lacerta cauda cærulea.

*Pet. Gaz. 1, t. 1, f. 1.* Lacertus Marianus min. Cauda cærulea.

(b) *Americima Brasiliensibus Margr.* « Lacertulus 3 digitis longus » & pennam olorinam crassus, crura & pedes senembi. Corpus fere qua- » dratum. Videtur totum dorsum squamis leucophæis; latera caput, & » crura fuscis, cauda vero cæruleis. Omnes americimæ splendent, & ad

tion

tion que Ray en donne, il eſt long de deux pouces; ſon dos eſt couvert d'écailles griſes cendrées; ſa tête, ſes côtés, ſes cuiſſes le ſont d'écailles jaunes; & ſa queue l'eſt d'écailles bleues; les Braſiliens le regardent comme venimeux.

---

tactum apprimè ſunt læves. Digit. in pedibus, inſtar ſetarum porci- « narum. Venenoſum animal cenſetur. » *Ray, Synopſis animalium, page 267.*





# L'AZURÉ (a).

L'AZURÉ ſe trouve en Afrique ; ſes écailles pointues le font paroître hériſſé de petits piquans : un caractère d'après lequel il eſt aiſé de le reconnoître, & qui lui a fait donner le nom qu'il porte, eſt la couleur bleue dont le deſſus de ſon corps eſt peint, & qui forme une eſpèce de manteau azuré. Sa queue eſt courte.

(a) L'Azuré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta aſurea, 12. *Linn. amph. rept.*
*Séba, mus. 2, tab. 62, fig. 6.*





# LE GRISON (a).

IL EST AISÉ de diſtinguer ce lézard, qui ſe trouve dans les contrées Orientales, par des verrues qui ſont diſtribuées, ſans aucun ordre, ſur ſon corps; par ſa couleur griſe tachetée de rouſſâtre, & par ſa queue à peine plus longue que le corps, & que des bandes diſpoſées avec une ſorte d'irrégularité rendent inégalement étagée.

(a) Le Griſon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Turcica, *13. Linn. amphib. rept.*
*Edw. av. 204, tab. 204.* Lacerta minor cinerea maculata aſiatica.





# L'UMBRE (a).

L'UMBRE, qui ſe trouve dans pluſieurs contrées chaudes de l'Amérique, a la tête très-arrondie ; l'occiput eſt chargé d'une calloſité aſſez grande & denuée d'écailles. La peau, qui eſt ſur la gorge, forme un pli profond : la couleur du corps eſt nébuleuſe ; les écailles étant relevées en arête, & leur ſommet étant aigu, le dos paroît ſtrié. La queue eſt ordinairement plus longue que le corps.

(a) L'Umbre. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta Umbra, 29. *Linn. amph. rept.*



# LE PLISSÉ (a).

Le Plissé a l'occiput calleux comme l'umbre; mais la peau, qui eſt ſur la gorge, forme deux plis au lieu d'un. Il diffère encore de l'umbre par pluſieurs traits : des écailles coniques ſont paroître ſa peau chagrinée; le deſſus des yeux eſt comme à demi-crénelé; derrière les oreilles ſont deux verrues garnies de pointes. Sur la partie antérieure du dos règne une petite dentelure formée par des écailles plus grandes que les voiſines, & qui lie le Pliſſé avec le galéote & l'agame. Une ride élevée s'étend de chaque côté du cou juſques ſur les pattes de devant, & ſe replie ſur le milieu du dos. Les doigts ſont alongés, garnis d'ongles aplatis, & couverts par-deſſous d'écailles aiguës. La queue eſt ronde, & ordinairement plus longue que le corps. Le Pliſſé ſe trouve dans les Indes.

C'eſt à ce lézard qu'il paroît qu'on doit rapporter celui que M. Pallas a nommé *hélioſcope*, dans le ſupplément latin de ſon voyage en différentes parties

(a) Le Pliſſé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta Plica, *30. Linn. amphib. rept.*

de l'Empire de Ruſſie. Il habite les provinces les moins froides de ce vaſte empire; on le trouve communément ſur les collines dont la température eſt la plus chaude, expoſé aux rayons du ſoleil, la tête élevée, & ſouvent tournée vers cet aſtre; ſa courſe eſt très-rapide.



# L'ALGIRE (a).

IL N'EST SOUVENT que de la longueur du doigt ; les écailles du dos relevées en carêne, le font paroître un peu hérissé. Sa queue diminue de grosseur jusqu'à l'extrémité qui se termine en pointe. Il est jaune sous le corps, & d'une couleur plus sombre sur le dos, le long duquel s'étendent quatre raies jaunes. Il n'a point sous le ventre de bandes transversales.

L'espèce de l'Algire n'est pas réduite à ses petites dimensions, par défaut de chaleur, puisque c'est dans la Mauritanie & dans la Barbarie qu'il habite. C'est de ces contrées de l'Afrique qu'il fut envoyé par M. Brander à M. Linné qui l'a fait connoître ; & l'on ne peut pas dire que les côtes septentrionales de l'Afrique étant plus échauffées qu'humides, l'ardente sécheresse des contrées où l'on trouve l'Algire, influe sur son volume, & qu'il n'a une très-petite taille, que parce qu'il manque de cette humidité si nécessaire à plusieurs Quadrupèdes ovipares, puisque l'on conserve au

(a) L'Algire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta Algira, *16. Linn. amph. rept.*

Cabinet du Roi un Algire entièrement ſemblable aux lézards de ſon eſpèce, & qui cependant a été envoyé de la Louiſiane, où l'humidité eſt auſſi grande que la chaleur eſt vive.

M. Shaw a écrit que l'on trouve très-fréquemment en Barbarie ſur les haies & dans les grands chemins, un lézard nommé *zermouméah;* il n'indique point la grandeur de cet animal; il dit ſeulement que ſa queue eſt longue & menue; que le fond de ſa couleur eſt d'un brun clair; qu'il eſt rayé d'un bout à l'autre, & qu'il préſente particulièrement trois ou quatre raies jaunes *(b)*. Peut-être ce lézard eſt-il un Algire.

Au reſte, il paroît que l'Algire ſe trouve auſſi dans les contrées méridionales de l'Empire de Ruſſie, & que l'on doit regarder comme une variété de ce lézard, celui que M. Pallas a nommé *lézard enſanglanté ou couleur de ſang (c)*, qui reſſemble preſqu'en tout à l'Algire, & qui a quatre raies blanches ſur le dos, mais dont la queue cendrée par-deſſus & blanchâtre à l'extrémité, eſt par-deſſous d'un rouge d'écarlate.

---

*(b) Voyage de M. Shaw, dans pluſieurs Provinces de la Barbarie & du Levant, à la Haye, 1743, vol. 1, page 324.*

*(c) Supplément au Voyage de M. Pallas.*



LE STELLION.

# LE STELLION (a).

LA QUEUE de ce lézard eſt communément aſſez courte, & diminue de groſſeur juſqu'à l'extrémité. Les écailles, qui la couvrent, ſont aiguës & diſpoſées par anneaux. D'autres écailles petites & pointues revêtent le deſſus & le deſſous du corps, qui d'ailleurs eſt garni, ainſi que la tête, de tubercules aigus ou de piquans plus ou moins grands; bien loin d'avoir une forme agréable, le Stellion reſſemble un peu au crapaud, ſur-tout par la tête, de même que le tapaye avec lequel il a beaucoup de rapports, & dont quelques Auteurs lui ont donné les divers noms. Mais ſi ſes proportions déplaiſent, ſes couleurs charment ordi-

(a) Stellione tarentole, *en pluſieurs endroits d'Italie.*
Piſtilloni, *en pluſieurs autres endroits du même Pays.*
Tapayaxin, *en Afrique.*
Le Stellion. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Stellio, 10. *Linn. amphib. rept.*
*Haſſelquiſt itin.* 301. Lacerta Stellio.
*Tournefort, Voyag.* 1, *page* 119, *t.* 120. Coſſordilos.
*Séba, mus* 2, *tab.* 8, *fig.* 6 & 7.
Cordylus Stellio, 80. *Laurenti ſpecimen medicum.*

nairement la vue. Il préſente le plus ſouvent un doux mêlange de blanc, de noir, de gris & quelquefois de vert, dont il eſt comme marbré.

Il habite l'Afrique, & il n'y eſt pas confiné dans les régions les plus chaudes, puiſqu'il eſt également au Cap de Bonne-eſpérance & en Egypte *(b)*. On le rencontre auſſi dans les contrées Orientales & dans les Iſles de l'Archipel, ainſi qu'en Judée & en Syrie où il paroît d'après Bélon, qu'il devient très-grand *(c)*. M. François Cetti dit qu'il eſt aſſez commun en Sardaigne, & qu'il y habite dans les maiſons; on l'y nomme *tarentole*, ainſi que dans pluſieurs provinces d'Italie *(d)*; & c'eſt une nouvelle preuve de l'emploi qu'on a fait pour pluſieurs eſpèces de lézards de ce nom de *tarentole*, donné, ainſi que nous l'avons dit, à une variété du lézard vert. Mais c'eſt ſur-tout aux environs du Nil, que les Stellions ſont en grand nom-

---

(*b*) L'individu, que nous avons décrit, a été apporté d'Egypte, au Cabinet du Roi.

(*c*) « Il y a une manière de lézards noirs, nommés Stellions, quaſi » auſſi gros qu'eſt une petite belette, leur ventre fort enflé & la tête groſſe, deſquels le pays de Judée & de Syrie eſt bien garni. » *Bélon, obſervations, &c. Edit. de Paris, 1554, Livre II, Chap.* LXXIX, *page 139.*

(*d*) *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne. Saſſari, 1777, page 20.*

bre. On en trouve beaucoup autour des pyramides & des anciens tombeaux qui ſubſiſtent encore ſur l'antique terre d'Egypte. Ils s'y logent dans les intervalles que laiſſent les différens lits de pierres, & ils s'y nourriſſent de mouches & d'inſectes ailés.

On diroit que ces pyramides, ces éternels monumens de la puiſſance & de la vanité humaines, ont été deſtinées à préſenter des objets extraordinaires en plus d'un genre; c'eſt en effet dans ces vaſtes mauſolées qu'on va recueillir avec ſoin les excrémens du petit lézard dont nous traitons dans cet article. Les Anciens qui en faiſoieut uſage, ainſi que les Orientaux modernes, leur donnoient le nom de *crocodilea (e)*, apparemment parce qu'ils penſoient qu'ils venoient du crocodile *(f)*; & peut-être ces excrémens n'auroient-ils pas été auſſi recherchés, ſi l'on avoit ſu que l'animal qui les produit n'étoit ni le plus grand ni le plus petit des lézards, tant il eſt vrai que les extrêmes en impoſent preſque toujours à ceux dont les regards ne peuvent pas embraſſer la chaîne entière des objets.

Les modernes, mieux inſtruits, ont rapporté ces

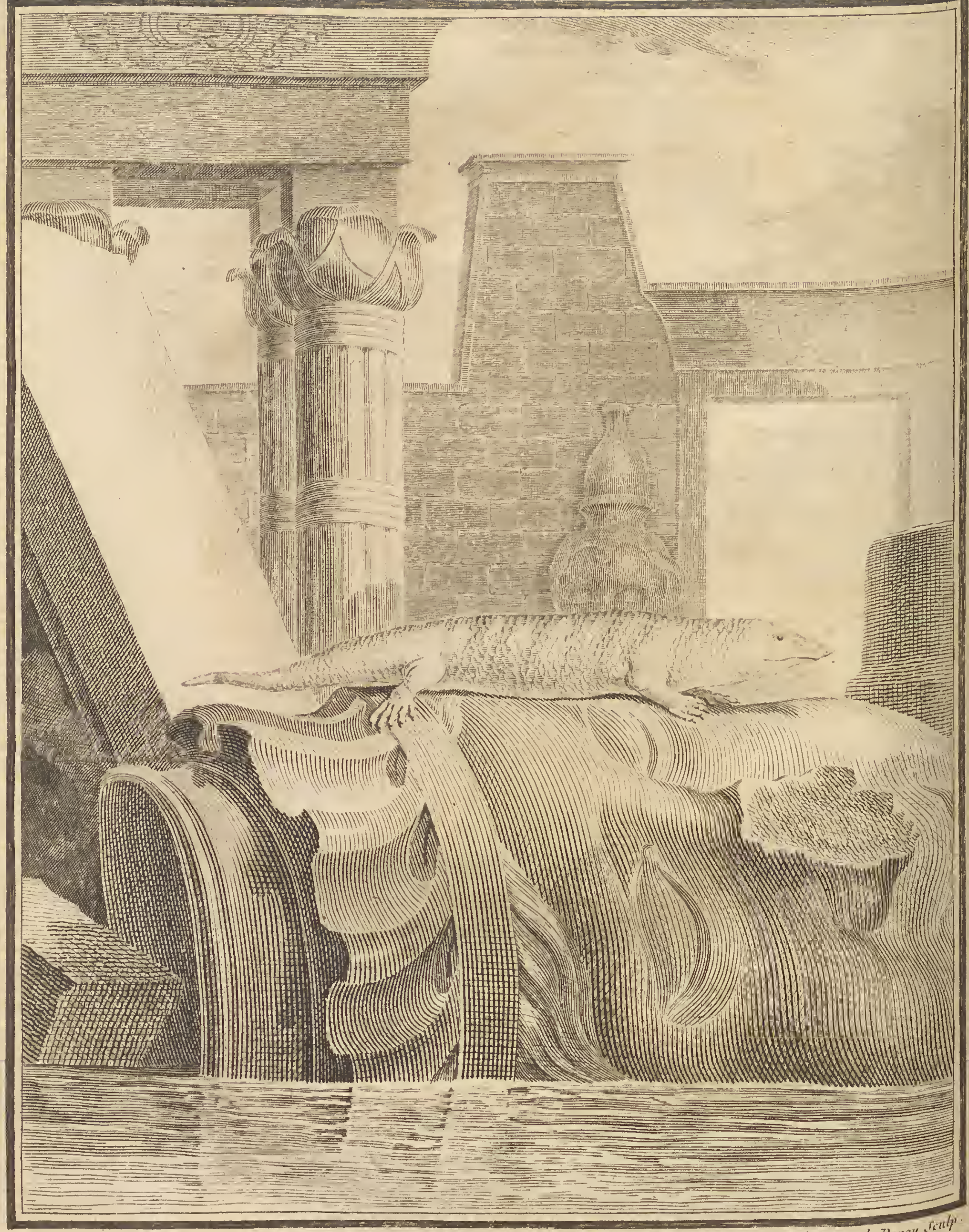
---

(*e*) « Nous trouvions auſſi des Stellions, deſquels les Arabes recueillent les excrémens, qu'ils portent vendre au Caire, nommés en « grec *crocodilea*. De-là, les Marchands nous les apportent vendre. » *Bélon, Livre II, Chap.* LXVIII, *page 132.*

(*f*) *Stercore fucatus crocodili. Horace.*

excrémens au Stellion, à un lézard qui n'a rien de très-remarquable ; mais déjà le ſort de cette matière abjecte étoit décidé ; & ſa valeur vraie ou fauſſe étoit établie. Les Turcs en ont fait une grande conſommation, ils s'en fardoient le viſage ; & il faut que les Stellions aient été bien nombreux en Egypte, puiſque, pendant long-tems, on trouvoit preſque par-tout, & en très-grande abondance, cette matière que l'on nommoit *ſtercus lacerti*, ainſi que *crocodilea.*





De Seve Del. Marg. .d. Renou Sculp.

LE SCINQUE, *grandeur de moitié de Nature*.



# LE SCINQUE (a).

CE LÉZARD eſt fameux, depuis long-tems, par la vertu remarquable qu'on lui a attribuée. On a prétendu que pris intérieurement, il pouvoit ranimer des forces éteintes, & rallumer les feux de l'amour malgré les glaces de l'âge & les ſuites funeſtes des excès. Auſſi lui a-t-on déclaré en pluſieurs endroits, & lui fait-on encore une guerre cruelle. Les payſans d'Egypte prennent un grand nombre de Scinques, qu'ils portent

(a) σκίγκος ou σκίγγος, *en grec.*
Scincus, *en latin.*
*Ray, Synopſis animalium, page 271.* Scincus.
Le Scinque. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Scincus, 22. *Linn. amphib. rept.*
*Gron. mus. 2, fol. 76, N.° 49.* Scincus.
*Seb. mus. 2, fol. 112, tab. 105, fig. 3.*
*Imperat. nat., 906.* Lacerta Lybia.
*Olear. mus. 9, tab. 8, fig. 1.*
*Aldr. ovip., Livre I, Chap. XII.* Lacertus cyprius Scincoides.
*Haſſelq. Itin. 309, N.° 58.*
Scincus officinalis, 87. *Laurenti ſpecimen medicum.*

au Caire & à Alexandrie, d'où on les répand dans différentes contrées de l'Aſie. Lorſqu'ils viennent d'être tués, on en tire une ſorte de jus dont on ſe ſert dans les maladies; &, quand ils ont été deſſéchés, on les réduit en poudre qu'on emploie dans les mêmes vues que les ſucs de leur chair. Ce n'eſt pas ſeulement en Aſie, mais même en Europe qu'on a eu recours à ces moyens déſavoués par la Nature, de ſuppléer par des apparences trompeuſes, à des forces qu'elle refuſe, de hâter le dépériſſement plutôt que de le retarder, & de remplacer par des jouiſſances vaines, des plaiſirs qui ne valent que par un ſentiment que tous les ſecours d'un art menſonger ne peuvent faire naître (b).

Il n'eſt pas ſurprenant que ceux qui n'ont vu le Scinque que de loin & qui l'ont apperçu ſur le bord des eaux, l'aient pris pour un poiſſon; il en a un peu l'apparence par ſa tête qui ſemble tenir immédiatement au corps, & par ſes écailles aſſez grandes, liſſes, d'une forme ſemblable tant au-deſſus qu'au-deſſous du corps, & qui ſe recouvrent comme les ardoiſes ſur les toits. La mâchoire de deſſus eſt plus avancée que

---

(b) Haſſelquiſt dit que l'on apporte les Scinques de l'Egypte ſupérieure & de l'Arabie à Alexandrie, d'où on les envoie à Veniſe & à Marſeille, & de-là dans les différens endroits de l'Europe. *Haſſelquiſt, Voyage en Paleſtine, page 361.*

celle de dessous: la queue est courte & comprimée par le bout.

La couleur du Scinque est d'un roux plus ou moins foncé, blanchâtre sous le corps, & traversée sur le dos par des bandes brunes. Mais il en est de ce lézard, comme de tous les autres animaux dont la couverture est trop foible ou trop mince pour ne point participer aux différentes altérations que l'intérieur de l'animal éprouve. Les couleurs du Scinque se ternissent & blanchissent lorsqu'il est mort; &, dans l'état de dessication & d'une sorte de salaison où on l'apporte en Europe, il paroît d'un jaune blanchâtre & comme argenté. Au reste, les couleurs de ce lézard, ainsi que celles du plus grand nombre des animaux, sont toujours plus vives dans les pays chauds que dans les pays tempérés; & leur éclat ne doit-il pas augmenter en effet avec l'abondance de la lumière, la vraie & l'unique source première de toute sorte de couleurs ?

M. Linné a écrit que les Scinques n'avoient point d'ongles : tous les individus que nous avons examinés paroissoient en avoir: mais, comme ces animaux étoient desséchés, nous ne pouvons rien assurer à ce sujet. Au reste, notre présomption se trouve confirmée par celle d'un bon Observateur, M. François Cetti *(c)*.

---

(c) *Histoire naturelle des amphibies & des poissons de la Sardaigne.*

On trouve le Scinque dans presque toutes les contrées de l'Afrique, en Egypte, en Arabie, en Libie où on dit qu'il est plus grand qu'ailleurs, dans les Indes & peut-être même dans la plupart des pays très-chauds de l'Europe. Non-seulement son habitation de choix doit être déterminée par la chaleur du climat, mais encore par l'abondance des plantes aromatiques dont on dit qu'il se nourrit. C'est peut-être à cet aliment plus exalté, & par conséquent plus actif, qu'il doit cette vertu stimulante qu'on auroit pu sans doute employer pour soulager quelques maux *(d)*, mais dont il ne falloit pas se servir pour dégrader le noble feu que la Nature fait naître, en s'efforçant envain de le rallumer, lorsqu'une passion imprudente l'a éteint pour toujours.

Le Scinque vit dans l'eau, ainsi qu'à terre. On l'a cependant appellé *crocodile terrestre*, & certainement c'est un grand abus des dénominations que l'application du nom de cet énorme animal à un petit lézard, qui n'a que sept ou huit pouces de longueur. Aussi Prosper Alpin pense-t-il que le Scinque des modernes n'est pas le lézard désigné, sous le nom de crocodile terrestre, par les Anciens, particulièrement par Hérodote,

(*d*) Pline dit que le Scinque a été regardé comme un remède contre les blessures faites par des flèches empoisonnées, *Livre XXVIII, Chapitre XXX.*

dote, Pausanias, Dioscoride, & célébré pour ses vertus actives & stimulantes. Il croit qu'ils avoient en vue un plus grand lézard que l'on trouve, ajoute-t-il, au-dessus de Memphis, dans les lieux secs, & dont il donne la figure. Mais cette figure ni le texte n'indiquant point de caractère très-précis, nous ne pouvons rien déterminer au sujet de ce lézard mentionné par Alpin *(e)*. Au reste, la forme & la brièveté de sa queue empêchent qu'on ne le regarde comme de la même espèce que la dragonne, ou le tupinambis, ou l'iguane.

---

(*e*) *Prosper Alpin, tome 1, Chap. V. De animalibus Lacertosis in Ægypto viventibus.*



# LE MABOUYA (a).

LE LÉZARD, dont il eſt ici queſtion, a une très-grande reſſemblance avec le ſcinque; il n'en diffère bien ſenſiblement à l'extérieur que parce que ſes pattes ſont plus courtes en proportion du corps, & parce que ſa mâchoire ſupérieure ne recouvre pas la mâchoire inférieure comme celle du ſcinque. Il n'eſt point le ſeul Quadrupède ovipare auquel le nom de Mabouya ait été donné. Les Voyageurs ont appellé de même un aſſez grand lézard, dont nous parlerons ſous le nom de *doré*, & qui a auſſi beaucoup de reſſemblance avec le ſcinque, mais qui eſt diſtingué de notre Mabouya, en ce que ſa queue eſt plus longue que le corps, tandis qu'elle eſt beaucoup plus courte dans le lézard dont nous traitons.

Le Mabouya paroît être d'ailleurs plus petit que le doré; leurs habitudes diffèrent à beaucoup d'égards;

(a) *Sloane, vol 2, planche 273, fig. 7 & 8.* Salamandra minima fuſca maculis albis notata.

*Dutertre. Hiſt. naturelle des Antilles, vol. 2, page 315.* Mabouya.

*Rochefort, page 147.* Mabouya.

Tiligugu & Tilingoni, *en Sardaigne.*



Deseve del. veuve Tardieu Sc.

LE MABOUYA, *grandeur de deux tiers de Nature.*

& comme ils habitent dans le même pays, on ne peut pas les regarder comme deux variétés dépendantes du climat; nous les considérerons donc comme deux espèces distinctes, jusqu'à ce que de nouvelles observations détruisent notre opinion à ce sujet. Ce nom de *Mabouya*, tiré de la langue des Sauvages de l'Amérique septentrionale, désigne tout objet qui inspire du dégoût ou de l'horreur; & à moins qu'il ne soit relatif aux habitudes du lézard dont il est ici question, ainsi qu'à celles du doré, il ne nous paroît pas devoir convenir à ces animaux, leur conformation ne présentant rien qui doive rappeller des images très-désagréables. Nous l'adoptons cependant, parce que sa vraie signification peut être regardée comme nulle, peu de gens sachant la langue des Sauvages d'où il a été tiré, & parce qu'il faut éviter avec soin de multiplier sans nécessité les noms donnés aux animaux. Nous le conservons de préférence au lézard dont nous parlons, parce qu'il n'en a jamais reçu d'autre, & que le grand Mabouya a été nommé le *doré* par M. Linné, & par d'autres Naturalistes.

La tête du Mabouya paroît tenir immédiatement au corps, dont la grosseur diminue insensiblement du côté de la tête & de celui de la queue. Il est tout couvert pardessus & pardessous d'écailles rhomboïdales, semblables à celles des poissons; le fond de leur couleur est d'un jaune doré; plusieurs de celles qui garnissent

le dos ſont quelquefois d'une couleur très-foncée, avec une petite ligne blanche au milieu. Des écailles noirâtres forment, de chaque côté du corps, une bande longitudinale; la couleur du fond s'éclaircit le long du côté intérieur de ces deux bandes, & on y voit régner deux autres bandes preſque blanches. Au reſte, la couleur de ces écailles varie ſuivant l'habitation des Mabouya : ceux qui demeurent au milieu des bois pourris, dans les endroits marécageux, ainſi que dans les vallées profondes & ombragées, où les rayons du ſoleil ne peuvent point parvenir, ſont preſque noirs; & peut-être leurs couleurs juſtifient-elles alors, juſqu'à un certain point, ce qu'on a dit de leur aſpect, que l'on a voulu trouver hideux; leurs écailles paroiſſent enduites d'huile, ou d'une ſorte de vernis *(b)*.

Le muſeau des Mabouya eſt obtus; les ouvertures des oreilles ſont aſſez grandes; les ongles crochus; la queue eſt groſſe, émouſſée, & très-courte. L'individu conſervé au Cabinet du Roi, a huit pouces de long. Les Mabouya décrits par Sloane étoient beaucoup plus

---

(*b*) « Tertiam ſpeciem *Mabouyas* appellat. Colore different qui in » arboribus putridis, in locis paluſtribus, aut vallibus profundioribus » quò radii ſolares non penetrant, degunt. Nigri ſunt & aſpectu horridi; » unde *Mabouyas* id eſt diabolorum nomen ab indis iis impoſitum. Pol» licem circiter, aut paulo plus craſſi ſunt; ſex aut ſeptem pollices longi. Pellis velut oleo inuncta videtur. » *Ray, Synopſis Quadrupedum, page 268.*

petits, parce qu'ils n'avoient pas encore atteint leur entier développement.

Les Mabouya grimpent ſur les arbres, ainſi que ſur le faîte & les chevrons des caſes des Nègres & des Indiens; mais ils ſe logent communément dans les crevaſſes des vieux bois pourris; ce n'eſt ordinairement que pendant la chaleur qu'ils en ſortent. Lorſque le tems menace de la pluie, on les entend faire beaucoup de bruit, & on les voit même quelquefois quitter leurs habitations. Sloane penſe que l'humidité qui règne dans l'air, aux approches de la pluie, gonfle les bois, & en diminue par conſéquent les intervalles au point d'incommoder les Mabouya, & de les obliger à ſortir. Indépendamment de cette raiſon, que rien ne force à rejeter, ne pourroit-on pas dire que ces animaux ſont naturellement ſenſibles à l'humidité ou à la ſéchereſſe, de même que les grenouilles, avec leſquelles la plupart des lézards ont de grands rapports; & que ce ſont les impreſſions que les Mabouya reçoivent de l'état de l'atmoſphère, qu'ils expriment par leurs mouvemens & par le bruit qu'ils font? Les Américains les croient venimeux, ainſi que le *doré*, avec lequel il doit être aiſé, au premier coup-d'œil, de les confondre; mais cependant Sloane & Brown diſent qu'ils n'ont jamais pu avoir une preuve certaine de l'exiſtence de leur venin *(c)*. Il arrive

*(c) Sloane, à l'endroit déjà cité.*

ſeulement quelquefois qu'ils ſe jettent avec hardieſſe ſur ceux qui les irritent, & qu'ils s'y attachent aſſez fortement pour qu'on ait de la peine à s'en débarraſſer.

C'eſt principalement aux Antilles qu'on les rencontre. Lorſqu'ils ſont très-petits, ils deviennent quelquefois la proie d'animaux qui ne paroiſſent pas au premier coup-d'œil devoir être bien dangereux pour eux. Sloane prétend en avoir vu un à demi-dévoré par une de ces groſſes araignées, qui ſont ſi communes dans les contrées chaudes de l'Amérique *(d)*. On trouve auſſi le Mabouya dans l'ancien monde : il eſt très-commun dans l'iſle de Sardaigne, où il a été obſervé par M. François Cetti, qui ne l'a déſigné que par les noms ſardes de *tiligugu* & *tilingoni ;* Ce Naturaliſte a fort bien ſaiſi ſes traits de reſſemblance & de différence avec le ſcinque *(e)*, & comme il ne connoiſſoit point le Mabouya d'Amérique mentionné dans Sloane, Rochefort & Dutertre, & qui eſt entièrement ſemblable au lézard de Sardaigne, qu'il a comparé au ſcinque, il n'eſt pas ſurprenant qu'il ait penſé que ſon lézard n'avoit pas encore été indiqué par aucun Auteur.

M. Thunberg, ſavant Profeſſeur d'Upſal, vient de

(*d*) *Sloane, à l'endroit déjà cité.*

(*e*) *Hiſt. naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne. Saſſari, 1777, page 21.*

donner la deſcription d'un lézard qu'il a vu dans l'Iſle de Java, & qu'il compare, avec raiſon, au doré, ainſi qu'au ſcinque, en diſant cependant qu'il diffère de l'un & de l'autre, & ſur-tout du premier dont il eſt diſtingué par la groſſeur & la brièveté de ſa queue. Cet animal ne nous paroît être qu'une variété du Mabouya, qui, dès-lors, ſe trouve en Aſie, ainſi qu'en Europe & en Amérique. L'individu, vu par M. Thunberg, étoit gris cendré ſur le dos, qui préſentoit quatre rangs de taches noires, mêlées de taches blanches, & de chaque côté duquel s'étendoit une raie noire. M. Afzelius, autre ſavant Suédois, a vu dans la collection de M. Bættiger, à Veſteras, un lézard qui ne différoit de celui que M. Thunberg a décrit, que parce qu'il n'avoit pas de taches ſur le dos, & que les raies latérales étoient plus noires & plus égales *(f)*.

---

*(f) Mémoires de l'Académie de Stockolm, trimeſtre d'Avril, de l'année 1787, page 123.*

*Deſcription du lézard appellé, par M. Thunberg, lacerta lateralis.*



# LE DORÉ (a).

C'EST M. LINNÉ qui a donné à ce lézard le nom que nous lui conſervons ici ; ce Quadrupède ovipare eſt très-commun en Amérique, où il a été appellé, par Rochefort, *brochet de terre*, & où il a auſſi été nommé *mabouya* : mais comme le premier de ces noms préſente une idée fauſſe, & que le ſecond a été donné

(a) Le Doré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta aurata, 35. *Lin. amphibia reptilia.*

Scincus maximus fuſcus. *Sloane, Hiſtoire naturelle de la Jamaïque ; vol. 2, planche 273, fig. 9.* Dans la planche de Sloane, le Doré eſt repréſenté avec la queue beaucoup plus courte que le corps ; ſi la figure eſt exacte, ce ne doit être qu'une variété individuelle, les autres Dorés, mentionnés par les divers Naturaliſtes, ayant tous la queue plus longue que le corps, ainſi que les individus conſervés au Cabinet du Roi, & particulièrement celui qui a ſervi pour la deſcription contenue dans cet article. Brown dit d'ailleurs poſitivement (page 463) que le lézard que nous nommons le Doré, a la queue plus longue qu'elle n'eſt généralement repréſentée dans les figures.

A Galliwaſp, *en Anglois*, (voyez Sloane, Ibid).

*Dutertre, page 314.* Mabouya ou ſcinq de terre.

*Rochefort, page 149.* Brochet de terre.



De Seve del. L. Le Grand Sculp.

LE DORÉ, *grandeur de deux tiers de Nature.*

à un autre lézard dont nous avons déjà parlé *(b)*, & auquel il a été attribué plus généralement, nous préférons la dénomination employée par M. Linné. Le Doré a beaucoup de rapports, par sa conformation, avec le scinque, & sur-tout avec le mabouya; il a de même le cou aussi gros que le derrière de la tête; mais il est ordinairement plus grand, & sa queue est beaucoup plus longue que le corps, au lieu qu'elle est plus courte dans le scinque & dans le mabouya: d'ailleurs la mâchoire supérieure n'est pas plus avancée que l'inférieure, comme dans le scinque; les ouvertures des oreilles sont très-grandes & garnies à l'intérieur de petites écailles qui les font paroître un peu festonnées. Ces caractères réunis le séparent de l'espèce du scinque & de celle du mabouya; mais il leur ressemble cependant assez pour avoir été comparé à un poisson, comme ces derniers lézards, &

---

*Brown, Voyage aux Antilles, page 463.* Lacerta media squamosa; corpore & cauda oblongo-subquadratis, auribus majoribus nudis. The Galley-Wasp.

*Séba, tome 2, planche 10, fig. 4 & 5.* Scinq marin. Le lézard représenté dans le même volume, au N.° 6 de la planche 12, paroît être le Doré. Séba le croyoit d'Afrique. Au reste, il est bon d'observer que le N.° de Séba, indiqué à l'article du Doré, dans la treizième édition de M. Linné, représente un tout autre lézard.

*Gron. mus. 2, planche 75, N.° 48.* Scincus.

(*b*) *Article du Mabouya.*

particulièrement pour avoir reçu le nom de *brochet de terre*, ainsi que nous venons de le dire. Il est couvert pardessus & pardessous de petites écailles arrondies, striées & brillantes : ses doigts sont armés d'ongles assez forts ; la couleur de son corps est d'un gris argenté, tacheté d'orange, & qui blanchit vers les côtés *(c)*. Comme celles de tout animal, la vivacité de ses couleurs s'efface lorsqu'il est mort ; mais, tandis que la chaleur de la vie les anime, elles brillent d'un éclat très-vif qui donne une couleur d'or au roux dont il est peint ; & c'est de-là que vient son nom. Ses couleurs paroissent d'autant plus brillantes que son corps est enduit d'une humeur visqueuse qui fait l'effet d'un vernis luisant. Cette sorte de vernis, joint à la nature de son habitation, l'ont fait appeller *salamandre ;* mais nous ne regardons, comme de vraies salamandres, que les lézards qui n'ont pas plus de quatre doigts aux pieds de devant. Linné a écrit qu'on le trouvoit dans l'Isle de Jersay, près les côtes d'Angleterre ; à la vérité, il cite, à ce sujet, Edwards (tab. 247), & le lézard qui y est représenté, est très-différent du Doré. Il vit dans l'Isle de Chypre : mais c'est principalement en Amérique & aux Antilles qu'il est répandu. Il habite les endroits maréca-

---

(*c*) Suivant Brown, sa couleur est souvent sale & rayée transversalement. *Voyez l'endroit déjà cité.*

geux *(d)*; on le rencontre auſſi dans les bois *(e)*; ſes pattes ſont ſi courtes qu'il ne s'en ſert, pour ainſi dire, que pour ſe traîner, & qu'il rampe comme les ſerpens, plutôt qu'il ne marche comme les Quadrupèdes *(f)*. Auſſi les lézards Dorés déplaiſent-ils par leur démarche & par tous leurs mouvemens, quoiqu'ils attirent les yeux par l'éclat de leurs écailles & la richeſſe de leurs couleurs. Mais on les rencontre rarement, ils ne ſe montrent guère que le ſoir, tems apparemment où ils cherchent leur proie: ils ſe tiennent preſque toujours cachés dans le fonds des cavernes & dans les creux des rochers, d'où ils font entendre, pendant la nuit, une ſorte de coaſſement plus fort & plus incommode que celui des crapauds & des grenouilles *(g)*. Les plus grands ont à-peu-près quinze pouces de long *(h)*. Brown dit qu'il y en a de deux pieds *(i)*. L'individu que nous avons décrit, & qui eſt conſervé au Cabinet du Roi, a quinze pouces huit lignes de longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, qui eſt longue de onze pouces

---

(d) *Sloane, vol. 2.*

(e) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

(f) *Ray, Synopſis animalium Quadrupedum, page 269.*

(g) *Ray, Ibid.*

(h) *Ray, Ibid.*

(i) *Brown, à l'endroit déjà cité.*

une ligne. Les jambes de derrière ont un pouce onze lignes de long ; celles de devant ſont plus courtes, comme dans les autres lézards.

Suivant Sloane, la morſure du Doré eſt regardée comme très-venimeuſe, & on rapporta à ce Naturaliſte, que quelqu'un qui avoit été mordu par ce lézard, étoit mort le lendemain. Les habitans des Antilles dirent généralement à Brown, qu'il n'y avoit point d'animal qui pût échapper à la mort, après avoir été mordu par le Doré ; mais aucun fait poſitif, à ce ſujet, ne lui fut communiqué par une perſonne digne de foi *(k)*. Peut-être eſt-ce le nom de *ſalamandre* qui a valu au Doré, comme au ſcinque, la réputation d'être venimeux, d'autant plus qu'il a un peu les habitudes des vraies ſalamandres, vivant, ainſi que ces lézards ſur terre & dans l'eau. Cette réputation l'aura fait pourſuivre avec acharnement, & c'eſt de la guerre qu'on lui aura faite, que ſera venue la crainte qui l'oblige à fuir devant l'Homme. Il paroît aimer les viandes un peu corrompues ; il recherche communément les petites eſpèces de crabes de mer ; & la dureté de la croûte qui revêt ces crabes,

---

(*k*) « Ces animaux, continue Brown, ont les dents courtes, égales & immobiles. » Ce qui lui fait penſer que leur poiſon, ſi réellement ils ſont venimeux, eſt dans leur ſalive. *Brown, à l'endroit déjà cité.*

ne doit pas l'empêcher de s'en nourrir, ſon eſtomac étant entièrement muſculeux. En tout, cet animal bien plus nuiſible qu'avantageux, qui fatigue l'oreille par ſes ſons, lorſqu'il ne bleſſe pas les yeux par ſes mouvemens déſagréables, n'a pour lui qu'une vaine richeſſe de couleurs qu'il dérobe, même aux regards, en ſe tenant dans des retraites obſcures, & en ne ſe montrant que lorſque le jour s'enfuit.





# LE TAPAYE (a).

NOUS CONSERVONS à ce lézard le nom de Tapaye que M. d'Aubenton lui a donné, par contraction du nom *tapayaxin*, par lequel on le désigne au Mexique & dans la nouvelle Espagne. Cet animal, qui a de grands rapports avec le Stellion, est remarquable par les pointes aigues dont son dos est hérissé: son corps que l'on croiroit gonflé, est presque aussi large que long; & c'est ce qui lui a fait conserver par M. Linné le nom d'*orbiculaire*. Il n'a point de bandes transversales sous le ventre; la queue est courte; les doigts sont recouverts d'écailles pardessus & pardessous; le fond de la couleur est d'un gris blanc plus ou moins tacheté de brun ou de jaunâtre. Il y a, dans cette

(a) Le Tapaye. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lac. orbicularis, 23 *Linn. amphib. rept.* Lacerta cauda tereti mediocri, vertice trimuricato abdomine subrotundo.

*Ray, Synopsis Quadrupedum, page 263.* Tapayaxin, seu Lacertus orbicularis.

*Séba mus. 1, planche 109, figure 6.*

Cordylus hispidus, 79. *Laurenti specimen medicum.*

eſpèce, une variété diſtinguée par la forme triangulaire de la tête, aſſez ſemblable à celle du Caméléon, & par une ſorte de bouclier qui en couvre le deſſus *(b)*. On a donné auſſi le nom de Tapaxin au Stellion qui habite en Afrique; & comme le ſtellion & le Tapaye ont des piquans plus ou moins grands & plus ou moins aigus, il n'eſt pas ſurprenant que des Voyageurs aient, à la première vue, donné le même nom à deux animaux aſſez différens cependant par leur conformation, pour conſtituer deux eſpèces diſtinctes. Le Tapaye n'eſt point agréable à voir; il a, par la groſſeur & preſque toutes les proportions de ſon corps, une aſſez grande reſſemblance avec un crapaud qui auroit une queue, & qui ſeroit armé d'aiguillons. Auſſi Séba lui en a-t-il donné le nom : mais ſa douceur fait oublier ſa difformité, dont l'effet eſt d'ailleurs diminué par la beauté de ſes couleurs. Il ſemble n'avoir de piquants que pour ſe défendre; il devient familier; on peut le manier ſans qu'il cherche à mordre; il a même l'air de deſirer les careſſes; & l'on diroit qu'il ſe plaît à être tourné & retourné. Il eſt très-ſenſible dans certaines parties de ſon corps, comme vers les narines & les yeux,

---

(*b*) B. Lacerta cauda tereti brevi, trunco ſubgloboſo ſupra muricato. *Linn. amphibia reptilia 122, 23.*

*Seba mus. 1, planche 83, figures 1, 2.*

Cordylus orbicularis, 78. *Laurenti ſpecimen medicum.*

& les Voyageurs aſſurent que, pour peu qu'on le touche dans ces endroits, on y fait couler le ſang. Il habite dans les montagnes. Cet animal, qui ne fait point de mal pendant ſa vie, eſt utile après ſa mort; on l'emploie avec ſuccès en médecine, ſéché & réduit en poudre *(b)*.

(*c*) *Ray, Synopſis Quadrupedum, page 263.*



LE STRIÉ.



# LE STRIÉ (a).

M. LINNÉ a le premier parlé de ce lézard, que l'on trouve à la Caroline, & qui lui avoit été envoyé par M. le Docteur Garden. La tête de ce Quadrupède ovipare est marquée de six raies jaunes; deux entre les yeux, une de chaque côté sur l'œil, & une également de chaque côté au-dessous. Le dos est noirâtre; cinq raies jaunes ou blanchâtres s'étendent depuis la tête jusqu'au milieu de la queue; le ventre est garni d'écailles, qui se recouvrent comme les tuiles des toits, & forment des stries. La queue est une fois & demie plus longue que le corps, & n'est point étagée.

(a) Le Strié. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta quinque-Lineata, 24. *Lin. systema naturæ, edit.* 13.



# LE MARBRÉ (a).

LE MARBRÉ se trouve en Espagne, en Afrique & dans les grandes Indes. Il est aussi très-commun en Amérique; on l'y a nommé très-souvent *Temapara*, nom qui a été donné dans le même continent à plusieurs espèces de lézards, ainsi que nous l'avons déjà vu, & que nous ne conservons à aucune, pour ne pas obscurcir la nomenclature. Il paroît que, dans les deux continens, le voisinage de la zone torride lui est très-favorable; sa tête est couverte de grandes écailles; il a sous la gorge une rangée d'autres écailles plus petites, & relevées en forme de dents, qui s'étend jusque vers la poitrine, & forme une sorte de crête plus sensible dans le mâle que dans la femelle. Le ventre n'est point couvert de bandes transversales; le dessous des cuisses est garni d'un rang de huit ou dix tubercules disposés longitudinalement, mais moins marqués dans la femelle

(a) Le Marbré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Marmorata, 31. *Linn. amphib. rept.*
*Seba, mus. 1, planche 88, fig. 4.* Temapara, *& 2, planche 76, fig. 4.*
*Edwards av., tabula 245, fig. 2.*



De Seve del. Chapuy Sc.

LE MARBRÉ. *grandeur de deux tiers de Nature.*

que dans le mâle. Le Marbré a le dessus des ongles noir, ainsi que le galéote. Un de ses caractères distinctifs, est d'avoir la queue beaucoup plus longue en proportion du corps qu'aucun autre lézard. Un individu de cette espèce, envoyé des grandes Indes au Cabinet du Roi par M. Sonnerat, a la queue quatre fois plus longue que le corps & la tête. Les écailles dont la queue du Marbré est couverte, la font paroître relevée par neuf arêtes longitudinales.

La couleur du Marbré est verdâtre sur la tête, grisâtre, & rayée transversalement de blanc & de noir sur le dessus du corps; elle devient rousse sur les cuisses & les côtés du bas-ventre, où elle est marbrée de blanc & de brun; & l'on voit sur la queue des taches évidées & roussâtres, qui la font paroître tigrée.

L'on devroit peut-être rapporter au Marbré le lézard d'Afrique, appellé *wârral* par *Shaw*, & *Guaral* par Léon. Suivant le premier de ces auteurs, le warral a quelquefois trente pouces de long (apparemment en y comprenant la queue): sa couleur est ordinairement d'un rouge fort vif, avec des taches noirâtres. Ce rouge n'est pas très-différent du roux que présente le Marbré; d'ailleurs la couleur de ce dernier ressemble bien plus à celle qu'indique Shaw, que celle des autres lézards d'Afrique. Shaw dit qu'il a observé que toutes les fois que le *warral* s'arrête, il frappe contre terre avec sa queue. Cette habitude peut très-bien convenir

au Marbré, qui a la queue extrêmement longue & déliée, & qui, par conſéquent, peut l'agiter avec facilité. Les Arabes, continue Shaw, racontent fort gravement que toutes les femmes qui ſont touchées par le battement de la queue du warral, deviennent ſtériles. Combien de merveilles n'a-t-on pas attribuées dans tous les pays aux Quadrupèdes ovipares *(b)* !

---

*(b) Voyage de Shaw, dans pluſieurs provinces de la Barbarie & du Levant, à la Haye, 1743, vol. 1, pages 323 & ſuivantes.*





De Sene del. veuve Tardieu Sc.

LE ROQUET, *grandeur de Nature.*



# LE ROQUET (a).

NOUS APPELLONS AINSI un lézard de la Martinique qui a été envoyé au Cabinet du Roi, sous le nom d'anolis, & de lézard de jardin. Il n'est point le vrai anolis de Rochefort & de Ray, que nous avons cru devoir regarder comme une variété de l'améiva. Ce nom d'anolis a été plus d'une fois attribué à des espèces différentes l'une de l'autre. Mais si le lézard, dont il est question dans cet article, n'a point les caractères dictinctifs du véritable anolis ou de l'améiva, il a beaucoup de rapports avec ce dernier animal.

Il est semblable au lézard décrit sous le nom de Roquet, par Dutertre & par Rochefort, qui connoissoient bien le vrai anolis, & qui avoient observé l'un & l'autre en vie dans leur pays natal. Nous avons

(a) *Dutertre, vol. 2, page 313.* Roquet.
*Rochefort, Histoire des Antilles, page 147.* Roquet.
*Ray, Synopsis Quadrupedum, page 268.*
*Sloane, vol. 2, planche 273, fig. 4.*
Lacertus cinereus minor, *en Anglois* the least light Brown, or Grey lizard.

donc cru devoir adopter l'opinion de ces deux Voyageurs; & c'eſt ce qui nous a engagé à lui conſerver le nom de *Roquet*, que Ray lui a auſſi donné.

Il ſe rapproche beaucoup, par ſa conformation, du lézard gris; mais il en diffère principalement, en ce que le deſſous de ſon corps n'eſt point garni d'écailles plus grandes que les autres, & diſpoſées en bandes tranſverſales. Il ne devient jamais fort grand; celui qui eſt au Cabinet du Roi a deux pouces & demi de long, ſans compter la queue, qui eſt une fois plus longue que le corps *(b)*. Il eſt d'une couleur de feuille morte, tachetée de jaune & de noirâtre: les yeux ſont brillans, & l'ouverture des narines eſt aſſez grande; il a, preſqu'en tout, les habitudes du lézard gris. Il vit comme lui dans les jardins; il eſt d'autant plus agile, que ſes pattes de devant ſont longues, & en élevant ſon corps, augmentent ſa légèreté. Il a d'ailleurs les ongles longs & crochus, & par conſéquent il doit grimper aiſément. Il joint à la rapidité des mouvemens, l'habitude de tenir toujours la tête haute. Cette attitude diſtinguée ajoute à la grace de ſa démarche, ou plutôt à l'agrément de ſa courſe, car il ne ceſſe, pour ainſi dire, de s'élancer avec tant de promptitude, que l'on a comparé la vivacité de ces petits bonds, à la

(*b*) Le Roquet, que Sloane a décrit, étoit beaucoup plus petit. Le corps n'avoit qu'un pouce de long, & la queue un pouce & demi.

vîteſſe du vol des oiſeaux *(c)*. Il aime les lieux humides ; on le trouve ſouvent parmi les pierres, où il ſe plaît à ſauter de l'une ſur l'autre *(d)*. Soit qu'il coure ou qu'il s'arrête, il tient ſa queue preſque toujours relevée au-deſſus de ſon dos, comme le lézard de la Caroline, auquel nous avons conſervé le nom de lézard-lion. Il replie même cette queue, qui eſt très-déliée, de manière à ce qu'elle forme une eſpèce de cercle. Malgré ſa pétulance, ſon caractère eſt doux : il aime la compagnie de l'homme, comme le lézard gris & le lézard vert. Lorſque ſes courſes répétées l'ont fatigué, & qu'il a trop chaud, il ouvre la gueule, tire ſa langue, qui eſt très-large & fendue à l'extrémité, & demeure pendant quelque tems haletant comme les petits chiens. C'eſt apparemment cette habitude, qui, jointe à ſa queue retrouſſée, & à ſa tête relevée, aura déterminé les Voyageurs à lui donner le nom de *lézard Roquet*. Il détruit un grand nombre d'inſectes ; il s'enfonce aiſément dans les petits trous des terrains qu'il fréquente, & lorſqu'il y rencontre de petits œufs de lézards ou de tortues, qui, n'étant revêtus que d'une membrane molle, n'oppoſent pas une grande réſiſtance à ſa dent, on a prétendu qu'il s'en

---

(*c*) *Ray, Synopſis animalium, page 268.*

(*d*) *Sloane, à l'endroit déjà cité.*

nourrissoit *(e)*. Nous avons déjà vu quelque chose de semblable dans l'histoire du lézard gris; & si le Roquet présente une plus grande avidité que ce dernier animal, ne doit-on pas penser qu'elle vient de la vivacité de la chaleur bien plus forte aux Antilles, où il a été observé, que dans les différentes contrées de l'Europe, où l'on a étudié les mœurs du lézard gris?

(*e*) Voyez, dans le Dictionnaire d'Histoire naturelle de M. Bomare, l'article du lézard-Roquet.



LE ROUGE-GORGE,

# LE ROUGE-GORGE (a).

LE ROUGE-GORGE, que l'on voit à la Jamaïque, dans les haies & dans les bois, eſt ordinairement long de ſix pouces, & de couleur verte; il a au-deſſous du cou une véſicule globuleuſe qu'il gonfle très-ſouvent, particulièrement lorſqu'on l'attaque ou qu'on l'effraie, & qui paroît alors rouge, ou couleur de roſe. Il n'a point de bandes tranſverſales ſur le ventre: la queue eſt ronde & longue. Sa parure eſt, comme l'on voit, aſſez jolie; & c'eſt avec plaiſir qu'on doit regarder l'agréable mêlange du beau vert du deſſus de ſon corps avec le roſe de ſa gorge.

(a) Le Rouge-gorge. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta bullaris, 32. *Linn. amph. rept.*
*Cateſby, car. 2, tabula 66.* Lacerta viridis Jamaicenſis.





# LE GOITREUX (a).

LE GOÎTREUX, qui habite au Mexique & dans l'Amérique méridionale, présente de belles couleurs, mais moins agréables & moins vives que celles du *Rouge-gorge*. Il est d'un gris pâle, relevé sur le corps par des taches brunes, & sur le ventre par des bandes d'un gris foncé. La queue est ronde, longue, annellée, d'une couleur livide & verdâtre à son origine. Il a, vers la poitrine, une espèce de goître, dont la surface est couverte de petits grains rougeâtres, & qui s'étend en avant en s'arrondissant, & en formant une très-grande bosse.

Ce lézard est fort vif, très-leste, & si familier, qu'il se promène sans crainte dans les appartemens, sur les tables, & même sur les convives. Son attitude est gracieuse, son regard fixe; il examine tout avec

(a) Le Goîtreux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta strumosa, *33. Linn. amphibia reptilia.*
*Seba, mus. 2, tabula 20, fig. 4.* Salamandra mexicana strumosa.

une ſorte d'attention ; on croiroit qu'il écoute ce que l'on dit. Il ſe nourrit de mouches, d'araignées, & d'autres inſectes, qu'il avale tout entiers. Les Goîtreux grimpent aiſément ſur les arbres; ils s'y battent ſouvent les uns contre les autres. Lorſque deux de ces animaux s'attaquent, c'eſt toujours avec hardieſſe; ils s'avancent avec fierté; ils ſemblent ſe menacer en agitant rapidement leurs têtes; leur gorge s'enfle; leurs yeux étincellent ; ils ſe ſaiſiſſent enſuite avec fureur, & ſe battent avec acharnement. D'autres Goîtreux ſont ordinairement ſpectateurs de leurs combats, & peut-être ces témoins de leurs efforts ſont-ils les femelles qui doivent en être le prix. Le plus foible prend la fuite : ſon ennemi le pourſuit vivement, & le dévore, s'il l'atteint; mais quelquefois il ne peut le ſaiſir que par la queue, qui ſe rompt dans ſa gueule, & qu'il avale, ce qui donne au lézard vaincu le tems de s'échapper.

On rencontre pluſieurs Goîtreux privés de queue; il ſemble que le défaut de cette partie influe ſur leur courage, & même ſur leur force : ils ſont timides, foibles & languiſſans : il paroît que la queue ne repouſſe pas toujours, & qu'il ſe forme un calus à l'endroit où elle a été coupée.

Le Père Nicolſon, qui a donné pluſieurs détails relatifs à l'hiſtoire naturelle du Goîtreux, l'appelle *anolis*, nom que l'on a donné à l'améiva & à notre roquet :

mais la figure, que le Père Nicolſon a publiée, prouve que le lézard dont il a parlé, eſt celui dont il eſt queſtion dans cet article *(b)*.

---

(*b*) *Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle de Saint-Domingue, par le Père Nicolſon, Paris 1776, ſection 3, page 350.*





# LE TÉGUIXIN (a).

LA COULEUR de ce lézard eſt blanchâtre, tirant ſur le bleu, diverſifiée par des bandes d'un gris ſombre, & ſemée de points blancs & ovales. Son corps préſente un très-grand nombre de ſtries. La queue ſe termine en pointe; elle eſt beaucoup plus longue que le corps; les écailles qui la couvrent, forment des bandes tranſverſales de deux ſortes, placées alternativement. Les unes s'étendent en arc ſur la partie ſupérieure de la queue, que les autres bandes entourent en entier. Mais ce qui diſtingue principalement le Téguixin, c'eſt que pluſieurs plis obtus & relevés règnent de chaque côté du corps, depuis la tête juſqu'aux cuiſſes : on voit auſſi trois plis ſous la gorge.

---

(a) Le Téguixin. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta Teguixin, 34. *Linn. amphib. rept.*

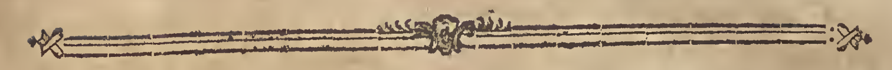
*Séba 1, tab. 98, figure 3.* M. Linné a indiqué la première figure de la planche 96 du même Volume, comme repréſentant le Téguixin : mais elle repréſente évidemment le *tupinambis* que l'on a auſſi appellé *Téguixin.*

C'eſt au Bréſil, ſuivant l'article de Séba, indiqué par M. Linné, qu'on trouve ce lézard, dont le nom *Téguixin* a été donné au *Tupinambis* par quelques auteurs *(b)*.

---

*(b) Séba, vol. 1, page 150.*





# LE TRIANGULAIRE (a).

C'EST dans l'Egypte qu'habite le lézard à queue triangulaire : ce qui le diftingue des autres, c'eft la forme de pyramide à trois faces que fa longue queue préfente à fon extrémité. Le long de fon dos s'étend une bande formée par quatre rangées d'écailles qui diffèrent par leur figure de celles qui les avoifinent. Ces détails fuffiront pour faire reconnoître ce lézard par ceux qui l'auront fous leurs yeux. Il vit dans des endroits marécageux & voifins du Nil. Il a beaucoup de rapports dans fa conformation avec le fcinque. C'eft M. Haffelquift qui en a parlé le premier.

Les Egyptiens ont imaginé un conte bien abfurde à l'occafion du Triangulaire : ils ont dit que les œufs du crocodile renfermoient de vrais crocodiles lorfqu'ils étoient dépofés dans l'eau, & qu'ils produifoient les petits lézards dont il eft queftion dans cet article, lorfqu'au contraire ils étoient pondus fur un terrain fec *(b)*.

---

(a) Le Triangulaire. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Nilotica, *37. Linn. amphib. rept.*
*Haffelquift. Itin. 311, N.° 59.*
(b) *Haffelquift. Voyage déjà cité.*

# LA DOUBLE-RAIE (*a*).

CE LÉZARD, que l'on rencontre en Aſie, eſt communément très-petit ; la queue eſt très-longue, relativement au corps; deux raies d'un jaune ſale s'étendent de chaque côté du dos, qui préſente d'ailleurs ſix rangées longitudinales de points noirâtres. Ces points ſont auſſi répandus ſur les pieds & ſur la queue, & ils forment ſix autres lignes ſur les côtés: le corps eſt arrondi & épais. Séba avoit reçu de Ceylan un individu de cette eſpèce: Suivant cet Auteur, les œufs de ce lézard ſont de la groſſeur d'un petit pois (*b*).

(*a*) La Double-raie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lac. punctata, *38. Linn. amphib. reptilia.*
*Séba, tome 2, planche 2, fig. 9.*
Stellio punctatus, *96. Laurenti ſpecimen medicum.*

(*b*) *Séba, à l'endroit déjà cité.*



LE SPUTATEUR.



De Seve Del. Marg. Ad. Renou Sculp.

LE SPUTATEUR, *grandeur de Nature.*



# LE SPUTATEUR (a).

NOUS AVONS DÉCRIT ce lézard d'après un individu envoyé de Saint-Domingue à M. d'Antic, & que ce Naturaliste a bien voulu nous communiquer. Sa longueur totale est de deux pouces, & celle de la queue d'un pouce. Il n'a point de demi-anneaux sous le corps; toutes ses écailles sont luisantes; la couleur en est blanchâtre sous le ventre, & d'un gris varié de brun foncé sur le corps. Quatre bandes transversales d'un brun presque noir règnent sur la tête & sur le dos; une autre petite bande de la même couleur borde la mâchoire supérieure, & six autres bandes semblables forment comme autant d'anneaux autour de la queue. Il n'y a pas d'ouverture apparente pour les oreilles; la langue est plate, large & un peu fendue à l'extrémité. Le sommet de la tête & le dessus du museau sont blanchâtres, tachetés de noir; les pattes variées de gris, de noir & de blanc; il y a, à chaque pied,

(a) Lacerta Sputator. *M. Sparman, Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année 1784, second trimestre, fol. 164.*

cinq doigts, qui ſont garnis pardeſſous de petites écailles, & terminés par une eſpèce de pelote ou de petite plaque écailleuſe, ſans ongle ſenſible.

M. Sparman a déjà fait connoître cette eſpèce de lézard, dont il a trouvé pluſieurs individus dans le Cabinet d'Hiſtoire naturelle de M. le Baron de Géer, donné à l'Académie de Stockolm *(b)*. Ces individus ne diffèrent que très-légèrement les uns des autres, par la diſpoſition de leurs taches ou de leurs bandes. Ils avoient été envoyés, en 1755, à M. de Géer par M. Acrelius qui demeuroit à Philadelphie, & qui les avoit reçus de Saint-Euſtache.

M. Acrelius écrivit à M. de Géer que le Sputateur habite dans les contrées chaudes de l'Amérique; on l'y rencontre dans les maiſons, & parmi les bois de charpente : on l'y nomme *Wood-Slave*. Ce lézard ne nuit à perſonne lorſqu'il n'eſt point inquiété: mais il ne faut l'obſerver qu'avec précaution, parce qu'on l'irrite aiſément. Il court le long des murs; & ſi quelqu'un, en s'arrêtant pour le regarder, lui inſpire quelque crainte, il s'approche autant qu'il peut de celui qu'il prend pour ſon ennemi; il le conſidère avec attention, & lance contre lui une eſpèce de crachat noir aſſez venimeux, pour qu'une petite goutte

---

(b) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, à l'endroit déjà cité.*

faſſe enfler la partie du corps ſur laquelle elle tombe. On guérit cette enflure par le moyen de l'eſprit-de-vin ou de l'eau-de-vie du ſucre mêlés de camfre, dont on ſe ſert auſſi en Amérique contre la piquure des ſcorpions. Lorſque l'animal s'irrite, on voit quelquefois le crachat noir ſe ramaſſer dans les coins de ſa bouche. C'eſt de la faculté qu'a ce lézard de lancer par ſa gueule une humeur venimeuſe, que M. Sparman a tiré le nom de *Sputator* qu'il lui a donné, & qui ſignifie *cracheur*. Nous avons cru ne devoir pas le traduire, mais le remplacer par le mot *Sputateur* qui le rappelle. Ce lézard ne ſort ordinairement de ſon trou que pendant le jour. M. Sparman a fait deſſiner de très-petits œufs cendrés, tachetés de brun & de noir, qu'il a regardés comme ceux du Sputateur, parce qu'il les a trouvés dans le même bocal que les individus de cette eſpèce, qui faiſoient partie de la collection de M. le Baron de Géer.

Nous croyons devoir parler ici d'un petit lézard ſemblable au Sputateur par la grandeur & par la forme. Nous préſumons qu'il n'en eſt qu'une variété, peut-être même dépendante du ſexe. Nous l'avons décrit d'après un individu envoyé de Saint-Domingue à M. d'Antic avec le Sputateur; & ce qui peut faire croire que ces deux lézards habitent preſque toujours enſemble, c'eſt que M. Sparman l'a trouvé dans le même bocal que les Sputateurs de la collection de

M. de Géer *(c)*: auſſi ce ſavant Naturaliſte penſe-t-il comme nous, qu'il n'en eſt peut-être qu'une variété. L'individu que nous avons décrit a deux pouces deux lignes de longueur totale, & la queue quatorze lignes; il a, ainſi que le Sputateur, le bout des doigts garni de pelotes écailleuſes, que nous n'avons remarquées dans aucun autre lézard. Sa couleur, qui eſt le ſeul caractère par lequel il diffère du Sputateur, eſt aſſez uniforme; le deſſous du corps eſt d'un gris ſale, mêlé de couleur de chair, & le deſſus d'un gris un peu plus foncé, varié par de très-petites ondes d'un brun noirâtre, qui forment des raies longitudinales. L'individu décrit par M. Sparman, différoit de celui que nous avons vu, en ce que le bout de la queue étoit dénué d'écailles, apparemment par une ſuite de quelqu'accident.

(c) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Stockolm, année 1784, ſecond trimeſtre.*






De Seve d.

LE GECKO. *grandeur de trois quarts de Nature.* A et B. *grandeur de Nature.*



# CINQUIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Dont les doigts ſont garnis pardeſſous de grandes écailles, qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits* (*).

## LE GECKO (*a*).

De tous les Quadrupèdes ovipares, dont nous publions l'hiſtoire, voici le premier qui paroiſſe renfermer un poiſon mortel. Nous n'avons vu, en quelque ſorte, juſ-

(*) On peut voir, dans la planche qui repréſente le Gecko, l'arrangement de ces écailles au-deſſous des doigts.

(*a*) Tockaie, *par les Siamois.*
Le Gecko. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lac. Gecko, 21. *Linn. amphib. rept.*
*Séba 1, tab. 108, fig. 2, 5, 8 & 9.*
Gekko teres., 57. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Haſſelq. Iter. 306.* Lacerta Gecko.

qu'ici les animaux ſe développer, leurs propriétés augmenter & leurs forces s'accroître, que pour ajouter au nombre des êtres vivans, pour contrebalancer l'action deſtructive des élémens & du tems; ici la Nature paroît, au contraire, agir contre elle-même; elle exalte dans un lézard, dont l'eſpèce n'eſt que trop féconde, une liqueur corroſive, au point de porter la corruption & le dépériſſement dans tous les animaux que pénètre cette humeur active; au lieu de ſources de reproduction & de vie, on diroit qu'elle ne prépare dans le Gecko que des principes de mort & d'anéantiſſement.

Ce lézard funeſte, & qui mérite toute notre attention par ſes qualités dangereuſes, a quelque reſſemblance avec le caméléon; ſa tête, preſque triangulaire, eſt grande en comparaiſon du corps; les yeux ſont gros, la langue eſt plate, revêtue de petites écailles, & le bout en eſt échancré. Les dents ſont aigues, & ſi fortes, ſuivant Bontius, qu'elles peuvent faire impreſſion ſur des corps très-durs, & même ſur l'acier. Le Gecko eſt preſque entièrement couvert de petites verrues plus ou moins ſaillantes; le deſſous des cuiſſes eſt garni d'un rang de tubercules élevés & creux, comme

---

*Gron. mus. 2, page 78, N. 53.* Salamandra.

*Bont. jav. Lib. II, Cap. V, fol. 57.* Salamandra indica.

*Jobi Ludolphi alias Leut-Holf dicti, Hiſtoria Æthiopica, Lib. I, Caput XIII, ſect. 5. Ejuſdem commentarius, fol. 167.*

dans l'iguane, le lézard gris, le lézard vert, l'améiva, le cordyle, le marbré, le galonné, &c. Les pieds ſont remarquables par des écailles ovales plus ou moins échancrées dans le milieu, auſſi larges que la ſurface inférieure de ces mêmes doigts, & diſpoſées régulièrement au-deſſus les unes des autres comme les ardoiſes ou les tuiles des toits; elles revêtent le deſſous des doigts, dont les côtés ſont garnis d'une petite membrane, qui en augmente la largeur, ſans cependant les réunir. M. Linné dit que le Gecko n'a point d'ongles, mais dans tous les individus conſervés au Cabinet du Roi, nous avons vu le ſecond, le troiſième, le quatrième & le cinquième doigt de chaque pied, garnis d'un ongle très-aigu, très-court & très-recourbé, ce qui s'accorde fort bien avec l'habitude de grimper qu'a le Gecko, ainſi qu'avec la force avec laquelle il s'attache aux divers corps qu'il touche.

Il en eſt donc des lézards comme d'autres animaux bien différens, & par exemple des oiſeaux. Les uns ont les doigts des pieds entièrement diviſés; d'autres les ont réunis par une peau plus ou moins lâche; d'autres ramaſſés en deux paquets, & d'autres enfin ont leurs doigts libres, mais cependant garnis d'une membrane qui en augmente la ſurface.

La queue du Gecko eſt communément un peu plus longue que le corps; quelquefois cependant elle eſt plus courte: elle eſt ronde, menue, & couverte d'anneaux

ou de bandes circulaires très-ſenſibles; chacune de ces bandes eſt composée de pluſieurs rangs de très-petites écailles dans le nombre & dans l'arrangement deſquelles on n'obſerve aucune régularité, ainſi que nous nous en ſommes aſſurés par la comparaiſon de pluſieurs individus; c'eſt ce qui explique les différences qu'on a remarquées dans les deſcriptions des Naturaliſtes qui avoient compté trop exactement dans un ſeul individu, les rangs & le nombre de ces très-petites écailles.

Suivant Bontius, la couleur du Gecko eſt d'un vert clair, tacheté d'un rouge très-éclatant. Ce même Obſervateur dit qu'on appelle *Gecko* le lézard dont nous nous occupons, parce que ce mot imite le cri qu'il jette, lorſqu'il doit pleuvoir, ſur-tout vers la fin du jour. On le trouve en Egypte, dans l'Inde, à Amboine, aux autres iſles Moluques, &c. Il ſe tient de préférence dans les creux des arbres à-demi pourris, ainſi que dans les endroits humides; on le rencontre auſſi quelquefois dans les maiſons, où il inſpire une grande frayeur, & où on s'empreſſe de le faire périr. Bontius a écrit en effet que ſa morſure eſt venimeuſe, au point que ſi la partie affectée n'eſt pas retranchée ou brûlée, on meurt avant peu d'heures. L'attouchement ſeul des pieds du Gecko eſt même très-dangereux, & empoiſonne, ſuivant pluſieurs Voyageurs, les viandes ſur leſquelles il marche : l'on a cru qu'il les infectoit par ſon urine, que Bontius regarde comme un poiſon des

des plus corrosifs; mais ne seroit-ce pas aussi par l'humeur qui peut suinter des tubercules crêux placés sur la face inférieure de ses cuisses? Son sang & sa salive, ou plutôt une sorte d'écume, une liqueur épaisse & jaune, qui s'épanche de sa bouche lorsqu'il est irrité, ou lorsqu'il éprouve quelqu'affection violente, sont regardés de même comme des venins mortels, & Bontius, ainsi que Valentin, rapportent que les habitans de Java s'en servoient pour empoisonner leurs flèches.

Hasselquist assure aussi que les doigts du Gecko répandent un poison, que ce lézard recherche les corps imprégnés de sel marin, & qu'en courant dessus, il laisse après lui un venin très-dangereux. Il vit, au Caire, trois femmes prêtes à mourir, pour avoir mangé du fromage récemment salé, & sur lequel un Gecko avoit déposé son poison. Il se convainquit de l'âcreté des exhalaisons des pieds du Gecko, en voyant un de ces lézards courir sur la main de quelqu'un qui vouloit le prendre : toute la partie sur laquelle le Gecko avoit passé, fut couverte de petites pustules, accompagnées de rougeur, de chaleur, & d'un peu de douleur, comme celles qu'on éprouve quand on a touché des orties. Ce témoignage formel vient à l'appui de ce que Bontius dit avoir vu. Il paroît donc que, dans les contrées chaudes de l'Inde & de l'Egypte, les Gecko contiennent un poison dangereux, & souvent mortel; il n'est donc

pas ſurprenant qu'on fuie leur approche, qu'on ne les découvre qu'avec horreur, & qu'on s'efforce de les éloigner ou de les détruire. Il ſe pourroit cependant que leurs qualités malfaiſantes variaſſent ſuivant les pays, les ſaiſons, la nourriture, la force, & l'état des individus *(b)*.

Le Gecko, ſelon Haſſelquiſt, rend un ſon ſingulier, qui reſſemble un peu à celui de la grenouille, & qu'il eſt ſur-tout facile d'entendre pendant la nuit. Il eſt heureux que ce lézard, dont le venin eſt ſi redoutable, ne ſoit pas ſilencieux, comme pluſieurs autres Quadrupèdes ovipares, & que ſes cris très-diſtincts & particuliers puiſſent avertir de ſon approche, & faire éviter ſes dangereux poiſons. Dès qu'il a plû, il ſort de ſa retraite; ſa démarche eſt aſſez lente : il va à la chaſſe des fourmis & des vers. C'eſt à tort que Wurſbainius a prétendu dans ſon livre, intitulé : *Salamandrologia*, que les Gecko ne pondoient point. Leurs œufs ſont ovales, & communément de la groſſeur d'une noiſette. On peut en voir la figure dans la planche de Séba, déjà citée. Les femelles ont ſoin de les couvrir d'un peu de terre, après les avoir déposés; & la chaleur du ſoleil les fait éclore.

---

(*b*) Les Indiens prétendent que la racine de Curuma (terre mérite ou ſafran Indien) eſt un très-bon remède contre la morſure du Gecko. *Bontius, à l'endroit déjà cité.*

Les Mathématiciens Jésuites, envoyés dans les Indes orientales par Louis XIV, ont décrit & figuré un lézard du Royaume de Siam, nommé *tokaie*, & qui est évidemment le même que le Gecko. L'individu qu'ils ont examiné, avoit un pied six lignes de long, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue *(c)*. Les Siamois appellent ce lézard *tokaie*, pour imiter le cri qu'il jette; ce qui prouve que le cri de ce Quadrupède ovipare est composé de deux sons proférés durement, difficiles à rendre, & que l'on a cherché à exprimer, tantôt par *tokaie*, tantôt par *Gecko*.

(*c*) *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, tome 3, article du Tockaie.*





# LE GECKOTTE (a).

NOUS CONSERVONS ce nom à un lézard qui a une si grande reſſemblance avec le gecko, qu'il eſt très-difficile de ne pas les confondre l'un avec l'autre, quand on ne les examine pas de près. Les Naturaliſtes n'ont même indiqué encore aucun des vrais caractères qui les diſtinguent. M. Linné ſeulement a dit que ces deux lézards ont le même port & la même forme, mais que le Geckotte, qu'il appelle *le mauritanique*, a la queue étagée, & que le gecko ne l'a point. Cette différence n'eſt réelle que pendant la jeuneſſe du Geckotte; lorſqu'il eſt un peu âgé, ſa queue eſt au contraire beaucoup moins étagée que celle du gecko.

Ces deux Quadrupèdes ovipares ſe reſſemblent ſurtout par la conformation de leurs pieds. Les doigts du Geckotte ſont comme ceux du gecko, garnis de mem-

(a) Le Geckotte. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Lacerta mauritanica, 11. *Linn. amphib. reptilia.*

*Seba, mus. 1, tab. 108, fig. 1, 3, 4, 6 & 7.*

Gecko verticillatus, 56. Gecko muricatus, 58. *Laurenti ſpecimen medicum.*

branes, qui ne les réuniſſent pas, mais qui en élargiſſent la ſurface; ils ſont également revêtus par-deſſous d'un rang d'écailles ovales, larges, plus ou moins échancrées, & qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits. Mais, en examinant attentivement un grand nombre de gecko & de Geckotte de divers pays, conſervés au Cabinet du Roi, nous avons vu que ces deux eſpèces différoient conſtamment l'une de l'autre par trois caractères très-ſenſibles. Premièrement, le Geckotte a le corps plus court & plus épais que le gecko; ſecondement, il n'a point au-deſſous des cuiſſes un rang de tubercules comme le gecko; & troiſièmement, ſa queue eſt plus courte & plus groſſe. Tant qu'il eſt encore jeune, elle eſt recouverte d'écailles, chargées chacune d'un tubercule en forme d'aiguillon, & qui, par leurs diſpoſitions, la font paroître garnie d'anneaux écailleux : mais à meſure que l'animal grandit, les anneaux les plus voiſins de l'extrémité de la queue diſparoiſſent; bientôt il n'en reſte plus que quelques-uns près de ſon origine, qui s'oblitèrent enfin comme les autres, de telle ſorte que quand l'animal eſt parvenu à-peu-près à ſon entier développement, on n'en voit plus aucun autour de la queue : elle eſt alors beaucoup plus groſſe & plus courte en proportion que dans le premier âge; & elle n'eſt plus couverte que de très-petites écailles, qui ne préſentent aucune apparence d'anneaux. Le Geckotte eſt le ſeul lézard dans

lequel on ait remarqué ce changement ſucceſſif dans les écailles de la queue. Les tubercules ou aiguillons qui la revêtent pendant qu'il eſt jeune, ſe retrouvent ſur le corps de ce lézard, ainſi que ſur les pattes; ils ſont plus ou moins ſaillans, & ſur certaines parties, telles que le derrière de la tête, le cou, & les côtés du corps, ils ſont ronds, pointus, entourés de tubercules plus petits, & diſpoſés en forme de roſette.

Le Geckotte habite preſque les mêmes pays que le gecko, ce qui empêche de regarder ces deux animaux comme deux variétés de la même eſpèce, produites par une différence de climat. On le trouve dans l'iſle d'Amboine, dans les Indes, & en Barbarie, d'où M. Brander l'a envoyé à M. Linné. L'on peut voir, au Cabinet du Roi, un très-petit Quadrupède ovipare, qui y a été adreſſé ſous le nom de lézard de Saint-Domingue; c'eſt évidemment un Geckotte; & peut-être cette eſpèce ſe trouve-t-elle en effet dans le nouveau monde. On la rencontre vers les contrées tempérées, juſques dans la partie méridionale de la Provence, où elle eſt très-commune *(b)*.

On l'y appelle *tarente*, nom qui a été donné au

---

(*b*) *Note communiquée par M. Olivier, qui a bien voulu nous faire part des obſervations qu'il a faites ſur les habitudes de cette eſpèce de lézard.*

ſtellion, & à une variété du lézard vert, ainſi que nous l'avons vu. On le trouve dans les maſures, & dans les vieilles maiſons, où il fuit les endroits frais, bas, & humides, & où il ſe tient communément ſous les toits. Il ſe plaît à une expoſition chaude; il aime le ſoleil : il paſſe l'hiver dans des fentes & dans des crevaſſes, ſous les tuiles, ſans y éprouver cependant un engourdiſſement parfait; car, lorſqu'on le découvre, il cherche à ſe ſauver, en marchant lourdement. Dès les premiers jours du printems, il ſort de ſa retraite, & va ſe réchauffer au ſoleil; mais il ne s'écarte pas beaucoup de ſon trou, & il y rentre au moindre bruit: dans les fortes chaleurs, il ſe meut fort vîte, quoiqu'il n'ait jamais l'agilité de pluſieurs autres lézards. Il ſe nourrit principalement d'inſectes. Il ſe crampone facilement, par le moyen de ſes ongles crochus, & des écailles qu'il a ſous les pieds; auſſi peut-il courir, non-ſeulement le long des murs, mais encore au-deſſous des planchers, & M. Olivier, que nous venons de citer, l'a vu demeurer immobile pendant très-long-tems ſous la voûte d'une égliſe.

Il reſſemble donc au gecko, par ſes habitudes, autant que par ſa forme. On a dit qu'il étoit venimeux, peut-être à cauſe de tous ſes rapports avec ce dernier Quadrupède ovipare, qui, ſuivant un très-grand nombre de Voyageurs, répand un poiſon mortel. M. Olivier

aſſure cependant qu'aucune obſervation ne le prouve, & que ce lézard cherche toujours à s'échapper lorſqu'on le ſaiſit.

Les Geckottes ne ſortent point de leur trou lorſqu'il doit pleuvoir; mais jamais ils n'annoncent la pluie par quelques cris, ainſi qu'on l'a dit des gecko; & M. Olivier en a ſouvent pris avec des pinces, ſans qu'ils fiſſent entendre aucun ſon.



LA TÊTE-PLATE.




De Seve del. M. lhe Rousselet Sc.

LA TÊTE PLATE, *grandeur de moitié de Nature. La fig. B. grandeur de Nature.*



# LA TÊTE-PLATE.

NOUS NOMMONS ainſi un lézard qui n'a encore été indiqué par aucun Naturaliſte. Peu de Quadrupèdes ovipares ſont auſſi remarquables par la ſingularité de leur conformation. Il paroît faire la nuance entre plusieurs eſpèces de lézards: il ſemble particulièrement tenir le milieu entre le caméléon, le gecko & la ſalamandre aquatique; il a les principaux caractères de ces trois eſpèces. Sa tête, ſa peau & la forme générale de ſon corps reſſemblent à celles du caméléon; ſa queue à celle de la ſalamandre aquatique, & ſes pieds à ceux du Gecko: auſſi aucun lézard n'eſt-il plus aiſé à reconnoître, à cauſe de la réunion de ces trois caractères ſaillans; il en a d'ailleurs de très-marqués, qui lui ſont particuliers.

Sa tête, dont la forme nous a ſuggéré le nom que nous donnons à ce lézard, eſt très-aplatie; le deſſous en eſt entièrement plat; l'ouverture de la gueule s'étend juſqu'au-delà des yeux; les dents ſont très-petites & en très-grand nombre; la langue eſt plate, fendue & aſſez ſemblable à celle du Gecko. La mâchoire

inférieure eſt ſi mince, qu'au premier coup-d'œil on ſeroit tenté de croire que l'animal a perdu une portion de ſa tête, & que cette mâchoire lui manque. La tête eſt d'ailleurs triangulaire, comme celle du caméléon; mais le triangle qu'elle forme eſt très-alongé, & elle ne préſente point l'eſpèce de caſque, ni les dentelures qu'on remarque ſur cette dernière. Elle eſt articulée avec le corps, de manière à former en deſſous un angle obtus, ce qui ne ſe retrouve pas dans la plupart des autres Quadrupèdes ovipares. Elle eſt très-grande; ſa longueur eſt à-peu-près la moitié de celle du corps; les yeux ſont très-gros & très-proéminens; la cornée laiſſe appercevoir fort diſtinctement l'iris, dont la prunelle conſiſte en une fente verticale, comme celle des yeux du Gecko, & qui doit être très-ſuſceptible de ſe dilater, ou de ſe contracter, pour recevoir ou repouſſer la lumière. Les narines ſont placées preſqu'au bout du muſeau, qui eſt mouſſe, & qui fait le ſommet de l'eſpèce de triangle alongé, formé par la tête. Les ouvertures des oreilles ſont très-petites; elles occupent les deux autres angles du triangle, & ſont placées auprès des coins de la gueule; la peau du deſſous du cou forme des plis: le deſſous du corps eſt entièrement plat.

Les quatre pieds du lézard à tête-plate ſont chacun diviſés en cinq doigts; ces doigts ſont réunis à leur origine par la peau des jambes qui les re-

couvre pardeſſus & pardeſſous ; mais ils ſont enſuite très-diviſés ; ſur-tout ceux de derrière, dont le doigt intérieur eſt ſéparé des autres, comme dans beaucoup de lézards, de manière à repréſenter une ſorte de pouce. Vers leur extrémité, ils ſont garnis d'une membrane qui les élargit, comme ceux du Gecko & du Geckotte ; & à cette même extrémité, ils ſont revêtus pardeſſous de lames ou écailles qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits ; elles ſont communément au nombre de vingt, & placées ſur deux rangs qui s'écartent un peu l'un de l'autre au bout du doigt ; le petit intervalle qui ſépare ces deux rangs, renferme un ongle très-crochu, très-fort, & replié en deſſous.

La queue eſt menue, & beaucoup plus courte que le corps ; elle paroît très-large & très-aplatie, parce qu'elle eſt revêtue d'une membrane qui s'étend de chaque côté, & lui donne la forme d'une ſorte de rame. Il eſt aiſé cependant de diſtinguer la véritable queue que cette membrane recouvre, & qui préſente pardeſſus & pardeſſous une petite ſaillie longitudinale. Cette partie membraneuſe n'eſt point comme dans la ſalamandre aquatique, placée verticalement ; mais elle forme des deux côtés une large bande horizontale.

La peau qui revêt la tête, le corps, les pattes & la queue du lézard à tête plate, tant deſſus que deſſous, eſt garnie d'un très-grand nombre de petits points ſaillans, plus ou moins apparens, qui ſe touchent & la font

paroître chagrinée; & ce qui conſtitue un caractère juſqu'à préſent particulier au lézard à tête plate, c'eſt que la partie ſupérieure de tout le corps eſt diſtinguée de la partie inférieure par une prolongation de la peau qui règne en forme de membrane frangée depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, & qui s'étend également ſur les quatre pattes, dont elle diſtingue de même le deſſus d'avec le deſſous.

Ce lézard n'a encore été trouvé qu'en Afrique; il paroît fort commun à Madagaſcar, puiſque l'on peut voir, dans la collection du Cabinet du Roi, quatre individus de cette eſpèce envoyés de cette Iſle. Cette collection en renferme auſſi un cinquième, que M. Adanſon a rapporté du Sénégal; & c'eſt ſur ces cinq individus, dont la conformation eſt parfaitement ſemblable, que j'ai fait la deſcription que l'on vient de lire. Le plus grand a de longueur totale huit pouces ſix lignes, & la queue a deux pouces quatre lignes de longueur. Aucun Naturaliſte n'a encore rien écrit touchant cet animal; mais il a été vu à Madagaſcar par M. Bruyères, de la Société royale de Montpellier, qui a bien voulu me communiqner ſes obſervations au ſujet de ce Quadrupède ovipare. La couleur du lézard à tête-plate, n'eſt point fixe; ainſi que celle de pluſieurs autres lézards; mais elle varie, comme celle du caméléon, & préſente ſucceſſivement ou tout-à-la-fois pluſieurs nuances de rouge, de jaune,

de vert & de bleu. Ces effets obſervés par M. Bruyères, nous paroiſſent dépendre des différens états de l'animal, ainſi que dans le caméléon; & ce qui nous le perſuade, c'eſt que la peau du lézard à tête-plate eſt preſque entièrement ſemblable à celle du caméléon. Mais, dans ce dernier, les variations de couleur s'étendent ſur la peau du ventre, au lieu que, dans le lézard dont il eſt ici queſtion, tout le deſſous du corps, depuis l'extrémité des mâchoires juſqu'au bout de la queue, préſente toujours une couleur jaune & brillante.

M. Bruyères penſe, avec toute raiſon, que le lézard que nous nommons *tête-plate*, eſt le même que celui que Flaccourt a déſigné par le nom de *Famo-cantrata*, & que ce Voyageur a vu dans l'Iſle de Madagaſcar *(a)*: c'eſt auſſi le Famocantraton dont Dapper a parlé *(b)*.

Les Madégaſſes ne regardent le lézard à tête-plate qu'avec une eſpèce d'horreur; dès qu'ils l'apperçoivent, ils ſe détournent, ſe couvrent même les yeux, & fuient avec précipitation. Flaccourt dit qu'il eſt très-dangereux, qu'il s'élance ſur les Nègres, & qu'il s'at-

---

(a) *Hiſtoire de Madagaſcar, par Flaccourt, Chapitre* XXXVIII, *page 155.*

*Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle de M. Bomare, article du* FAMO-CANTRATON.

(b) *Dapper, deſcription de l'Afrique, page 458.*

tache ſi fortement à leur poitrine *(c)* par le moyen de la membrane frangée qui règne de chaque côté de ſon corps, qu'on ne peut l'en ſéparer qu'avec un raſoir. M. Bruyères n'a rien vu de ſemblable ; il aſſure que les lézards à tête-plate ne ſont point venimeux; il en a ſouvent pris à la main ; ils lui ſerroient les doigts avec leurs mâchoires, ſans que jamais il lui ſoit ſurvenu aucun accident. Il eſt tenté de croire que la peur que cet animal inſpire aux Nègres, vient de ce que le lézard ne fuit point à leur approche, & qu'au contraire il va toujours au-devant d'eux la gueule béante, quelque bruit que l'on faſſe pour le détourner; c'eſt ce qui l'a fait nommer par des matelots françois *le Sourd* ; nom que l'on a donné auſſi dans quelques Provinces de France à la ſalamandre terreſtre. Ce lézard vit ordinairement ſur les arbres, ainſi que le caméléon ; il s'y retire dans des trous, d'où il ne ſort que la nuit, &, dans les tems pluvieux, on le voit alors ſauter de branche en branche avec agilité ; ſa queue lui ſert à ſe ſoutenir, quoique courte; il la replie autour des petits rameaux; s'il tombe à terre, il ne peut plus s'élancer; il ſe traîne juſqu'à l'arbre qui eſt le plus à ſa portée ; il y grimpe, & y recommence à ſauter de branche en branche. Il

---

(*c*) Le nom de *Famocantrata* que l'on a donné à ce lézard dans l'Iſle de Madagaſcar, ſignifie *qui ſaute à la poitrine*.

marche avec peine, ainſi que le caméléon; & ce qui nous paroît devoir ajouter à la difficulté avec laquelle il ſe meut quand il eſt à terre, c'eſt que ſes pattes de devant ſont plus courtes que celles de derrière, ainſi que dans les autres lézards, & que cependant ſa tête forme pardeſſous un angle avec le corps, de telle ſorte, qu'à chaque pas qu'il fait, il doit donner du nez contre terre. Cette conformation lui eſt au contraire favorable lorſqu'il s'élance ſur les arbres, ſa tête pouvant alors ſe trouver très-ſouvent dans un plan horizontal. Le lézard à tête-plate ne ſe nourrit que d'inſectes; il a preſque toujours la gueule ouverte pour les ſaiſir, & elle eſt intérieurement enduite d'une matière viſqueuſe, qui les empêche de s'échapper.

Séba a donné la figure d'un lézard qu'il dit fort rare, qui, ſuivant lui, ſe trouve en Egypte & en Arabie, & qui doit avoir beaucoup de rapports avec notre lézard à tête-plate: mais ſi la deſcription & le deſſin en ſont exacts, ils appartiennent à deux eſpèces différentes. On s'en convaincra, en comparant la deſcription que nous venons de donner, avec celle de Séba *(d)*. En effet ſon lézard a, comme le nôtre, les doigts garnis de membranes, ainſi que les deux

---

(*d*) *Séba, vol. 2, planche 103, fig. 2.*

côtés de la queue; mais il en diffère en ce que ſa tête & ſon corps ne ſont point aplatis; qu'il n'a point la membrane frangée dont nous avons parlé; que les pieds de derrière ſont preſque entièrement palmés; que la queue eſt ronde, beaucoup plus longue que le corps; & que la membrane qui en garnit les côtés, eſt aſſez profondément feſtonnée.



SIXIÈME DIVISION.



De Seve Del. Marg. Ad. Renou Sculp.

LE SEPS *grandeur de Nature.*

# SIXIÈME DIVISION.

## LÉZARDS

*Qui n'ont que trois doigts aux pieds de devant & aux pieds de derrière.*

## LE SEPS (a).

LE SEPS doit être considéré de près, pour n'être pas confondu avec les serpens. Ce qui en effet distingue principalement ces derniers d'avec les lézards, c'est le défaut de pattes & d'ouvertures pour les oreilles : mais on ne peut remarquer que difficilement l'ouverture des oreilles du Seps; & ses pattes sont presqu'invisibles par leur extrême petitesse. Lorsqu'on le regarde, on croiroit voir un serpent, qui, par

(a) La Cicigna, *en Sardaigne.*
Le Seps. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Seps, *17. Linn. amphib. rept.*

une eſpèce de monſtruoſité, ſeroit né avec deux petites pattes auprès de la tête, & deux autres, très-éloignées, ſituées auprès de l'origine de la queue. On le croiroit d'autant plus, que le Seps a le corps très-long & très-menu, & qu'il a l'habitude de ſe rouler ſur lui-même comme les ſerpens (*b*). A une certaine diſtance, on ſeroit même tenté de ne prendre ſes pieds que pour des appendices informes. Le Seps fait donc une des nuances qui lient d'aſſez près les Quadrupèdes ovipares avec les vrais reptiles. Sa forme peu prononcée, ſon caractère ambigu, doivent contribuer à le faire reconnoître. Ses yeux ſont très-petits, les ouvertures des oreilles bien moins ſenſibles que dans la plupart des lézards: la queue finit par une pointe très-aiguë; elle eſt communément très-courte; cependant elle étoit auſſi longue que le corps dans l'individu décrit par M. Linné, & qui faiſoit partie de la collection du Prince Adolphe. Le Seps eſt couvert d'écailles quadrangulaires, qui forment en tout ſens des eſpèces de ſtries.

La couleur de ce lézard eſt en général moins foncée ſous le ventre que ſur le dos, le long duquel s'étendent deux bandes, dont la teinte eſt plus ou moins claire, & qui ſont bordées de chaque côté d'une petite raie noire.

La grandeur des Seps, ainſi que celle des autres

---

(*b*) *Hiſtoire naturelle de la Sardaigne, par M. François Cetti.*

lézards, varie suivant la température qu'ils éprouvent, la nourriture qu'ils trouvent, & la tranquillité dont ils jouissent. C'est donc avec raison que la plupart des Naturalistes ont cru ne devoir pas assigner une grandeur déterminée, comme un caractère rigoureux & distinctif de chaque espèce ; mais il n'en est pas moins intéressant d'indiquer les limites, qui, dans les diverses espèces, circonscrivent la grandeur, & sur-tout d'en marquer les rapports, autant qu'il est possible, avec les différentes contrées, les habitudes, la chaleur, &c. Les Seps, qui ne parviennent quelquefois en Provence, & dans les autres provinces méridionales de France, qu'à la longueur de cinq ou six pouces, sont longs de douze ou quinze dans des pays plus conformes à leur nature. Il y en a un au Cabinet du Roi, dont la longueur totale est de neuf pouces neuf lignes ; sa circonférence est de dix-huit lignes, à l'endroit le plus gros du corps ; les pattes ont deux lignes de longueur, & la queue est longue de trois pouces trois lignes. Celui que M. François Cetti a décrit en Sardaigne, avoit douze pouces trois lignes de long (apparemment mesure sarde.)

Les pattes du Seps sont si courtes, qu'elles n'ont quelquefois que deux lignes de long, quoique le corps ait plus de douze pouces de longueur *(c)*. A peine paroissent-elles pouvoir toucher à terre, & cependant

(c) *Histoire naturelle de la Sardaigne, pages 28 & suiv.*

le Seps les remue avec vîteſſe, & ſemble s'en ſervir avec beaucoup d'avantage, lorſqu'il marche *(d)*. Les pieds ſont diviſés en trois doigts, à peine viſibles, & garnis d'ongles, comme ceux de la plupart des autres lézards. M. Linné a compté cinq doigts dans le Seps qui faiſoit partie de la collection du Prince Adolphe de Suède ; mais nous n'en avons jamais trouvé que trois dans les individus de différens pays que nous avons décrits, & qui ſont au Cabinet du Roi, avec quelque attention que nous les ayons conſidérés, & quoique nous nous ſoyons ſervis de très-fortes loupes.

C'eſt au Seps que l'on doit rapporter le lézard indiqué par Ray, ſous le nom de *Seps*, ou de *lézard chalcide ;* M. Linné nous paroît s'être trompé *(e)* en appellant ce dernier lézard *chalcide*, & en le ſéparant du Seps *(f)*. La deſcription que l'on trouve dans Ray convient très-bien à ce dernier animal ; les raies noires le long du dos, & la forme rhomboïdale des écailles que Ray attribue à ſon lézard, ſont en effet des caractères diſtinctifs du Seps *(g)*. Le lézard déſigné par

---

(d) *Hiſtoire naturelle de la Sardaigne, pages 28 & ſuiv.*

(e) Voyez, dans cette Hiſtoire naturelle, l'article du chalcide.

(f) *Syſtema naturæ amphib. reptilia. Lacertæ, editio 13.*

(g) « Seps ſerpens pedatus potius eſt quàm Lacerta. Parvus erat, » rotundus, lineis nigris in dorſo parallelis ſecundum longitudinem

Columna, ſous le nom de Seps ou de chalcide *(h)*, ſéparé du Seps par M. Linné, & appellé chalcide par ce grand Naturaliſte, eſt auſſi une ſimple variété du Seps, aſſez voiſine de celle que l'on trouve aux environs de Rome, ainſi qu'en Provence, & dont on conſerve un individu au Cabinet du Roi. Le lézard de Columna avoit, à la vérité, deux pieds de long, tandis que le Seps des environs de Rome, que l'on peut voir au Cabinet du Roi, n'a que ſept pouces huit lignes de longueur; mais il préſentoit les caractères qui diſtinguent les véritables Seps.

L'animal que M. Linné a rangé parmi les ſerpens, qu'il a appellé *Anguis Quadrupède*, & qu'il dit habiter dans l'iſle de Java *(i)*, eſt de même un véritable Seps; tous les caractères rapportés par M. Linné conviennent à ce dernier lézard, excepté le défaut d'ouvertures pour les oreilles, & les cinq doigts de chaque pied; mais M. Linné ajoutant que ces doigts ſont ſi petits, qu'on a bien de la peine à les appercevoir, on peut croire que l'on en aura aiſément compté deux de trop. D'ailleurs les ouvertures des oreilles du Seps ſont

---

ductis diſtinctus .... in acutam caudam deſinebat .... ſquamæ reticulatæ, & rhomboides. » *Ray, Synopſis animalium, fol. 272.*

(*h*) *Fabii columnæ ecphra.* Seps, Lacerta chalcidica, ſeu chalcides.

(*i*) *Syſtema naturæ amphib., editio 13, tom. 1, fol. 390.*

quelquefois si petites, qu'il paroît en manquer absolument.

C'est également au Seps qu'il faut rapporter les lézards nommés vers serpentiformes d'Afrique, & dont M. Linné a fait une espèce particulière sous le nom d'*Anguina*. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur la planche de Séba, citée par le Naturaliste Suédois; la forme de la tête, la longueur du corps, la disposition des écailles, la position & la brièveté des quatres pattes se retrouvent dans ces prétendus vers comme dans le Seps *(k)*; & ce n'est que parce qu'on ne les a pas regardés d'assez près, qu'on a attribué des pieds non-divisés à ces animaux, que M. Linné s'est cru obligé par-là de séparer des autres lézards. Suivant Séba, les Grecs ont connu ces Quadrupèdes; ils ont même cru être informés de leurs habitudes en certaines contrées, puisqu'ils les ont nommés *acheloi* & *elyoi*, pour désigner leur séjour au milieu des eaux troubles & bourbeuses. On les rencontre au Cap de Bonne-espérance, vers la baie de la Table, parmi les rochers qui bordent la rivière. Suivant la figure de Séba, ces Seps du Cap de Bonne-espérance, ont la queue beaucoup plus longue que le corps *(l)*.

---

(*k*) *Systema naturæ amphibia reptilia, edit. 13, vol. 1, page 371.*

(*l*) *Séba 2, planche 68, fig. 7 & 8.*

Columna, en difféquant un Seps femelle, en tira quinze fœtus vivans, dont les uns étoient déjà fortis de leurs membranes, & les autres étoient encore enveloppés dans une pellicule diaphane & renfermés dans leurs œufs comme les petits des vipères. Nous remarquerons une manière femblable de venir au jour dans les petits de la falamandre terreftre; & ainfi non-feulement les diverfes efpèces de lézards ont entr'elles de nouvelles analogies; mais l'ordre entier des Quadrupèdes ovipares fe lie de nouveau avec les ferpens, avec les poiffons cartilagineux & d'autres poiffons de différens genres, parmi lefquels les petits de plufieurs efpèces fortent auffi de leurs œufs dans le ventre même de leur mère.

Plufieurs Naturaliftes ont cru que le Seps étoit une efpèce de falamandre. On a accufé la falamandre d'être venimeufe; on a dit que le Seps l'étoit auffi. Il y a même long-tems que l'on a regardé ce lézard comme un animal malfaifant, le nom de Seps que les Anciens lui ont appliqué, ainfi qu'au chalcide, ayant été auffi attribué, par ces mêmes Anciens, à des ferpens très-venimeux, à des mille-pieds & à d'autres bêtes dangereufes. Ce mot Seps dérivé de σηπω (*Sepo, je corromps*) peut être regardé comme un nom générique que les Anciens donnoient à la plupart des animaux dont ils redoutoient les poifons, à quelque ordre d'ailleurs qu'ils les rapportaffent. On peut croire auffi

qu'ils ont très-souvent confondu, ainsi que le plus grand nombre des Naturalistes venus après eux, le chalcide & le Seps qu'ils ont appellés tous deux non-seulement du nom générique de Seps, mais encore du nom particulier de chalcide (m).

Quoi qu'il en soit, les observations de M. Sauvage paroissent prouver que le Seps n'est point venimeux dans les provinces méridionales de France. Suivant ce Naturaliste, la morsure des Seps n'a jamais été suivie d'aucun accident : il rapporte en avoir vu manger par une poule, sans qu'elle en ait été incommodée. Il ajoute que la poule ayant avalé un petit Seps par la tête sans l'écraser, il vit ce lézard s'échapper du corps de la poule, comme les vers de terre de celui des canards. La poule le saisit de nouveau; il s'échappa de même; mais à la troisième fois elle le coupa en deux. M. Saumvage conclut même, de la facilité avec laquelle ce petit lézard se glisse dans les intestins, qu'il produiroit un meilleur effet dans certaines maladies, que le plomb & le vif argent (n). M. François Cetti dit aussi que, dans toute la Sardaigne, il n'a jamais entendu parler d'aucun accident causé par la morsure du Seps, que

(m) *Conradi Gesneri, Hist. anim. Liber II. De Quadrup. ovip.; fol. 1.*

(n) *Mémoire, sur la nature des animaux venimeux, couronné par l'Académie de Rouen, en 1754.*

tout

tout le monde y regarde comme un animal innocent. Seulement, ajoute-t-il, lorſque les bœufs ou les chevaux en ont avalé avec l'herbe qu'ils paiſſent, leur ventre s'enfle & ils ſont en danger de mourir, ſi on ne leur fait pas prendre une boiſſon préparée avec de l'huile, du vinaigre & du ſoufre *(o)*.

Le Seps paroît craindre le froid plus que les tortues terreſtres & pluſieurs autres Quadrupèdes ovipares ; il ſe cache plutôt dans la terre aux approches de l'hiver. Il diſparoît en Sardaigne, dès le commencement d'Octobre, & on ne le trouve plus que dans des creux ſouterrains ; il en ſort au printems pour aller dans les endroits garnis d'herbe, où il ſe tient encore pendant l'été, quoique l'ardeur du ſoleil l'ait deſſéchée *(p)*.

M. Thunberg a donné, dans les Mémoires de l'Académie de Suède *(q)*, la deſcription d'un lézard qu'il nomme *abdominal*, qui ſe trouve à Java & à Amboine, qui a les plus grands rapports avec le Seps & qui n'en diffère que par la très-grande brièveté de ſa queue & le nombre de ſes doigts. Mais comme il paroît que M. Thunberg n'a pas vu cet animal vivant, & que, dans la deſcription qu'il en donne, il dit que

---

(*o*) *M. François Cetti, à l'endroit déjà cité.*

(*p*) *Idem, Ibidem.*

(*q*) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, trimeſtre d'Avril 1787.*

l'extrémité de la queue étoit nue & ſans écailles, on peut croire que l'individu, obſervé par ce ſavant Profeſſeur, avoit perdu une partie de ſa queue par quelque accident. D'ailleurs nous nous ſommes aſſurés que la longueur de la queue des Seps étoit en général très-variable. D'un autre côté, M. Thunberg avoue qu'on ne peut à l'œil nu diſtinguer qu'avec beaucoup de peine les doigts de ſon lézard abdominal. Il pourroit donc ſe faire que l'animal eût été altéré après ſa mort, de manière à préſenter l'apparence de cinq petits doigts à chaque pied, quoique réellement il n'y en aît que trois, ainſi que dans les Seps, auxquels il faudroit dès-lors le rapporter. Si au contraire le lézard abdominal a véritablement cinq doigts à chaque pied, il faudra le regarder comme une eſpèce diſtincte du Seps, & le comprendre dans la quatrième diviſion où il pourroit être placé à la ſuite du ſputateur. Au reſte, perſonne ne peut mieux éclaircir ce point d'Hiſtoire naturelle, que M. Thunberg.





Desève del. L. Legrand sculp.

LE CHALCIDE, *grandeur de Nature.*

# LE CHALCIDE.

LE SEPS n'eſt pas le ſeul lézard qui, par la petiteſſe de ſes pattes à peine viſibles, & la grande diſtance qui ſépare celles de devant de celles de derrière, faſſe la nuance entre les lézards & les ſerpens; le Chalcide eſt également remarquable par la brièveté & la poſition de ſes pattes, de même que par l'alongement de ſon corps. M. Linné, & pluſieurs autres Naturaliſtes, ont regardé, ainſi que nous, le Chalcide comme différent du ſeps, & ils ont dit que ces deux lézards ſont diſtingués l'un de l'autre, en ce que le ſeps a la queue *verticillée,* tandis que le Chalcide l'a ronde, & plus longue que le corps. Quelque ſens qu'on attache à cette expreſſion *verticillée,* elle ne peut jamais repréſenter qu'un caractère vague & peu ſenſible. D'un autre côté, il n'y a rien de ſi variable que les longueurs des queues des lézards, & par conſéquent toute diſtinction ſpécifique fondée ſur ces longueurs, doit être regardée comme nulle, à moins que leurs différences ne ſoient très-grandes. Nous avons penſé d'après cela que le lézard, appellé Chalcide par M. Linné, pourroit bien n'être qu'une variété du ſeps, dont pluſieurs individus

ont la queue à-peu-près aussi longue que le corps. Nous l'avons pensé d'autant plus qu'il paroît que M. Linné n'a point vu le lézard qu'il nomme Chalcide (a). Nous avons en conséquence examiné les divers passages des Auteurs cités par M. Linné, relativement à ce Quadrupède ovipare. Nous avons comparé ce qu'ont écrit à ce sujet Aldrovande, Columna, Gronovius, Ray & Imperati : nous avons vu que tout ce que rapportent ces Auteurs, tant dans leurs descriptions que dans la partie historique, pouvoit s'appliquer au véritable seps (b). Il paroît donc qu'on doit réduire à une seule espèce les deux lézards connus sous le nom de seps & de Chalcide. Mais il y a, au Cabinet du Roi, un lézard qui ressemble au seps par l'alongement de son corps, la petitesse de ses pattes, le nombre de ses doigts, & qui est cependant d'une espèce différente de celle du seps, ainsi que nous allons le prouver. Ce lézard n'a vraisemblablement été connu d'aucun des Naturalistes modernes qui ont écrit sur le Chalcide : c'est, en quelque sorte, une espèce nouvelle

(a) L. Chalcides, 41. *Linn. amphib. rept.*
Le Chalcide. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

(b) *Aldrov. de Quadrup. digit. ovipar. Lib. I, fol. 638.*
*Columnn. ecphr. 1, fol. 35, t. 36.*
*Gronov. Zooph. 43.*
*Ray, Quadr. 272.*
*Imperat. nat. 917.*

que nous préſentons, & à laquelle nous appliquons ce nom de Chalcide, qui n'a été donné par M. Linné & les Naturaliſtes modernes qu'à une variété du ſeps.

Notre Chalcide, le ſeul que nous nommerons ainſi, diffère du ſeps par un caractère qui doit empêcher de les confondre dans toutes les circonſtances. Le deſſus & le deſſous du corps & de la queue ſont garnis dans le ſeps de petites écailles, placées les unes ſur les autres comme les ardoiſes qui couvrent nos toits; tandis que, dans le Chalcide, les écailles forment des anneaux circulaires très-ſenſibles, ſéparés les uns des autres par des eſpèces de ſillons, & qui revêtent non-ſeulement le corps, mais encore la queue.

Le corps de l'individu conſervé au Cabinet du Roi, a deux pouces ſix lignes de longueur; il eſt plus court que la queue, & entouré de quarante-huit anneaux. La tête eſt aſſez ſemblable à celle du ſeps, ainſi que nous l'avons dit, mais il n'y a aucune ouverture pour les oreilles, ce qui donne au Chalcide un rapport de plus avec les ſerpens. Les pattes ſont encore plus courtes que celles du ſeps, en proportion de la longueur du corps; elles n'ont qu'une ligne de longueur. Celles de devant ſont ſituées très-près de la tête.

Ce lézard n'a que trois doigts à chaque pied, ainſi que le ſeps. Il eſt d'une couleur ſombre, qui peut-être eſt l'effet de l'eſprit-de-vin dans lequel il a été conſervé, mais qui approche de la couleur de l'airain, que

les Grecs ont désignée par le nom de *Chalcis*, (dérivé de χαλκος *airain*) lorſqu'ils ont appliqué ce nom à un lézard.

Cet animal, qui doit habiter les contrées chaudes, a, par la conformation de ſes écailles & leur diſpoſition en anneaux, d'aſſez grands rapports avec le ſerpent *orvet*, & les autres ſerpens, que M. Linné a compris ſous la dénomination générique d'*anguis*. Il en a auſſi par-là avec pluſieurs eſpèces de vers, & ſur-tout avec un reptile, dont nous donnons l'hiſtoire à la ſuite de celle des Quadrupèdes ovipares, & qui lie l'ordre de ces derniers avec celui des ſerpens encore de plus près que le ſeps & le Chalcide.

Mais ſi les eſpèces de lézards, dont nous traitons maintenant, préſentent, en quelque ſorte, une conformation intermédiaire entre celle des Quadrupèdes ovipares, & celle des vrais reptiles, l'eſpèce ſuivante donne à ces mêmes Quadrupèdes ovipares de nouveaux rapports avec des animaux bien mieux organiſés, & particulièrement avec l'ordre des oiſeaux, par les eſpèces d'ailes dont elle a été pourvue.





De Seve del. veuve Tardieu Sc.

LE DRAGON, *grandeur de Nature*.

# SEPTIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Qui ont des membranes en forme d'ailes.*

## LE DRAGON (*a*).

A CE NOM de *Dragon*, l'on conçoit toujours une idée extraodinaire. La mémoire rappelle, avec promptitude, tout ce qu'on a lu, tout ce qu'on a ouï dire ſur ce monſtre fameux ; l'imagination s'enflamme par

(*a*) Le Dragon. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Draco volans, 1. *Linn. amphib. rept.*

*Bont. jav. Lib. V, Cap. 1, fol. 59.* Lacertus volans ſeu dracunculus indica. *The flying indian lizard.*

*Ray, Synopſis Quadrupedum, fol. 275.* Lacerta volans.

*Brad. nat. t. 9, f. 5.* Lacerta volans.

*Grim.* Lacerta volans.

*Séba 1, tab. 86, fig. 3.*

Draco major, 76. *Laurenti ſpecimen medicum.*

le ſouvenir des grandes images qu'il a préſentées au génie poëtique : une ſorte de frayeur ſaiſit les cœurs timides ; & la curioſité s'empare de tous les eſprits. Les Anciens, les Modernes ont tous parlé du Dragon. Conſacré par la religion des premiers Peuples, devenu l'objet de leur mythologie, miniſtre des volontés des Dieux, gardien de leurs tréſors, ſervant leur amour & leur haine, ſoumis au pouvoir des enchanteurs, vaincu par les demi-Dieux des tems antiques, entrant même dans les allégories ſacrées du plus ſaint des recueils, il a été chanté par les premiers Poëtes, & repréſenté avec toutes les couleurs qui pouvoient en embellir l'image : principal ornement des fables pieuſes, imaginées dans des tems plus récens, dompté par les héros, & même par les jeunes héroïnes, qui combattoient pour une loi divine ; adopté par une ſeconde mythologie, qui plaça les fées ſur le trône des anciennes enchantereſſes ; devenu l'emblême des actions éclatantes des vaillans Chevaliers, il a vivifié la Poëſie moderne, ainſi qu'il avoit animé l'ancienne : proclamé par la voix ſévère de l'Hiſtoire, par-tout décrit, par-tout célébré, par-tout redouté, montré ſous toutes les formes, toujours revêtu de la plus grande puiſſance, immolant ſes victimes par ſon regard, ſe tranſportant au milieu des nuées, avec la rapidité de l'éclair, frappant comme la foudre, diſſipant l'obſcurité des nuits par l'éclat de ſes yeux étincelans, réuniſſant l'agilité de l'aigle,

de l'aigle, la force du lion, la grandeur du ſerpent *(b)*, préſentant même quelquefois une figure humaine, doué d'une intelligence preſque divine, & adoré de nos jours dans de grands empires de l'orient, le Dragon a été tout, & s'eſt trouvé par-tout, hors dans la Nature. Il vivra cependant toujours, cet être fabuleux, dans les heureux produits d'une imagination féconde. Il embellira long-tems les images hardies d'une Poëſie enchantereſſe: le récit de ſa puiſſance merveilleuſe charmera les loiſirs de ceux qui ont beſoin d'être quelquefois tranſportés au milieu des chimères, & qui deſirent de voir la vérité parée des ornemens d'un fiction agréable: mais à la place de cet être fantaſtique, que trouvons-nous dans la réalité? Un animal, auſſi petit que foible, un lézard innocent & tranquille, un des moins armés de tous les Quadrupèdes ovipares, & qui, par une conformation particulière, a la facilité de ſe tranſporter avec agilité, & de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite. Les eſpèces d'ailes dont il a été pourvu, ſon corps de lézard, & tous ſes rapports avec les ſerpens, ont fait trouver quelque ſorte de reſſemblance éloignée entre ce petit animal & le monſtre imaginaire dont nous avons parlé, & lui ont fait donner le nom de *Dragon* par les Naturaliſtes.

---

(*b*) Il y a des ſerpens qui ont plus de quarante pieds de long.

Ces ailes ſont compoſées de ſix eſpèces de rayons cartilagineux, ſitués horizontalement de chaque côté de l'épine du dos, & auprès des jambes de devant. Ces rayons ſont courbés en arrière; ils ſoutiennent une membrane, qui s'étend le long du rayon le plus antérieur juſqu'à ſon extrémité, & va enſuite ſe rattacher, en s'arrondiſſant un peu, auprès des jambes de derrière. Chaque aile repréſente ainſi un triangle, dont la baſe s'appuie ſur l'épine du dos; du ſommet d'un triangle à celui de l'autre, il y a à-peu-près la même diſtance que des pattes de devant à celles de derrière. La membrane qui recouvre les rayons eſt garnie d'écailles, ainſi que le corps du lézard, que l'on ne peut bien voir qu'en regardant au-deſſous des ailes, & dont on ne diſtingue par-deſſus que la partie la plus élevée du dos. Ces ailes ſont conformées comme les nageoires des poiſſons, ſur-tout comme celles dont les poiſſons volans ſe ſervent pour ſe ſoutenir en l'air. Elles ne reſſemblent pas aux ailes dont les chauves-ſouris ſont pourvues, & qui ſont compoſées d'une membrane placée entre les doigts très-longs de leurs pieds de devant; elles diffèrent encore plus de celles des oiſeaux formées de membres, que l'on a appellés leurs bras: elles ont plus de rapport avec les membranes qui s'étendent des jambes de devant à celles de derrière dans le polatouche & dans le taguan, & qui leur ſervent à voltiger. Voilà donc le Dragon, qui placé, comme tous

les lézards, entre les poiſſons & les Quadrupèdes vivipares, ſe rapproche des uns par ſes rapports avec les poiſſons volans, & des autres, par ſes reſſemblances avec les polatouches & les écureuils, dont il eſt l'analogue dans ſon ordre.

Le Dragon eſt auſſi remarquable, par trois eſpèces de poches alongées & pointues, qui garniſſent le deſſous de ſa gorge, & qu'il peut enfler à volonté pour augmenter ſon volume, ſe rendre plus léger, & voler plus facilement. C'eſt ainſi qu'il peut un peu compenſer l'infériorité de ſes ailes, relativement à celles des oiſeaux, & la facilité avec laquelle ces derniers, lorſqu'ils veulent s'alléger, font parvenir l'air de leurs poumons dans diverſes parties de leur corps.

Si l'on ôtoit au Dragon ſes ailes & les eſpèces de poches qu'il porte ſous ſon goſier, il ſeroit très-ſemblable à la plupart des lézards. Sa gueule eſt très-ouverte, & garnie de dents nombreuſes & aiguës. Il a ſur le dos trois rangées longitudinales de tubercules, plus ou moins ſaillans, dont le nombre varie ſuivant les individus. Les deux rangées extérieures forment une ligne courbe, dont la convexité eſt en-dehors. Les jambes ſont aſſez longues; les doigts, au nombre de cinq à chaque pied, ſont longs, ſéparés, & garnis d'ongles crochus. La queue eſt ordinairement très-déliée, deux fois plus longue que le corps, & couverte d'écailles un peu relevées en carène. La longueur totale du Dragon n'excède guère

un pied. Le plus grand des individus de cette eſpèce conſervés au Cabinet du Roi, a huit pouces deux lignes de long, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'extrémité de la queue, qui eſt longue de quatre pouces dix lignes.

Bien différent du Dragon de la fable, il paſſe innocemment ſa vie ſur les arbres, où il vole de branche en branche, cherchant les fourmis, les mouches, les papillons, & les autres inſectes dont il fait ſa nourriture. Lorſqu'il s'élance d'un arbre à un autre, il frappe l'air avec ſes ailes, de manière à produire un bruit aſſez ſenſible, & il franchit quelquefois un eſpace de trente pas. Il habite en Aſie (c), en Afrique & en Amérique; il peut varier, ſuivant les différens climats, par la teinte de ſes écailles; mais il préſente ſouvent

(c) « Dans une petite Iſle voiſine de celle de Java, la Barbinais vit » des lézards qui voloient d'arbres en arbres, comme des cigales. Il en » tua un, dont les couleurs lui causèrent de l'étonnement par leur » variété. Cet animal étoit long d'un pied; il avoit quatre pattes comme » les lézards ordinaires. Sa tête étoit plate; *& , ſi bien percée au milieu, » qu'on y auroit pu paſſer une aiguille ſans le bleſſer.* Ses ailes étoient » fort déliées & reſſembloient à celles du poiſſon volant. Il avoit, autour » du cou, une eſpèce de fraiſe ſemblable à celle que les coqs ont au- » deſſous du goſier. On prit quelques ſoins pour conſerver un animal auſſi rare; mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour. » *Voyage de la Barbinais le Gentil, autour du monde. Hiſtoire générale des Voyages, tome 44*, in-12.

un agréable mêlange de couleurs noire, brune, presque blanche ou légèrement bleuâtre, formant des taches ou des raies.

Quoiqu'il ait les doigts très-séparés les uns des autres, il n'est point réduit à habiter la terre sèche & le sommet des arbres; ses poches qu'il développe & ses ailes qu'il étend, replie & contourne à volonté, lui servent non-seulement pour s'élancer avec vîtesse, mais encore pour nager avec facilité. Les membranes qui composent ses ailes, peuvent lui tenir lieu de nageoires puissantes, parce qu'elles sont fort grandes à proportion de son corps; & les poches qu'il a sous la gorge doivent, lorsqu'elles sont gonflées, le rendre plus léger que l'eau. Cet animal privilégié a donc reçu tout ce qui peut être nécessaire pour grimper sur les arbres, pour marcher avec facilité, pour voler avec vîtesse, pour nager avec force : la terre, les forêts, l'air, les eaux lui appartiennent également; sa petite proie ne peut lui échapper; d'ailleurs aucun asile ne lui est fermé; aucun abri ne lui est interdit; s'il est poursuivi sur la terre, il s'enfuit au haut des branches, ou se réfugie au fond des rivières; il jouit donc d'un sort tranquille & d'une destinée heureuse, car il peut encore, en s'élevant dans l'air, échapper aux animaux que l'eau n'arrête pas.

M. Linné a compté deux espèces de lézards volans. Il a placé, dans la première, ceux de l'ancien monde,

dont les ailes ne tiennent pas aux pattes de devant, & dans la seconde, ceux d'Amérique dont les ailes y sont attachées *(d)*. Cette différence ne nous paroît pas suffire pour constituer une espèce distincte ; d'ailleurs ce n'est que sur l'autorité de Séba *(e)* dont les figures ne sont pas toujours exactes, que M. Linné a admis l'existence de lézards volans, dont les jambes de devant servent de premier rayon aux ailes ; il n'en a jamais vu ainsi conformés ; nous n'en avons jamais vu non plus ; & nous n'avons rien trouvé qui y eût rapport, dans aucun Auteur, excepté Séba. Nous croyons donc ne devoir admettre qu'une espèce dans les lézards volans, jusqu'à ce que de nouvelles observations nous obligent à en reconnoître deux *(f)*.

---

(*d*) Draco præpos, *Linn. amphib. rept.*

Draco minor, *77. Laurenti specimen medicum.*

(*e*) *Séba 1, tab. 102, fig. 2.*

(*f*) M. d'Aubenton n'a compté, comme nous, qu'une espèce de lézard volant. *Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares, Encyclopédie méthodique.*



De Seve del. veuve Tardieu Sc.

LA SALAMANDRE TERRESTRE. *grandeur de deux tiers de Nature.*

# HUITIÈME DIVISION.

# LÉZARDS

*Qui ont trois ou quatre doigts aux pieds de devant & quatre ou cinq aux pieds de derrière.*

## LA SALAMANDRE TERRESTRE (*a*).

IL SEMBLE que plus les objets de la curiosité de l'homme sont éloignés de lui, & plus il se plaît à leur attribuer des qualités merveilleuses, ou du moins

(*a*) *En grec*, Σαλαμανδρα.
*En latin*, Salamandra.
*En Espagne*, Salamanguesa & Salamantegua.
Samabras *ou* Saambras *par les Arabes.*
*Dans plusieurs Provinces de France*, le Sourd.
*Dans le Languedoc & la Provence*, Blande.
*En Dauphiné*, Pluvine.
*Dans le Lyonnois*, Laverne.
*En Bourgogne*, Suisse.

à ſuppoſer à des degrés trop élevés, celles dont ces êtres, rarement bien connus, jouiſſent réellement. L'imagination a beſoin, pour ainſi dire, d'être de tems-en-tems, ſecouée par des merveilles; l'homme veut exercer ſa croyance dans toute ſa plénitude; il lui ſemble qu'il n'en jouit pas d'une manière aſſez libre, quand il la ſoumet aux loix de la raiſon: ce n'eſt que par les excès qu'il croit en uſer; & il ne s'en regarde comme véritablement le maître, que lorſqu'il la refuſe capricieuſement à la réalité, ou qu'il l'accorde aux êtres les plus chimériques. Mais il ne peut

---

*Dans le Poitou*, Mirtil.
*Dans pluſieurs autres Provinces de France*, Alebrenne ou Arraſſade.
*En Normandie*, Mouron.
*En Flandres*, Salemander.
*En quelques endroits d'Allemagne*, Punter-Maal.
Le Sourd. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta Salamandra, 47. *Linn. amphibia rept.*
*Ray, Synopſis Quadrupedum, folio* 273. Salamandra terreſtris.
*Matthi. dioſcor.* 274, *f.* 274. Salamandra.
*Aldrov. quadr.* 641. Salamandra terreſtris.
*Jonſt. Quadrup., t.* 77, *fol.* 10.
*Imperat. nat.* 918.
*Olear. mus. t.* 8, *fig.* 4.
*Wurſbainius. Salamandrologia, Norib.* 1683.
Salamandra. *Conrad Geſner, de Quadrup. ovip.*
Salamandra maculoſa, 4. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séba*, 2. *tab.* 12, *fig.* 5.

il ne peut exercer cet empire de ſa fantaiſie, que lorſque la lumière de la vérité ne tombe que de loin ſur les objets de cette croyance arbitraire ; que lorſque l'eſpace, le tems ou leur nature les ſéparent de nous; & voilà pourquoi, parmi tous les ordres d'animaux, il n'en eſt peut-être aucun qui ait donné lieu à tant de fables que celui des lézards. Nous avons déjà vu des propriétés auſſi abſurdes qu'imaginaires accordées à pluſieurs eſpèces de ces Quadrupèdes ovipares ; mais nous voici maintenant à l'hiſtoire d'un lézard pour lequel l'imagination humaine s'eſt ſurpaſſée ; on lui a attribué la plus merveilleuſe de toutes les propriétés. Tandis que les corps les plus durs ne peuvent échapper à la force de l'élément du feu, on a voulu qu'un petit lézard non - ſeulement ne fût pas conſumé par les flammes, mais parvînt même à les éteindre. Et comme les fables agréables s'accréditent aiſément, l'on s'eſt empreſſé d'accueillir celle d'un petit animal ſi privilégié, ſi ſupérieur à l'agent le plus actif de la Nature, & qui devoit fournir tant d'objets de comparaiſon à la poéſie, tant d'emblêmes galans à l'amour, tant de brillantes deviſes à la valeur. Les Anciens ont cru à cette propriété de la Salamandre ; deſirant que ſon origine fût auſſi ſurprenante que ſa puiſſance, & voulant réaliſer les fictions ingénieuſes des poëtes, ils ont écrit qu'elle devoit ſon exiſtence au plus pur des élémens, qui ne pouvoit la conſumer, & ils l'ont

dite fille du feu *(b)*, en lui donnant cependant un corps de glace. Les modernes ont adopté les fables ridicules des anciens ; &, comme on ne peut jamais s'arrêter quand on a dépassé les bornes de la vraisemblance, on est allé jusqu'à penser que le feu le plus violent pouvoit être éteint par la Salamandre terrestre. Des charlatans vendoient ce petit lézard, qui, jeté dans le plus grand incendie, devoit, disoient-ils, en arrêter les progrès. Il a fallu que des physiciens, que des philosophes prissent la peine de prouver par le fait ce que la raison seule auroit dû démontrer ; & ce n'est que lorsque les lumières de la science ont été très-répandues, qu'on a cessé de croire à la propriété de la Salamandre.

Ce lézard, qui se trouve dans tant de pays de l'ancien monde, & même à de très-hautes latitudes *(c)*, a été cependant très-peu observé, parce qu'on le voit rarement hors de son trou, & parce qu'il a, pendant long-tems, inspiré une assez grande frayeur : Aristote même ne paroît en parler que comme d'un animal qu'il ne connoissoit presque point.

---

(*b*) *Conrad Gesner, de Quadrupedibus oviparis. De Salamandra, fol. 79.*

(*c*) » Aussi trouvames au rivage du Pont des Salamandres que nous » nommons *Sourds, Pluvines, Mirtils*, sont quasi communs en tous lieux. » *Bélon, ouvrage déjà cité, Livre III, Chapitre LI, page 210.*

Il eſt aiſé à diſtinguer de tous ceux dont nous nous ſommes occupés, par la conformation particulière de ſes pieds de devant, où il n'a que quatre doigts, tandis qu'il en a cinq à ceux de derrière. Un des plus grands individus de cette eſpèce, conſervés au Cabinet du Roi, a ſept pouces cinq lignes de longueur, depuis le bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, qui eſt longue de trois pouces huit lignes. La peau n'eſt revêtue d'aucune écaille ſenſible; mais elle eſt garnie d'une grande quantité de mamelons, & percée d'un grand nombre de petits trous, dont pluſieurs ſont très-ſenſibles à la vue ſimple, & par leſquels découle une ſorte de lait, qui ſe répand ordinairement de manière à former un vernis tranſparent au-deſſus de la peau naturellement sèche de ce Quadrupède ovipare.

Les yeux de la Salamandre ſont placés à la partie ſupérieure de la tête, qui eſt un peu aplatie; leur orbite eſt ſaillante dans l'intérieur du palais, & elle y eſt preſque entourée d'un rang de très-petites dents, ſemblables à celles qui garniſſent les mâchoires *(d)*. Ces dents établiſſent un nouveau rapport entre les lézards & les poiſſons dont pluſieurs eſpèces ont de même pluſieurs dents placées dans le fond de la gueule.

La couleur de ce lézard eſt très-foncée; elle prend

(*d*) *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, article de la Salamandre.*

une teinte bleuâtre ſur le ventre, & préſente des taches jaunes aſſez grandes, irrégulières, & qui s'étendent ſur tout le corps, même ſur les pieds & ſur les paupières. Quelques-unes de ces taches ſont parſemées de petits points noirs, & celles qui ſont ſur le dos, ſe touchent ſouvent ſans interruption, & forment deux longues bandes jaunes. La figure de ces taches a fait donner le nom de *Stellion* à la Salamandre, ainſi qu'au lézard vert, au véritable ſtellion, & au geckotte. Au reſte, la couleur des Salamandres terreſtres doit être ſujette à varier, & il paroît qu'on en trouve dans les bois humides d'Allemagne, qui ſont toutes noires par-deſſus, & jaunes pardeſſous (*e*). C'eſt à cette variété qu'il faut rapporter, ce me ſemble, la Salamandre noire que M. Laurenti a trouvée dans les Alpes, qu'il a regardée comme une eſpèce diſtincte, & qui me paroît trop reſſembler par ſa forme à la Salamandre ordinaire pour en être ſéparée (*f*).

La queue preſque cylindrique paroît diviſée en anneaux par des renflemens d'une ſubſtance très-molle.

La Salamandre terreſtre n'a point de côtes, non plus que les grenouilles, auxquelles elle reſſemble d'ail-

(*e*) *Matthiole.*

(*f*) Salamandra atra, *Laurenti ſpecimen medicum. Vienne*, 1768, *page* 149.

leurs par la forme générale de la partie antérieure du corps. Lorſqu'on la touche, elle ſe couvre promptement de cette eſpèce d'enduit dont nous avons parlé; & elle peut également faire paſſer très-rapidement ſa peau de cet état humide à celui de ſéchereſſe. Le lait qui ſort par les petits trous que l'on voit ſur ſa ſurface, eſt très-âcre; lorſqu'on en a mis ſur la langue, on croit ſentir une ſorte de cicatrice à l'endroit où il a touché. Ce lait, qui eſt regardé comme un excellent dépilatoire *(g)*, reſſemble un peu à celui qui découle des plantes appellées tithimales & des euphorbes. Quand on écraſe, ou ſeulement quand on preſſe la Salamandre, elle répand d'ailleurs une mauvaiſe odeur qui lui eſt particulière.

Les Salamandres terreſtres aiment les lieux humides & froids, les ombres épaiſſes, les bois touffus des hautes montagnes, les bords des fontaines qui coulent dans les prés; elles ſe retirent quelquefois en grand nombre dans les creux des arbres, dans les haies, au-deſſous des vieilles ſouches pourries; & elles paſſent l'hiver des contrées trop élevées en latitude, dans des eſpèces de terriers où on les trouve raſſemblées, & entortillées pluſieurs enſemble *(h)*.

---

(*g*) *Geſner, de Quadrupedibus oviparis, de Salamandra, page 79.*

(*h*) *Idem, ibid.*

La Salamandre étant dépourvue d'ongles, n'ayant que quatre doigts aux pieds de devant, & aucun avantage de conformation ne remplaçant ce qui lui manque, ses mœurs doivent être & sont en effet très-différentes de celles de la plupart des lézards: elle est très-lente dans sa marche; bien loin de pouvoir grimper avec vîtesse sur les arbres, elle paroît le plus souvent se traîner avec peine à la surface de la terre. Elle ne s'éloigne que peu des abris qu'elle a choisis. Elle passe sa vie sous terre, souvent aux pieds des vieilles murailles; pendant l'été, elle craint l'ardeur du soleil, qui la dessécheroit; & ce n'est ordinairement que lorsque la pluie est prête à tomber, qu'elle sort de son asyle secret, comme par une sorte de besoin de se baigner & de s'imbiber d'un élément qui lui est analogue. Peut-être aussi trouve-t-elle alors avec plus de facilité les insectes dont elle se nourrit. Elle vit de mouches, de scarabées, de limaçons & de vers de terre. Lorsqu'elle est en repos, elle se replie souvent sur elle-même comme les serpens *(i)*. Elle peut rester quelque tems dans l'eau sans y périr; elle s'y dépouille d'une pellicule mince d'un cendré verdâtre. On a même conservé des Salamandres pendant plus de six mois dans de l'eau de puits; on ne leur donnoit aucune nourriture; on avoit seulement le soin de changer souvent l'eau,

---

(*i*) *Laurenti specimen medicum, page 153.*

On obſerve que toutes les fois qu'on plonge une Salamandre terreſtre dans l'eau, elle s'efforce d'élever ſes narines au-deſſus de la ſurface, comme ſi elle cherchoit l'air de l'atmoſpère, ce qui eſt une nouvelle preuve du beſoin qu'ont tous les Quadrupèdes ovipares de reſpirer pendant tout le tems où ils ne ſont point engourdis *(k)*. La Salamandre terreſtre n'a point d'oreilles apparentes; & en ceci elle reſſemble aux ſerpens. On a prétendu qu'elle n'entendoit point; & c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *Sourd* dans certaines provinces de France: on pourroit le préſumer, parce qu'on ne lui a jamais entendu jeter aucun cri, & qu'en général le ſilence eſt lié avec la ſurdité.

Ayant donc peut-être un ſens de moins, & privée de la faculté de communiquer ſes ſenſations aux animaux de ſon eſpèce, même par des ſons imparfaits, elle doit être réduite à un bien moindre degré d'inſtinct; auſſi eſt-elle ſtupide, & non pas courageuſe, comme on l'a écrit; elle ne brave pas le danger, ainſi qu'on l'a prétendu, mais elle ne l'apperçoit point; quelques geſtes qu'on faſſe pour l'effrayer, elle s'avance toujours ſans ſe détourner de ſa route; cependant, comme aucun animal n'eſt privé du ſentiment néceſſaire à ſa conſervation, elle comprime, dit-on, rapidement ſa peau lorſqu'on la tourmente, & fait rejaillir contre

(*k*) Voyez le Diſcours ſur la nature des Quadrupèdes ovipares.

ceux qui l'attaquent le lait âcre que cette peau recouvre. Si on la frappe, elle commence par dresser sa queue; elle devient ensuite immobile, comme si elle étoit saisie par une sorte de paralysie; car il ne faut pas, avec quelques Naturalistes, attribuer à un animal si dénué d'instinct, assez de finesse & de ruse pour contrefaire la morte, ainsi qu'ils l'ont écrit. Au reste, il est difficile de la tuer; elle est très-vivace; mais trempée dans du vinaigre, ou entourée de sel en poudre, elle périt bientôt dans des convulsions, ainsi que plusieurs autres lézards & les vers.

Il semble que l'on ne peut accorder à un être une qualité chimérique, sans lui refuser en même-tems une propriété réelle. On a regardé la froide Salamandre comme un animal doué du pouvoir miraculeux de résister aux flammes, & même de les éteindre; mais en même-tems on l'a rabaissée autant qu'on l'avoit élevée par ce privilège unique. On en a fait le plus funeste des animaux; les Anciens, & même Pline l'ont dévouée à une sorte d'anathème, en la considérant comme celui dont le poison étoit le plus dangereux *(l)*. Ils ont écrit qu'en infectant de son venin presque tous les végétaux d'une vaste contrée, elle pouvoit donner la mort à des *nations entières*. Les Modernes ont aussi cru pendant long-tems au poison

*(l) Pline, Livre XXIX, Chap. IV.*

de la Salamandre;

de la Salamandre ; on a dit que ſa morſure étoit mortelle, comme celle de la vipère *(m)* : on a cherché & preſcrit des remèdes contre ſon venin ; mais enfin on a eu recours aux obſervations par leſquelles on auroit dû commencer. Le fameux Bacon avoit voulu engager les Phyſiciens à s'aſſurer de l'exiſtence du venin de la Salamandre ; Geſner prouva par l'expérience qu'elle ne mordoit point, de quelque manière qu'on cherchât à l'irriter ; & Wurfbainus fit voir qu'on pouvoit impunément la toucher, ainſi que boire de de l'eau des fontaines qu'elle habite. M. de Maupertuis s'eſt auſſi occupé de ce lézard *(n)* : en recherchant ce que pouvoit être ſon prétendu poiſon, il a démontré, par l'expérience, l'action des flammes ſur la Salamandre, comme ſur les autres animaux. Il a remarqué qu'à peine elle eſt ſur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes de ſon lait, qui raréfié par la chaleur, s'échappe par tous les pores de la peau, ſort en plus grande quantité ſur la tête, ainſi que ſur les mamelons, & ſe durcit ſur-le-champ. Mais on n'a certainement pas beſoin de dire que ce lait n'eſt jamais aſſez abondant pour éteindre le moindre feu.

M. de Maupertuis, dans le cours de ſes expériences,

---

(*m*) *Matthiole, Liv. VI, Chap. IV.*

(*n*) *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1727.*

irrita envain plusieurs Salamandres ; jamais aucune n'ouvrit la bouche ; il fallut la leur ouvrir par force.

Comme les dents de ces lézards sont très-petites, on eut beaucoup de peine à trouver un animal dont la peau fût assez fine pour être entamée par ces dents. Il essaya inutilement de les faire pénétrer dans la chair d'un poulet déplumé ; il pressa envain les dents contre la peau ; elles se dérangèrent plutôt que de l'entamer ; il parvint enfin à faire mordre par une Salamandre la cuisse d'un poulet dont il avoit enlevé la peau. Il fit mordre aussi par des Salamandres, récemment prises, la langue & les lèvres d'un chien, ainsi que la langue d'un coq d'Inde : aucun de ces animaux n'éprouva le moindre accident. M. de Maupertuis fit avaler ensuite des Salamandres entières ou coupées par morceaux à un coq d'Inde & à un chien, qui ne parurent pas en souffrir.

M. Laurenti a fait depuis des expériences dans les mêmes vues ; il a forcé des lézards gris à mordre des Salamandres, & il leur en a fait avaler du lait : les lézards sont morts très-promptement *(o)*. Le lait de la Salamandre pris intérieurement pourroit donc être funeste & même mortel à certains animaux, sur-tout aux plus petits, mais il ne paroît pas nuisible aux grands animaux.

---

(o) *Joseph Nicol. Laurenti specimen medicum. Viennæ, 1768, fol. 158.*

On a cru pendant long-tems que les Salamandres n'avoient point de ſexe, & que chaque individu étoit en état d'engendrer ſeul ſon ſemblable, comme dans pluſieurs eſpèces de vers *(p)*. Ce n'eſt pas la fable la plus abſurde qu'on ait imaginée au ſujet des Salamandres; mais ſi la manière dont elles viennent à la lumière n'eſt pas auſſi merveilleuſe qu'on l'a écrit, elle eſt remarquable en ce qu'elle diffère de celle dont naiſſent preſque tous les autres lézards, & en ce qu'elle eſt analogue à celles dont voient le jour les ſeps ou chalcides, ainſi que les vipères & pluſieurs eſpèces de ſerpens. La Salamandre mérite par-là l'attention des Naturaliſtes, bien plus que par la fauſſe & brillante réputation dont elle a joui ſi long-tems. M. de Maupertuis ayant ouvert quelques Salamandres, y trouva des œufs, & en même-tems des petits tout formés; les œufs étoient diviſés en deux grappes alongées; & les petits étoient renfermés dans deux eſpèces de tuyaux tranſparens; ils étoient auſſi bien conformés, & bien plus agiles que les Salamandres adultes. La Salamandre met donc bas des petits venus d'un œuf éclos dans ſon ventre, ainſi que ceux des vipères *(q)*,

---

(*p*) *Georg. Agricola.*

*Conrad Geſner, de Quadrup. ovip., de Salamandrâ.*

(*q*) *Ray, ſynopſis Quadrupedum, page 274.*

Mais d'ailleurs on a écrit qu'elle pond, comme les Salamandres aquatiques, des œufs élyptiques, d'où ſortent de petites Salamandres ſous la forme de *têtard (r)*. Nous avons ſouvent vérifié le premier fait, qui d'ailleurs eſt bien connu depuis long-tems *(s)*; mais nous n'avons pas été à même de vérifier le ſecond. Il ſeroit intéreſſant de conſtater que le même Quadrupède produit ſes petits, en quelque ſorte, de deux manières différentes; qu'il y a des œufs que la mère pond, & d'autres dont le fœtus ſort dans le ventre de la Salamandre, pour demeurer enſuite renfermé avec pluſieurs autres fœtus dans une eſpèce de membrane tranſparente, juſqu'au moment où il vient à la lumière. Si cela étoit, on devroit diſſéquer des Salamandres à différentes époques très-rapprochées, depuis le moment où elles s'accouplent, juſqu'à celui où elles mettent bas leurs petits; l'on ſuivroit avec ſoin l'accroiſſement ſucceſſif de ces petits venus à la lumière tout formés; on le compareroit avec le développement de ceux qui ſortiroient de l'œuf hors du ventre de leur mère, &c. Quoi qu'il en ſoit, la Salamandre femelle met bas des petits tous formés, & ſa fécondité eſt très-grande: les Naturaliſtes ont écrit depuis long-tems

(*r*) *Wurſbainus & Impérati.*

(*s*) *Conrad Geſner, de Quad. ovip., de Salamandrâ, page 79.*

qu'elle faiſoit quarante ou cinquante petits *(t)*; & M. de Maupertuis a trouvé quarante-deux petites Salamandres dans le corps d'une femelle, & cinquante-quatre dans une autre.

Les petites Salamandres ſont ſouvent d'une couleur noire, preſque ſans taches, qu'elles conſervent quelquefois pendant toute leur vie, dans certaines contrées où on les a priſes alors pour une eſpèce particulière, ainſi que nous l'avons dit.

M. Thunberg a donné, dans les mémoires de l'Académie de Suède *(u)*, la deſcription d'un lézard qu'il nomme *lézard du Japon*, & qui ne paroît différer de notre Salamandre terreſtre que par l'arrangement de ſes couleurs. Cet animal eſt preſque noir, avec pluſieurs taches blanchâtres & irrégulières, tant au-deſſus du corps, qu'au-deſſus des pattes. Le dos préſente une bande d'un blanc ſâle, diviſée en deux vers la tête, & qui s'étend enſuite irrégulièrement & en ſe rétréciſſant juſqu'à l'extrémité de la queue. Cette bande blanchâtre eſt ſemée de très-petits points, ce qui forme un des caractères diſtinctifs de notre Salamandre terreſtre. Nous croyons donc devoir conſidérer le lézard du Japon décrit par M. Thunberg, comme une variété conſtante de notre Salamandre terreſtre, dont l'eſpèce

---

(*t*) *Geſner, de Quadrup. ovip., de Salamandrâ, page 79.*

(*u*) *Mémoires de l'Académie de Stockolm, trimeſtre d'Avril, 1787.*

aura pu être modifiée par le climat du Japon: c'eſt dans la plus grande Iſle de cet empire nommée *Niphon*, que l'on trouve cette variété; elle y habite dans les montagnes & dans les endroits pierreux, ce qui indique que ſes habitudes ſont ſemblables à celles de la Salamandre terreſtre, & confirme notre conjecture au ſujet de l'identité d'eſpèce de ces deux animaux. Les Japonois lui attribuent les mêmes propriétés dont on a cru pendant long-tems que le ſcinque étoit doué, ainſi qu'on les a attribuées en Europe à la Salamandre à queue plate; ils la regardent comme un puiſſant ſtimulant & un remède très-actif; auſſi trouve-t-on aux environs de Jédo un grand nombre de ces Salamandres de Japon, ſéchées & ſuſpendues aux planchers des boutiques.






De Seve del. veuve Tardieu Sc.

LA SALAMANDRE À QUEUE PLATE. 1. mâle. 2. femelle.
*grandeur de Nature.*



# LA SALAMANDRE
## A QUEUE PLATE (*a*).

CE LÉZARD, ainſi que la Salamandre terreſtre, peut vivre également ſur la terre & dans l'eau : mais

(*a*) *En grec*, Σαῦρος ενυδρος.
*En vieux François*, Taſſot.
*En Italien*, Maraſandola.
*En Ecoſſe*, Ask.
Salamandre à queue plate. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta paluſtris, *44. Linn. amphib. rept.*
*Ray, Synopſis Quadrupedum, page 273.* Salamandra aquatiqua, the water eft.
Lacertus aquaticus. *Conrad Geſner, de Quadrup. ovip.*
*Séba, mus. 1. planche 14, fig. 2, le mâle, & fig. 3, la femelle.* Lézards amphibies d'Afrique, *id., tab. 89, fig. 4 & 5, volume 2, planche 12, fig. 7.*
*Gronovius, mus 2, page 77, N.º 51.*
Triton criſtatus, *Laurenti ſpecimen medicum.*
(L'animal que Bélon a appellé cordule, eſt la Salamandre à queue plate, un peu défigurée : Geſner lui-même l'avoit reconnu). *Conrad Geſner, de Quadr., Appendix, page 26.*
Lacerta aquatica. *Scotia illuſtrata, Edimburgi, 1684.*
Lacerta aquatica. *Wulf. Ichthiologia cum amphibiis regni Boruſſici.*

il préfère ce dernier élément pour fon habitation, au lieu qu'on rencontre prefque toujours la Salamandre terreftre dans des trous de murailles, ou dans de petites cavités fouterraines; & de-là vient qu'on a donné à la Salamandre à queue plate, le nom de Salamandre aquatique, & que M. Linné l'a appellée *lézard des marais.* Elle reffemble à la Salamandre dont nous venons de parler, en ce qu'elle a le corps dépourvu d'écailles fenfibles, ainfi que les doigts dégarnis d'ongles, & qu'on ne compte que quatre doigts à fes pieds de devant : mais elle en diffère fur-tout par la forme de fa queue. Elle varie beaucoup par fes couleurs, fuivant l'âge & le fexe. Il paroît d'ailleurs qu'on doit diftinguer dans cette efpèce de Salamandre à queue plate, plufieurs variétés plus ou moins conftantes, qui ne font diftinguées que par la grandeur & par les couleurs, & qui doivent dépendre de la différence des pays, ou même feulement de la nourriture *(b)*. Mais nous ne croyons pas devoir compter, avec M. Dufay, trois efpèces de Salamandre à queue plate; & fi on lit avec attention fon Mémoire, on fe convaincra fans peine, d'après tout ce que nous avons dit dans cette Hiftoire, que les différences qu'il rapporte pour établir des

(*b*) *Conrad Gefner, de Quadrup. ovip., page 28.*

*Lettre de M. David Erskine Baker, au Préfident de la Société royale. Tranfactions philofophiques, Londres, 1747, in-4.°, N.° 483.*

diverfités

diversités d'espèces, constituent tout au plus des variétés constantes *(c)*.

Les plus grandes Salamandres à queue plate n'excèdent guère la longueur de six à sept pouces. La tête est aplatie ; la langue large & courte ; la peau est dure, & répand une espèce de lait quand on la blesse. Le corps est couvert de très-petites verrues saillantes & blanchâtres : la couleur générale, plus ou moins brune sur le dos, s'éclaircit sous le ventre, & y devient d'un jaune tirant sur le blanc. Elle présente de petites taches, souvent rondes, foncées, ordinairement plus brunes dans le mâle, bleuâtres & diversement placées dans certaines variétés.

Ce qui distingue principalement le mâle, c'est une sorte de crête membraneuse & découpée, qui s'étend le long du dos, depuis le milieu de la tête jusqu'à l'extrémité de la queue, sur laquelle ordinairement les découpures s'effacent, ou deviennent moins sensibles. Le dessous de la queue est aussi garni dans toute sa longueur d'une membrane en forme de bande, placée verticalement, qui a une blancheur éclatante, & qui fait paroître plate la queue de la Salamandre *(d)*.

---

(*c*) *Mémoire de M. Dufay, dans ceux de l'Académie des Sciences, année 1729.*

(*d*) Cette description a été faite d'après plusieurs individus conservés au Cabinet du Roi.

La femelle n'a pas de crête ſur le dos, où l'on voit au contraire un enfoncement qui s'étend depuis la tête juſqu'à l'origine de la queue. Cependant lorſqu'elle eſt maigre, l'épine du dos forme quelquefois une petite éminence; elle a ſur le bord ſupérieur de la queue, une ſorte de crête membraneuſe & entière, & le bord inférieur de cette même queue eſt garni de la bande très-blanche qu'on remarque dans le mâle. En général, les couleurs ſont plus pâles & plus égales dans la femelle; elles ſont auſſi moins foncées dans les jeunes Salamandres.

La Salamandre à queue plate aime les eaux limonneuſes, où elle ſe plaît à ſe cacher ſous les pierres; on la trouve dans les vieux foſſés, dans les marais, dans les étangs; on ne la rencontre preſque jamais dans les eaux courantes: l'hiver, elle ſe retire quelquefois dans les ſouterrains humides.

Lorſqu'elle va à terre, elle ne marche qu'avec peine & très-lentement. Quelquefois, lorſqu'elle vient reſpirer au bord de l'eau, elle fait entendre un petit ſifflement. Elle perd difficilement la vie, & comme elle n'eſt ni auſſi ſourde, ni auſſi ſilencieuſe que la Salamandre terreſtre, elle doit, à certains égards, avoir l'inſtinct moins borné.

Le conte ridicule qu'on a répété pendant tant de tems ſur la Salamandre terreſtre, n'a pas été étendu juſqu'à la Salamandre à queue plate. Mais, au lieu

de lui attribuer le pouvoir fabuleux de vivre au milieu des flammes, on a reconnu dans cette Salamandre une propriété réelle & opposée. Elle peut vivre assez long-tems, non-seulement dans une eau très-froide, mais même au milieu de la glace *(e)*. Elle est quelquefois saisie par les glaçons qui se forment dans les fossés, dans les étangs qu'elle habite; lorsque ces glaçons se fondent, elle sort de son engourdissement, en même-tems que sa prison se dissout, & elle reprend tous ses mouvemens avec sa liberté.

On a même trouvé, pendant l'été, des Salamandres aquatiques renfermées dans des morceaux de glaces tirés des glacières, & où elles devoient avoir été sans mouvement & sans nourriture, depuis le moment où on avoit ramassé l'eau gelée dans les marais, pour en remplir ces mêmes glacières. Ce phénomène, en apparence très-surprenant, n'est qu'une suite des propriétés que nous avons reconnues dans tous les lézards, & dans tous les Quadrupèdes ovipares *(f)*.

La Salamandre ne mord point, à moins qu'on ne lui fasse ouvrir la bouche par force; & ses dents sont presque imperceptibles : elle se nourrit de mouches, de divers insectes qu'elle peut trouver à la surface de l'eau, du frai des grenouilles, &c. Elle est aussi her-

(*e*) Voyez le Mémoire déjà cité de M. Dufay.

(*f*) Voyez le Discours sur le nature des Quadrupèdes ovipares.

bivore; car elle mange des lenticules, ou lentilles d'eau, qui flottent ſur la ſurface des étangs qu'elle habite.

Un des faits qui méritent le plus d'être rapportés dans l'hiſtoire de la Salamandre à queue plate, eſt la manière dont ſes petits ſe développent *(g)*; elle n'eſt point vivipare, comme la terreſtre; elle pond, dans le mois d'Avril ou de Mai, des œufs, qui, dans certaines variétés, ſont ordinairement au nombre de vingt, forment deux cordons, & ſont joints enſemble par une matière viſqueuſe, dont ils ſont également revêtus lorſqu'ils ſont détachés les uns des autres. Ils ſe chargent de cette matière gluante dans deux canaux blancs & très-pliſſés, qui s'étendent depuis les pattes de devant juſques vers l'origine de la queue, un de chaque côté de l'épine du dos, & dans leſquels ils entrent en ſortant des deux ovaires. On apperçoit, attachés aux parois de ces ovaires, une multitude de très-petits œufs jaunâtres; ils groſſiſſent inſenſiblement à l'approche du printems, & ceux qui ſont parvenus à leur maturité dans la ſaiſon des amours, deſcendent dans les tuyaux blancs & pliſſés, dont nous venons de parler, & où ils doivent être fécondés *(h)*.

---

(*g*) *Mémoire de M. Dufay déjà cité.*

(*h*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 3, p. 69.*

Lorsqu'ils sont pondus, ils tombent au fond de l'eau, d'où ils se relèvent quelquefois jusqu'à la surface des marais, parce qu'il se forme dans la matière visqueuse qui les entoure, des bulles d'air qui les rendent très-légers; mais ces bulles se dissipent, & ils retombent sur la vase.

A mesure qu'ils grossissent, l'on distingue au travers de la matière visqueuse, & de la membrane transparente qui en est enduite, la petite Salamandre repliée dans la liqueur que contient cette membrane. Cet embryon s'y développe insensiblement; bientôt il s'y meut, & s'y retourne avec une très-grande agilité; & enfin au bout de huit ou dix jours, suivant la chaleur du climat, & celle de la saison, il déchire, par de petits coups réitérés, la membrane, qui est, pour ainsi dire, la coque de son œuf *(i)*.

Lorsque la jeune Salamandre aquatique vient d'éclore, elle a, ainsi que les grenouilles, un peu de conformité avec les poissons. Pendant que ses pattes sont encore très-courtes, on voit, de chaque côté, un peu au-dessus de ses pieds de devant, de petites houppes frangées, qui se tiennent droites dans l'eau, qu'on a

---

(*i*) C'est cette membrane que M. l'Abbé Spallanzani a appellée l'*amnios* de la jeune Salamandre, ce grand Observateur ne voulant pas regarder les Salamandres aquatiques comme venant d'un véritable œuf. *Voyez l'ouvrage déjà cité de ce Naturaliste.*

comparées à de petites nageoires, & qui reſſemblent aſſez à une plume garnie de barbes. Ces houppes tiennent à des eſpèces de demi-anneaux cartilagineux & dentelés, au nombre de quatre de chaque côté, & qui ſont analogues à l'organe des poiſſons, que l'on a appellé *ouies*. Ils communiquent tous à la même cavité; ils ſont ſéparés les uns des autres, & recouverts, de chaque côté, par un panneau qui laiſſe paſſer les houppes frangées. A meſure que l'animal grandit, ces eſpèces d'aigrettes diminuent & diſparoiſſent; les panneaux s'attachent à la peau ſans laiſſer d'ouverture; les demi-anneaux ſe réuniſſent par une membrane cartilagineuſe; & la Salamandre perd l'organe particulier qu'elle avoit étant jeune. Il paroît qu'elle s'en ſert, comme les poiſſons des *ouïes*, pour filtrer l'air que l'eau peut contenir, puiſque quand elle en eſt privée, elle vient plus ſouvent reſpirer à la ſurface des étangs.

Nous avons vu que les lézards changent de peau une ou deux fois dans l'année: la Salamandre aquatique éprouve dans ſa peau des changemens bien plus fréquens; & en ceci elle a un nouveau rapport avec les grenouilles, qui ſe dépouillent très-ſouvent, ainſi que nous le verrons. Etant douée de plus d'activité dans l'été, & même dans le printems, elle doit conſommer & réparer en moins de tems une plus grande quantité de forces & de ſubſtance; elle quitte alors

ſa peau, tous les quatre ou cinq jours, ſuivant certains Auteurs *(k)*, & tous les quinze jours ou trois ſemaines, ſuivant d'autres Naturaliſtes *(l)*, dont l'obſervation doit être auſſi exacte que celle des premiers, la fréquence des dépouillemens de la Salamandre à queue plate devant tenir à la température, à la nature des alimens, & à pluſieurs autres cauſes accidentelles.

Un ou deux jours avant que l'animal change de peau, il eſt plus pareſſeux qu'à l'ordinaire. Il ne paroît faire aucune attention aux vers, & aux inſectes qui peuvent être à ſa portée, & qu'il avale avec avidité dans tout autre tems. Sa peau eſt comme détachée du corps en pluſieurs endroits, & ſa couleur ſe ternit. L'animal ſe ſert de ſes pieds de devant pour faire une ouverture à ſa peau, autour de ſes mâchoires; il la repouſſe enſuite ſucceſſivement au-deſſus de ſa tête, juſqu'à ce qu'il puiſſe dégager ſes deux pattes, qu'il retire l'une après l'autre. Il continue de la rejeter en arrière, auſſi loin que ſes pattes de devant peuvent atteindre; mais il eſt obligé de ſe frotter contre les pierres & les graviers, pour ſortir à demi de ſa vieille enveloppe, qui bientôt eſt retournée, & couvre le derrière du corps & la queue. La Salamandre aqua-

---

(*k*) *M. Dufay, Mémoire déjà cité.*

(*l*) *Lettre de M. Baker déjà citée.*

tique saisissant alors sa peau avec sa gueule, & en dégageant l'une après l'autre les pattes de derrière, achève de se dépouiller.

Si l'on examine la vieille peau, on la trouve tournée à l'envers, mais elle n'est déchirée en aucun endroit. La partie, qui revêtoit les pattes de derrière, paroît comme un gant retourné, dont les doigts sont entiers & bien marqués; celle qui couvroit les pattes de devant est renfermée dans l'espèce de sac que forme la dépouille : mais on ne retrouve pas la partie de la peau qui recouvroit les yeux, comme dans la vieille enveloppe de plusieurs espèces de serpens : on voit deux trous à la place, ce qui prouve que les yeux de la Salamandre ne se dépouillent pas. Après cette opération, qui dure ordinairement une heure & demie, la Salamandre aquatique paroît pleine de vigueur, & sa peau est lisse & très-colorée. Au reste, il est facile d'observer toutes les circonstances du dépouillement des Salamandres aquatiques, qui a été très-bien décrit par M. Baker *(m)*, en gardant ces lézards dans des vases de verre remplis d'eau.

M. Dufay a vu sortir, par l'anus de quelques Salamandres, une espèce de tube rond, d'environ une ligne de diamètre, & long à-peu-près comme le corps de

(*m*) Voyez, dans les Transactions philosophiques, la lettre déjà citée.

l'animal,

l'animal. La Salamandre étoit un jour entier à s'en délivrer, quoiqu'elle le tirât ſouvent avec les pattes & avec la gueule. Cette membrane, vue au microſcope, paroiſſoit parſemée de petits trous ronds, diſpoſés très-régulièrement; l'un des bouts contenoit un petit os pointu, aſſez dur, que la membrane entouroit, & auquel elle étoit attachée; l'autre bout préſentoit deux petits bouquets de poils, qui paroiſſoient au microſcope revêtus de petites franges, & qui ſortoient par deux trous voiſins l'un de l'autre. Il me ſemble que M. Dufay a conjecturé, avec raiſon, que cette membrane pouvoit être la dépouille de quelque viſcère qui avoit éprouvé, ainſi que l'a penſé l'Hiſtorien de l'Académie, une altération ſemblable à celle que l'on obſerve tous les ans dans l'eſtomac des cruſtacées *(n)*.

On trouve ſouvent la légère dépouille de la Salamandre aquatique flottante ſur la ſurface des marais; l'hiver, ſa peau éprouve, dans nos contrées, des altérations moins fréquentes; & ce n'eſt guère que tous les quinze jours, que cette Salamandre quitte ſon enveloppe, pour en reprendre une nouvelle; ayant moins de force pendant la ſaiſon du froid, il n'eſt pas ſurprenant que les changemens qu'elle ſubit ſoient moins prompts, & par conſéquent moins ſouvent répétés. Mais il ſuffit qu'elle quitte ſa peau plus d'une fois pendant l'hiver,

---

(n) *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1703.*

à des latitudes assez hautes, & par conséquent qu'elle y en refasse une nouvelle pendant cette saison rigoureuse, pour qu'on doive dire que la plupart des Salamandres à queue plate ne s'engourdissent pas toujours pendant les grands froids de nos climats, & que, par une suite de la température un peu plus douce qu'elles peuvent trouver auprès des fontaines, & dans les différens abris qu'elles choisissent, il leur reste assez de mouvement intérieur, & de chaleur dans le sang, pour réparer, par de nouvelles productions, la perte des anciennes.

L'on ne doit pas être étonné que cette reproduction de la peau des Salamandres à queue plate ait lieu si fréquemment. L'élément qu'elles habitent ne doit-il pas en effet ramollir leur peau, & contribuer à l'altérer ?

M. Dufay dit, dans le Mémoire dont nous avons déjà parlé, que quelquefois les Salamandres aquatiques ne pouvant pas dépouiller entièrement une de leurs pattes, la portion de peau qui y reste se corrompt, & pourrit la patte, qui tombe en entier, sans que l'animal en meure. Elles sont très-sujettes, suivant lui, à perdre ainsi quelques-uns de leurs doigts; & ces accidens arrivent plus souvent aux pattes de devant, qu'à celles de derrière.

L'accouplement des Salamandres aquatiques ne se fait point ainsi que celui des tortues, & du plus

grand nombre de lézards; il a lieu ſans aucune intromiſſion, comme celui des grenouilles *(o)*; la liqueur prolifique parvient cependant juſques aux canaux dans leſquels entrent les œufs en ſortant des ovaires de la femelle *(p)*, de même qu'elle y pénètre dans les lézards. Les Salamandres à queue plate réuniſſent donc les lézards & les grenouilles, par la manière dont elles ſe multiplient, ainſi que par leurs autres habitudes & leur conformation. Il arrive ſouvent que cet accouplement des Salamandres à queue plate eſt précédé par une pourſuite, répétée pluſieurs fois, & mêlée à une ſorte de jeu. On diroit alors qu'elles tendent à augmenter les plaiſirs de la jouiſſance par ceux de la recherche, & qu'elles connoiſſent la volupté des deſirs. Elles préludent par de légères careſſes à une union plus intime. Elles ſemblent s'éviter d'abord, pour avoir plus de plaiſir à ſe rapprocher; & lorſque dans les beaux jours du printems la Nature allume le feu de l'amour, même au milieu des eaux, & que les êtres les plus froids ne peuvent ſe garantir de ſa flamme, on voit quelquefois ſur la vaſe couverte d'eau, qui borde les étangs, le mâle de la Salamandre, pénétré de l'ardeur vivi-

(o) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 3, page 56.*

(p) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité.*

fiante de la saison nouvelle, chercher avec empressement sa femelle, jouer, courir avec elle, tantôt la poursuivre avec amour, tantôt la précéder, & lui fermer ensuite le passage, redresser sa crête, courber son corps, relever son dos, & former ainsi une espèce d'arcade, sous laquelle la femelle passe en courant, comme pour lui échapper. Le mâle la poursuit; elle s'arrête: il la regarde fixement; il s'approche de très-près; il reprend la même posture; la femelle repasse sous l'espèce d'arcade qu'il forme, s'enfuit de nouveau pour s'arrêter encore. Ces jeux amoureux, plusieurs fois répétés, se changent enfin en étroites caresses. La femelle, comme lassée d'échapper si souvent, s'arrête pour ne plus s'enfuir; le mâle se place à côté d'elle, approche sa tête, & éloigne son corps, souvent jusqu'à un pouce de distance. Sa crête flotte nonchalamment; son anus est très-ouvert; il frappe de tems en tems sa compagne de sa queue; il se renverse même sur elle; mais, reprenant sa première position, c'est alors que, malgré la petite distance qui les sépare, il lance la liqueur prolifique, & les vues de la Nature sont remplies, sans qu'il y ait entr'eux aucune union intime & immédiate. Cette liqueur active atteint la femelle qui devient immobile, & elle donne à l'eau une légère couleur bleuâtre: bientôt le mâle se réveille d'une espèce d'engourdissement dans lequel il étoit tombé; il recommence ses caresses, lance une nouvelle

liqueur, achève de féconder sa femelle, & se sépare d'elle *(q)*.

Mais, loin de l'abandonner, il s'en rapproche souvent, jusqu'à ce que tous les œufs contenus dans les ovaires, & parvenus à l'état de grosseur convenable, soient entrés dans les canaux, où ils se chargent d'un humeur visqueuse, & qu'ils aient pu être tous fécondés. Ce tems d'amour & de jouissances dure plus ou moins, suivant la température, & quelquefois il est de trente jours *(r)*.

Matthiole dit que, de son tems, on employoit dans les pharmacies, les Salamandres aquatiques à la place des scinques d'Egypte, mais qu'elles ne devoient pas produire les mêmes effets *(s)*.

Les Salamandres aquatiques, jetées sur du sel en poudre, y périssent, comme les Salamandres terrestres. Elles expriment de toutes les parties de leur corps le suc laiteux dont nous avons parlé. Elles tombent dans des convulsions, se roulent, & expirent au bout de trois minutes *(t)*. Il paroît, d'après les expériences de M. Laurenti, qu'elles ne sont point venimeuses, comme l'ont dit les Anciens, & qu'elles ne sont dangereuses,

---

(q) *Observations faites par M. Demours, de l'Académie royale des Sciences.*

(r) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité.*

(s) *Matthiole, diosc.*

(t) *Mémoire de M. Dufay, déjà cité.*

ainſi que la Salamandre terreſtre, que pour les petits lézards *(u)*.

Les viſcères de la Salamandre aquatique ont été fort bien décrits par M. Dufay.

Elle habite dans preſque toutes les contrées, non-ſeulement de l'Aſie & de l'Afrique *(v)*, mais encore du nouveau Continent. Elle ne craint même pas la température des pays ſeptentrionaux, puiſqu'on la rencontre en Suède, où ſon ſéjour au milieu des eaux doit la garantir des effets d'un froid exceſſif. On auroit donc pu lui donner le nom de lézard commun, ainſi qu'on l'a donné au lézard gris, & à un autre lézard déſigné ſous le nom de *lézard vulgaire*, par M. Linné *(x)*, & qui ne nous paroît être tout au plus qu'une variété de la Salamandre à queue-plate. Mais ce lézard, que M. Linné a nommé *lézard vulgaire*, n'eſt pas le ſeul que nous croyons devoir rapporter à la *queue-plate*. Le *lézard aquatique*, du même Naturaliſte *(y)*, nous paroît être auſſi de la même eſpèce. En effet, tous les caractères qu'il attribue à ces deux lézards ſe retrouvent dans les variétés de la Salamandre à queue plate tant mâle que femelle, ainſi

---

(*u*) *Laurenti ſpecimen medicum.*

(*v*) *Jobi Ludolphi Æthopica.*

(*x*) Lacerta vulgaris, 42. *Linn. amph. rept.*

(*y*) Lacerta aquatica, 43. *Linn. amphib. rept.*

que nous nous en ſommes aſſurés en examinant les divers individus conſervés au Cabinet du Roi. On pourroit dire ſeulement que l'expreſſion de cylindrique *(teres & teretiuſcula)* que M. Linné emploie pour déſigner la queue du *lézard vulgaire*, & celle du *lézard aquatique*, ne peut pas convenir à *la Salamandre à queue plate.* Mais il eſt aiſé de répondre à cette objection. 1.° Il paroît que M. Linné n'avoit pas vu le *lézard aquatique*, & Gronovius, qu'il cite relativement à ce lézard, dit que cet animal eſt preſque entièrement ſemblable à celui que nous nommons *queue-plate (z)*; il ajoute que la queue eſt un peu épaiſſe & preſque carrée. 2.° La figure de Séba, citée par M. Linné, repréſente évidemment la *queue-plate (a)*. D'ailleurs il y a pluſieurs individus femelles dans l'eſpèce qui fait le ſujet de cet article, dont la queue paroît ronde, parce que les membranes qui la garniſſent pardeſſus & pardeſſous ſont très-peu ſenſibles. Pluſieurs mâles, lorſqu'ils ſont très-jeunes, manquent preſque abſolument de ces membranes, & leur queue eſt comme cylindrique *(b)*. A l'égard de la queue du lézard vulgaire, M. Linné ne renvoie qu'à Ray, qui,

(z) *Gronovius, muſæum 2, page 78, N.° 52.*

(a) *Séba, mus. 2. Tab. 12, fig. 7.* Salamandra ceylanica.

(b) *Mémoire déjà cité de M. Dufay.*

à la vérité, diftingue auffi ce lézard d'avec notre Salamandre, mais dont cependant le texte convient entièrement à cette dernière. Nous devons ajouter que toutes les habitudes attribuées à ces deux prétendues efpèces de lézards, font celles de notre Salamandre à queue-plate. Tout concourt donc à prouver qu'elles n'en font que des variétés, & ce qui achève de le montrer, c'eft que Gronovius lui-même a trouvé une grande reffemblance entre notre Salamandre & le lézard aquatique, & qu'enfin l'article & la figure de Gefner que M. Linné a rapportés à ce prétendu lézad aquatique, ne peuvent convenir qu'à notre Salamandre femelle.

C'eft donc la femelle de notre Salamandre à queue-plate, qui, très-différente en effet du mâle, ainfi que nous l'avons vu, aura été nommée lézard aquatique par M. Linné & regardée comme une efpèce diftincte par ce grand Naturalifte, ainfi que par Gronovius. Quelques différences dans les couleurs de cette femelle, auront même fait croire à quelques Naturaliftes & particulièrement à Petivers *(c)* qu'ils avoient reconnu le mâle & la femelle, ce qui aura confirmé l'erreur. Quelqu'autre variété, dans ces mêmes couleurs ou dans la taille, aura fait établir une troifième efpèce fous le nom de lézard vulgaire. Mais ce lézard vulgaire &

(c) *Petivers, mufæum. 18, N.° 113.*

ce lézard aquatique, ne ſont que la même eſpèce, ainſi que M. Linné lui-même l'avoit ſoupçonné, puiſqu'il ſe demande *(d)*, ſi le dernier de ces animaux n'eſt pas le premier dans ſon jeune âge; & ces deux lézards ne ſont que la femelle de notre Salamandre, ce qui eſt mis hors de doute par les deſcriptions auxquelles M. Linné renvoie, ainſi que par les figures qu'il cite, & ſur-tout par celles de Séba *(e)* & de Geſner *(f)*. Au reſte, nous n'avons adopté l'opinion que nous expoſons ici, qu'après avoir examiné un grand nombre de Salamandres à queue-plate, & comparé pluſieurs variétés de cette eſpèce.

C'eſt peut-être à la Salamandre à queue-plate qu'appartient l'animal aquatique, connu en Amérique, & particulièrement dans la nouvelle Eſpagne, ſous le nom Mexiquain d'*Axolotl*, & ſous le nom Eſpagnol d'*Inguete de Agua*. Il a été pris pour un poiſſon, quoiqu'il ait quatre pattes; mais nous avons vu que le ſcinque avoit été regardé auſſi comme un poiſſon, parce qu'il habite les eaux. L'Axolotl a, dit-on, la peau fort unie, parſemée ſous le ventre de petites taches, dont la grandeur diminue depuis le milieu du corps, juſ-

---

(*d*) *Syſtema naturæ, amphib. rept., editio 13.*[a]

(*e*) *Séba, mus. 2, tab. 12, fig. 7.*

(*f*) *Geſner, de Quadr. ovip.* Lacertus aquaticus.

qu'à la queue. Sa longueur & sa grosseur sont à-peu-près celles de la Salamandre à queue-plate; ses pieds sont divisés en quatre doigts, *comme dans les grenouilles*, ce qui peut faire présumer que le cinquième doigt ne manque qu'aux pieds de devant, ainsi que dans ces mêmes grenouilles & dans la plupart des Salamandres. Il a la tête grosse en proportion du corps, la gueule noire & presque toujours ouverte. On a débité un conte ridicule au sujet de ce lézard. On a prétendu que la femelle étoit sujette, comme les femmes, à un écoulement périodique. Cette erreur pourroit venir de ce qu'on l'a confondu avec les Salamandres terrestres, qui mettent bas des petits tout formés. Et peut-être même appartient-il aux Salamandres terrestres plutôt qu'aux aquatiques. Au reste, on dit que sa chair est bonne à manger & d'un goût qui approche de celui de l'anguille *(g)*. Si cela étoit, il devroit former une espèce particulière, ou plutôt, on pourroit croire qu'on n'auroit vu à la place de ce prétendu lézard, qu'une grenouille qui n'étoit pas encore développée & qui avoit sa queue de tétard. C'est à l'observation à éclaircir ces doutes.

---

(*g*) Voyez la description de la nouvelle Espagne, Histoire générale des Voyages, troisième Partie, Livre V.

# LA PONCTUÉE (a).

ON TROUVE, dans la Caroline, une Salamandre que nous appellons la Ponctuée, à cause de deux rangées de points blancs, qui varient la couleur sombre de son dos, & qui se réunissent en un seul rang. Ce lézard n'a que quatre doigts aux pieds de devant; tous ses doigts sont sans ongles, & sa queue est cylindrique.

(a) Le Ponctué. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Lacerta punctata, 45. *Linn. amphib. rept.*
*Catesby, Caroli. 3, p. 10, tab. 10, fig. 10.* Stellio.





# LA QUATRE-RAIES (a).

ON RENCONTRE, dans l'Amérique, ſeptentrionale une ſalamandre dont le deſſus du corps préſente quatre lignes jaunes. L'algire a également quatre lignes jaunes ſur le dos; mais on ne peut pas les confondre, parce que ce dernier a cinq doigts aux pieds de devant, & que la Quatre-raies n'en a que quatre. La queue de la Quatre-raies eſt longue & cylindrique: on remarque quelque apparence d'ongles au bout des doigts.

(a) Le Rayé. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Lacerta 4 lineata, 46. *Linn. amphib. rept.*





# LE SARROUBÉ.

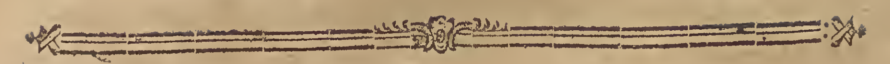
NOUS DEVONS entièrement la connoiſſance de cette nouvelle eſpèce de ſalamandre à M. Bruyères, de la Société royale de Montpellier, qui nous a communiqué la deſcription qu'il en a faite, & ce qu'il a obſervé touchant cet animal dans l'Iſle de Madagaſcar, où il l'a vu vivant, & où on le trouve en grand nombre. Aucun Voyageur ni Naturaliſte n'ont encore fait mention de cette ſalamandre; elle eſt d'autant plus remarquable, qu'elle eſt plus grande que toutes celles que nous venons de décrire. Elle a d'ailleurs des écailles très-apparentes; & ſes doigts ſont garnis d'ongles, au lieu que, dans les quatre ſalamandres dont nous venons de parler, la peau ne préſente que des mamelons à la place d'écailles ſenſibles, & ce n'eſt que dans le *Quatre-raies* qu'on apperçoit quelque apparence d'ongle. Nous plaçons cependant le Sarroubé à la ſuite de ces quatre ſalamandres, attendu qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, & qu'il préſente par-là le caractère diſtinctif d'après lequel nous avons formé la diviſion dans laquelle ces ſalamandres ſont compriſes.

Le Sarroubé a ordinairement un pied de longueur totale ; ſon dos eſt couvert d'une peau brillante & grenue, qui reſſemble au *galuchat ;* elle eſt jaune & tigrée de vert ; un double rang d'écailles d'un jaune clair garnit le deſſus du cou qui eſt très-large ; la tête eſt plate & alongée ; les mâchoires ſont grandes, & s'étendent juſqu'au-delà des oreilles ; elles ſont ſans dents, mais crénelées ; la langue eſt enduite d'une humeur viſqueuſe, qui retient les petits inſectes dont le Sarroubé fait ſa proie. Les yeux ſont gros ; l'iris eſt ovale & fendu verticalement. La peau du ventre eſt couverte de petites écailles rondes & jaunes ; les bouts des doigts ſont garnis de chaque côté d'une petite membrane, & pardeſſous d'un ongle crochu, placé entre un double rang d'écailles, qui ſe recouvrent comme les ardoiſes des toits, ainſi que dans le lézard à tête-plate qui vit auſſi à Madagaſcar, & avec lequel le Sarroubé a de très-grands rapports. Ces deux derniers lézards ſe reſſemblent encore, en ce qu'il ont tous les deux la queue plate & ovale ; mais ils diffèrent l'un de l'autre, en ce que le Sarroubé n'a point la membrane frangée qui s'étend tout autour du corps du lézard à tête-plate ; & d'ailleurs il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, ainſi que nous l'avons dit.

Le nom de Sarroubé qui lui a été donné par les habitans de Madagaſcar, paroît à M. Bruyères dérivé du mot de leur langue *ſarrout*, qui ſignifie *colere.*

Ces mêmes habitans redoutent le Sarroubé autant que le lézard à tête-plate; mais M. Bruyères penſe que c'eſt un animal très-innocent, & qui n'a aucun moyen de nuire. Il paroît craindre la trop grande chaleur; on le rencontre plus ſouvent pendant la pluie que pendant un tems ſec; & les Nègres de Madagaſcar dirent à M. Bruyères qu'on le trouvoit en bien plus grand nombre dans les bois pendant la nuit que pendant le jour.





# LA TROIS-DOIGTS.

NOUS NOMMONS ainſi une nouvelle eſpèce de ſalamandre, dont aucun Auteur n'a encore parlé, & qu'il eſt très-aiſé de diſtinguer des autres par pluſieurs caractères remarquables. Elle n'eſt point dépourvue de côtes, ainſi que les autres Salamandres : elle n'a que trois doigts aux pieds de devant, & quatre doigts aux pieds de derrière ; ſa tête eſt aplatie & arrondie pardevant ; la queue eſt déliée, plus longue que la tête & le corps ; & l'animal la replie facilement. C'eſt à M. le Comte de Mailli, Marquis de Neſle, que nous devons la connoiſſance de cette nouvelle eſpèce de ſalamandre, dont il a trouvé un individu ſur le cratère même du Véſuve, environné des laves brûlantes que jette ce volcan. C'eſt une place remarquable pour une ſalamandre qu'un endroit entouré de matières ardentes vomies par un volcan ; beaucoup de gens pourroient même regarder la proximité de ces matières comme une preuve du pouvoir de réſiſter aux flammes, que l'on a attribué aux ſalamandres : Nous n'y voyons cependant que la ſuite de quelque accident & de quelques circonſtances particulières qui auront entraîné l'individu trouvé par M. le Marquis de Neſle,



DeSeve del. veuve Tardieu Sc.

LA TROIS-DOIGTS, *grandeur de Nature.*

de Nesle, auprès des laves enflammées du Vésuve. Leur ardeur auroit bientôt consumé la Salamandre à Trois-doigts, ainsi que tout autre animal, si elle n'avoit pas été prise avant d'être exposée de trop près ou pendant trop long-tems à l'action de ces matières volcaniques, dont la chaleur éloignée aura nui d'autant moins à cette Salamandre, que tous les Quadrupèdes ovipares se plaisent au milieu de la température brûlante des contrées de la zone torride.

M. le Marquis de Nesle a bien voulu nous envoyer la Salamandre à Trois-doigts qu'il a rencontrée sur le Vésuve; & nous saisissons cette occasion de lui témoigner notre reconnoissance pour les services qu'il rend journellement à l'Histoire naturelle. L'individu apporté d'Italie par cet illustre amateur, étoit d'une couleur brune foncée, mêlée de roux sur la tête, les pieds, la queue & le dessous du corps. Il étoit desséché au point qu'on pouvoit facilement compter au travers de la peau les vertèbres & les côtes; la tête avoit trois lignes de longueur, le corps neuf lignes, & la queue seize lignes & demie.





# DES QUADRUPÈDES OVIPARES

## *Qui n'ont point de queue.*

IL NE NOUS RESTE, pour compléter l'hiſtoire des Quadrupèdes ovipares, qu'à parler de ceux de ces animaux qui n'ont point de queue. Le défaut de cette partie eſt un caractère conſtant & très-ſenſible, d'après lequel il eſt aiſé de ſéparer cette ſeconde claſſe d'avec la première, dans laquelle nous avons compris les tortues & les lézards, qui tous ont une queue plus ou moins longue. Mais, indépendamment de cette différence, les Quadrupèdes ovipares ſans queue, préſentent des caractères d'après leſquels il eſt facile de les diſtinguer. Leur grandeur eſt toujours très-limitée en comparaiſon de celle de pluſieurs lézards ou tortues : la longueur des plus grands n'excède guère huit ou dix pouces ; leur corps n'eſt point couvert d'écailles ; leur peau, plus ou moins dure, eſt garnie de verrues ou de tubercules, & enduite d'une humeur viſqueuſe.

La plupart n'ont que quatre doigts aux pieds de

devant, & par ce caractère ſe lient avec les Salamandres. Quelques-uns, au lieu de n'avoir que cinq doigts aux pieds de derrière comme le plus grand nombre des lézards, en ont ſix plus ou moins marqués: Les doigts tant des pattes de devant que de celles de derrière, ſont ſéparés dans pluſieurs de ces Quadrupèdes ovipares, & réunis dans d'autres par une membrane, comme ceux des oiſeaux à pieds palmés, tels que les oies, les canards, les mouettes, &c. Les pattes de derrière ſont, dans tous les Quadrupèdes ovipares ſans queue, beaucoup plus longues que celles de devant. Auſſi ces animaux ne marchent-ils point, ne s'avancent jamais que par ſauts, & ne ſe ſervent de leurs pattes de derrière que comme d'un reſſort qu'ils plient & qu'ils laiſſent ſe débander enſuite pour s'élancer à une diſtance & à une hauteur plus ou moins grandes. Ces pattes de derrière ſont remarquables, en ce que le tarſe eſt preſque toujours auſſi long que la jambe proprement dite.

Tous les animaux, qui compoſent cette claſſe, ont d'ailleurs une charpente oſſeuſe bien plus ſimple que ceux dont nous venons de parler. Ils n'ont point de côtes, non plus que la plupart des ſalamandres; ils n'ont pas même de vertèbres cervicales, ou du moins ils n'en ont qu'une ou deux; leur tête eſt attachée preſqu'immédiatement au corps comme dans les poiſſons avec leſquels ils ont auſſi de grands rapports par

leurs habitudes, & ſur-tout par la manière dont ils ſe multiplient *(a)*. Ils n'ont aucun organe extérieur propre à la génération; les fœtus ne ſont pas fécondés dans le corps de la femelle; mais, à meſure qu'elle pond ſes œufs, le mâle les arroſe de ſa liqueur prolifique, qu'il lance par l'anus: les petits paroiſſent pendant long-tems ſous une eſpèce d'enveloppe étrangère, ſous une forme particulière, à laquelle on a donné le nom de *têtard*, & qui reſſemble plus ou moins à celle des poiſſons; & ce n'eſt qu'à meſure qu'ils ſe développent, qu'ils acquièrent la véritable forme de leurs eſpèces.

Tels ſont les faits généraux communs à tous les Quadrupèdes ovipares ſans queue. Mais, ſi on les examine de plus près, on verra qu'ils forment trois troupes bien diſtinctes, tant par leurs habitudes que par leur conformation.

Les premiers ont le corps alongé; ainſi que la tête; l'un ou l'autre anguleux, & relevé en arêtes longitudinales; le bas du ventre preſque toujours délié, & les pattes très-longues. Le plus ſouvent la longueur

---

(*a*) Les Quadrupèdes ovipares ſans queue manquent de veſſie proprement dite, de même que les lézards, le vaiſſeau qui contient leur urine, différant des veſſies proprement dites, non-ſeulement par ſa forme & par ſa grandeur, mais encore par ſa poſition, ainſi que par le nombre & la nature des canaux avec leſquels il communique.

de celles de devant est double du diamètre du corps vers la poitrine ; & celles de derrière sont au moins de la longueur de la tête & du corps. Ils présentent des proportions agréables ; ils sautent avec agilité ; bien loin de craindre la lumière du jour, ils aiment à s'imbiber des rayons du soleil.

Les seconds, plus petits en général que les premiers, & plus sveltes dans leurs proportions, ont leurs doigts garnis de petites pelottes visqueuses, à l'aide desquelles ils s'attachent, même sur la face inférieure des corps les plus polis. Pouvant d'ailleurs s'élancer avec beaucoup de force, ils poursuivent les insectes avec vivacité jusque sur les branches, & les feuilles des arbres.

Les troisièmes ont, au contraire, le corps presque rond, la tête très-convexe, les pattes de devant très courtes ; celles de derrière n'égalent pas quelquefois la longueur du corps & de la tête ; ils ne s'élancent qu'avec peine ; bien loin de rechercher les rayons du soleil, ils fuient toute lumière ; & ce n'est que lorsque la nuit est venue qu'ils sortent de leur trou pour aller chercher leur proie. Leurs yeux sont aussi beaucoup mieux conformés que ceux des autres Quadrupèdes ovipares sans queue, pour recevoir la plus foible clarté ; & lorsqu'on les porte au grand jour, leur prunelle se contracte, & ne présente qu'une fente alongée. Ils diffèrent donc autant des premiers & des seconds,

que les hiboux & les chouettes diffèrent des oiſeaux de jour.

Nous avons donc cru devoir former trois genres différens des Quadrupèdes ovipares ſans queue.

Dans le premier, qui renferme la grenouille commune, nous plaçons douze eſpèces, qui toutes ont la tête & le corps alongés, & l'un ou l'autre anguleux.

Nous comprenons dans le ſecond genre, la petite grenouille d'arbre, connue en France, ſous le nom de *raine* ou de *rainette*, & ſix autres eſpèces, qu'il ſera aiſé de diſtinguer par les pelottes viſqueuſes de leurs doigts.

Nous compoſons enfin le troiſième genre, dans lequel ſe trouve le crapaud commun, de quatorze eſpèces, dont le corps ni la tête ne ſont relevés en arêtes ſaillantes.

Ces trente-trois eſpèces, qui forment les trois genres des *grenouilles*, des *raines*, & des *crapauds*, ſont les ſeules que nous comptions dans la claſſe des Quadrupèdes ovipares ſans queue, & auxquelles nous avons cru, d'après la comparaiſon exacte des deſcriptions des Auteurs, ainſi que d'après les individus conſervés au Cabinet du Roi, devoir réduire toutes celles dont les Naturaliſtes & les Voyageurs ont fait mention.



# PREMIER GENRE.

*Quadrupèdes ovipares ſans queue, dont la tête & le corps ſont alongés, & l'un ou l'autre anguleux.*

## *GRENOUILLES.*

### LA GRENOUILLE COMMUNE (a).

C'EST un grand malheur qu'une grande reſſemblance avec des êtres ignobles ! Les Grenouilles communes ſont en apparence ſi conformes aux

(a) *En grec*, Βατραχος ἐλειος.
La Grenouille mangeable. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana eſculenta, 15. *Linn. amphib. rept.*
*Geſner, de Quadr. ovip.*, 41. Rana aquatica.
*Ræs. Ran.*, *t.* 51, *t.* 13. Rana viridis aquatica.
Rana eſculenta, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Rana, *Scotia illuſtrata, Edimburgi*, 1684.
Rana eſculenta, *Wulff, Ichtyologia, cum amphib. regni Boruſſici.*
Rana eſculenta, *British Zoology, volume* 3, *Londres*, 1776.

crapauds, qu'on ne peut aiſément ſe repréſenter les unes, ſans penſer aux autres; on eſt tenté de les comprendre tous dans la diſgrace à laquelle les crapauds ont été condamnés, & de rapporter aux premières les habitudes baſſes, les qualités dégoûtantes, les propriétés dangereuſes des ſeconds. Nous aurons peut-être bien de la peine à donner à la Grenouille commune la place qu'elle doit occuper dans l'eſprit des lecteurs, comme dans la nature: mais il n'en eſt pas moins vrai que s'il n'avoit point exiſté de crapauds, ſi l'on n'avoit jamais eu devant les yeux ce vilain objet de comparaiſon qui enlaidit par ſa reſſemblance, autant qu'il ſalit par ſon approche, la Grenouille nous paroîtroit auſſi agréable par ſa conformation, que diſtinguée par ſes qualités, & intéreſſante par les phénomènes qu'elle préſente dans les diverſes époques de ſa vie. Nous la verrions comme un animal utile dont nous n'avons rien à craindre, dont l'inſtinct eſt épuré, & qui joignant à une forme ſvelte des membres déliés & ſouples, eſt parée des couleurs qui plaiſent le plus à la vue, & préſente des nuances d'autant plus vives, qu'une humeur viſqueuſe enduit ſa peau, & lui ſert de vernis.

Lorſque les Grenouilles communes ſont hors de l'eau, bien loin d'avoir la face contre terre, & d'être baſſement accroupies dans la fange comme les crapauds, elles ne vont que par ſauts très-élevés; leurs

pattes

pattes de derrière, en se pliant & en se débandant ensuite, leur servent de ressorts; & elles y ont assez de force pour s'élancer souvent jusqu'à la hauteur de quelques pieds.

On diroit qu'elles cherchent l'élément de l'air comme le plus pur; & lorsqu'elles se reposent à terre, c'est toujours la tête haute, leur corps relevé sur les pattes de devant, & appuyé sur les pattes de derrière, ce qui leur donne bien plutôt l'attitude droite d'un animal dont l'instinct a une certaine noblesse, que la position basse & horizontale d'un vil reptile.

La Grenouille commune est si élastique & si sensible dans tous ses points, qu'on ne peut la toucher, & sur-tout la prendre par ses pattes de derrière, sans que tout de suite son dos se courbe avec vîtesse, & que toute sa surface montre, pour ainsi dire, les mouvemens prompts d'un animal agile, qui cherche à s'échapper.

Son museau se termine en pointe; les yeux sont gros, brillans & entourés d'un cercle couleur d'or; les oreilles placées derrière les yeux, & recouvertes par une membrane; les narines vers le sommet du museau, & la bouche est grande & sans dents; le corps, rétréci parderrière, présente sur le dos des tubercules & des aspérités. Ces tubercules que nous avons remarqués si souvent sur les Quadrupèdes ovi-

pares, ſe trouvent donc non-ſeulement ſur les crocodiles & les très-grands lézards dont ils conſolident les dures écailles, mais encore ſur des Quadrupèdes foibles, bien plus petits, qui ne préſentent qu'une peau tendre, & n'ont pour défenſe que l'élément qu'ils habitent, & l'aſile où ils vont ſe réfugier.

Le deſſus du corps de la Grenouille commune eſt d'un vert plus ou moins foncé; le deſſous eſt blanc: ces deux couleurs, qui s'accordent très-bien, & forment un aſſortiment élégant, ſont relevées par trois raies jaunes qui s'étendent le long du dos; les deux des côtés forment une ſaillie, & celle du milieu préſente au contraire une eſpèce de ſillon. A ces couleurs jaune, verte & blanche, ſe mêlent des taches noires ſur la partie inférieure du ventre; & à meſure que l'animal grandit, ces taches s'étendent ſur tout le deſſous du corps, & même ſur ſa partie ſupérieure. Qu'eſt-ce qui pourroit donc faire regarder avec peine un être dont la taille eſt légère, le mouvement preſte, l'attitude gracieuſe? Ne nous interdiſons pas un plaiſir de plus; &, lorſque nous errons dans nos belles campagnes, ne ſoyons pas fâchés de voir les rives des ruiſſeaux embellies par les couleurs de ces animaux innocens, & animées par leurs ſauts vifs & légers: contemplons leurs petites manœuvres; ſuivons-les des yeux au milieu des étangs paiſibles dont ils diminuent ſi ſouvent la ſolitude, ſans en troubler

le calme; voyons-les montrer sous les nappes d'eau les couleurs les plus agréables, fendre en nageant ces eaux tranquilles, souvent même sans en rider la surface, & présenter les douces teintes que donne la transparence des eaux.

Les Grenouilles communes ont quatre doigts aux pieds de devant, comme la plupart des Salamandres; les doigts des pieds de derrière sont au nombre de cinq, & réunis par une membrane; dans les quatre pieds, le doigt intérieur est écarté des autres, & le plus gros de tous.

Elles varient par la grandeur, suivant les pays qu'elles habitent, la nourriture qu'elles trouvent, la chaleur qu'elles éprouvent, &c. Dans les zones tempérées, la longueur ordinaire de ces animaux est de deux à trois pouces, depuis le museau jusqu'à l'anus. Les pattes de derrière ont quatre pouces de longueur quand elles sont étendues, & celles de devant environ un pouce & demi.

Il n'y a qu'un ventricule dans le cœur de la Grenouille commune, ainsi que dans celui des autres Quadrupèdes ovipares; lorsque ce viscère a été arraché du corps de la Grenouille, il conserve son battement pendant sept ou huit minutes, & même pendant plusieurs heures, suivant M. Dehaller. Le mouvement du sang est inégal dans les Grenouilles; il est poussé goutte à goutte, & à de fréquentes reprises; & lorsque ces

animaux ſont jeunes, ils ouvrent & ferment la bouche & les yeux à chaque fois que leur cœur bat. Les deux lobes des poumons ſont compoſés d'un grand nombre de cellules membraneuſes deſtinées à recevoir l'air, & faites à-peu-près comme les alvéoles des rayons de miel *(b)*; l'animal peut les tendre pendant un tems aſſez long, & ſe rendre par-là plus léger.

Sa vivacité, & la ſupériorité de ſon naturel ſur celui des animaux qui lui reſſemblent le plus, ne doivent-elles pas venir de ce que, malgré ſa petite taille, elle eſt un des Quadrupèdes ovipares les mieux partagés pour les ſens extérieurs? Ses yeux ſont en effet gros & ſaillans, ainſi que nous l'avons dit; ſa peau molle, qui n'eſt recouverte ni d'écailles, ni d'enveloppes oſſeuſes, eſt ſans-ceſſe abreuvée & maintenue dans ſa ſoupleſſe par une humeur viſqueuſe qui ſuinte au travers de ſes pores; elle doit donc avoir la vue très-bonne, & le toucher un peu délicat; & ſi ſes oreilles ſont recouvertes par une membrane, elle n'en a pas moins l'ouïe fine, puiſque ces organes renferment dans leurs cavités une corde élaſtique que l'animal peut tendre à volonté, & qui doit lui communiquer avec aſſez de préciſion les vibrations de l'air agité par les corps ſonores.

Cette ſupériorité dans la ſenſibilité des Grenouilles,

(*b*) *Ray, Synopſis animalium, page 247, Londres, 1693.*

les rend plus difficiles ſur la nature de leur nourriture ; elles rejettent tout ce qui pourroit préſenter un commencement de décompoſition. Si elles ſe nourriſſent de vers, de ſangſues, de petits limaçons, de ſcarabées & d'autres inſectes tant ailés que non ailés, elles n'en prennent aucun qu'elles ne l'aient vu remuer, comme ſi elles vouloient s'aſſurer qu'il vit encore *(c)* : elles demeurent immobiles juſqu'à ce que l'inſecte ſoit aſſez près d'elles ; elles fondent alors ſur lui avec vivacité, s'élancent vers cette proie, quelquefois à la hauteur d'un ou deux pieds, & avancent, pour l'attraper, une langue enduite d'une mucoſité ſi gluante, que les inſectes qui y touchent y ſont aiſément empêtrés. Elles avalent auſſi de très-petits limaçons tout entiers *(d)*; leur œſophage a une grande capacité; leur eſtomac peut d'ailleurs recevoir, en ſe dilatant, un grand volume de nourriture; & tout cela joint à l'activité de leurs ſens, qui doit donner plus de vivacité à leurs appétits, montre la cauſe de leur eſpèce de voracité : car non-ſeulement elles ſe nourriſſent des très-petits animaux dont nous venons de parler, mais encore elles avalent ſouvent des ani-

---

( *c* ) *Laurenti ſpecimen medicum. Vienne, 1768, page 137. Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle de M. Valmont de Bomare, article des Grenouilles.*

*(d) Ray, Synopſis animalium, page 251.*

maux plus conſidérables, tels que de jeunes ſouris, de petits oiſeaux, & même de petits canards nouvellement éclos, lorſqu'elles peuvent les ſurprendre ſur le bords des étangs qu'elles habitent.

La Grenouille commune ſort ſouvent de l'eau, non-ſeulement pour chercher ſa nourriture, mais encore pour s'imprégner des rayons du ſoleil. Bien loin d'être preſque muette comme pluſieurs Quadrupèdes ovipares, & particulièrement comme la ſalamandre terreſtre, avec laquelle elle a pluſieurs rapports, on l'entend de très-loin, dès que la belle ſaiſon eſt arrivée; & qu'elle eſt pénétrée de la chaleur du printems jeter un cri qu'elle répète pendant aſſez long-tems, ſur-tout lorſqu'il eſt nuit. On diroit qu'il y a quelque rapport de plaiſir ou de peine entre la Grenouille & l'humidité du ſerein ou de la roſée; & que c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer ſes longues clameurs. Ce rapport pourroit montrer pourquoi les cris des Grenouilles ſont, ainſi qu'on l'a prétendu, d'autant plus forts, que le tems eſt plus diſpoſé à la pluie, & pourquoi ils peuvent par conſéquent annonçer ce météore.

Le coaſſement des Grenouilles, qui n'eſt compoſé que de ſons rauques, de tons diſcordans & peu diſtincts les uns des autres, ſeroit très-déſagréable par lui-même, & quand on n'entendroit qu'une ſeule Grenouille à la fois; mais c'eſt toujours en grand nombre qu'elles coaſſent; & c'eſt toujours de trop près qu'on entend ces

ſons confus, dont la monotonie fatiguante eſt réunie à une rudeſſe propre à bleſſer l'oreille la moins délicate. Si les Grenouilles doivent tenir un rang diſtingué parmi les Quadrupèdes ovipares, ce n'eſt donc pas par leur voix : autant elles peuvent plaire par l'agilité de leurs mouvemens, & la beauté de leurs couleurs, autant elles importunent par leurs aigres coâſſemens. Les mâles ſont ſur-tout ceux qui font le plus de bruit ; les femelles n'ont qu'un grognement aſſez ſourd, qu'elles font entendre en enflant leur gorge ; mais, lorſque les mâles coaſſent, ils gonflent de chaque côté du cou deux veſſies qui, en ſe rempliſſant d'air, & en devenant pour eux comme deux inſtrumens retentiſſans, augmentent le volume de leur voix. La Nature, qui n'a pas voulu en faire les muſiciens de nos campagnes, n'a donné à ces inſtrumens que de la force, & les ſons que forment les Grenouilles mâles ſans être plus agréables, ſont ſeulement entendus de plus loin que ceux de leurs femelles.

Ils ſont ſeulement plus propres à troubler ce calme des belles nuits de l'été, ce ſilence enchanteur qui règne dans une verte prairie, ſur le bord d'un ruiſſeau tranquille, lorſque la lune éclaire, de ſa lumière paiſible, cet aſile champêtre, où tout goûteroit les charmes de la fraîcheur, du repos, des parfums des fleurs, & où tous les ſens ſeroient tenus dans une douce extaſe, ſi celui de l'ouïe n'étoit déſagréablement ébranlé par

des cris aussi aigres que forts, & de rudes coassemens sans cesse renouvellés.

Ce n'est pas seulement lorsque les Grenouilles mâles coassent, que leurs vessies paroissent à l'extérieur; on peut, en pressant leur corps, comprimer l'air qu'il renferme, & qui, se portant alors dans ces vessies, en étend le volume & les rend saillantes. J'ai aussi vu gonfler ces mêmes vessies, lorsque j'ai mis des Grenouilles mâles sous le récipient d'une machine pneumatique, & que j'ai commencé d'en pomper l'air.

Indépendamment des cris retentissans & long-tems prolongés que la Grenouille mâle fait entendre si souvent, elle a d'ailleurs un son moins désagréable & moins fort, dont elle ne se sert que pour appeller sa femelle: ce dernier son est sourd & comme plaintif, tant il est vrai que l'accent de l'amour est toujours mêlé de quelque douceur.

Quoique les Grenouilles communes se plaisent à des latitudes très-élevées, la chaleur leur est assez nécessaire, pour qu'elles perdent leurs mouvemens, que leur sensibilité soit très-affoiblie, & qu'elles s'engourdissent dès que les froids de l'hiver sont venus. C'est communément dans quelque asile caché très-avant sous les eaux, dans les marais & dans les lacs qu'elles tombent dans la torpeur à laquelle elles sont sujettes. Quelques-unes cependant passent la saison du froid dans des trous sous terre, soit que des circonstances

ſtances locales les y déterminent, ou qu'elles ſoient ſurpriſes dans ces trous par le degré de froid qui les engourdit. Elles ſont alimentées, pendant le tems de leur long ſommeil, par une matière graiſſeuſe renfermée dans le tronc de la veine-porte *(e)*. Cette graiſſe répare juſqu'à un certain point la ſubſtance du ſang, & l'entretient de manière à ce qu'il puiſſe nourrir toutes les parties du corps qu'il arroſe. Mais quelque ſenſibles que ſoient les Grenouilles au froid, celles qui habitent près des zones torrides, doivent être exemptes de la torpeur de l'hiver, de même que les crocodiles & les lézards qui y ſont ſujets à des latitudes un peu élevées, ne s'engourdiſſent pas dans les climats très-chauds.

On tire les Grenouilles de leur état d'engourdiſſement, en les portant dans quelque endroit échauffé, & en les expoſant à une température artificielle, à-peu-près ſemblable à celle du printems. On peut ſucceſſivement & avec aſſez de promptitude les replonger dans cet état de torpeur, ou les rappeller à la vie par les divers degrés de froid ou de chaud qu'on leur fait ſubir. A la vérité, il paroît que l'activité qu'on leur donne avant le tems où elles ſont accoutumées à la recevoir de la Nature, devient pour ces animaux un grand effort qui les fait bientôt périr. Mais il eſt à préſumer que ſi l'on réveilloit ainſi des Grenouilles apportées

---

(*e*) *Malpighi.*

de climats très-chauds où elles ne s'engourdiſſent jamais, bien loin de contrarier les habitudes de ces animaux, on ne feroit que les ramener à leur état naturel, & ils n'auroient rien à craindre de l'activité qu'on leur rendroit. On eſt même parvenu, par une chaleur artificielle, à remplacer aſſez la chaleur du printems, pour que des Grenouielles aient éprouvé, l'une auprès de l'autre, les deſirs que leur donne le retour de la belle ſaiſon. Mais, ſoit par défaut de nourriture, ſoit par une ſuite des ſenſations qu'elles avoient éprouvées trop bruſquement, & des efforts qu'elles avoient faits dans un tems où communément il leur reſte à peine la plus foible exiſtence, elles n'ont pas ſurvécu long-tems à une jouiſſance trop hâtée *(f)*.

Les Grenouilles ſont ſujettes à quitter leur peau, de même que les autres Quadrupèdes ovipares; mais cette peau eſt plus ſouple, plus conſtamment abreuvée par un élément qui la ramollit, plus ſujette à être altérée par les cauſes extérieures; d'ailleurs les Grenouilles, plus voraces & mieux conformées dans les organes relatifs à la nutrition, prennent une nourriture plus abondante, plus ſubſtantielle, & qui fourniſſant une plus grande quantité de nouveaux ſucs, forme plus aiſément une nouvelle peau au-deſſous de l'ancienne. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les Grenouilles

---

(*f*) *Mémoires de M. Gleditsch, dans ceux de l'Académie de Pruſſe.*

ſe dépouillent très-ſouvent de leur peau pendant la ſaiſon où elles ne ſont pas engourdies, & qu'alors elles en produiſent une nouvelle preſque tous les huit jours: lorſque l'ancienne eſt ſéparée du corps de l'animal, elle reſſemble à une mucoſité délayée.

C'eſt ſur-tout au retour des chaleurs que les Grenouilles communes, ainſi que tous les Quadrupèdes ovipares, cherchent à s'unir avec leurs femelles; il croît alors aux pouces des pieds de devant de la Grenouille mâle, une eſpèce de verrue plus ou moins noire, & garnie de papilles *(g)*. Le mâle s'en ſert pour retenir plus facilement ſa femelle *(h)*; il monte ſur ſon dos, & l'embraſſe d'une manière ſi étroite avec ſes deux pattes de devant, dont les doigts s'entrelacent les uns dans les autres, qu'il faut employer un peu de force pour les ſéparer, & qu'on n'y parvient pas en arrachant les pieds de derrière du mâle. M. l'Abbé Spallanzani a même écrit qu'ayant coupé la tête à un mâle qui étoit accouplé, cet animal ne ceſſa pas de féconder pendant quelque tems les œufs de ſa femelle, & ne mourut qu'au bout de quatre heures *(i)*.

---

(*g*) *Rœſel, page 54.*

(*h*) M. Linné, vraiſemblablement d'après Fréderic Menzius, a été tenté de regarder cette eſpèce de verrue, comme la partie ſexuelle du mâle; pour peu qu'il eût réfléchi à cette opinion, il auroit été le premier à la rejeter. *Lin., ſyſtema nat., edit. 13.ª tom. 1, folio 355.*

(*i*) *Vol. 3, page 86.*

Quelque mouvement que faſſe la femelle, le mâle la retient avec ſes pattes, & ne la laiſſe pas échapper, même quand elle ſort de l'eau *(k)* : ils nagent ainſi accouplés pendant un nombre de jours d'autant plus grand, que la chaleur de l'atmoſphère eſt moindre, & ils ne ſe quittent point avant que la femelle ait pondu ſes œufs *(l)*. C'eſt ainſi que nous avons vu les tortues de mer demeurer pendant long-tems intimement unies, & voguer ſur la ſurface des ondes, ſans pouvoir être ſéparées l'une de l'autre.

Au bout de quelques jours, la femelle pond ſes œufs, en faiſant entendre quelquefois un coaſſement un peu ſourd; ces œufs forment une eſpèce de cordon, étant colés enſemble par une matière glaireuſe dont ils ſont enduits; le mâle ſaiſit le moment où ils ſortent de l'anus de la femelle, pour les arroſer de ſa liqueur ſéminale, en répétant pluſieurs fois un cri particulier *(m)*; & il peut les féconder d'autant plus aiſément, que ſon corps dépaſſe communément, par le bas, celui de ſa compagne : il ſe ſépare enſuite d'elle, & recommence à nager, ainſi qu'à remuer ſes pattes avec agilité, quoiqu'il ait paſſé la plus grande partie du tems

---

(*k*) *Collection académ., tome 5, page 549. Hiſtoire de la Grenouille, par Swammerdam.*

(*l*) *Swammerdam & Ræſel.*

(*m*) *Laurenti ſpecimen medicum, Vienne, 1768, page 138.*

de son union avec sa femelle dans une grande immobilité, & dans cette espèce de contraction qui accompagne quelquefois les sensations trop vives *(n)*.

Dans les différentes observations que nous avons faites sur les œufs des Grenouilles, & sur les changemens qu'elles subissent avant de devenir adultes, nous avons vu, dans les œufs nouvellement pondus, un petit globule, noir d'un côté, & blanchâtre de l'autre, placé au centre d'un autre globule, dont la substance glutineuse & transparente doit servir de nourriture à l'embryon, & est contenue dans deux enveloppes membraneuses & concentriques : ce sont ces membranes qui représentent la coque de l'œuf *(o)*.

Après un tems plus ou moins long, suivant la température, le globule noir d'un côté & blanchâtre de l'autre, se développe & prend le nom de *têtard (p)* :

---

(*n*) *Swammerdam, à l'endroit déjà cité.*

(*o*) M. l'Abbé Spallanzani ne considérant la membrane intérieure qui enveloppe le têtard que comme un *amnios*, a proposé de séparer les grenouilles, les crapauds & les raines, des ovipares, pour les réunir avec les vivipares; mais nous n'avons pas cru devoir adopter l'opinion de cet habile Naturaliste. Comment éloigner en effet les grenouilles, les raines & les crapauds, des tortues & des lézards avec lesquels ils sont liés par tant de rapports, pour les rapprocher des vivipares, dont ils diffèrent par tant de caractères intérieurs ou extérieurs? Voyez le troisième volume de M. l'Abbé Spallanzani, page 76.

(*p*) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité, volume 3, page 13.*

cet embryon déchire alors les enveloppes dans lesquelles il étoit renfermé, & nage dans la liqueur glaireuse qui l'environne, & qui s'étend & se délaye dans l'eau, où elle flotte sous l'apparence d'une matière nuageuse; il conserve, pendant quelque tems, son cordon ombilical qui est attaché à la tête, au lieu de l'être au ventre, ainsi que dans la plupart des autres animaux; il sort de tems en tems de la matière gluante, comme pour essayer ses forces; mais il rentre souvent dans cette petite masse flottante qui peut le soutenir; il y revient, non-seulement pour se reposer, mais encore pour prendre de la nourriture. Cependant il grossit toujours; on distingue bientôt sa tête, sa poitrine, son ventre & sa queue dont il se sert pour se mouvoir.

La bouche des têtards n'est point placée, comme dans la Grenouille adulte, au-devant de la tête, mais en quelque sorte sur la poitrine; aussi lorsqu'ils veulent saisir quelque objet qui flotte à la surface de l'eau ou chasser l'air renfermé dans leurs poumons, ils se renversent sur le dos, comme les poissons dont la bouche est située au-dessous du corps; & ils exécutent ce mouvement avec tant de vîtesse que l'œil a de la peine à le suivre (q).

Au bout de quinze jours, les yeux paroissent quelquefois encore fermés, mais on découvre les premiers

(q) *Swammerdam.*

linéamens des pattes de derrière *(r)*. A mesure qu'elles croissent, la peau qui les revêt s'étend en proportion *(s)*. Les endroits où seront les doigts, sont marqués par de petits boutons; &, quoiqu'il n'y ait encore aucun os, la forme du pied est très-reconnoissable. Les pattes de devant restent encore entièrement cachées sous l'enveloppe: plusieurs fois les pattes de devant sont au contraire les premières qui paroissent.

C'est ordinairement deux mois après qu'ils ont commencé de se développer, que les tétards quittent leur enveloppe pour prendre la vraie forme de Grenouille. D'abord la peau extérieure se fend sur le dos, près de la véritable tête qui passe par la fente qui vient de se faire. Nous avons vu alors la membrane, qui servoit de bouche au têtard, se retirer en arrière & faire partie de la dépouille. Les pattes de devant commencent à sortir & à se déployer; & la dépouille toujours repoussée en arrière, laisse enfin à découvert le corps, les pattes de derrière, & la queue qui, diminuant toujours de volume, finit par s'oblitérer & disparoître entièrement *(t)*.

---

(*r*) *Swammerdam, page 790, Leyde, 1738.*

(*s*) *Idem, page 791.*

(*t*) Pline, Rondelet & plusieurs autres Naturalistes ont prétendu que la queue de la jeune Grenouille se fendoit en deux, pour former les deux pattes de derrière: cette opinion est contraire à l'observation la plus constante. Voyez Swammerdam.

Cette manière de ſe développer eſt commune, à très-peu près, à tous les Quadrupèdes ovipares ſans queue: quelque éloignée qu'elle paroiſſe, au premier coup-d'œil, de celle des autres ovipares, on reconnoîtra aiſément, ſi on l'examine avec attention, que ce qu'elle a de particulier ſe réduit à deux points.

Premièrement, l'embryon renfermé dans l'œuf, en ſort beaucoup plutôt que dans la plupart des autres ovipares, avant même que toutes ſes parties ſoient développées, & que ſes os & ſes cartilages ſoient formés.

Secondement, cet embryon à demi-développé eſt renfermé dans une membrane, & pour ainſi dire, dans un ſecond œuf très-ſouple & très-tranſparent, auquel il y a une ouverture qui peut donner paſſage à la nourriture. Mais de ces deux faits le premier ne doit être conſidéré que comme un très-léger changement, &, pour ainſi dire, une ſimple abréviation dans la durée des premières opérations néceſſaires au développement des animaux qui viennent d'un œuf: cette manière particulière peut avoir lieu ſans que le fœtus en ſouffre, parce que le têtard n'a preſque pas beſoin de force ni de membres pour les divers mouvemens qu'il exécute dans l'eau qui le ſoutient, & autour de la ſubſtance tranſparente & glaireuſe où il trouve à ſa portée une nourriture analogue à la foibleſſe de ſes organes.

A l'égard

A l'égard de cette eſpèce de ſac dans lequel la grenouille ainſi que la raine & le crapaud ſont renfermés pendant les premiers tems de leur vie ſous la forme de têtard, & qui préſente une ouverture pour que la nourriture puiſſe parvenir au jeune animal, on doit, ce me ſemble, le conſidérer comme une eſpèce de ſecond œuf, ou pour mieux dire de ſeconde enveloppe dont l'animal ne ſe dégage qu'au moment qui lui a été véritablement fixé pour éclore : ce n'eſt que lorſque la grenouille ou le crapaud ſont uſage de tous leurs membres, que l'on doit les regarder comme véritablement éclos. Ils ſont toujours dans un œuf tant qu'ils ſont ſous la forme de têtard : mais cet œuf eſt percé parce qu'il ne renferme point la nourriture néceſſaire au fœtus, & parce que ce dernier eſt obligé d'aller chercher ſa ſubſiſtance, ſoit dans l'eau, ſoit dans la ſubſtance glaireuſe qui flotte avec l'apparence d'une matière nuageuſe.

Le têtard, à le bien conſidérer, n'eſt donc qu'un œuf ſouple & mobile qui peut ſe prêter à tous les mouvemens de l'embryon. Il en ſeroit de même de tous les œufs, & même de ceux de nos poules, ſi au lieu d'être ſolides & formés d'une ſubſtance crétacée & dure, ils étoient compoſés d'une membrane très-molle, très-flexible & tranſparente. Le poulet, qui y ſeroit contenu, pourroit exécuter quelques mouvemens, quoique renfermé dans cette enveloppe, qui ſe prêteroit

à ſon action ; il le pourroit ſur-tout, ſi ces mouvemens n'étoient pas contrariés par les aſpérités des ſurfaces, & les inégalités du terrain, & ſi au contraire ils avoient lieu au milieu de l'eau qui ſoutiendroit l'œuf & le fœtus, & ne leur oppoſeroit qu'une foible réſiſtance. Ces mouvemens ſeroient comme ceux d'un petit animal qu'on renfermeroit dans un ſac d'une matière ſouple.

Que ſe paſſe-t-il donc réellement dans le développement des grenouilles, ainſi que des autres Quadrupèdes ovipares ſans queue ? leurs œufs ont pluſieurs enveloppes : les plus extérieures, qui environnent le globule noir & blanchâtre, ne ſubſiſtent que quelques jours ; la plus intérieure, qui eſt très-molle & très-ſouple, peut ſe prêter à tous les mouvemens d'un animal qui à chaque inſtant acquiert de nouvelles forces ; elle s'étend à meſure qu'il grandit ; elle eſt percée d'une ouverture, que l'on n'auroit pas dû appeller bouche, car ce n'eſt pas préciſément un organe particulier, mais un paſſage pour la nourriture néceſſaire à la jeune grenouille, au jeune crapaud, ou à la jeune raine : & comme les œufs des grenouilles, des raines & des crapauds, ſont communément pondus dans l'eau, qui, pendant le printems & l'été, eſt moins chaude que la terre & l'air de l'atmoſphère, ils éprouvent une chaleur moins conſidérable, que ceux des lézards & des tortues qui ſont dépoſés ſur les rivages, de manière

à être échauffés par les rayons du ſoleil : il n'eſt donc pas ſurprenant que, par exemple, les petites grenouilles ſoient renfermées dans leurs enveloppes pendant deux mois, ou environ, & que ce ne ſoit qu'au bout de ce tems qu'elles écloſent véritablement en quittant la forme de têtard, tandis que les lézards & les tortues ſortent de leurs œufs après un aſſez petit nombre de jours.

A l'égard de la queue qui s'oblitère dans les grenouilles, dans les crapauds & dans les raines, ne doivent-ils pas perdre facilement une portion de leur corps qui n'eſt ſoutenue par aucune partie oſſeuſe, & qui d'ailleurs, toutes les fois qu'ils nagent, oppoſe à l'eau le plus d'action & de réſiſtance? Au reſte, cette ſorte de tendance de la Nature à donner une queue aux grenouilles, aux crapauds & aux raines, ainſi qu'aux lézards & aux tortues, eſt une nouvelle preuve des rapports qui les lient &, en quelque ſorte, de l'unité du modèle ſur lequel les Quadrupèdes ovipares ont été formés.

Les couleurs des grenouilles communes ne ſont jamais ſi vives qu'après leur accouplement ; elles pâliſſent plus ou moins enſuite, & deviennent quelquefois aſſez ternes & aſſez rouſſes pour avoir fait croire au peuple de pluſieurs pays, que, pendant l'été, les grenouilles ſe métamorphoſent en crapauds.

Lorſqu'on ne bleſſe les grenouilles que dans une

ſeule de leurs parties, il eſt très-rare que toute leur organiſation s'en reſſente, & que l'enſemble de leur mécaniſme ſoit dérangé au point de les faire périr. Bien plus, lorſqu'on leur ouvre le corps, & qu'on en arrache le cœur & les entrailles, elles ne conſervent pas moins pendant quelques momens leurs mouvemens accoutumés *(u)* : elles les conſervent auſſi pendant quelque tems lorſqu'elles ont perdu preſque tout leur ſang; & ſi, dans cet état, elles ſont expoſées à l'action engourdiſſante du froid, leur ſenſibilité s'éteint, mais ſe ranime quand le froid ſe diſſipe très-promptement, & elles ſortent de leur torpeur, comme ſi elles n'avoient éprouvé aucun accident *(v)*. Auſſi, malgré le grand nombre de dangers auxquels elles ſont expoſées, doivent-elles communément vivre pendant un tems aſſez long relativement à leur volume.

Les grenouilles étant accoutumées à demeurer un peu de tems ſous l'eau ſans reſpirer, & leur cœur étant conformé de manière à pouvoir battre ſans être mis en jeu par leurs poumons comme celui des animaux mieux organiſés, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles vivent auſſi pendant un peu de tems dans un vaſe dont on a pompé l'air, ainſi que l'ont éprouvé pluſieurs

---

(*u*) *Ray, Synopſis methodica animalium, Lond. 1693, page 248.*

(*v*) Voyez à ce ſujet les Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani. *Traduction de M. Sennebier, vol. 1, page 112.*

Phyſiciens, & que je l'ai éprouvé ſouvent moi-même *(x)*. On peut même croire que l'eſpèce de mal-aiſe ou de douleur qu'elles reſſentent lorſqu'on commence à ôter l'air du récipient, tient plutôt à la dilatation ſubite & forcée de leurs vaiſſeaux, produite par la raréfaction de l'air renfermé dans leur corps, qu'au défaut d'un nouvel air extérieur. Il n'eſt pas ſurprenant, d'après cela, qu'elles vivent plus long-tems que beaucoup d'autres animaux, ainſi que les crapauds & les ſalamandres aquatiques, dans des vaſes dont l'air ne peut pas ſe renouveller *(y)*.

Les grenouilles ſont dévorées par les ſerpens d'eau, les anguilles, les brochets, les taupes, les putois, les loups *(z)*, les oiſeaux d'eau & de rivage, &c. Comme elles fourniſſent un aliment utile, & que même certaines parties de leur corps forment un mets très-agréable, on les recherche avec ſoin ; on a pluſieurs manières de les pêcher ; on les prend avec des filets à la clarté des flambeaux qui les effraient & les rendent ſouvent comme immobiles ; ou bien on les pêche à la ligne avec des hameçons qu'on garnit de vers, d'inſectes, ou

(*x*) *Rédi, & leçons de phyſique expérimentale de l'Abbé Nollet, tome 3, page 270.*

(*y*) Voyez les Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 2, pages 160 & ſuiv.

(*z*) M. d'Aubenton en a trouvé dans l'eſtomac d'un loup.

ſimplement d'un morceau d'étoffe rouge ou couleur de chair; car, ainſi que nous l'avons dit, les grenouilles ſont goulues; elles ſaiſiſſent avidement & retiennent avec obſtination tout ce qu'on leur préſente *(a)*. M. Bourgeois rapporte qu'en Suiſſe on les prend d'une manière plus prompte par le moyen de grands rateaux dont les dents ſont longues & ſerrées: on enfonce le rateau dans l'eau, & on ramène les grenouilles à terre, en le retirant avec précipitation *(b)*.

On a employé avec ſuccès en médecine les différentes portions du corps de la grenouille, ainſi que ſon frai auquel on fait ſubir différentes préparations, tant pour conſerver ſa vertu pendant long-tems, que pour ajouter à l'efficacité de ce remède *(c)*.

La grenouille commune habite preſque tous les pays. On la trouve très-avant vers le nord, & même dans la Lapponie Suédoiſe *(d)*; elle vit dans la Caroline & dans la Virginie, où elle eſt ſi agile, au rapport de pluſieurs Voyageurs, qu'elle peut, en ſautant, franchir un intervalle de quinze à dix-huit pieds.

---

(*a*) *Laurenti ſpecimen medicum, Vienne, 1768, page 137.*

(*b*) *Dictionnaire d'Hiſtoire naturelle, par M. Valmont de Bomare, article des Grenouilles.*

(*c*) *Idem.*

(*d*) Voyez, dans la continuation de l'Hiſtoire générale des Voyages, tome 76, édition in-12, la deſcription de la Lapponie ſuédoiſe, par M. Pierre Hægeſtræm, traduite par M. de Kéralio de Gourlay.

Nous allons maintenant présenter rapidement les détails relatifs aux grenouilles différentes de la grenouille commune, & que l'on rencontre dans nos contrées, ou dans les pays étrangers : nous allons les considérer comme des espèces distinctes; peut-être des observations plus étendues nous obligeront-elles dans la suite à en regarder quelques-unes comme de simples variétés dépendantes du climat, ou tout au plus comme des races constantes : nous nous contenterons de rapporter les différences qui les séparent de la grenouille commune, tant dans leur conformation que dans leurs habitudes.





# LA ROUSSE (a).

IL EST AISÉ de diſtinguer cette grenouille d'avec les autres, par une tache noire qu'elle a entre les yeux & les pattes de devant. Elle paroît, au premier coup-d'œil, n'être qu'une variété de la grenouille commune; mais comme elle habite dans le même pays, comme elle vit, pour ainſi dire, dans les mêmes étangs, & qu'elle en diffère cependant conſtamment par quelques-unes de ſes habitudes & par ſes couleurs, on ne peut pas

(a) Batracos, *en grec.*
La muette. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana temporaria, *14. Linn. amph. rept.*
Rana muta, *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Rœſel, tab. 1 & 3,* Rana fuſca terreſtris.
*Geſner, de Quadr. ovi., fol. 58,* Rana gibboſa.
*Aldr. ovip, 89,* Rana.
*Jonſt. Quadr., t. 75, f. 5, 6, 7, 8.*
*Ray, Quadr., 247,* Rana aquatica.
*Bradl. natur., tab. 21, fig. 1.*
Batracos, *Ariſtote, Hiſtoire des animaux, Livre IV, chap. 9.*
Frog common, *British Zoology, vol. 3, London, 1776.*
Rana temporaria, *Wulff. Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*
Rana veſpertina, *Supplément au Voyage de M. Pallas.*

on ne peut pas rapporter ſes caractères diſtinctifs à la différence du climat ou de la température, & l'on doit la conſidérer comme une eſpèce particulière. Elle a le deſſus du corps d'un roux obſcur, moins foncé quand elle a renouvellé ſa peau, & qui devient comme marbré vers le milieu de l'été. Le ventre eſt blanc & tacheté de noir à meſure qu'elle vieillit. Les cuiſſes ſont rayées de brun.

Elle a, au bout de la langue, une petite échancrure dont les deux pointes lui ſervent à ſaiſir les inſectes qu'elle retient, en même-tems, par l'eſpèce de glu dont ſa langue eſt enduite, & ſur leſquels elle s'élance, comme un trait, dès qu'elle les voit à ſa portée. On l'a appellée la *muette*, par comparaiſon, avec la grenouille commune, dont les cris déſagréables & ſouvent répétés, ſe font entendre de très-loin. Cependant, dans le tems de ſon accouplement ou lorſqu'on la tourmente, elle pouſſe un cri ſourd, ſemblable à une ſorte de grognement, & qui eſt plus fréquent & moins foible dans le mâle.

Les grenouilles rouſſes paſſent une grande partie de la belle ſaiſon à terre. Ce n'eſt que vers la fin de l'automne qu'elles regagnent les endroits marécageux, &, lorſque le froid devient plus vif, elles s'enfoncent dans le limon du fond des étangs, où elles demeurent engourdies juſqu'au retour du printems. Mais, lorſque la chaleur eſt revenue, elles ſont rendues à la vie &

au mouvement. Les jeunes regagnent alors la terre pour y chercher leur nourriture : celles qui ſont âgées de trois ou quatre ans, & qui ont atteint le degré de développement néceſſaire à la reproduction de leur eſpèce, demeurent dans l'eau juſqu'à ce que la saiſon des amours ſoit paſſée. Elles ſont les premières grenouilles qui s'accouplent, comme les premières ranimées. Elles demeurent unies pendant quatre jours ou environ.

Les grenouilles rouſſes éprouvent, avant d'être adultes, les mêmes changemens que les grenouilles communes; mais il paroît qu'il leur faut plus de tems pour les ſubir, & que ce n'eſt qu'à-peu-près au bout de trois mois qu'elles ont la forme qu'elles doivent conſerver pendant toute leur vie.

Vers la fin de Juillet, lorſque les petites grenouilles ſont entièrement écloſes, & ont quitté leur état de têtard, elles vont rejoindre les autres grenouilles rouſſes dans les bois & dans les campagnes. Elles partent le ſoir, voyagent toute la nuit & évitent d'être la proie des oiſeaux voraces, en paſſant le jour ſous les pierres & ſous les différens abris qu'elles rencontrent, & en ne ſe remettant en chemin que lorſque les ténèbres leur rendent la ſûreté. Cependant, malgré cette eſpèce de prudence, pour peu qu'il vienne à pleuvoir, elles ſortent de leurs retraites pour s'imbiber de l'eau qui tombe.

Comme elles ſont très-fécondes & qu'elles pondent ordinairement depuis ſix cens juſqu'à onze cens œufs, il n'eſt pas ſurprenant qu'elles ſe montrent quelquefois en ſi grand nombre, ſur-tout dans les bois & les terrains humides, que la terre en paroît toute couverte.

La multitude des grenouilles rouſſes qu'on voit ſortir de leurs trous lorſqu'il pleut, a donné lieu à deux fables; l'on a dit, non-ſeulement qu'il pleuvoit quelquefois des grenouilles, mais encore que le mélange de la pluie avec des grains de pouſſière pouvoit les engendrer tout d'un coup. L'on ajoutoit que ces grenouilles ainſi tombées des nues, ou produites d'une manière ſi rapide par un mélange ſi bizarre, s'en alloient auſſi promptement qu'elles étoient venues, & qu'elles diſparoiſſoient aux premiers rayons du Soleil.

Pour peu qu'on eût voulu découvrir la vérité, on les auroit trouvées, avant la pluie, ſous des tas de pierres & d'autres abris, où on les auroit vues cachées de nouveau après la pluie, pour ſe dérober à une lumière trop vive *(b)*; mais on auroit eu deux fables de moins à raconter, & combien de gens dont tout le mérite diſparoît avec les faits merveilleux!

On a prétendu que les grenouilles rouſſes étoient

---

(*b*) *Ræſél, pages 13 & 14.*

venimeuſes ; on les mange cependant dans quelques contrées d'Allemagne ; & M. Laurenti ayant fait mordre une de ces grenouilles par de petits lézards gris, ſur leſquels le moindre venin agit avec force, ils n'en furent point incommodés *(c)*. Elles ſont en très-grand nombre dans l'Iſle de Sardaigne *(d)*, ainſi que dans preſque toute l'Europe ; il paroît qu'on les trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, & qu'il faut leur rapporter les grenouilles appellées *grenouilles de terre* par Cateſby *(e)*, & qui habitent la Virginie & la Caroline. Ces dernières paroiſſent préférer, pour leur nourriture, les inſectes qui ont la propriété de luire dans les ténébres, ſoit que cet aliment leur convienne mieux, ou qu'elles puiſſent l'appercevoir, & le ſaiſir plus faci-

---

(*c*) *Laurenti ſpecimen medicum, page 134.*

(*d*) *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne; par M. François Cetti.*

(*e*) « Le dos & le deſſus de cette grenouille (la grenouille de » terre), ſont gris & tachetés de marques d'un brun obſcur fort proches » les unes des autres : le ventre eſt d'un blanc ſale & légèrement marqueté : » l'iris eſt rouge. Ces grenouilles varient quelquefois par rapport à la » couleur, les unes étant plus griſes, & les autres penchant vers le » brun ; leurs corps ſont gros, & elles reſſemblent plus à un crapaud » qu'à une Grenouille, cependant elles ne rampent pas comme les cra» pauds, mais elles ſautent. On en voit davantage dans les tems humides : » elles ſont cependant fort communes dans les terres élevées, & paroiſſent dans le tems le plus chaud du jour. » *Cateſby, vol. 2, page 69.*

lement lorſqu'elles cherchent leur pâture pendant la nuit. Cateſby rapporte en effet qu'étant dans la Caroline, hors de ſa maiſon, au commencement d'une nuit très-chaude, quelqu'un qui l'accompagnoit, laiſſa tomber de ſa pipe un peu de tabac brûlant qui fut ſaiſi & avalé par une grenouille de terre, tapie auprès d'eux, & dont l'humeur viſqueuſe dut amortir l'ardeur du tabac. Cateſby eſſaya de lui préſenter un petit charbon de bois allumé, qui fut avalé & éteint de même. Il éprouva conſtamment que les grenouilles terreſtres ſaiſiſſoient tous les petits corps enflammés qui étoient à leur portée, & il conjectura, d'après cela, qu'elles devoient rechercher les vers ou les inſectes luiſans qui brillent en grand nombre, pendant les nuits d'été, dans la Caroline & dans la Virginie *(f)*.

---

(*f*) *Cateſby, au même endroit.*



# LA PLUVIALE (a).

CETTE GRENOUILLE eſt couverte de verrues, ce qui ſert à la diſtinguer d'avec les autres. La partie poſtérieure du corps eſt obtuſe & parſemée en deſſous de petits points. Elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq doigts un peu ſéparés les uns des autres aux pieds de derrière. On la trouve dans pluſieurs contrées de l'Europe. Elle s'y montre ſouvent en grand nombre, après les pluies du printems ou de l'été, ainſi que la grenouille rouſſe; & c'eſt de-là qu'eſt tiré le nom de Pluviale, que M. d'Aubenton lui a donné, & que nous lui conſervons. On a fait ſur ſon apparition les mêmes contes ridicules que ſur celle de la grenouille rouſſe.

(a) La Pluviale. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Rana corpore verrucoſo, ano obtuſo ſubtus punctato, *Faun. Suec., 276.*

Rana rubeta, 4. *Linn. amphib. rept.*

Rana palmis tetradactylis fiſſis, plantis pentadactylis ſubpalmatis, ano ſubtus punctato.

Water Jack, *British Zoology, vol. 3, London, 1776.*

Rana rubeta. *Wulff. Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*



LA GRENOUILLE SONNANTE. *grandeur de Nature.*

# LA SONNANTE (a).

ON TROUVE, en Allemagne, une grenouille qui, par ſa forme, reſſemble un peu plus que les autres au crapaud commun, mais qui eſt beaucoup plus petite que ce dernier. Un de ſes caractères diſtinctifs eſt un pli tranſverſal qu'elle a ſous le cou. Le fond de ſa couleur eſt noir : le deſſus de ſon corps eſt couvert de points ſaillans, & le deſſous marbré de blanc & de noir. Les pieds de devant ont quatre doigts diviſés, & ceux de derrière en ont cinq réunis par une membrane : on conſerve, au Cabinet du Roi, pluſieurs individus de cette eſpèce. On la nomme la Sonnante, à cauſe d'une reſſemblance vague, qu'on a trouvée entre ſon coaſſement & le ſon des cloches, qu'on entendroit de loin. Sa forme & ſon habitation l'ont fait appeller quelquefois *crapaud des marais*.

(a) La Sonnante. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana campaniſona, *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Geſner, piſc.*, 952.
Rana bombina, 6 *Linn. amph. rept.*
Rana variegata, *Wulff. Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*



# LA BORDÉE (a).

IL EST AISÉ de diſtinguer cette grenouille qui ſe trouve aux Indes, par la bordure que préſentent ſes côtés ; ſon corps eſt alongé ; les pieds de derrière ont cinq doigts diviſés. Le dos eſt brun & liſſe *(b)* ; le deſſous du corps eſt d'une couleur pâle & couvert d'un grand nombre de très-petites verrues qui ſe touchent.

(a) La Grenouille Bordée. *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Rana marginata, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Rana marginata, *Linn.*, *ſyſtema naturæ*, *editio* 13.[a]
Rana lateribus marginatis, muſæum ad. fr., fol 47.

(b) Suivant M. Laurenti, le deſſus du corps eſt couvert d'aſpérités ; mais nous avons cru devoir ſuivre la deſcription que M. Linné a faite de cette Grenouille, d'après un individu conſervé dans le muſéum du Prince Adolphe.



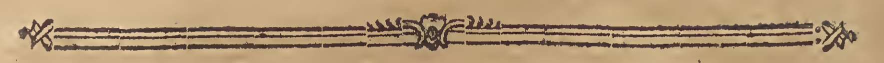
LA RÉTICULAIRE

# LA RÉTICULAIRE (a).

ON TROUVE ENCORE, dans les Indes, une grenouille dont le caractère diſtinctif eſt d'avoir le deſſus du corps veiné & tacheté de manière à préſenter l'apparence d'un réſeau ; elle a les doigts diviſés.

(a) *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* La Grenouille réticulaire.
*Laurenti ſpecimen medicum*, Rana venuloſa.
*Séba, vol. 1, planche 72, fig. 4.*





# LA PATTE D'OIE (a).

C'EST une grande & belle grenouille dont le corps eſt veiné & panaché de différentes couleurs ; le ſommet du dos préſente des taches placées obliquement. Des bandes colorées, rapprochées par paires, règnent ſur les pieds & les doigts. Ce qui la caractériſe & ce qui lui a fait donner, par M. d'Aubenton, le nom de *Patte-d'oie* que nous lui conſervons, c'eſt que les doigts des pieds de devant, ainſi que des pieds de derrière, ſont réunis par des membranes : cette réunion ſuppoſe, dans cette grenouille, un ſéjour aſſez conſtant dans l'eau, & un rapport d'habitudes avec la grenouille commune. On la rencontre en Virginie, ainſi que la réticulaire avec laquelle elle a beaucoup de rapport, mais dont elle diffère en ce que ſes doigts ſont réunis, tandis qu'ils ſont diviſés dans la réticulaire.

(a) La Patte d'oie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana maxima, *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séb, 1, tab. 72, fig. 3.*



# L'ÉPAULE-ARMÉE (a).

ON TROUVE, en Amérique, cette grenouille remarquable par sa grandeur ; elle a quelquefois huit pouces de longueur, depuis le bout du museau jusqu'à l'anus. On voit, de chaque côté, sur les épaules une espèce de bouclier charnu, d'un cendré clair pointillé de noir, qui lui a fait donner, par M. d'Aubenton, le nom qu'elle porte ; sa tête est rayée de roussâtre ; les yeux sont grands & brillans ; la langue est large ; tout le reste du corps est cendré, parsemé de taches de différentes grandeurs, d'un gris clair ou d'une couleur jaunâtre. Le dos est très-anguleux ; à la partie postérieure du corps, sont quatre excroissances charnues, en forme de gros boutons. Les pieds de devant sont fendus en quatre doigts garnis d'ongles, larges & plats. Les pieds de derrière diffèrent de ceux de devant en ce qu'ils ont un cinquième doigt, & que tous les doigts en sont réunis par une petite mem-

(a) L'Epaule armée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana marina, 8. *Linn. amphib. reptilia.*
Rana marina, 21. *Laurenti specimen medicum.*
*Séba, 1, tab. 76, fig. 1.* Rana marina maxima, Rana Americana.

brane près de leur origine. Cette eſpèce qui paroît habiter ſur terre & dans l'eau, pourroit ſe rapprocher par ſes habitudes de la grenouille rouſſe. L'épithète de *marine* qui lui a été donnée dans Séba, & conſervée par MM. Linné & Laurenti, paroît indiquer qu'elle vit près des rivages, dans les eaux de la mer: mais nous avons de la peine à le croire, les Quadrupèdes ovipares ſans queue, ne recherchant communément que les eaux douces.





De Seve del.

VARIÉTÉ DE LA MUGISSANTE.

*grandeur de trois cinquièmes de Nature.*

# LA MUGISSANTE (a).

On rencontre en Virginie une grande grenouille, dont les yeux ovales sont gros, saillans & brillans; l'iris est rouge, bordé de jaune; tout le dessus du

(a) Bull frog, *en Anglois.*

La Mugissante. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Bull frog, Grenouille Taureau, *M. Smyth, Voyage dans les Etats-unis.*

Rana ocellata, 10. *Linn. amphib. rept.*

Rana pentadactyla, *Laurenti specimen medicum.*

*Brown, Jamaic. 466, planche 41, figure 4,* Rana maxima compressa miscella.

*Kalm, it. 3, page 45,* Rana halecina.

*Catesby, Car., 2, folio 72, tab. 72.* Rana maxima Americana aquatica.

*Séba, 1, tab. 75, fig. 1.* Nous devons observer qu'il y a une faute d'impression dans la treizième édition de M. Linné; la *planche soixante-seizième, figure première du premier volume de Séba*, y est citée, au lieu de la *figure première, planche soixante-quinzième* du même volume. Cette faute d'impression a fait croire que la Grenouille appellée par M. Laurenti *la cinq-doigts, Rana pentadactyla*, étoit différente de la Mugissante, parce que M. Laurenti a cité pour sa Grenouille *cinq-doigts*, la *figure première, planche soixante-quinzième* de Séba; tandis que la Mugissante & la cinq-doigts sont absolument le même animal.

corps eſt d'un brun foncé, tacheté d'un brun plus obſcur, avec des teintes d'un vert jaunâtre, particulièrement ſur le devant de la tête : les taches des côtés ſont rondes, & font paroître la peau œillée. Le ventre eſt d'un blanc ſale, nuancé de jaune, & légèrement tacheté. Les pieds de devant & de derrière, ont communément cinq doigts, avec une tubercule ſous chaque phalange.

Cette eſpèce eſt moins nombreuſe que les autres eſpèces de grenouilles. La Mugiſſante vit auprès des fontaines, qui ſe trouvent très-fréquemment ſur les collines de la Virginie : ces ſources forment de petits étangs, dont chacun eſt ordinairement habité par deux grenouilles Mugiſſantes. Elles ſe tiennent à l'entrée du trou par lequel coule la ſource; &, lorſqu'elles ſont ſurpriſes, elles s'élancent, & ſe cachent au fond de l'eau. Mais elles n'ont pas beſoin de beaucoup de précautions; le peuple de la Virginie imagine qu'elles purifient les eaux & entretiennent la propreté des fontaines; il les épargne d'après cette opinion, qui pourroit être fondée ſur la deſtruction qu'elles font des inſectes, des vers, &c. mais qui ſe change en ſuperſtition, comme tant d'autres opinions du peuple; car, non-ſeulement il ne les tue jamais, mais même il croiroit avoir quelque malheur à redouter s'il les inquiétoit. Cependant la crainte cède ſouvent à l'intérêt; & comme la Mugiſſante eſt très-vorace & très-friande

des jeunes oiſons, ou des petits canards, qu'elle avale d'autant plus facilement qu'elle eſt très-grande & que ſa gueule eſt très-fendue, ceux qui élèvent ces oiſeaux aquatiques, la font quelquefois périr *(b)*.

Sa grandeur & ſa conformation modifient ſon coaſſement, & l'augmentent, de manière que lorſqu'il eſt réfléchi par les cavités voiſines des lieux qu'elle fréquente, il a quelque reſſemblance avec le mugiſſement d'un taureau qui ſeroit très-éloigné, &, dit Catesby, à un quart de mille *(c)*. Son cri, ſuivant M. Smith, eſt rude, éclatant & bruſque; il ſemble que l'animal forme quelquefois des ſons articulés. Un Voyageur eſt bien étonné, continue M. Smith, quand il entend le mugiſſement retentiſſant de la grenouille dont nous parlons, & que cependant il ne peut découvrir d'où part ce bruit extraordinaire ; car les Mugiſſantes ont tout le corps caché dans l'eau, & ne tiennent leur gueule élevée au-deſſus de la ſurface que pour faire entendre le coaſſement très-fort qui leur a fait donner le nom de *grenouille-taureau (c)*.

L'eſpèce de la grenouille Mugiſſante que M. Laurenti appelle *la cinq doigts ( Rana pentadactyla )*, renferme, ſuivant ce Naturaliſte, une variété aiſée à

---

(*b*) *Catesby, à l'endroit déjà cité.*

(*c*) *Idem, ibidem.*

(*d*) *M. Smith, Voyage aux Etats-unis de l'Amérique.*

diſtinguer par ſa couleur brune, par la petiteſſe du cinquième doigt des pieds de devant, & par la naiſſance d'un ſixième doigt aux pieds de derrière *(d)*. Il y a, au Cabinet du Roi, une grande grenouille Mugiſſante, qui paroît ſe rapprocher de cette variété indiquée par M. Laurenti; elle a des taches ſur le corps; le cinquième doigt des pieds de devant, & le ſixième des pieds de derrière ſont à peine ſenſibles; tous les doigts ſont ſéparés; elle a des tubercules ſous les phalanges; ſon muſeau eſt arrondi; ſes yeux ſont gros & proéminens; les ouvertures des oreilles aſſez grandes. La langue eſt large, plate, & attachée par le bout au-devant de la mâchoire inférieure. Cet individu a ſix pouces trois lignes, depuis le muſeau juſqu'à l'anus. Les pattes de derrière ont dix pouces; celles de devant quatre pouces; & le contour de la gueule a trois pouces ſept lignes.

---

*(e) Laurenti ſpecimen medicum, loco citato.*



LA PERLÉE.

# LA PERLÉE (a).

ON TROUVE au Brésil une grenouille, dont le corps est parsemé de petits grains d'un rouge clair, & semblables à des perles. La tête est anguleuse, triangulaire, & conformée comme celle du caméléon. Le dos est d'un rouge brun; les côtés sont mouchetés de jaune: le ventre blanchâtre est chargé de petites verrues ou petits grains d'un bleu clair; les pieds sont velus, & ceux de devant n'ont que quatre doigts.

Une variété de cette espèce, si richement colorée par la Nature, a cinq doigts aux pieds de devant, & la couleur de son corps est d'un jaune clair *(b)*.

L'on voit que, dans le continent de l'Amérique méridionale, la Nature n'a pas moins départi la variété des couleurs aux Quadrupèdes ovipares, qu'elle paroît

(a) La perlée, *M. d'Aubenton*, *Encyclopédie méthodique.*
Rana margaritifera, 15. *Laurenti specimen medicum.*
*Séba*, *1*, *tab. 71*, *fig. 6 & 7.*

(b) *Séba*, *1*, *tab. 71*, *fig. 8.*

au premier coup-d'œil avoir dédaignés, qu'à ces nombreuſes troupes d'oiſeaux de différentes eſpèces ſur le plumage deſquels elle s'eſt plue à répandre les nuances les plus vives, & qui embelliſſent les rivages de ces contrées chaudes & fécondes.



# LA JACKIE (a).

CETTE GRENOUILLE ſe trouve en grand nombre à Surinam. Elle eſt d'une couleur jaune verdâtre, qui devient quelquefois plus ſombte. Le dos & les côtés ſont mouchetés. Le ventre eſt d'une couleur pâle & nuageuſe; les cuiſſes ſont parderrière ſtriées obliquement. Les pieds de derrière ſont palmés; ceux de devant ont quatre doigts. Mademoiſelle Mérian a rendu cette grenouille fameuſe, en lui attribuant une métamorphoſe oppoſée à celle des grenouilles communes. Elle a prétendu qu'au lieu de paſſer par l'état de tétard pour devenir adulte, la Jackie perdoit inſenſiblement ſes pattes au bout d'un certain tems, acquéroit une queue, & devenoit un véritable poiſſon. Cette métamorphoſe eſt plus qu'invraiſemblable : nous n'en parlons ici, que pour déſigner l'eſpèce particulière de grenouille à laquelle Mademoiſelle Mérian l'a attri-

(a) La Jackie. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana paradoxa, 13. *Linn. amphib. rept.*
*Mus. ad fr.*, Rana piſcis.
*Séba, mus, 1, tab. 78.*
*Merian, Surinam, 71, tab. 71.*

buée. L'on conſerve au Cabinet du Roi, & l'on trouve dans preſque toutes les collections de l'Europe, pluſieurs individus de cette grenouille fameuſe, qui préſentent les différens degrés de ſon développement, & de ſon paſſage par l'état de têtard, au lieu de montrer, comme on l'a cru fauſſement, les diverſes nuances de ſon changement prétendu en poiſſon. La forme du têtard de la Jackie, qui eſt aſſez grand, & qui reſſemble plus ou moins à un poiſſon, comme tous les autres têtards, a pu donner lieu à cette erreur, dont on n'a parlé que trop ſouvent. D'ailleurs il paroît qu'il y a une eſpèce particulière de poiſſon, dont la forme extérieure eſt aſſez ſemblable à celle du têtard de la Jackie, & que l'on a pu prendre pour le dernier état de cette grenouille d'Amérique.



# LA GALONNÉE (a).

ON TROUVE en Amérique cette grenouille, dont M. Linné a parlé le premier. Son dos préſente quatre lignes relevées & longitudinales; il eſt d'ailleurs ſemé de points ſaillans & de taches noires. Les pieds de devant ont quatre doigts ſéparés; ceux de derrière en ont cinq réunis par une membrane; le ſecond eſt plus long que les autres, & dépourvu de l'eſpèce d'ongle arrondi qu'ont pluſieurs grenouilles.

Nous regardons comme une variété de cette eſpèce, juſqu'à qu'on ait recueilli de nouveaux faits, celle que M. Laurenti a appellée *grenouille de Virginie (b)*. Le corps de ce dernier animal, qu'on trouve en effet en Virginie, eſt d'une couleur cendrée, tachetée de rouge; le dos eſt relevé par cinq arêtes longitudinales, dont les intervalles ſont d'une couleur pâle. Le ventre & les pieds ſont jaunes.

(a) Rana Typhonia, 9. *Linn. amph. rept.*

(b) La Galonnée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Rana virginica, *Laurenti ſpecimen medicum.* *Séba, 1, t. 75, f. 4.*

# DEUXIÈME GENRE.

*Quadrupèdes ovipares qui n'ont point de queue & qui ont, ſous chaque doigt, une petite pelote viſqueuſe.*

# RAINES.

## LA RAINE VERTE
## *ou* COMMUNE (a).

IL EST AISÉ de diſtinguer des grenouilles la Raine verte, ainſi que toutes les autres Raines, par des eſpèces de petites plaques viſqueuſes qu'elle a ſous ſes doigts, & qui lui ſervent à s'attacher aux branches &

(a) Βατραχος δρυοπετης, *en grec.*

La Raine verte. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*

Rana arborea, *16. Linn. amphibia reptilia.* (Des deux figures de Séba, citées par M. Linné, celle de la *planche ſoixante treizième* du premier volume, doit être rapportée à la *Raine ſquelette*, & celle de la *planche ſoixante-dixième* du ſecond volume, à la *Raine boſſue*).

*Gronov., mus. 2, p. 84, N.° 63,* Rana.

aux feuilles des arbres. Tout ce que nous avons dit de l'inſtinct, de la ſoupleſſe, de l'agilité de la grenouille commune, appartient encore davantage à la Raine verte; & comme ſa taille eſt toujours beaucoup plus petite que celle de la grenouille commune, elle joint plus de gentilleſſe à toutes les qualités de cette dernière. La couleur du deſſus de ſon corps, eſt d'un beau vert; le deſſous, où l'on voit de petits tubercules, eſt blanc. Une raie jaune, légèrement bordée de violet, s'étend de chaque côté de la tête & du dos, depuis le muſeau juſqu'aux pieds de derrière; & une raie ſemblable règne depuis la mâchoire ſupérieure juſqu'aux pieds de devant. La tête eſt courte, auſſi large que le corps, mais un peu rétrécie pardevant; les mâchoires ſont arrondies, les yeux élevés. Le corps eſt court, preſque triangulaire, très-élargi vers la tête, convexe par-deſſus & plat par-deſſous. Les pieds de devant, qui n'ont que quatre doigts, ſont aſſez courts & épais; ceux de derrière, qui en ont cinq, ſont au contraire déliés & très-longs; les ongles ſont plats & arrondis.

La Raine verte ſaute avec plus d'agilité que les

---

*Geſner, de Quadrup ovip., page 55*, Ranunculus viridis.
*Ray, Quadrup., 251*, rana arborea, ſeu ranunculus viridis.
*Ræſel, tab. 9, 10 & 11.*
Hyla viridis, *Laurenti ſpecimen medicum.*
Rana arborea, *Wulff, Ichthyologia, cum amphibiis regni Boruſſici.*

grenouilles, parce qu'elle a les pattes de derrière plus longues, en proportion de la grandeur du corps. C'eſt au milieu des bois, c'eſt ſur les branches des arbres qu'elle paſſe preſque toute la belle ſaiſon; ſa peau eſt ſi gluante, & ſes pelotes viſqueuſes ſe collent avec tant de facilité à tous les corps, quelque polis qu'ils ſoient, que la Raine n'a qu'à ſe poſer ſur la branche la plus unie, même ſur la ſurface inférieure des feuilles, pour s'y attacher de manière à ne pas tomber. Cateſby dit qu'elle a la faculté de rendre ces pelotes concaves, & de former par-là un petit vide qui l'attache plus fortement à la ſurface qu'elle touche. Ce même Auteur ajoute qu'elles franchiſſent quelquefois un intervalle de douze pieds. Ce fait eſt peut-être exagéré; mais, quoi qu'il en ſoit, les Raines ſont auſſi agiles dans leurs mouvemens que déliées dans leur forme.

Lorſque les beaux jours ſont venus, on les voit s'élancer ſur les inſectes qui ſont à leur portée; elles les ſaiſiſſent, & les retiennent avec leur langue, ainſi que les grenouilles; & ſautant avec vîteſſe de rameau en rameau, elles y repréſentent juſqu'à un certain point les jeux & les petits vols des oiſeaux, ces légers habitans des arbres élevés. Toutes les fois même qu'aucun préjugé défavorable n'exiſtera contre elles; qu'on examinera leurs couleurs vives qui ſe marient avec le vert des feuillages & l'émail des fleurs; qu'on remar-

quera

quera leurs ruſes & leurs embuſcades ; qu'on les ſuivra des yeux dans leurs petites chaſſes ; qu'on les verra s'élancer à pluſieurs pieds de diſtance, ſe tenir avec facilité ſur les feuilles dans la ſituation la plus renverſée & s'y placer d'une manière qui paroîtroit merveilleuſe ſi l'on ne connoiſſoit pas l'organe qui leur a été donné pour s'attacher aux corps les plus unis ; n'aura-t-on pas preſque autant de plaiſir à les obſerver qu'à conſidérer le plumage, les manœuvres & le vol de pluſieurs eſpèces d'oiſeaux ?

L'habitation des Raines au ſommet de nos arbres, eſt une preuve de plus de cette analogie & de cette reſſemblance d'habitudes que l'on trouve même entre les claſſes d'animaux qui paroiſſent les plus différentes les unes des autres. La dragonne, l'iguane, le baſilic, le caméléon, & d'autres lézards très-grands habitent au milieu des bois & même ſur les arbres ; le lézard ailé s'y élance comme l'écureuil avec une facilité & à des diſtances qui ont fait prendre ſes ſauts pour une eſpèce de vol ; nous retrouvons encore ſur ces mêmes arbres les Raines, qui cependant ſont pour le moins auſſi aquatiques que terreſtres, & qui paroiſſent ſi fort ſe rapprocher des poiſſons ; & tandis que ces Raines, ces habitans ſi naturels de l'eau, vivent ſur les rameaux de nos forêts, l'on voit, d'un autre côté, de grandes légions d'oiſeaux preſque entièrement dépourvus d'ailes, n'avoir que la mer pour patrie, & attachés,

pour ainſi dire, à la ſurface de l'onde, paſſer leur vie à la ſillonner ou à ſe plonger dans les flots.

Il en eſt des Raines comme des grenouilles, leur entier développement ne s'effectue qu'avec lenteur; & de même qu'elles demeurent long-tems dans leurs véritables œufs, c'eſt-à-dire ſous l'enveloppe qui leur fait porter le nom de têtards, elles ne deviennent qu'après un tems aſſez long en état de perpétuer leur eſpèce : ce n'eſt qu'au bout de trois ou quatre ans qu'elles s'accouplent. Juſqu'à cette époque, elles ſont preſque muettes; les mâles mêmes qui, dans tant d'eſpèces d'animaux, ont la voix plus forte que les femelles, ne ſe font point entendre, comme ſi leurs cris n'étoient propres qu'à exprimer des deſirs qu'ils ne reſſentent pas encore, & à appeller des compagnes, vers leſquelles ils ne ſont point encore entraînés.

C'eſt ordinairement vers la fin du mois d'Avril que leurs amours commencent; mais ce n'eſt pas ſur les arbres qu'elles en goûtent les plaiſirs; on diroit qu'elles veulent ſe ſouſtraire à tous les regards, & ſe mettre à l'abri de tous les dangers, pour s'occuper plus pleinement ſans diſtraction & ſans trouble de l'objet auquel elles vont s'unir; ou bien il ſemble que leur première patrie étant l'eau, c'eſt dans cet élément qu'elles reviennent jouir dans toute ſon étendue d'une exiſtence qu'elles y ont reçue, & qu'elles ſont pouſſées par une ſorte d'inſtinct à ne donner le jour à de petits

êtres semblables à elles, que dans les asiles favorables où ils trouveront en naissant la nourriture & la sûreté qui leur ont été nécessaires à elles-mêmes dans les premiers mois où elles ont vécu; ou plutôt encore c'est à l'eau qu'elles retournent dans le tems de leurs amours, parce que ce n'est que dans l'eau qu'elles peuvent s'unir de la manière qui convient le mieux à leur organisation.

Les Raines ne vivent dans les bois que pendant le tems de leurs chasses, car c'est aussi au fond des eaux & dans le limon des lieux marécageux, qu'elles se cachent pour passer le tems de l'hiver & de leur engourdissement.

On les trouve donc dans les étangs dès la fin du mois d'Avril, ou au commencement de Mai; mais, comme si elles ne pouvoient pas renoncer, même pour un tems très-court, aux branches qu'elles ont habitées, peut-être parce qu'elles ont besoin d'y aller chercher l'aliment qui leur convient le plus lorsqu'elles sont entièrement développées, elles choisissent les endroits marécageux entourés d'arbres: c'est-là que les mâles gonflant leur gorge, qui devient brune quand ils sont adultes, poussent leurs cris rauques & souvent répétés, avec encore plus de force que la grenouille commune. A peine l'un d'eux fait-il entendre son coassement retentissant, que tous les autres mêlent leurs sons discordans à sa voix; & leurs clameurs sont si bruyantes

qu'on les prendroit de loin pour une meute de chiens qui aboient, & que, dans des nuits tranquilles, leurs coassemens réunis sont quelquefois parvenus jusqu'à plus d'une lieue, sur-tout lorsque la pluie étoit prête à tomber.

Les Raines s'accouplent comme les grenouilles; on apperçoit le mâle & la femelle descendre souvent au fond de l'eau pendant leur union, & y demeurer assez de tems; la femelle paroît agitée de mouvemens convulsifs, sur-tout lorsque le moment de la ponte approche; & le mâle y répond en approchant plusieurs fois l'extrémité de son corps, de manière à féconder plus aisément les œufs à leur sortie.

Quelquefois les femelles sont délivrées, en peu d'heures, de tous les œufs qu'elles doivent pondre; d'autres fois elles ne s'en débarrassent que dans quarante-huit heures, & même quelquefois plus de tems; mais alors il arrive souvent que le mâle lassé, & peut-être épuisé de fatigue, perdant son amour avec ses desirs, abandonne sa femelle, qui ne pond plus que des œufs stériles.

La couleur des Raines varie après leur accouplement; elle est d'abord rousse & devient grisâtre tachetée de roux; elle est ensuite bleue, & enfin verte.

Ce n'est ordinairement qu'après deux mois, que les jeunes Raines ont la forme qu'elles doivent conserver

toute leur vie; mais, dès qu'elles ont atteint leur développement & qu'elles peuvent ſauter & bondir avec facilité, elles quittent les eaux & gagnent les bois.

On fait vivre aiſément la Raine verte dans les maiſons, en lui fourniſſant une température & une nourriture convenables. Comme ſa couleur varie très-ſouvent, ſuivant l'âge, la ſaiſon & le climat, & comme lorſque l'animal eſt mort, le vert du deſſus de ſon corps ſe change ſouvent en bleu, nous préſumons que l'on doit regarder comme une variété de cette Raine, celle que M. Boddaert a décrite ſous le nom de grenouille à deux couleurs *(b)*. Cette dernière Raine faiſoit partie de la collection de M. Schloſſer, & avoit été apportée de Guinée; ſes pieds n'étoient pas palmés. Ses doigts étoient garnis de pelottes viſqueuſes; elle en avoit quatre aux pieds de devant & cinq aux pieds de derrière. La couleur du deſſus de ſon corps étoit bleue, & le jaune régnoit ſur tout le deſſous. Le muſeau étoit un peu avancé; la tête plus large que le corps, & la lèvre ſupérieure un peu fendue.

On rencontre la Raine verte en Europe *(c)*, en

---

(*b*) Rana bicoloris, *Petri Boddaert, epiſt. de Rana bicolore. Ex muſeo Joan. Alb. Schloſſer, Amſt., 1772.*

(*c*) Elle eſt très-commune en Sardaigne. *Hiſtoire naturelle des amphibies & des poiſſons de la Sardaigne, par M. François Cetti, page 39.*

Afrique, & en Amérique *(d)*; mais, indépendamment de cette eſpèce, les pays étrangers offrent d'autres Quadrupèdes ovipares ſans queue, & avec des plaques viſqueuſes ſous les doigts. Nous allons préſenter les caractères particuliers de ces diverſes Raines.

---

*(d)* *Cateſby, Hiſtoire naturelle de la Caroline.*
*M. Smith, Voyage dans les Etats-unis de l'Amérique.*





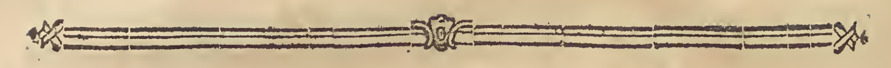
# LA BOSSUE (a).

On trouve, dans l'isle de Lemnos, une raine qu'il est aisé de distinguer d'avec les autres, parce que sur son corps arrondi & plane, s'élève une bosse bien sensible. Ses yeux sont saillans; & les doigts de ses pieds garnis de pelottes gluantes comme celles de la raine commune, sont en même-tems réunis par une membrane. Elle est la proie des serpens. Il paroît que cette espèce qui appartient à l'ancien continent, se rencontre aussi à Surinam; mais elle y a subi l'influence du climat, & y forme une variété distinguée par les taches que le dessus de son corps présente *(b)*.

(a) La Bossue. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla ranæformis, *Laurenti specimen medicum.*
*Séba, 2, tab. 13, f. 2.*

(b) Hyla ranæformis, Var. B., *Laurenti specimen medicum.*
*Séba, 2, tab. 70, fig. 4.*





# LA BRUNE (a).

CETTE RAINE, que M. Laurenti a le premier décrite, ſans indiquer ſon pays natal, mais qui nous paroît devoir appartenir à l'Europe, eſt diſtinguée d'avec les autres par ſa couleur brune, & par des tubercules en quelque ſorte déchiquetés qu'elle a ſous les pieds.

La Raine, ou grenouille d'arbre dont parle Sloane ſous le nom de *rana arborea maxima*, & qui habite la Jamaïque, pourroit bien être une variété de la brune; ſa couleur eſt foncée comme celle de la brune: à la vérité, elle eſt tachetée de vert, & elle a de chaque côté du cou une eſpèce de ſac ou de veſſie conique *(b)*; mais les différences de cette raine qui vit en Amérique avec la brune, qui paroît habiter l'Europe, pourroient être rapportées à l'influence du climat, ou à celle de la ſaiſon des amours, qui, dans preſque tous les animaux, rend pluſieurs parties beaucoup plus apparentes.

(a) La Brune. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla fuſca, 27. *Laurenti ſpecimen medicum.*

(b) *Sloane, t. 2.*

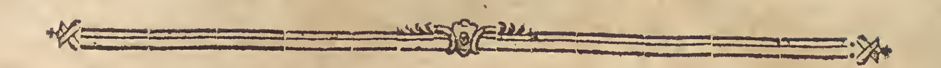
LA COULEUR

# LA COULEUR DE LAIT (a).

ELLE HABITE en Amérique: ſa couleur eſt d'un blanc de neige, avec des taches d'un blanc moins éclatant ; le bas-ventre préſente des bandes d'une couleur cendrée pâle ; l'ouverture de la gueule eſt très-grande. Une variété de cette eſpèce, au lieu d'avoir le deſſus du corps d'un blanc de neige, l'a d'une couleur bleuâtre un peu plombée.

(a) La couleur de lait. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Hyla lactea, 28. *Laurenti ſpecimen medicum.*





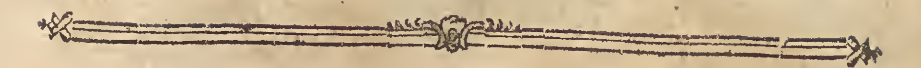
# LA FLUTEUSE (a).

CETTE ESPÈCE a le corps d'un blanc de neige, ſuivant M. Laurenti, de couleur jaune, ſuivant Séba, & tacheté de rouge. Les pieds de derrière ſont palmés, & le mâle, en coaſſant, fait enfler deux veſſies qu'il a des deux côtés du cou, & que l'on a comparées à des flûtes. Suivant Séba, elle coaſſe *mélodieuſement:* mais je crois qu'il ne faut pas avoir l'oreille très-délicate pour ſe plaire à la mélodie de la Flûteuſe; cette raine ſe tait pendant les jours froids & pluvieux, & ſon cri annonce le beau tems; elle eſt oppoſée en cela à la grenouille commune, dont le coaſſement eſt au contraire un indice de pluie. Mais la ſéchereſſe ne doit pas agir également ſur les animaux dans deux climats auſſi différens que ceux de l'Europe & de l'Amérique méridionale. Le mâle de

(a) La Flûteuſe. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla tibiatrix, 30. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séba 1, tab. 71, fig. 1 & 2.*

la raine couleur de lait ne pourroit-il pas avoir aussi deux vessies, qu'il n'enfleroit & ne rendroit apparentes que dans le tems de ses amours, & dès-lors la Flûteuse ne devroit-elle pas être regardée comme une variété de la couleur de lait ?





# L'ORANGÉE (a).

LE CORPS de cette raine eſt jaune, avec une teinte légère de roux, & ſon dos eſt comme circonſcrit par une file de points roux plus ou moins foncés. Séba dit qu'elle ne diffère de la flûteuſe que par le défaut des veſſies de la gorge : elle vit à Surinam.

On rencontre au Bréſil une raine dont le corps eſt d'un jaune tirant ſur la couleur de l'or : ſon dos eſt à la vérité panaché de rouge ; & on l'a vue d'une maigreur ſi grande, qu'on en a tiré le nom de raine ſquelette qu'on lui a donné *(b)*. Mais les raines, ainſi que les grenouilles, ſont ſujettes à varier beaucoup, par l'abondance ou le défaut de graiſſe, même dans un très-court eſpace de tems. Nous penſons donc que

(a) L'Orangée. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla aurantiaca, 31. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séba, 1, tab. 71, fig. 3.*

(b) La Raine Squelette, *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla ſceleton, 33. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séba, 1, t. 73, fig. 3.*

la raine ſquelette, vue dans d'autres momens que ceux où elle a été obſervée, n'auroit peut-être pas paru aſſez maigre pour former une eſpèce différente de l'Orangée, mais ſimplement une variété dépendante du climat, ou d'autres circonſtances.





# LA ROUGE (a).

ON LA TROUVE en Amérique; elle a la tête grosse, l'ouverture de la gueule grande, & sa couleur est rouge.

M. le Comte de Buffon a fait mention, dans l'histoire des perroquets appellés *cricks*, d'un petit Quadrupède ovipare sans queue de l'Amérique méridionale, dont se servent les Indiens pour donner aux plumes des perroquets une belle couleur rouge ou jaune, ce qu'ils appellent *tapirer*. Ils arrachent pour cela les plumes des jeunes cricks qu'ils ont enlevés dans leur nid; ils en frottent la place avec le sang de ce Quadrupède ovipare; les plumes qui renaissent après cette opération, au lieu d'être vertes, comme auparavant, sont jaunes ou rouges. Ce Quadrupède ovipare sans queue vit communément dans les bois: il y a, au Cabinet du Roi, plusieurs individus de cette espèce, conservés dans l'esprit-de-vin, d'après lesquels il est aisé

(a) La rouge. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Hyla rubra, 32, *Laurenti specimen medicum.*
*Séba, 2, tab. 68, fig. 5.*



De Seve del. De Seve filius Sculp.

LA RAINE *à Tapirer*.

*grandeur de Nature*.

de voir qu'il eſt du genre des raines, puiſqu'il a des plaques viſqueuſes au bout des doigts, ce qui s'accorde fort bien avec l'habitude qu'il a de demeurer au milieu des arbres. Il paroît que la couleur de cette raine tire ſur le rouge; elle préſente ſur le dos deux bandes longitudinales, irrégulières, d'un blanc jaunâtre, ou même couleur d'or. Il me ſemble qu'on doit regarder cette jolie & petite raine comme une variété de la rouge ou peut-être de l'orangée. Combien les grenouilles, les crapauds & les raines ne varient-ils pas, ſuivant l'âge, le ſexe, la ſaiſon, & l'abondance ou la diſette qu'ils éprouvent! La raine à tapirer a, comme la rouge, la tête groſſe en proportion du corps, & l'ouverture de la gueule eſt grande.

Au reſte, il eſt bon de remarquer que nous retrouvons ſur les raines de l'Amérique méridionale les belles couleurs que la Nature y a accordées aux grenouilles, & qu'elle y a prodiguées auſſi avec tant de magnificence aux oiſeaux, aux inſectes & aux papillons.



# TROISIÈME GENRE.

*Quadrupèdes ovipares sans queue, qui ont le corps ramassé & arrondi.*

# CRAPAUDS.

## LE CRAPAUD COMMUN (a).

DEPUIS LONG-TEMS l'opinion a flétri cet animal dégoûtant, dont l'approche révolte tous les sens.

(a) Φρῦνος, *en grec.*
Bufo, *en latin.*
Toad, *en Anglois.*
Le Crapaud commun. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana Bufo, *3. Linn. amphibia reptilia.*
Bufo, *Scotia illustrata, Edimburgi, 1684.*
Rana Bufo, *Wulff, Ichthyologia, cum amphibiis regni Borussici.*
Phrunos, *Arist., hist. an., lib. 9, chap. 1, 40.*
Toad *British, Zoology, Vol. 3, London, 1776.*
Rubeta, seu Phrynum, *Gesner, pisc., 807.*
*Bradl., nat., t. 21, f. 2.*
Bufo, seu rubeta, *Ray, Quadrup., 252.*

L'espèce

L'eſpèce d'horreur avec laquelle on le découvre, eſt produite même par l'image que le ſouvenir en retrace; beaucoup de gens ne ſe le repréſentent qu'en éprouvant une ſorte de frémiſſement, & les perſonnes qui ont le tempérament foible & les nerfs délicats, ne peuvent en fixer l'idée, ſans croire ſentir dans leurs veines le froid glacial que l'on a dit accompagner l'attouchement du craprud. Tout en eſt vilain, juſqu'à ſon nom, qui eſt devenu le ſigne d'une baſſe difformité; on s'étonne toujours lorſqu'on le voit conſtituer une eſpèce conſtante d'autant plus répandue, que preſque toutes les températures lui conviennent, & en quelque ſorte d'autant plus durable, que pluſieurs eſpèces voiſines ſe réuniſſent pour former avec lui une famille nombreuſe. On eſt tenté de prendre cet animal informe pour un produit fortuit de l'humidité & de la pourriture, pour un de ces jeux bizarres qui échappent à la Nature; & on n'imagine pas comment cette mère commune, qui a réuni ſi ſouvent tant de belles proportions à tant de couleurs agréables, & qui même a donné aux grenouilles & aux raines une ſorte de grace, de gentilleſſe & de parure, a pu imprimer au crapaud une forme ſi hideuſe. Et que l'on ne croie pas que ce ſoit d'après des conventions arbitraires qu'on le regarde comme un des êtres les plus défavorablement traités: il paroît vicié dans toutes ſes parties. S'il a des pattes, elles n'élèvent pas ſon corps

diſproportionné au-deſſus de la fange qu'il habite. S'il a des yeux, ce n'eſt point en quelque ſorte pour recevoir une lumière qu'il fuit. Mangeant des herbes puantes ou vénéneuſes, caché dans la vaſe, tapi ſous des tas de pierres, retiré dans des trous de rochers, ſale dans ſon habitation, dégoûtant par ſes habitudes, difforme dans ſon corps, obſcur dans ſes couleurs, infect par ſon haleine, ne ſe ſoulevant qu'avec peine, ouvrant, lorſqu'on l'attaque, une gueule hideuſe, n'ayant pour toute puiſſance qu'une grande réſiſtance aux coups qui le frappent, que l'inertie de la matière, que l'opiniâtreté d'un être ſtupide, n'employant d'autre arme qu'une liqueur fétide qu'il lance, que paroît-il avoir de bon, ſi ce n'eſt de chercher, pour ainſi dire, à ſe dérober à tous les yeux, en fuyant la lumière du jour ?

Cet être ignoble occupe cependant une aſſez grande place dans le plan de la Nature: elle l'a répandu avec bien plus de profuſion que beaucoup d'objets chéris de ſa complaiſance maternelle. Il ſemble qu'au phyſique, comme au moral, ce qui eſt le plus mauvais, eſt le plus facile à produire; &, d'un autre côté, on diroit que la Nature a voulu, par ce frappant contraſte, relever la beauté de ſes autres ouvrages. Donnons donc dans cette hiſtoire une place aſſez étendue à ces êtres, ſur leſquels nous ſommes forcés d'arrêter un moment l'attention. Ne cherchons même pas à ménager la dé-

licateſſe ; ne craignons pas de bleſſer les regards ; & tâchons de montrer le crapaud tel qu'il eſt.

Son corps, arrondi & ramaſſé, a plutôt l'air d'un amas informe & pêtri au haſard, que d'un corps organiſé, arrangé avec ordre, & fait ſur un modèle. Sa couleur eſt ordinairement d'un gris livide, tacheté de brun & de jaunâtre; quelquefois, au commencement du printems, elle eſt d'un roux ſale, qui devient enſuite, tantôt preſque noir, tantôt olivâtre, & tantôt rouſſâtre. Il eſt encore enlaidi par un grand nombre de verrues ou plutôt de puſtules d'un vert noirâtre, ou d'un rouge clair. Une éminence très-alongée, faite en forme de rein, molle & percée de pluſieurs pores très-viſibles, eſt placée au-deſſus de chaque oreille. Le conduit auditif eſt fermé par une lame membraneuſe. Une peau épaiſſe, dure, & très-difficile à percer, couvre ſon dos aplati; ſon large ventre paroît toujours enflé; ſes pieds de devant ſont très-peu alongés, & diviſés en quatre doigts, tandis que ceux de derrière ont chacun ſix doigts réunis par une membrane *(b)*. Au lieu de ſe ſervir de cette large patte pour ſauter avec agilité, il ne l'emploie qu'à comprimer la vaſe humide ſur laquelle il repoſe; & au-devant de cette

(*b*) Le doigt intérieur eſt gros, mais très-court & peu ſenſible dans le ſquelette.

masse, qu'est-ce qu'on distingue? Une tête un peu plus grosse que le reste du corps, comme s'il manquoit quelque chose à sa difformité: une grande gueule garnie de mâchoires raboteuses, mais sans dents; des paupières gonflées, & des yeux assez gros, saillans & qui révoltent par la colère qui paroît souvent les animer. On est tout étonné qu'un animal qui ne semble pêtri que d'une vile & froide boue, puisse sentir l'ardeur de la colère, comme si la Nature avoit permis ici aux extrêmes de se mêler, afin de réunir dans un seul être tout ce qui peut repousser l'intérêt. Il s'irrite avec force pour peu qu'on le touche; il se gonfle, & tâche d'employer ainsi sa vaine puissance: il résiste long-tems aux poids avec lesquels on cherche à l'écraser; & il faut que toutes ses parties & ses vaisseaux soient bien peu liés entre eux, puisqu'on a vu des crapauds qui, percés d'outre en outre avec un pieu, ont cependant vécu plusieurs jours, étant fichés contre terre.

Tout se ressent de la grossièreté de l'atmosphère ordinairement répandue autour du crapaud, & de la disproportion de ses membres: non-seulement il ne peut point marcher, mais il ne saute qu'à une très-petite hauteur; lorsqu'il se sent pressé, il lance contre ceux qu'il poursuit, les sucs fétides dont il est imbu; il fait jaillir une liqueur limpide que l'on dit être son urine (c)

(c) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. Laurenti.

& qui, dans certaines circonſtances, eſt plus ou moins nuiſible. Il tranſpire de tout ſon corps une humeur laiteuſe, & il découle de ſa bouche une bave qui peuvent infecter les herbes & les fruits ſur leſquels il paſſe, de manière à incommoder ceux qui en mangent ſans les laver. Cette bave & cette humeur laiteuſe peuvent être un venin plus ou moins actif, ou un corroſif plus ou moins fort, ſuivant la température, la ſaiſon, & la nourriture des crapauds, l'eſpèce de l'animal ſur lequel il agit, & la nature de la partie qu'il attaque. La trace du crapaud peut donc être, dans certaines circonſtances, auſſi funeſte que ſon aſpect eſt dégoûtant. Pourquoi donc laiſſer ſubſiſter un animal qui ſouille & la terre & les eaux, & même le regard? Mais comment anéantir une eſpèce auſſi féconde & répandue dans preſque toutes les contrées?

Le crapaud habite pour l'ordinaire dans les foſſés, ſur-tout dans ceux où une eau fétide croupit depuis long-tems; on le trouve dans les fumiers, dans les caves, dans les antres profonds, dans les forêts où il peut ſe dérober aiſément à la clarté qui le bleſſe, en choiſiſſant de préférence les endroits ombragés, ſombres, ſolitaires, en s'enfonçant ſous les décombres, & ſous les tas de pierres: & combien de fois n'a-t-on pas été ſaiſi d'une eſpèce d'horreur, lorſque ſoulevant quelque gros caillou dans des bois humides, on a

découvert un crapaud accroupi contre terre, animant ſes gros yeux, & gonflant ſa maſſe puſtuleuſe?

C'eſt dans ces divers aſiles obſcurs qu'il ſe tient renfermé pendant tout le jour, à moins que la pluie ne l'oblige à en ſortir.

Il y a des pays où les crapauds ſont ſi fort répandus, comme auprès de Carthagène, & de Porto-bello en Amérique, que non-ſeulement lorſqu'il pleut ils y couvrent les terres humides & marécageuſes, mais encore les rues, les jardins & les cours, & que les habitans de ces provinces de Carthagène & de Porto-bello ont cru que chaque goutte de pluie étoit changée en crapaud. Ces animaux préſentent même dans ces contrées du nouveau monde, un volume conſidérable; les moins grands ont ſix pouces de longueur. Si c'eſt pendant la nuit que la pluie tombe, ils abandonnent preſque tous leur retraite, & alors ils paroiſſent ſe toucher ſur la ſurface de la terre, qu'on diroit qu'ils ont entièrement envahie. On ne peut ſortir ſans les fouler aux pieds, & on prétend même qu'ils y font des morſures d'autant plus dangereuſes, qu'indépendamment de leur groſſeur, ils ſont, dit-on, très-venimeux (*d*). Il ſe pourroit en effet que l'ardeur de ces contrées, & la nourriture qu'ils

(*d*) *Voyage de Don Antoine d'Ulloa, Hiſtoire générale des Voyages, vol. 53, page 339, édit. in-12.*

y prennent, viciât encore davantage la nature de leurs humeurs.

Pendant l'hiver, les crapauds se réunissent plusieurs ensemble, dans les pays où la température devenant trop froide pour eux, les force à s'engourdir; ils se ramassent dans le même trou, apparemment pour augmenter & prolonger le peu de chaleur qui leur reste encore. C'est dans ce tems qu'on pourroit plus facilement les trouver, qu'ils ne pourroient fuir, & qu'il faudroit chercher à diminuer leur nombre.

Lorsque les crapauds sont réveillés de leur long assoupissement, ils choisissent la nuit pour errer & chercher leur nourriture; ils vivent, comme les grenouilles, d'insectes, de vers, de scarabées, de limaçons; mais on dit qu'ils mangent aussi de la sauge, dont ils aiment l'ombre, & qu'ils sont sur-tout avides de ciguë, que l'on a quelquefois appellée *le persil du crapaud (e)*.

Lorsque les premiers jours chauds du printems sont arrivés, on les entend, vers le coucher du soleil, jeter un cri assez doux: apparemment c'est leur cri d'amour; & faut-il que des êtres aussi hideux, en éprouvent l'influence, & qu'ils paroissent même le ressentir plutôt que les autres Quadrupèdes ovipares sans queue? Mais ne cessons jamais d'être Historien fidèle; ne négligeons rien de ce qui peut diminuer

---

(*e*) *Matière médicale, cont. de Geoffroy, tome 12, page 148.*

l'eſpèce d'horreur avec laquelle on voit ces animaux; & en rendant compte de la manière dont ils s'uniſſent, n'omettons aucuns des ſoins qu'ils ſe donnent, & qui paroîtroient ſuppoſer en eux des attentions particulières, & une ſorte d'affection pour leurs femelles.

C'eſt en Mars ou en Avril que les crapauds s'accouplent: le plus ſouvent c'eſt dans l'eau que leur union a lieu, ainſi que celle des grenouilles & des raines. Mais le mâle ſaiſit ſa femelle ſouvent fort loin des ruiſſeaux ou des marais; il ſe place ſur ſon dos, l'embraſſe étroitement, la ſerre avec force: la femelle, quoique ſurchargée du poids du mâle, eſt obligée quelquefois de le porter à des diſtances conſidérables; mais ordinairement elle ne laiſſe échapper aucun œuf que lorſqu'elle a rencontré l'eau.

Ils ſont accouplés pendant ſept ou huit jours, & même pendant plus de vingt, lorſque la ſaiſon ou le climat ſont froids *(f)*; ils coaſſent tous deux preſque ſans ceſſe, & le mâle fait ſouvent entendre une ſorte de grognement aſſez fort, lorſqu'on veut l'arracher à ſa femelle, ou lorſqu'il voit approcher quelqu'autre mâle, qu'il ſemble regarder avec colère, & qu'il tâche de repouſſer en alongeant ſes pattes de derrière. Quelque bleſſure qu'il éprouve, il ne la quitte pas: ſi on

(*f*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, vol. 3, page 31.*

l'en ſépare

l'en ſépare par force, il revient à elle dès qu'on le laiſſe libre, & il s'accouple de nouveau, quoique privé de pluſieurs membres, & tout couvert de plaies ſanglantes *(g)*. Vers la fin de l'accouplement, la femelle pond ſes œufs; le mâle les ramaſſe quelquefois avec ſes pattes de derrière, & les entraîne au-deſſous de ſon anus dont ils paroiſſent ſortir; il les féconde & les repouſſe enſuite. Ces œufs ſont renfermés dans une liqueur tranſparente, viſqueuſe, où ils forment comme deux cordons toujours attachés à l'anus de la femelle. Le mâle & la femelle montent alors à la ſurface de l'eau pour reſpirer; au bout d'un quart d'heure ils s'enfoncent une ſeconde fois pour pondre ou féconder de nouveaux œufs; & ils paroiſſent ainſi à la ſurface des marais, & diſparoiſſent pluſieurs fois. A chaque nouvelle ponte, les cordons qui renferment les œufs s'alongent de quelques pouces: il y a ordinairement neuf ou dix pontes. Lorſque tous les œufs ſont ſortis & fécondés, ce qui n'arrive ſouvent qu'après douze heures, les cordons ſe détachent; ils ont alors quelquefois plus de quarante pieds de long *(h)*; les œufs, dont la couleur eſt noire, y ſont rangés en deux files, & placés de manière à occuper le plus petit eſpace poſſible: on a rencontré de ces œufs à ſec dans le fond de baſſins & de foſſés dont l'eau s'étoit évaporée.

---

(*g*) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, vol. 3, page 84.*

(*h*) Idem, *page 33.*

Les crapauds craignent autant la lumière dans le moment de leurs plaisirs que dans les autres instans de leur vie: aussi n'est-ce qu'à la pointe du jour, & même souvent pendant la nuit qu'ils s'unissent à leurs femelles. Les besoins du mâle paroissent subsister quelquefois, après que ceux de la femelle ont été satisfaits, c'est-à-dire après la ponte des œufs. M. Ræsel en a vu rester accouplés pendant plus d'un jour, quoique la femelle ni le mâle ne laissassent rien sortir de leur corps, & qu'en disséquant la femelle, il ait vu ses ovaires vides *(i)*. On retrouve donc, dans cette espèce, la force tyrannique du mâle, qui n'attend pas, pour s'unir de nouveau à sa femelle, qu'un besoin mutuel les rassemble par la voix d'un amour commun; mais qui la contraint à servir à ses jouissances, lors même que ses desirs ne sont plus partagés ; & cet abus de la force qu'il peut exercer sur elle, ne paroît-il pas exister aussi dans la manière dont il s'en empare, pendant qu'ils sont encore éloignés du seul endroit où ses jouissances semblent pouvoir être communes à celle qu'il s'est soumise? Il se fait porter par elle, & commence ses plaisirs, pendant qu'elle ne paroît ressentir encore que la peine de leur union.

Nous devons cependant convenir que, dans la ponte, les mâles des crapauds se donnent quelquefois plus de

(*i*) *Ræsel, Historia naturalis Ranarum, &c.*

ſoins que ceux des grenouilles, non-ſeulement pour féconder les œufs, mais encore pour les faire ſortir du corps de leurs femelles, lorſqu'elles ne peuvent pas ſe défaire ſeules de ce fardeau. On ne peut guère en douter d'après les obſervations de M. Demours *(k)* ſur un crapaud terreſtre trouvé par cet Académicien dans le Jardin du Roi, ſurpris, troublé, ſans être interrompu dans ſes ſoins, & non-ſeulement accouplé hors de l'eau, mais encore aidant avec ſes pattes de derrière la ſortie des œufs que la femelle ne pouvoit pas faciliter par les divers mouvemens qu'elle exécute lorſqu'elle eſt dans l'eau *(l)*.

Au reſte, des œufs abandonnés à terre ne doivent pas éclore, à moins qu'ils ne tombent dans quelques endroits aſſez obſcurs, aſſez couverts de vaſe, & aſſez pénétrés d'humidité, pour que les petits crapauds puiſſent s'y nourrir & s'y développer *(m)*.

Les cordons augmentent de volume en même-tems & en même proportion que les œufs qui, au bout de

---

(*k*) *Mém. de l'Acad. des Sciences, an.* 1741.

(*l*) M. Laurenti a fait une eſpèce particulière du Crapaud obſervé par M. Demours; il lui a donné le nom de *Bufo obſtreticans;* mais nous ne voyons rien qui doive faire ſéparer cet animal du Crapaud commun.

(*m*) Les œufs des Crapauds ſe développent, quoique la température de l'atmoſphère ne ſoit qu'à ſix degrés au-deſſus de zéro du thermomètre de Réaumur. *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, traduction de M. Sennebier, vol. 1, page 88.*

dix ou douze jours, ont le double de grosseur que lors de la ponte *(n)*; les globules renfermés dans ces œufs, & qui d'abord sont noirs d'un côté, & blanchâtres de l'autre, se couvrent peu-à-peu de linéamens; au dix-septième ou dix-huitième jour on apperçoit le petit têtard; deux ou trois jours après il se dégage de la matière visqueuse qui enveloppoit les œufs; il s'efforce alors de gagner la surface de l'eau, mais il retombe bientôt au fond; au bout de quelques jours il a de chaque côté du cou un organe qui a quelques rapports avec les ouïes des poissons, qui est divisé en cinq ou six appendices frangées, & qui disparoît tout-à-fait le vingt-troisième ou le vingt-quatrième jour. Il semble d'abord ne vivre que de la vase & des ordures qui nagent dans l'eau; mais, à mesure qu'il devient plus gros, il se nourrit de plantes aquatiques. Son développement se fait de la même manière que celui des jeunes grenouilles; & lorsqu'il est entièrement formé, il sort de l'eau, & va à terre chercher les endroits humides.

Il en est des crapauds communs comme des autres Quadrupèdes ovipares; ils sont beaucoup plus grands & beaucoup plus venimeux à mesure qu'ils habitent des pays plus chauds & plus convenables à leur nature *(o)*. Parmi les individus de cette espèce, qui sont

(*n*) *M. l'Abbé Spallanzani, ouvrage déjà cité.*

conservés au Cabinet du Roi, il y en a un qui a quatre pouces & demi de longueur, depuis le museau jusqu'à l'anus. On en trouve sur la Côte d'or d'une grosseur si prodigieuse, que lorsqu'ils sont en repos, on les prendroit pour des tortues de terre; ils y sont ennemis mortels des serpens: Bosman a été souvent le témoin des combats que se livrent ces animaux. Il doit être curieux de voir le contraste de la lourde masse du crapaud, qui se gonfle & s'agite pesamment, avec les mouvemens prestes & rapides des serpens, lorsqu'irrités tous les deux, & leurs yeux en feu, l'un résiste par sa force & son inertie aux efforts que son ennemi fait pour l'étouffer au milieu des replis de son corps tortueux, & que tous deux cherchent à se donner la mort par leurs morsures & leur venin fétide, ou leurs liqueurs corrosives.

Ce n'est qu'au bout de quatre ans que le crapaud est en état de se reproduire. On a prétendu que sa vie ordinaire n'étoit que de quinze ou seize ans; mais sur quoi l'a-t-on fondé? Avoit-on suivi avec soin le même crapaud dans ses retraites écartées? avoit-on recueilli un assez grand nombre d'observations, pour reconnoître la durée ordinaire de la vie des crapauds, indépendamment de tout accident & du défaut de nourriture?

(o) En Sardaigne, on regarde leur contact seul comme dangereux. *Hist. nat. des amph. & des poiss. de cette Isle, par M. François Cetti, p. 40.*

Nous avons au contraire un fait bien constaté, par lequel il est prouvé qu'un crapaud a vécu plus de trente-six ans : mais la manière dont il a passé sa longue vie va bien étonner; elle prouve jusqu'à quel point la domesticité peut influer sur quelqu'animal que ce soit, & sur-tout sur les êtres dont la nature est plus susceptible d'altération, & dans lesquels des ressorts moins compliqués peuvent plus aisément, sans se rompre ou se désunir, être pliés dans de nouveaux sens. Ce crapaud a vécu presque toujours dans une maison où il a été, pour ainsi dire, élevé & apprivoisé *(p)*. Il n'y avoit pas acquis sans doute cette sorte d'affection que l'on remarque dans quelques espèces d'animaux domestiques, & qui étoit trop incompatible avec son organisation & ses mœurs, mais il y étoit devenu familier; la lumière des bougies avoit été pendant long-tems pour lui le signal du moment où il alloit recevoir sa nourriture; aussi, non-seulement il la voyoit sans crainte, mais même il la recherchoit : il étoit déjà très-gros lorsqu'il fut remarqué pour la première fois; il habitoit sous un escalier qui étoit devant la porte de la maison; il paroissoit tous les soirs au moment où il appercevoit de la lumière, & levoit les yeux comme s'il eût attendu qu'on le prît, & qu'on le portât sur une table, où il trouvoit des insectes, des

*(p) Zoologie britannique, vol. 3.*

cloportes, & sur-tout de petits vers qu'il préféroit peut-être à cause de leur agitation continuelle; il fixoit sa proie; tout d'un coup il lançoit sa langue avec rapidité, & les insectes ou les vers y demeuroient attachés, à cause de l'humeur visqueuse dont l'extrémité de cette langue étoit enduite.

Comme on ne lui avoit jamais fait de mal, il ne s'irritoit point lorsqu'on le touchoit; il devint l'objet d'une curiosité générale, & les Dames même demandèrent à voir le crapaud familier.

Il vécut plus de trente-six ans dans cette espèce de domesticité; & il auroit vécu plus de tems peut-être si un corbeau apprivoisé comme lui ne l'eût attaqué à l'entrée de son trou, & ne lui eût crevé un œil, malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver. Il ne put plus attraper sa proie avec la même facilité, parce qu'il ne pouvoit juger avec la même justesse de sa véritable place; aussi périt-il de langueur au bout d'un an.

Les différents faits observés relativement à ce crapaud, pendant sa domesticité, prouvent peut-être qu'on a exagéré la sorte de méchanceté & les goûts sales de son espèce. On pourroit dire cependant que ce crapaud habitoit l'Angleterre, & par conséquent à une latitude assez élevée pour que toutes ses mauvaises habitudes fussent tempérées par le froid: d'ailleurs, trente-six ans de domesticité, de sûreté &

d'abondance peuvent bien changer les inclinations d'un animal tel que le crapaud, le naturel des Quadrupèdes ovipares paroissant, pour ainsi dire, plus flexible que celui des animaux mieux organisés. Que l'on croie tout au plus, qu'avec moins de dangers à courir, & une nourriture d'une qualité particulière, l'espèce de crapaud pourroit être perfectionnée comme tant d'autres espèces; mais ne faudra-t-il pas toujours reconnoître dans les individus dont la Nature seule aura pris soin, les vices de conformation & d'habitudes qu'on leur a attribués?

Comme l'art de l'homme peut rendre presque tout utile, puisqu'il change quelquefois en médicamens salutaires les poisons les plus funestes, on s'est servi des crapauds en médecine; on les y a employés de plusieurs manières *(q)*, & contre plusieurs maux.

On trouve plusieurs observations, d'après lesquelles il paroîtroit au premier coup-d'œil qu'un crapaud a pu se développer & vivre pendant un nombre prodigieux d'années dans le creux d'un arbre ou d'un bloc de pierre, sans aucune communication avec l'air extérieur:

---

(*q*) « Mes Nègres, que les chaleurs du soleil & du sable avoient » beaucoup incommodés, se frottèrent le front avec des Crapauds vivans, » dont ils trouvèrent encore quelques-uns sous les broussailles: c'est assez » leur coutume lorsqu'ils sont travaillés de la migraine, & ils en furent » soulagés. *Histoire naturelle du Sénégal, par M. Adanson, page 163.*

extérieur : mais on ne l'a penſé ainſi, que parce qu'on n'avoit pas bien examiné l'arbre ou la pierre, avant de trouver le crapaud dans leurs cavités *(r)*. Cette opinion ne peut pas être admiſe, mais cependant on doit regarder comme très-ſûr qu'un crapaud peut vivre très-long-tems, & même juſqu'à dix-huit mois ſans prendre aucune nourriture, en quelque ſorte ſans reſpirer, & toujours renfermé dans des boîtes ſcellées exactement. Les expériences de M. Hériſſant le mettent hors de doute *(s)*, & ceci eſt une nouvelle confirmation de ce que nous avons dit dans notre premier diſcours touchant la nature des Quadrupèdes ovipares.

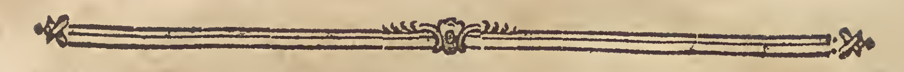
Voyons maintenant les caractères qui diſtinguent les crapauds différens du crapaud commun, tant en Europe que dans les pays étrangers ; il n'eſt preſqu'aucune latitude où la Nature n'ait prodigué ces êtres hideux dont il ſemble qu'elle n'a diverſifié les eſpèces que par de nouvelles difformités, comme ſi elle avoit voulu qu'il ne manquât aucun trait de laideur à ce genre diſgracié.

---

(*r*) *Encyclopédie méthodique, art. des Crapauds, par M. d'Aubenton. Aſtruc, Paris, 1737, in-4.°, pages 562 & ſuiv.*

(*s*) *Eloge de M. Hériſſant, Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1773.*





# LE VERT (a).

ON TROUVE, auprès de Vienne, dans les cavités des rochers ou dans les fentes obſcures des murailles, un crapaud d'un blanc livide, dont le deſſus du corps eſt marqueté de taches vertes légèrement ponctuées, entourées d'une ligne noire, &, le plus ſouvent, réunies pluſieurs enſemble. Tout ſon corps eſt parſemé de verrues, excepté le devant de la gueule & les extrémités des pieds; elles ſont livides ſur le ventre, vertes ſur les taches vertes, & rouges ſur les intervalles qui ſéparent ces taches.

Il paroît que les liqueurs corroſives que répand ce crapaud, peuvent être plus nuiſibles que celles du crapaud commun : ſa reſpiration eſt accompagnée d'un gonflement de la gueule. Dans la colère, ſes yeux étincelent ; & ſon corps enduit d'une humeur viſqueuſe, répand une odeur fétide, ſemblable à celle de la morelle des boutiques (*Solanum nigrum*), mais beaucoup plus forte. Il tourne toujours en dedans ſes

(*a*) Le vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo viridis, *8. Laurenti ſpecimen medicum.*
Rana ſitibunda, *M. Pallas, ſupplément à ſon voyage.*

deux pieds de devant. Comme il habite le même pays que le crapaud commun, on ne peut décider, que d'après plusieurs observations, si les différences qu'il présente, quant à ses couleurs, à la disposition de ses verrues, &c. doivent établir, entre cet animal & le crapaud commun, une diversité d'espèce ou une simple variété plus ou moins constante. Suivant M. Pallas, le crapaud Vert, qu'il nomme *rana sitibunda*, se trouve en assez grand nombre aux environs de la mer Caspienne *(b)*.

---

(*b*) *M. Pallas, à l'endroit déjà cité.*





# LE RAYON-VERT (a).

NOUS PLAÇONS à la ſuite du vert, ce crapaud qui pourroit bien n'en être qu'une variété. Il eſt couleur de chair; ſon caractère diſtinctif eſt de préſenter des lignes vertes, diſpoſées en rayons; il a été trouvé en Saxe.

Nous invitons les Naturaliſtes, qui habitent l'Allemagne, à rechercher ſi l'on ne doit pas rapporter au Rayon-vert, comme une variété plus ou moins diſtincte, le crapaud trouvé en Saxe, parmi des pierres, par M. Schréber, & que M. Pallas a fait connoître ſous le nom de *grenouille changeante (b).*

Ce crapaud eſt de la grandeur de la grenouille commune; ſa tête eſt arrondie; ſa bouche ſans dents, ſa langue épaiſſe & charnue; les paupières ſupérieures ſont à peine ſenſibles, le deſſus du corps eſt parſemé de verrues. Les pieds de devant ont quatre doigts; ceux de derrière en ont cinq, réunis par une membrane. M. Edler,

(a) Le Rayon-vert. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Bufo Schreberianus, 7 *Laurenti ſpecimen medicum.*

(b) *Spicilegia zoologica, faſciculus ſeptimus, fol.* 1.

de Lubeck, a découvert que ce crapaud change ſouvent de couleur, ainſi que le caméléon & quelques autres lézards, ce qui établit un nouveau rapport entre les divers genres des Quadrupèdes ovipares. Lorſque ce crapaud eſt en mouvement, ſa couleur eſt blanche parſemée de taches d'un beau vert, & ſes verrues paroiſſent jaunes. Lorſqu'il eſt en repos, la couleur verte des taches ſe change en un cendré plus ou moins foncé. Le fond blanc de ſa couleur, devient auſſi cendré lorſqu'on le touche & qu'on l'inquiète. Si on l'expoſe aux rayons du ſoleil dont il fuit la lumière, la beauté de ſes couleurs diſparoît, & il ne préſente plus qu'une teinte uniforme & cendrée. Un crapaud, de la même eſpèce, trouvé engourdi par M. Schréber, préſentoit, entre les taches vertes, une couleur de chair ſemblable à celle du *Rayon-vert.*



# LE BRUN (a).

CE CRAPAUD a la peau liſſe, ſans aucune verrue, & marquetée de grandes taches brunes qui ſe touchent. Les plus larges & les plus foncées, ſont ſur le dos, au milieu & le long duquel s'étend une petite bande plus claire. Les yeux ſont remarquables en ce que la fente que laiſſe la paupière en ſe contractant, eſt ſituée verticalement au lieu de l'être tranſverſalement. Sous la plante des pieds de derrière qui ſont palmés, on remarque un faux ongle qui a la dureté de la corne. La femelle eſt diſtinguée du mâle par les taches qu'elle a ſous le ventre.

Ce crapaud ſe trouve plus fréquemment dans les marais, qu'au milieu des terres. Lorſqu'il eſt en colère, il exhale une odeur fétide ſemblable à celle de l'ail, ou de la poudre à canon qui brûle; & cette odeur eſt aſſez forte pour faire pleurer.

Dans l'accouplement, le mâle paroît prendre des

(a) Le Brun. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique*.
Bufo fuſcus, *Laurenti ſpecimen medicum*.
*Rœſel, tab. 17 & 18.*
Rana ridibunda, *Supplément au voyage de M. Pallas*.

ſoins particuliers pour faciliter la ponte des œufs de la femelle. Rœſel ſoupçonne qu'il eſt venimeux ; & Actius & Geſner aſſurent même qu'il peut donner la mort, ſoit par ſon ſouffle empoiſonné lorſqu'on l'approche de trop près, ſoit lorſqu'on mange des herbes imprégnées de ſon venin. Sans doute l'aſſertion de Geſner & d'Actius peut être exagérée ; mais il reſtera toujours aux crapauds, & ſur-tout au crapaud Brun, aſſez de qualités malfaiſantes, pour juſtifier l'averſion qu'ils inſpirent.

Il paroît que c'eſt le crapaud Brun que M. Pallas a nommé *rana ridibunda* (grenouille rieuſe), qui ſe trouve en grand nombre aux environs de la mer Caſpienne, & dont le coaſſement, entendu de loin, imite un peu le bruit que l'on fait en riant.





# LE CALAMITE (a).

C'EST ENCORE un crapaud d'Europe qui a beaucoup de reſſemblance avec le crapaud brun, mais qui en diffère cependant aſſez pour conſtituer une eſpèce diſtincte. Il a le corps un peu étroit : ſes couleurs ſont très-diverſifiées ; ſon dos, qui eſt olivâtre, préſente trois raies longitudinales, dont celle du milieu eſt couleur de ſoufre ; & les deux des côtés ondulées & dentelées, ſont d'un rouge clair mêlé d'un jaune plus foncé vers les parties inférieures. Les côtés du ventre, les quatre pattes & le tour de la gueule, ſont marquetés de pluſieurs taches inégales & olivâtres,

Voilà la diſpoſition générale des couleurs de la peau ſur laquelle s'élèvent des puſtules brunes ſur le dos, rouges vers les côtés, d'un rouge pâle près des oreilles, & d'une couleur de chair éclatante vers les angles de la bouche où elles ſont grouppées.

L'extrémité des doigts eſt noirâtre, & garnie d'une

(a) Le Calamite. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo calamita, 9, *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Rœſel, tab. 24.*

peau

peau dure comme de la corne, qui tient lieu d'ongle à l'animal. Au-dessous de la plante des pieds de devant, se trouvent deux espèces d'os ou de faux ongles dont le *Calamite* peut se servir pour s'accrocher : les doigts des pieds de derrière sont séparés.

Le Calamite se tient, pendant le jour, dans les fentes de la terre & dans les cavités des murailles. Au lieu d'être réduit à ne se mouvoir que par sauts, comme les autres Quadrupèdes ovipares sans queue, il grimpe, quoiqu'avec peine, & en s'arrêtant souvent ; & à l'aide de ses faux ongles, & de ses doigts séparés, il monte quelquefois le long des murs jusqu'à la hauteur de quelques pieds pour gagner sa retraite.

On ne trouve pas ordinairement les Calamites seuls dans leurs trous. Ils y sont rassemblés & ramassés au nombre de dix ou douze. C'est la nuit qu'ils sortent de leur asile, & qu'ils vont chercher leur nourriture. Pour éloigner leurs ennemis, ils font suinter, au-travers de leur peau, une liqueur dont l'odeur semblable à celle de la poudre enflammée, est encore plus forte.

Au mois de Juin, ceux qui ont atteint l'âge de trois ans & à-peu-près leur entier accroissement, se rassemblent pour s'accoupler sur le bord des marais remplis de joncs où ils font entendre un coassement retentissant & singulier. On pourroit penser que les habitudes particulières de ces crapauds, influent sur

la nature de leurs humeurs & empêchent qu'ils ne ſoient venimeux; cependant Rœſel a préſumé le contraire, parce que, ſuivant lui, les cigognes qui ſont fort avides de grenouilles, n'attaquent point les Calamites.



# LE COULEUR DE FEU (a).

M. LAURENTI a découvert ce crapaud ſur les bords du Danube. C'eſt un des plus petits. Son dos d'une couleur olivâtre très-foncée eſt tacheté d'un noir ſale : mais le ventre, la gueule, les pattes & la plante des pieds, ſont d'un blanc bleuâtre tacheté d'un beau vermillon, & c'eſt de-là que lui vient ſon nom. Toute la ſurface de ſon corps eſt parſemée de petites verrues. Quand il eſt expoſé au ſoleil, ſa prunelle prend une figure parfaitement triangulaire dont le contour eſt doré. Cette eſpèce eſt très-nombreuſe dans les marais du Danube; une variété de ce crapaud a le ventre noir tacheté & ponctué de blanc.

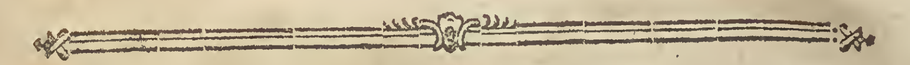
On trouve le couleur de Feu à terre, pendant l'automne : lorſqu'on l'approche & qu'il eſt près de l'eau, il s'y élance avec légèreté, ainſi que les grenouilles: mais s'il ne voit aucun moyen d'échapper, il s'affaiſſe contre terre comme pour ſe cacher; dès

(a) *Feuer Krote, en Allemand.*
Le couleur de feu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo igneus, 13. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Rœſel, tab. 22 & 23.*

qu'on le touche, sa tête se contracte & se jette en arrière; si on le tourmente, il exhale une odeur fétide, & répand par l'anus une sorte d'écume. Son coassement qu'il fait entendre sans enfler sa gorge, est une sorte de grognement sourd & entrecoupé, qui, quelquefois se prolonge & ressemble un peu, suivant M. Laurenti, à la voix d'une personne qui rit.

Les œufs hors du corps de la femelle, sont disposés par pelotons, ainsi que ceux des grenouilles, au lieu d'être rangés par files, comme les œufs du crapaud commun. Et ce qu'il y a de remarquable dans les habitudes de ce petit animal qui semble faire, à certains égards, la nuance entre les crapauds & les grenouilles, c'est qu'au lieu de craindre la lumière, il se plaît sur le bord de l'eau, à s'imbiber des rayons du soleil. Il ne paroît pas, d'après les expériences de M. Laurenti, que les humeurs du couleur de Feu aient d'autre propriété nuisible que celle d'assoupir certains petits animaux, tels que les lézards gris qui sont très-sensibles à toute sorte de venin, ainsi que nous l'avons déjà dit.





# LE PUSTULEUX (a).

ON TROUVE, dans les Indes, ce crapaud remarquable par ſes doigts garnis de tubercules ſemblables à des épines, & par les véſicules ou puſtules qui le couvrent. Sa couleur eſt d'un roux cendré; elle eſt plus claire ſur les côtés & ſur le ventre où elle eſt tachetée de roux. Il a quatre doigts ſéparés aux pieds de devant & cinq doigts palmés aux pieds de derrière.

(a) *Le Puſtuleux. M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo puſtuloſus, 4. *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séba, 1, t. 74, fig. 1.*





# LE GOÎTREUX (a).

SON CORPS arrondi est d'une couleur rousse. Son dos est sillonné par trois rides longitudinales. Son bas-ventre paroît enflé; & cet animal est sur-tout distingué par un gonflement considérable à la gorge. Les deux doigts extérieurs de ses pieds de devant sont réunis; il habite dans les Indes.

(a) Le Goîtreux. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana ventricosa, 7. *Linn. amphib. rept.*
*Mus. Adolph. Fred.*, 1. *page 48.*
Bufo ventricosus, 5, *Laurenti specimen medicum.*





De Seve del. veuve Tardien Sc.

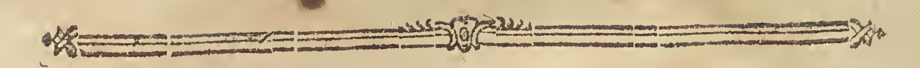
LE CRAPAUD BOSSU. *grandeur de Nature.*

# LE BOSSU (a).

LA TÊTE de ce crapaud eſt très-petite, obtuſe & enfoncée dans la poitrine. Son corps ridé, mais ſans verrues, eſt très-convexe. Sa couleur eſt nébuleuſe : ſon dos préſente une bande longitudinale, un peu pâle & dentelée; tous ſes doigts ſont ſéparés les uns des autres. Il en a quatre aux pieds de devant & ſix aux pieds de derrière. On le trouve dans les Indes orientales, ainſi qu'en Afrique. L'individu que nous avons décrit a été apporté du Sénégal au Cabinet du Roi.

(a) Le Boſſu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana gibboſa, 5, *Linn. amphib. rept.*
Bufo gibboſus, 6, *Laurenti ſpecimen medicum.*





# LE PIPA (a).

De tous les crapauds de l'Amérique méridionale, l'un des plus remarquables est le Pipa. Le mâle & la femelle sont assez différens l'un de l'autre, tant par la grandeur que par la conformation, pour qu'on les regarde, au premier coup-d'œil, comme deux espèces très-distinctes. Aussi, au lieu de décrire l'espèce en général, croyons-nous devoir parler séparément du mâle & de la femelle.

Le mâle a quatre doigts séparés aux pieds de devant & cinq doigts palmés aux pieds de derrière. Chaque doigt des pieds de devant est fendu à l'extrémité en quatre petites parties. On a peine à distinguer le corps d'avec la tête. L'ouverture de la gueule est très-grande:

(a) Cururu, *dans l'Amérique méridionale.*
Le pipa. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana pipa, *1, Linn. amphib. rept.*
*Gronov., mus, 2, page 84, N.° 64.*
*Séba, mus, 1, tab. 77, fig. 1, 4.* Bufo, seu pipa americana.
*Bradl., nat., t. 22, f. 1.* Rana Surinamensis.
*Vallisn., nat., 1, t. 41, fig. 6.*
*Planches enluminées, N.° 21.*

les yeux

les yeux placés au-dessus de la tête sont très-petits & assez distans l'un de l'autre. La tête & le corps sont très-aplatis. La couleur générale en est olivâtre plus ou moins claire & semée de très-petites taches rousses ou rougeâtres.

La femelle diffère du mâle en ce qu'elle est beaucoup plus grande. Elle a également la tête & le corps aplatis. Mais la tête est triangulaire & plus large à la base que la partie antérieure du corps. Les yeux sont très-petits & très-distans l'un de l'autre, ainsi que dans le mâle. Elle a de même cinq doigts palmés aux pieds de derrière & quatre doigts divisés aux pieds de devant, mais chacun de ces quatre doigts est fendu à l'extrémité en quatre petites parties plus sensibles que dans le mâle. Son corps est communément hérissé partout de très-petites verrues. L'individu femelle, qui est conservé au Cabinet du Roi, a cinq pouces quatre lignes de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'anus.

Ce qui rend sur-tout remarquable ce grand crapaud de Surinam, c'est la manière dont les fœtus de cet animal croissent, se développent & éclosent *(b)*. Les petits du Pipa ne sont point conçus sous la peau du dos de leur mère, ainsi que l'a pensé Mademoi-

---

(*b*) *Voyez un Mémoire de M. Bonnet, inséré dans le Journal de Physique de 1779, vol. 2, page 425.*

ſelle de Mérian, à qui nous devons les premières obſervations ſur cet animal *(c)* : mais, lorſque les œufs ont été pondus par la femelle & fécondés par le mâle de la même manière que dans tous les crapauds, le mâle au lieu de les diſperſer, les ramaſſe avec ſes pattes, les pouſſe ſous ſon ventre, & les étend ſur le dos de la femelle où ils ſe colent. La liqueur fécondante du mâle, fait enfler la peau & tous les tégumens du dos de la femelle qui forment alors autour des œufs, des ſortes de cellules.

Les œufs cependant groſſiſſent, & doivent éprouver, par la chaleur du corps de la mère, un développement plus rapide en proportion que dans les autres eſpèces de crapauds. Les petits éclosent, & ſortent enſuite de leurs cellules, après avoir paſſé, en quelque ſorte, par l'état de têtard ; car ils ont, dans les premiers tems de leur développement, une queue qu'ils n'ont plus quand ils ſont prêts à quitter leurs cellules *(d)*.

Lorſqu'ils ont abandonné le dos de leur mère, celle-ci en ſe frottant contre des pierres ou des végétaux, ſe dépouille des portions de cellules qui reſtent encore,

(c) *Mérian, diſſertatio de generatione & metamorphoſibus inſectorum Surinamenſium, &c. Amſterd., 1719.*

(d) *Œuvres de M. l'Abbé Spallanzani, vol. 3, page 296.*

& de ſa propre peau qui tombe alors en partie pour ſe renouveller.

Mais la Nature n'a jamais préſenté de phénomènes iſolés ; l'expreſſion d'*extraordinaire* ou de *ſingulier* n'eſt point abſolue, mais ſeulement relative à nos connoiſſances ; & elle ne déſigne en général qu'un degré plus ou moins grand dans une propriété déjà exiſtante ailleurs : auſſi la manière dont les petits du Pipa ſe développent, n'eſt point à la rigueur particulière à cette eſpèce. On en remarque une aſſez ſemblable, même parmi les Quadrupèdes vivipares, puiſque les petits du ſarigue ou opoſſum, ne prennent, pendant quelque-tems, leur accroiſſement que dans une eſpèce de poche que la femelle a ſous le ventre *(e)*.

Au reſte, il paroît que la chair de ce crapaud n'eſt pas malfaiſante ; &, ſuivant le rapport de Mademoiſelle de Mérian, les Nègres en mangent avec plaiſir.

---

*(e) Voyez, dans l'Hiſtoire nat. des Quadrup., l'article de l'opoſſum.*





# LE CORNU (a).

CE CRAPAUD que l'on trouve en Amérique, est l'un des plus hideux; sa tête est presqu'aussi grande que la moitié de son corps; l'ouverture de sa gueule est énorme, sa langue épaisse & large; ses paupières ont la forme d'un cone aigu, ce qui le fait paroître armé de cornes dans lesquelles ses yeux seroient placés. Lorsqu'il est adulte, son aspect est affreux; il a le dos & les cuisses hérissés d'épines. Le fond de sa couleur est jaunâtre; des raies brunes sont placées en long sur le dos, & en travers sur les pattes & sur les doigts. Une large bande blanchâtre s'étend depuis la tête jusqu'à l'anus. A l'origine de cette bande, on voit de chaque côté une petite tache ronde & noire. Ce vilain animal a quatre doigts séparés aux pieds de devant & cinq doigts réunis par une membrane aux pieds de derrière. Suivant Séba, la femelle diffère du mâle, en ce que ses doigts sont tous séparés les uns des autres.

(a) Le Cornu. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Rana cornuta, 11. *Linn. amphib. rept.*
Bufo cornutus, *Laurenti specimen medicum.*
*Séba, 1, t. 72, fig. 1 & 2.*

Le premier doigt des quatre pieds étant d'ailleurs écarté des autres dans la femelle, donne à ces pieds une ressemblance imparfaite, avec une véritable main, réveille une idée de monstruosité & ajoute à l'horreur avec laquelle on doit voir cette hideuse femelle. Rien en effet ne révolte plus que de rencontrer au milieu de la difformité quelque trait des objets que l'on regarde comme les plus parfaits.





# L'AGUA (a).

CE GRAND CRAPAUD que l'on appelle au Bréfil *Aguaquaquan*, & dont le deffus du corps eft couvert de petites éminences, eft d'un gris cendré femé de taches rouffâtres, prefque couleur de feu. Il a quatre doigts féparés aux pieds de devant, & cinq doigts palmés aux pieds de derrière. L'on conferve, au Cabinet du Roi, un individu de cette efpèce, qui a fept pouces quatre lignes de longueur, depuis le bout du mufeau jufqu'à l'anus.

(a) L'Agua. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo Brafilienfis, *Laurenti fpecimen medicum.*
Bufo Brafilienfis, *Séba, 1, tab. 73, fig. 1 & 2.*



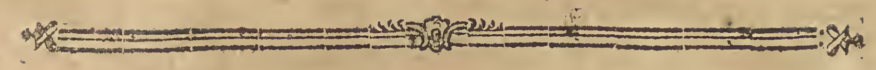


# LE MARBRÉ (a).

CET ANIMAL reſſemble un peu à l'agua. Il a, comme ce dernier, quatre doigts diviſés aux pieds de devant, & cinq doigts palmés aux pieds de derrière; mais il paroît être communément beaucoup plus petit. D'ailleurs le deſſus du corps eſt marbré de rouge & d'un jaune cendré; & le ventre eſt jaune, moucheté de noir.

(a) Le marbré. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.*
Bufo marmoratus, *Laurenti ſpecimen medicum.*
*Séba, 1, tab. 7, fig. 4 & 5.*





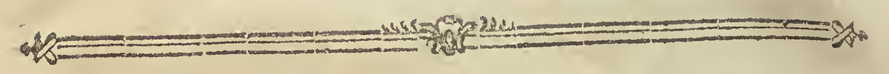
# LE CRIARD (a).

LE CRIARD que l'on trouve à Surinam, eſt un des plus gros crapauds. Sa peau eſt mouchetée de livide & de brun, & parſemée de verrues. Les épaules couvertes de points ſaillans, de même que le ventre, ſont relevées en boſſe, & percées d'une multitude de petits trous. Il eſt aiſé de le diſtinguer du marbré & du pipa que l'on trouve auſſi à Surinam, parce qu'il a cinq doigts à chaque pied; les doigts des pieds de devant ſont ſéparés, & ceux des pieds de derrière à demi-palmés. Il habite les eaux douces où il ne ceſſe de faire entendre ſon coaſſement déſagréable. C'eſt ce qui l'a fait appeller *le muſicien*, par M. Linné; mais le nom de *criard* que lui a donné M. d'Aubenton, convient bien mieux à un animal dont la voix rauque & diſcordante ne peut que troubler les concerts harmonieux ou le ſilence paiſible de la Nature, & qui ne peut faire entendre qu'un coaſſement auſſi déſagréable pour l'oreille, que ſon aſpect l'eſt pour les yeux.

(a) Le Criard. *M. d'Aubenton, Encyclopédie méthodique.* Rana muſica, 2. *Linn. amphib. reptil.*



REPTILES



# REPTILES BIPÈDES.

Nous avons vu le ſeps & le chalcide ſe rapprocher de l'ordre des ſerpens par l'alongement de leur corps, & la brièveté de leurs pattes. Nous allons maintenant jeter les yeux ſur un genre de reptiles, qui réunit encore de plus près les ſerpens & les lézards. Nous ne le comprenons pas parmi les Quadrupèdes ovipares, puiſque le caractère diſtinctif de ce genre eſt de n'avoir que deux pieds; mais nous le plaçons entre ces Quadrupèdes & les ſerpens. Les reptiles qui le compoſent diffèrent des premiers, en ce qu'ils n'ont que deux pattes au lieu d'en avoir quatre, & ils ſont diſtingués des ſeconds par ces deux pieds qui manquent à tous les ſerpens. Il ſeroit d'ailleurs fort aiſé de les confondre avec ces derniers, auxquels ils reſſemblent par l'alongement du corps, les proportions de la tête & la forme des écailles.

L'on a douté, pendant long-tems, de l'exiſtence de ces animaux; & en effet tous ceux que l'on a voulu juſqu'à préſent regarder comme des reptiles Bipèdes, étoient des ſeps ou des chalcides qui avoient perdu, par quelque accident, leurs pattes de devant ou celles de derrière; la cicatrice étoit ſenſible, & ils préſen-

toient d'ailleurs tous les caractères des ſeps ou des chalcides : ou bien c'étoient des ſerpens mâles que l'on avoit tués dans la ſaiſon de leurs amours, lorſqu'au moment d'aller s'unir à leurs femelles, ils font ſortir par leur anus leur double partie ſexuelle, dont les deux portions s'écartent l'une de l'autre, &, étant garnies d'aſpérités aſſez ſemblables à des écailles, peuvent être priſes, au premier coup-d'œil, pour des pattes imparfaites. On nous a ſouvent envoyé de ces ſerpens tués peu de tems avant leur accouplement, & qu'on regardoit comme des ſerpens à deux pieds, tandis qu'ils ne différoient des autres qu'en ce que leurs parties ſexuelles étoient gonflées & à découvert. C'eſt parmi ces ſerpens, ſurpris dans leurs amours, que nous croyons devoir comprendre celui que M. Linné a placé dans le genre des *anguis*, & qu'il a nommé *anguis bipède (a)*.

On doit encore rapporter les prétendus reptiles bipèdes, dont on a fait mention juſqu'à préſent, à des larves plus ou moins développées de grenouilles, de raines, de crapauds & même de ſalamandres, tous ces Quadrupèdes ovipares ne préſentant ſouvent que deux pattes dans les premiers tems de leur accroiſſement. Tel eſt, par exemple, l'animal que M. Linné a cru devoir placer non-ſeulement dans un genre, mais

(*a*) *Linn., ſyſtema naturæ, tom. 1, fol. 190, edit. 13.ª*

même dans un ordre particulier, & qu'il a appellé *ſyrène lacertine (b)*. Il avoit été envoyé de Charles-Town, par M. le Docteur Garden, à M. Ellis; il avoit été pris à la Caroline, où on doit le trouver aſſez fréquemment, puiſque les habitans du pays lui ont donné un nom; ils l'appellent *mud inguana*. On le trouve communément ſur le bord des étangs, & dans des endroits marécageux, parmi les arbres tombés de vétuſté, &c. Nous avons examiné avec ſoin la figure & la deſcription que M. Ellis en a données dans les tranſactions philoſophiques *(c)*; & nous n'avons pas douté un ſeul moment que cet animal, bien loin de conſtituer un ordre nouveau, ne fût une larve; il a les caractères généraux d'un animal imparfait, & d'ailleurs il a les caractères particuliers que nous avons trouvés dans les ſalamandres à queue-plate. A la vérité, cette larve avoit trente-un pouces de longueur; elle étoit par conſéquent beaucoup plus grande qu'aucune larve connue; & c'eſt ce qui a empêché M. Linné de la regarder comme un animal non encore développé; mais ne doit-on pas préſumer que nous ne connoiſſons pas tous les Quadrupèdes ovipares de l'A-

(*b*) Voyez l'addition qui eſt à la fin du premier volume du ſyſtême de la nature par M. Linné, treizième édition.

(*c*) *Lettre de Jean Ellis, Tranſactions philoſophiques, année 1766, tome 56.*

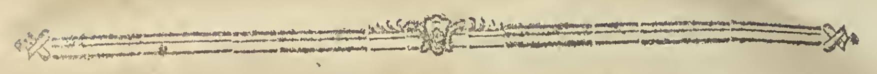
mérique ſeptentrionale, & qu'on n'a pas encore découvert l'eſpèce à laquelle appartient cette grande larve? Peut-être l'animal dans lequel elle ſe métamorphoſe, vit-il dans l'eau de manière à n'être apperçu que très-difficilement. Cette larve, envoyée à M. Ellis, manquoit de pieds de derrière; ceux de devant n'avoient que quatre doigts, ainſi que dans nos ſalamandres aquatiques; les ongles étoient très-petits; les os des mâchoires crénelés & ſans dents; il y avoit des eſpèces de bandes au-deſſus & au-deſſous de la queue, & de chaque côté du cou étoient trois protubérances frangées, aſſez ſemblables à celles qui partent également des deux côtés du cou, dans les ſalamandres à queue-plate.

Mais ſi juſqu'à préſent les divers animaux que l'on a conſidérés comme de vrais reptiles bipèdes, doivent être rapportés à des eſpèces de Quadrupèdes ovipares, ou de ſerpens, nous allons donner, dans l'article ſuivant, la deſcription d'un animal qui n'a que deux pieds, que l'on doit regarder cependant comme entièrement développé, & qu'il ne faut compter, par conſéquent, ni parmi les ſerpens, ni parmi les Quadrupèdes ovipares. Nous traiterons enſuite d'un autre bipède qui doit être compris dans le même genre, & que M. Pallas a fait connoître.



De Seve del. veuve Tardieu Sc.

LE CANNELÉ, *grandeur de moitié de Nature.*



# PREMIÈRE DIVISION.

## BIPÈDES

*Qui manquent de pattes de derrière.*

## LE CANNELÉ.

NOUS NOMMONS ainsi un Bipède qui n'a encore été décrit par aucun Naturaliste, & dont aucun Voyageur n'a fait mention. Il a été trouvé au Mexique par M. Vélasquès, savant Espagnol, qui l'a remis, pour nous l'envoyer, à M. Polony, habile Médecin de Saint-Domingue; & c'est Madame la Vicomtesse de Fontanges, Commandante de cette isle, qui a bien voulu l'apporter elle-même en France, avec un soin que l'on ne se feroit pas attendu à trouver dans la Beauté, pour un reptile plus propre à l'effrayer qu'à lui plaire.

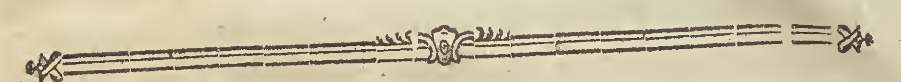
Ce Bipède est entièrement privé de pattes de derrière. Avec quelque soin que nous l'ayons examiné, nous n'avons apperçu, dans tout son corps, aucune cicatrice, aucune marque qui pût faire soupçonner que l'animal eût éprouvé quelqu'accident, & perdu quel-

qu'un de ſes membres. Il a beaucoup de rapports, par ſa conformation générale, avec le lézard que nous avons nommé *chalcide ;* les écailles dont il eſt revêtu, ſont également diſpoſées en anneaux ; mais il diffère du chalcide, non-ſeulement en ce qu'il n'a que deux pattes, mais encore en ce qu'il a la queue très-courte, au lieu que ce dernier lézard l'a très-longue, en proportion du corps. Il eſt tout couvert d'écailles, preſque carrées, & diſpoſées en demi-anneaux ſur le dos, ainſi que ſur le ventre ; ces demi-anneaux ſe correſpondent de manière que les extrémités des demi-anneaux ſupérieurs aboutiſſent à la ligne qui ſépare les demi-anneaux inférieurs. C'eſt par cette diſpoſition qu'il diffère encore des chalcides, dont les écailles forment des anneaux entiers autour du corps. La ligne où ſe réuniſſent les demi-anneaux ſupérieurs & les demi-anneaux inférieurs, préſente de chaque côté, & le long du corps, une eſpèce de ſillon qui s'étend depuis la tête juſqu'à l'anus. La queue, au lieu d'être couverte de demi-anneaux, ainſi que le corps, eſt garnie d'anneaux entiers, compoſés de petites écailles de même forme & de même grandeur que celles des demi-anneaux. L'aſſemblage de ces écailles forme un grand nombre de ſtries longitudinales ; la réunion des anneaux produit auſſi un très-grand nombre de cannelures tranſverſales ; & c'eſt de-là que nous avons tiré le nom de *Cannelé*, que nous donnons au Bipède du Mexique.

Nous avons compté cent cinquante demi-anneaux ſur le ventre de cet animal, & trente-un anneaux ſur ſa queue, qui eſt groſſe & arrondie à l'extrémité. La longueur totale de cet individu eſt de huit pouces ſix lignes; celle de la queue, d'un pouce; & ſon diamètre, dans ſa plus grande groſſeur, eſt de quatre lignes. La tête a trois lignes de longueur; elle eſt arrondie pardevant, & on a peine à la diſtinguer du corps. Le deſſus en eſt couvert d'une grande écaille; le muſeau eſt garni de trois écailles plus grandes que celles des anneaux, & dont les deux extérieures préſentent chacune un très-petit trou, qui eſt l'ouverture des narines. La mâchoire inférieure eſt auſſi bordée d'écailles un peu plus grandes que celles des anneaux; les dents ſont très-petites; les yeux, à peine viſibles & ſans paupières; je n'ai pu remarquer aucune apparence de trous auditifs. Les pattes, qui ont quatre lignes de longueur, ſont recouvertes de petites écailles, ſemblables à celles du corps, & diſpoſées en anneaux; il y a, à chaque pied, quatre doigts bien ſéparés, garnis d'ongles longs & crochus; & à côté du doigt extérieur de chaque pied, on apperçoit comme le commencement d'un cinquième doigt. Nous n'avons pu remarquer aucun indice de pattes de derrière, ainſi que nous l'avons dit; aucun anneau du corps ni de la queue n'eſt interrompu, & rien n'indique que l'animal ait éprouvé quelqu'accident, ou reçu la plus

légère blessure. L'ouverture de l'anus s'étend transversalement ; &, sur son bord supérieur, nous avons compté six tubercules percés à leur extrémité, & entièrement semblables à ceux que nous avons vus sur la face intérieure des cuisses de l'*iguanė*, du *lézard vert*, du *gecko*, &c.

La queue du Bipède Cannelé étant aussi grosse à son extrémité que la tête de cet animal, il a beaucoup de rapport, par sa conformation générale, avec les serpens que M. Linné a nommés *amphisbènes*, dont les écailles sont également disposées en anneaux, les yeux très-peu visibles, la tête & le bout de la queue presque de la même grosseur, & qui manquent aussi de trous auditifs. C'est parmi ce genre d'amphisbènes, qu'il faudroit placer le Cannelé s'il n'avoit point deux pattes ; & c'est particulièrement avec ce genre qu'il lie l'ordre des Quadrupèdes ovipares. Comme cet animal a été envoyé, au Cabinet du Roi, dans du tafia, nous n'avons pu juger de sa couleur naturelle ; mais nous avons présumé qu'elle est ordinairement verdâtre & plus claire sur le ventre que sur le dos. Nous ignorons si on le trouve en très-grand nombre au Mexique, & qu'elles sont ses habitudes. Mais nous pensons d'après sa conformation, assez semblable à celle des seps & des chalcides, que son allure & sa manière de vivre doivent ressembler beaucoup à celles de ces derniers lézards.



# SECONDE DIVISION.

## BIPÈDES

*Qui manquent de pattes de devant.*

## LE SHELTOPUSIK.

NOUS DONNONS ICI une notice d'un reptile à deux pattes, dont M. Pallas a parlé le premier *(a)*. Nous lui conservons le nom de *Sheltopusik* que lui donnent les habitans des contrées qu'il habite, quoiqu'ils appliquent aussi ce nom à une véritable espèce de serpent, parce qu'il ne peut y avoir aucune équivoque relativement à deux animaux d'ordres ou du moins de

(a) *Novi commentarii Academiæ Scientiarum imperialis Petropolitanæ, tom. 19, fol. 435, pro anno 1774.*

genres différens. On le trouve auprès du Volga, dans le désert sablonneux de *Naryn*, ainsi qu'aux environs de *Terequm*, près du Kumam; il demeure de préférence dans les vallées ombragées & où l'herbe croît en abondance. Il se cache parmi les arbrisseaux, & fuit dès qu'on l'approche. Il fait la guerre aux petits lézards, & particulièrement aux lézards gris. Sa tête est grande, plus épaisse que le corps. Le museau est obtus. Les bords de la gueule sont revêtus d'écailles un peu plus grandes que celles qui les touchent; les mâchoires garnies de petites dents, & les narines bien ouvertes. Le Sheltopusik a deux paupières mobiles & des ouvertures pour les oreilles, semblables à celles des lézards. Le dessus de la tête est couvert de grandes écailles; celles qui garnissent le corps & la queue, tant dessus que dessous, sont un peu festonnées & placées les unes au-dessus des autres, comme les tuiles sur les toits. De chaque côté du corps s'étend une espèce de ride ou de sillon longitudinal. A l'extrémité de chacun de ces sillons, & auprès de l'anus, on voit un très-petit pied couvert de quatre écailles, & dont le bout se partage en deux sortes de doigts un peu aigus. La queue est beaucoup plus longue que le corps. La longueur totale du Sheltopusik est ordinairement de plus de trois pieds, & sa couleur, qui est assez uniforme sur tout le corps, est d'un jaune pâle. On trouvera dans la note sui-

yante *(b)* les principales dimenſions de ce bipède que M. Pallas a diſſéqué avec beaucoup de ſoin *(c)*.

---

| | pieds. | pouces. | lignes. |
|---|---|---|---|
| (*b*) Longueur depuis le bout du muſeau juſqu'à l'anus. . . . . . . . . . | 1 | 6 | |
| Longueur de la queue. . . . . . . | 2 | 4 | |
| Longueur de la tête depuis le muſeau juſqu'aux trous auditifs. . . . . . . . | | 1 | $8\frac{1}{2}$ |
| Circonférence de la tête à ſa baſe . . | | 3 | 10 |
| Circonférence du corps au-devant de l'anus. | | 3 | 5 |
| Circonférence de la queue à ſon origine. | | 3 | 2 |
| Longueur des pieds. . . . . . . | | | $1\frac{2}{3}$ |

(*c*) *M. Pallas, à l'endroit déjà cité.*

FIN.



# TABLE ALPHABÉTIQUE

*De tous les Noms que l'on a donnés aux Quadrupèdes ovipares ; & dont il est fait mention dans cet Ouvrage.*

## M.



## N.



## O.



## P.



## R.

## *S.*



## *T.*



*Testudo*



# TABLE DES MATIÈRES.

## A.

## C.

## D.

## H.



## J.

odeur

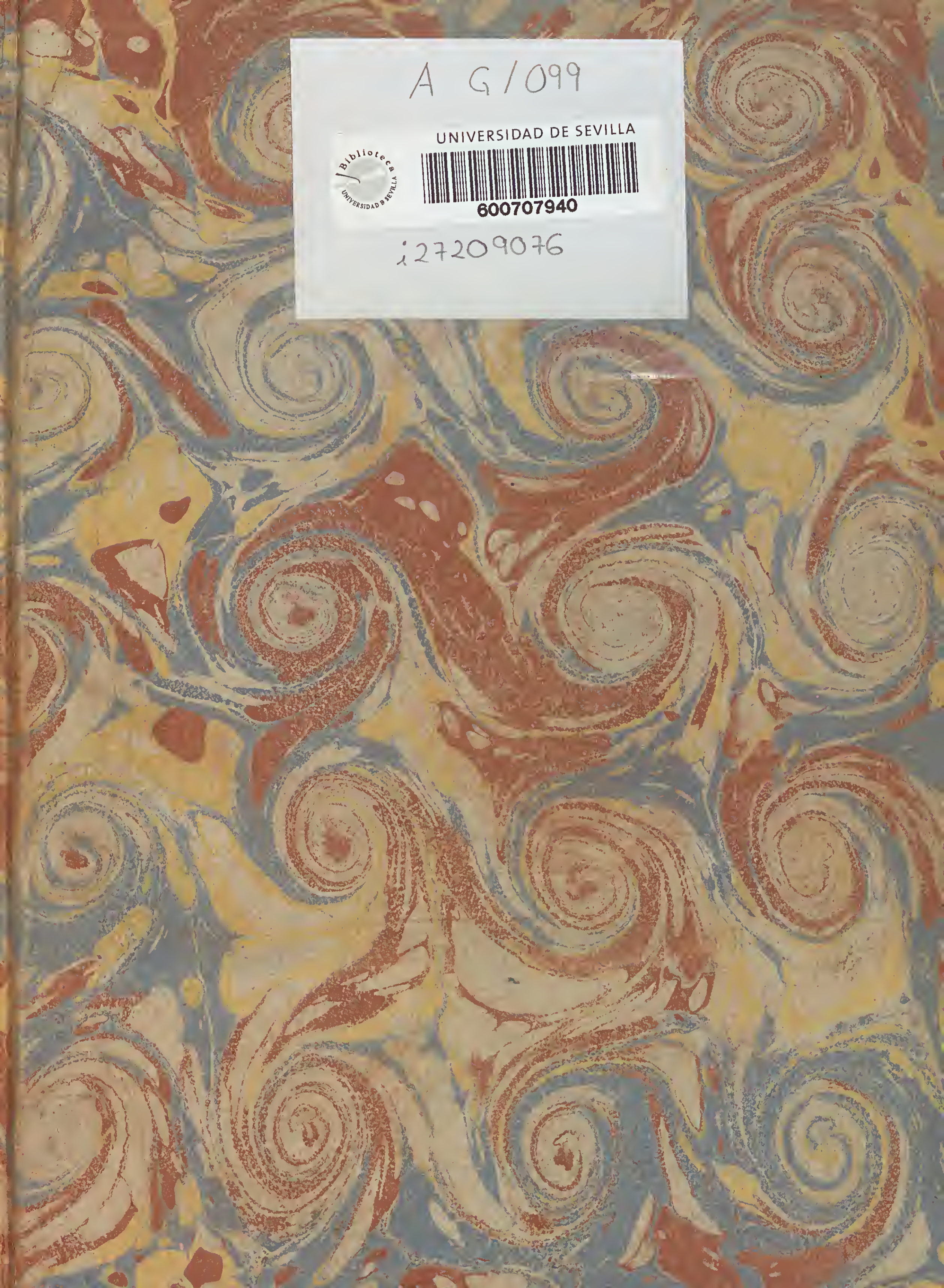
Dans

## V.



DE L'IMPRIMERIE DES BATIMENS DU ROI.






HISTOIRE
NATURELLE
OVIPARES
99